

les sentences des pères du désert



ABBAYE SAINT-PIERRE SOLESMES

LES SENTENCES
DES
PÈRES DU DÉSERT

[4] *Recueil de Pélage
& Jean*

Introduction

Dom Lucien Regnault

Traduction

Dom Jean Dion

Dom Guy Oury

moines de Solesmes

Solesmes

SIGLES

- X. 5 Les références indiquées par un chiffre romain suivi d'un chiffre arabe, désignent les apophtegmes de la présente édition.
- Poemen 10 Les noms de personne suivis d'un chiffre renvoient à l'Alphabeticon publié par Cotelier et réédité au tome 65 de la Patrologie grecque de Migne.
- N. Version anonyme publiée par François Nau dans la Revue de l'Orient chrétien de 1907 à 1913.
- P. E. Paul Evergétinos : Synagagé... Edition de Constantinople 1861.
- S. Textes inédits publiés par le R. P. Guy S. J. dans les Recherches sur la tradition grecque des Apophtegmata Patrum P. 18 à 55 (Subsidia Hagiographica N° 36 Bruxelles 1962).



IMPRIMI POTEST

Solesmis, die 25 Januarii 1966

† Fr. Jean Prou

Abbas Sancti Petri de Solesmis

IMPRIMATUR

Cenomanis, die 6 Februarii 1966

Paulus Chevalier

Episcopus Cenomanensis

ISBN 2-85274-021-4

INTRODUCTION

COMMENT ABORDER LES APOPHTEGMES DES PERES ?

Bien des publications récentes attestent le regain d'intérêt que connaissent de nos jours, même en dehors des cloîtres, ces vieux moines que nous appelons couramment "les Pères du désert". Qu'il s'agisse d'œuvres scientifiques ou de fantaisies littéraires, elles fournissent presque toujours matière à discussion, soit par elles-mêmes soit par les réactions qu'elles suscitent. C'est ainsi que paraissait naguère sous le titre significatif "Le procès des moines d'autrefois" une mise au point provoquée par deux réquisitoires particulièrement sévères. Son auteur fait justement ressortir toute la distance qui nous sépare des anciens, le fossé qui s'est creusé entre eux et nous, et préconise pour nous rapprocher de ces "frères séparés" un "œcuménisme historique", c'est-à-dire "une attitude respectueuse, bienveillante, accueillante". C'est évidemment la première condition pour les comprendre tant soit peu. Mais ni la sympathie seule, ni l'érudition, ni les titres académiques ne sont capables de nous introduire dans ce monde mystérieux, ni même de nous fournir la clé des documents qui pourraient nous y introduire. Parmi ces documents, il en est un, capital, qui n'est plus guère accessible qu'aux spécialistes et qui est souvent trop négligé même par eux, les Apophtegmes des Pères. Dans le procès qu'on leur intente, les Pères ont pourtant le droit de se faire entendre, et leurs propres paroles ont plus de chances de nous révéler leur vrai visage que les thèses les plus savantes et les reconstitutions plus ou moins historiques de leur vie et de leur doctrine. Rien ne remplace ce contact direct avec la source la moins littéraire et la plus proche

de la vie, à condition toutefois de l'aborder comme il faut et de n'y point chercher ce qu'elle ne saurait nous donner. Les quelques pages qui suivent n'ont d'autre dessein que de dissiper quelques préjugés, et d'aider le lecteur non-initié à se mettre d'emblée dans la meilleure situation pour percevoir la voix des anciens moines et bien entendre non seulement leurs paroles mais aussi leurs silences.

LES SILENCES DES APOPHTEGMES

L'archevêque d'Alexandrie, Théophile, s'en vint un jour chez l'abbé Pambo et longtemps il attendit en vain une parole du vieillard. Les frères présents crurent devoir intervenir en faveur du prélat : "Dis une parole édifiante à son Excellence !" ... Ils s'attirèrent cette verte réponse : "S'il n'est édifié par mon silence, il ne le sera pas par mes paroles" (XV, 42). Bien des reproches adressés aux Pères du désert portent beaucoup plus sur leurs silences que sur leurs paroles. On a dit que le Christ n'apparaissait guère dans les Apophtegmes, ni la Vierge Marie, qu'il y était à peine parlé de contemplation, d'amour de Dieu, de vie sacramentelle et liturgique, que les préoccupations apostoliques faisaient complètement défaut ... Une longue dissertation pourrait être consacrée à justifier chacun de ces silences. Mieux vaut dire simplement que l'argumentation "ex silentio" est toujours délicate et discutable, et que, dans le cas des Apophtegmes, elle est irrecevable. Il s'agit en effet de paroles isolées, de propos fragmentaires où il ne saurait être question de chercher un enseignement complet de théologie ou de spiritualité, et dont on ne saurait tirer non plus un exposé historique des origines du monachisme ni une description achevée de la vie des premiers moines égyptiens. Gardons-nous aussi de considérer ces Apophtegmes comme une sorte de livres ou menus propos, tels qu'en prononcent volontiers de nos jours hommes de lettres, dirigeants politiques ou dignitaires ecclésiastiques dans les interviews, entretiens familiaux et conférences de presse. Tout spontanés qu'ils apparaissent souvent dans les textes qui nous les livrent, les Apophtegmes sont le fruit d'une lente et longue germination dans le silence du désert. C'est avec peine qu'ils ont été arrachés à ce silence et ils en restent toujours enveloppés.

Dans ces propos fragmentaires, occasionnels, souvent laconiques, les Pères ne pouvaient renfermer tout ce que nous aurions aimé les entendre dire ni même tout ce qu'ils auraient dit volontiers s'ils en avaient eu l'idée. On ne parle pas habituellement des choses les plus nécessaires et les plus familières, celles auxquelles on est accoutumé et dont on ne saurait se passer. On ne parle pas non plus, ou le moins possible, de ce qui nous est le plus intime, et sur ce point de la pudeur, comme l'a remarqué le Père Festugière, les Anciens étaient bien plus réservés que nous. A fortiori les moines retenus davantage encore par les exigences fondamentales de leur vocation : fuite des hommes, amour du silence, humilité surtout : "On disait des moines de Scété que si quelqu'un surprenait leur pratique, c'est-à-dire arrivait à la connaître, ils ne la tenaient plus pour une vertu mais pour un péché" (P. E. III, 26). Si les Pères du désert s'efforçaient ainsi de cacher toutes leurs pratiques extérieures et visibles, combien plus devaient-ils garder jalousement le secret de leur vie spirituelle et de leurs relations avec Dieu ? Et ceci explique – sans la justifier pour autant – la thèse selon laquelle les héros des Apophtegmes se préoccupent presque exclusivement d'observances matérielles et de mortifications corporelles. Tout le spirituel, de par sa nature même, échappe à nos investigations, et les Apophtegmes ne peuvent que nous laisser entrevoir les réalités de ce monde invisible dans lequel vivaient les Pères. Mais un éclair fugitif est parfois plus révélateur que des flots de lumière. Il est bien vrai que la Sainte Vierge n'est pas souvent nommée dans les Apophtegmes, une seule fois dans les recueils anciens, mais cette unique mention nous entr'ouvre des perspectives merveilleuses : "L'Abbé Joseph raconta que l'Abbé Isaac dit ceci : "J'étais assis un jour près de l'Abbé Poemen, et je le vis entrer en extase. Comme j'étais très à l'aise avec lui, je lui fis une métanie et lui demandai : Dis-moi où tu étais ? Il dit, contraint : Ma pensée était là où Sainte Marie la Mère de Dieu pleurait tout près de la Croix du Sauveur. Et je voudrais bien toujours pleurer ainsi" (Poemen 144). Quant à la dévotion des anciens moines au Christ, la simple parole de l'Abbé Jean Colobos à la pécheresse : "Que reproches-tu à Jésus pour en être venue là ?" n'en dit-elle pas plus que de longs discours ? Et ce mot aussi d'un autre vieillard : "Sans labeur on ne peut avoir son Dieu, car lui a été crucifié pour nous" (Elie 7). Loin d'être un motif de suspecter l'authenticité et

l'ancienneté de ces apophtegmes, leur caractère exceptionnel est au contraire un excellent critère en leur faveur.

En définitive les silences des Apophtegmes sont imputables beaucoup moins au mutisme des Vieillards qu'à la nature même de ces textes et aux caractères qu'ils tiennent de leur origine et de leur transmission. Les Pères savaient la valeur relative du silence : "Tel semble garder le silence, mais son cœur condamne les autres. Autant dire qu'il parle sans arrêt. Tel, au contraire, parle du matin au soir, et garde le silence : c'est qu'il ne dit rien sans utilité" (X, 51). "Qui parle à cause de Dieu fait bien : et qui se tait pour Dieu, de même" (Poemen 147). Lorsque la charité le demandait, les Pères du désert parlaient, et autant qu'il le fallait. Il y avait les "conférences" où plusieurs moines devaient ensemble de choses édifiantes, les colloques fraternels entre deux grands Vieillards et les entretiens particuliers d'un disciple avec son Ancien. A part les fragments d'œuvres écrites qui se sont glissés dans les recueils, tous les Apophtegmes doivent provenir originellement de l'une ou l'autre de ces trois sources, mais on peut dire qu'ils nous sont parvenus presque tous par les trois voies, du fait qu'ils ont été maintes fois répétés en privé et en public. Cela vaut même pour ceux qui présentent non pas des paroles mais des faits et gestes édifiants, car ces récits ne sont devenus apophtegmes que du jour où ils ont été rapportés dans les conversations. A travers le brassage qui s'est opéré dans la transmission de ces textes, on peut cependant reconnaître encore un grand nombre de pièces issues des relations particulières entre un jeune moine et son père spirituel. A vrai dire, l'intimité des relations n'y apparaît que rarement, mais cela s'explique aisément. En passant dans le domaine public de la tradition apophtegmatique, les confidences devaient nécessairement perdre ce qu'elles avaient de plus personnel.

LA QUESTION ESSENTIELLE : COMMENT ME SAUVER ?

Parmi toutes les rencontres qui avaient lieu au désert, il en est une qui apparaît particulièrement importante et privilégiée : C'était celle où le candidat à la vie monastique abordait pour la première fois un grand Vieillard, sollicitant de lui une réponse aux aspirations les plus profondes de son âme, réponse qui se-

rait décisive pour l'orientation de toute sa vie. Puisque nous souhaitons nous aussi entrer dans ce monde mystérieux des Pères du désert par l'intermédiaire de leurs apophtegmes, il faut essayer de pénétrer l'état d'âme de ce postulant arrivant au désert et se présentant à celui qui sera son Maître et Père spirituel. Avant de lire les réponses, et pour bien les lire, ne convient-il pas d'examiner attentivement la question qui est habituellement posée et qui semble essentielle : "Au début (de sa vie au désert), l'Abbé Euprépios alla trouver un vieillard et lui dit : "Abbé, dis-moi une parole, comment me sauver ?" L'autre lui dit : "Si tu veux être sauvé, lorsque tu vas trouver quelqu'un, ne commence pas à parler avant qu'il ne t'interroge"... (Euprépios 7). C'était là une loi sacro-sainte au désert, à tel point que, quand nous sommes devant un apophtegme commençant ex abrupto "L'Abbé un tel dit..." nous pouvons soupçonner que cette parole était en fait une réponse à une question préalable qui n'a pas été conservée et que cette question était probablement celle que nous connaissons : "Eipe moi rhēma pōs sōthō". Cela est presque évident dans le cas d'un apophtegme comme celui-ci : "L'Abbé Pambo dit : Si tu as du cœur, tu peux être sauvé" (Pambo 10), et chaque fois qu'il est dit : "Fais telle chose, et tu es sauvé", ou encore dans une formule comme celle-ci : "Quiconque supporte patiemment le mépris, l'injure et les torts, peut être sauvé" (XV, 84).

Dans toutes ces formules ce qui est le plus important et révélateur, c'est la mention du salut, avec l'aspiration profonde qu'elle implique dans le cœur de celui qui interroge : Pōs sōthō ? Comment me sauver ? Comment serai-je sauvé ? Comment me sauverai-je ? Comment faire mon salut ? Ainsi traduite en français, la formule risque d'être mal comprise, et l'a été effectivement par tous ceux qui reprochent aux anciens moines d'avoir vécu uniquement préoccupés d'assurer leur propre salut dans la crainte et le tremblement au lieu de dilater leur âme dans la charité et de travailler au salut du monde. Il y a sans doute à la base de ce grief une fausse notion du salut, de ce salut tel que le voulaient de toute leur âme et de toutes leurs forces les chrétiens qui se retiraient au désert. Selon la juste remarque du Père Hausherr, "nous avons trop séparé salut et perfection. Nos ancêtres dans la foi incluaient l'idée de perfection dans celle de *sōtēria*, selon le sens même de ce terme qui signifie intégrité, santé par-

faite, immunité de tout défaut ou maladie... " Pour eux, se sauver, ce n'est pas seulement échapper à l'enfer, c'est échapper dès ici-bas à tout ce qui conduit à l'enfer : le péché, le diable, le monde au sens biblique. " Le salut, c'est à la fois l'éternité bienheureuse et dès ici-bas le paradis de la paix par la santé de l'âme ". " Saint Basile pensait avoir tout dit en écrivant : La vie ascétique a un seul but, le salut de l'âme ". Les moines du désert ne le disaient pas aussi expressément, mais c'est bien la même conviction qui se traduisait dans leur fréquente demande : " Dis-moi une parole, comment me sauver ? "

Il y a cependant autre chose dans cette supplique. Pour lui garder l'accent et le sens qu'elle devait avoir le plus souvent au désert, il faudrait y voir toujours plus ou moins le cri de ce frère à l'Abbé Théodore : " Dis moi une parole, car je péris ! " (Théodore de Phémé 20), il faudrait la rendre en français par : " Lance-moi une planche de salut ! donne-moi une parole qui me soit une planche de salut ! ". Ce n'est pas en effet la démarche de quelqu'un qui irait simplement chercher auprès d'un saint homme une parole d'édification, de consolation ou d'encouragement. C'est plutôt l'appel pressant du naufragé qui réclame du secours, qui ne pense qu'à cela et ne saurait demander autre chose. Lui qui a tout quitté : famille, plaisirs, richesses, se trouve seul au désert plongé dans les difficultés et les angoisses du combat spirituel. Il ne sait que faire pour échapper à la mort. Et comme le malade qui se sait en grave danger et s'en va consulter un grand spécialiste, ne pensant plus qu'à sa santé, ainsi le moine qui se présente à un saint Vieillard : il ne désire pas autre chose que le salut et cette chose unique, il la désire de toute son âme, il la veut d'une volonté ferme et résolue : " Je veux être sauvé - Thelô sôthênai ". Cette volonté de salut était au cœur du Père de tous les moines, saint Antoine, au début de sa vie au désert, comme le révèle le premier apophtegme de la série alphabétique. Deux siècles après, le jeune Dosithée qui se présente pour être admis au monastère de l'Abbé Séridos, ignorant tout de la vie monastique, " ne savait dire que ces seuls mots : Je veux être sauvé ". De fait il n'est pas nécessaire d'être moine ni de savoir ce qu'est la vie monastique pour vouloir être sauvé. On ne saurait être chrétien sans vouloir pour soi d'abord ce salut que Dieu veut pour tous les hommes (cf. 1 Tim, 2, 4). Mais ce qui est le propre du moine, c'est qu'il ne veut plus autre chose que le salut

et qu'il le veut de toutes ses forces. Voilà pourquoi les moines seront appelés dans les Apophtegmes : " Ceux qui veulent être sauvés " " Oi thelontes sôthênai " ou simplement " Oi sôdzome-noi " : ceux qui sont sur la voie du salut, ceux qui sont en train de faire leur salut, parce qu'ils ne font pas autre chose, c'est leur affaire unique, leur métier, ils sont les professionnels du salut, pourrait-on dire. Demander à un Vieillard : " Dis-moi comment me sauver " a exactement le même sens que la question qu'on trouve aussi dans les apophtegmes mais beaucoup plus rarement : " Dis-moi comment devenir moine " (v.g. IX, 5).

Le salut est le but de tous les chrétiens, mais pour la plupart il n'est qu'un but lointain, le but dernier poursuivi indirectement à travers des fins immédiates multiples, par des chemins détournés. Pour les moines il est le but unique, dernier et premier, voulu et recherché de la façon la plus immédiate, la fin à atteindre de la manière la plus rapide et la plus sûre. " Si tu désires ardemment le salut, fais tout ce qui t'y conduira " (Isidore prêtre 6) et sous-entendu : ne fais que cela, ne fais rien d'autre. Mais tout le problème est de savoir quels sont ces moyens aptes à conduire au salut et à y conduire le plus directement et le plus sûrement. Le chrétien qui se retire au désert et qui vient consulter un vieillard ne se demande pas si le salut doit être ou non poursuivi, il ne doute pas non plus de sa possibilité, il veut seulement connaître " la voie du salut " (IX, 9), " la voie royale ", c'est-à-dire la voie la plus courte, la plus directe et la plus sûre pour parvenir au but. A vrai dire, il sait déjà que cette route chemine dans le désert et qu'elle implique l'abandon de la famille, et de tous les biens d'ici-bas, le renoncement définitif au mariage et à toute possession terrestre. Voilà pourquoi, soit dit en passant, il ne faudra pas s'étonner de trouver dans les Apophtegmes bien peu d'indications sur le but de la vie monastique et sur ses exigences fondamentales en fait de séparation du monde, de chasteté et de pauvreté. Tout cela est toujours supposé, connu et reconnu comme absolument essentiel et indispensable. Parfois un rappel est nécessaire à l'adresse de tel ou tel frère infidèle ou négligent, mais cela est rare et occasionnel. Il ne faudra pas s'étonner non plus de ne voir jamais citée l'invitation du Christ à tout quitter pour le suivre, parole qui avait été décisive dans la vocation de Saint Antoine. Ceux auxquels s'adressent les Apophtegmes ont normalement accompli déjà ce renoncement premier

et fondamental. Ce qu'ils veulent, c'est connaître le moyen de persévérer dans cette voie, et d'aller jusqu'au bout des exigences de Dieu sur eux.

DIS-MOI UNE PAROLE

"Des frères vinrent un jour consulter l'Abbé Antoine : Dis-nous une parole. Comment nous sauver ? Le Vieillard leur répond : Vous avez entendu l'Ecriture, il en va bien pour vous. Mais ils insistent : De toi aussi, Père, nous voulons entendre (sous-entendu : une parole de salut)" (Antoine 19). Nous saisissons là sur le vif l'objet propre des Apophtegmes et comment ils se situent par rapport à la Sainte Ecriture. Ceux qui interrogent les Vieillards connaissent les Ecritures, l'Ancien et le Nouveau Testament. Ce qu'ils demandent, ce n'est pas de leur enseigner "la parole de salut" ainsi que saint Paul appelle l'Evangile (Act. 13, 26), mais de leur dire "une parole de salut", et presque toujours la consultation est individuelle : Dis-moi une parole, indiquant comment je me sauverai, c'est-à-dire, ce que je dois faire, moi, pour que le salut apporté au monde par l'Evangile, devienne mien, et cette parole, je la recevrai comme une parole d'Evangile, comme la parole même de Dieu.

Dans le premier apophtegme de la série alphabétique (VII, 1), c'est à Dieu lui-même que nous voyons saint Antoine adresser la question : "Je veux être sauvé. Comment faire ?" Celui que saint Athanase présente comme ayant été le premier à se retirer au désert ne pouvait évidemment pas y interroger un autre vieillard. Dieu lui envoie un ange pour lui indiquer la voie du salut. Mais il suffisait ensuite qu'il y eût un Antoine dans le désert pour attirer à lui tous ceux qui aspiraient à rencontrer un "homme de Dieu", pour apprendre de lui, comme de Dieu même, le moyen de faire leur salut. Après sa mort, on dira : "Où est Dieu, là est l'Abbé Antoine" (Antoine 28), mais durant sa vie terrestre, on devait dire : "Où est l'Abbé Antoine, là est Dieu". Et chacun des grands Vieillards était considéré par ceux qui le consultaient comme "un Dieu sur terre" ainsi qu'on le disait de l'Abbé Macaire (Macaire 32). Les Pères du désert, à l'instar des Prophètes de l'Ancien Testament, sont considérés comme remplis de l'Esprit, et on va les interroger en tant que représentants et ora-

cles de Dieu, parce qu'on sait que Dieu leur a donné "le charisme de la parole" (III, 18). Les paroles reçues des Pères sont "paroles de Dieu" (v.g. X, 92). Cela n'est pas dit souvent, mais là encore c'est parce que la chose est partout supposée et jamais mise en doute. Et l'efficacité de ces paroles vient non seulement de ce qu'elles sont inspirées de Dieu comme si elles étaient vraiment dictées par lui, mais aussi et d'abord de ce qu'elles sont demandées au vieillard comme à Dieu et reçues par le disciple comme de Dieu. C'est ce qui explique pourquoi le contenu même de la réponse semble avoir moins d'importance que l'acte de foi fait par le disciple d'abord en interrogeant puis en recevant et en accomplissant la réponse comme l'expression de la pensée et de la volonté divines. On voit parfois un frère parcourir de longues distances pour obtenir d'un vieillard une parole des plus banales. Si une telle parole a été jugée digne d'être livrée à la postérité, c'est qu'elle avait été sans doute pour son premier destinataire une source féconde de lumière et de grâce, la réponse de Dieu lui-même à sa foi et à sa soumission.

"Dis-moi une parole ..." Rares sont les apophtegmes donnant de longues listes de préceptes, de vertus et d'observances, et il faut croire que de telles pièces sont des compilations d'apophtegmes ou des compositions étrangères introduites dans le recueil. Les consultants connaissent, nous l'avons vu, par la Sainte Ecriture, tous les préceptes nécessaires et tous les conseils Sainte Ecriture, tous les préceptes nécessaires et tous les conseils utiles au salut. Ce qu'ils demandent au Vieillard porte-parole de Dieu, c'est de guider leur choix parmi la multitude des moyens possibles, c'est de leur désigner parmi les "instruments des vertus" ce qui leur convient spécialement à eux dans la situation concrète où ils se trouvent. Et autant que possible ils désirent se voir indiquer une seule chose, un seul précepte, ou au moins une formule simple, facile à retenir : "Un frère demande à un Vieillard : Indique-moi une chose - unam rem - à garder, afin que je vive par elle. Et le Vieillard lui dit : "Si tu peux être injurié et le supporter, c'est une grande chose qui dépasse toutes les vertus" (XV, 83). Dans un autre cas, à la demande : Donne-moi un seul précepte - mian entolén - et je le garderai", l'Abbé Daniel répond de ne pas manger avec une femme pour échapper au démon de la fornication (Daniel 2). Ces deux exemples suffiraient à montrer le caractère varié, limité et circonstancié des Apophtegmes. Dans le premier cas, le Vieillard indique la chose

la plus parfaite, dans le second une chose qui semble tout à fait élémentaire mais qui était sans doute la plus nécessaire et la plus urgente pour le frère qui interrogeait. Dans les deux cas, il est évident que la réponse ne résume pas tous les devoirs du moine, et on peut affirmer qu'il en est de même de presque tous les apophtegmes, en reconnaissant cependant que chacun renferme une leçon générale, de portée universelle. Il est toujours vrai que c'est une grande chose de supporter l'outrage et qu'il est dangereux pour un moine de manger avec une femme. Mais il faut bien voir ce qui inspire cette préoccupation coutumière aux anciens moines de résumer leur idéal dans une formule simple, de concentrer tous leurs efforts sur ce qu'ils appellent une "*politeia*", une industrie, une pratique. Après avoir unifié leur vie en venant poursuivre au désert un seul but, le salut, ils semblent vouloir aussi unifier les moyens conduisant à ce but, ne plus avoir qu'une chose à faire. C'est ainsi que l'Abbé Dioscore "entreprenait chaque année une pratique, se proposant par exemple : cette année je ne verrai personne ; ou : cette année je ne parlerai pas ; ou : je ne mangerai pas de fruits, ou pas de légumes" (IV, 13). A première vue, une telle conduite ne peut que nous déconcerter. S'il s'agissait d'entreprendre l'acquisition successive de chacune des vertus, de même qu'on lutte plus efficacement contre les vices en les prenant un par un, soit ! mais en fait dans les Apophtegmes nous voyons des moines garder la même pratique toute leur vie. On comprend aussi qu'un moine se contente d'une seule pratique s'il s'agit d'une pratique spirituelle capitale, par exemple, d'avoir toujours Dieu devant ses yeux, de se blâmer soi-même ou de retrancher sa volonté propre. Mais on est surpris de voir certains s'enfermer pour leur vie dans une pratique toute matérielle, et cela demande assurément réflexion. Peut-être trouverons-nous quelque lumière dans une parole de l'abbé Nisteros donnée par un Vieillard à un frère qui lui demandait : Quelle œuvre bonne puis-je faire pour vivre en elle ? Le Vieillard dit : "Dieu sait ce qui est bon. Mais j'ai entendu rapporter qu'un père avait interrogé l'Abbé Nisteros le grand, l'ami de saint Antoine et lui avait demandé : Quelle œuvre bonne pourrais-je faire ? A quoi le Vieillard avait répondu : Toutes les activités ne sont-elles pas égales ? L'Écriture dit qu'Abraham était hospitalier et que Dieu était avec lui ; qu'Elie aimait l'*hésychia* et que Dieu était avec lui ; que David était humble et que Dieu était avec lui. Donc ce

que tu vois ton âme vouloir selon Dieu, c'est cela que tu dois faire et garde ton cœur" (I, 11).

On ne saurait mieux énoncer le caractère relatif et indifférent de toutes les pratiques. L'essentiel n'est pas de faire telle ou telle chose, mais bien de faire une chose que Dieu lui-même nous suggère ou qu'il nous dicte par son représentant, et qui devient pour nous comme l'incarnation de la volonté divine aimée, poursuivie et accomplie comme telle. Ordinairement c'est une chose qui ne s'impose pas déjà en vertu d'un précepte et qui revêt donc de ce fait le caractère d'une offrande volontaire. En fixant son esprit, en concentrant tous ses efforts sur cette unique pratique, même purement matérielle, le moine fait œuvre éminemment spirituelle, œuvre de foi et d'amour ou plus exactement, pour parler comme les Pères, il garde et entretient la crainte de Dieu dans son cœur. Et le souvenir de la pratique qu'il accomplit fidèlement et constamment n'est au fond qu'un moyen d'entretenir perpétuellement en lui le souvenir de ce Dieu pour qui il opère : "L'abeille où qu'elle aille fait du miel ; et le moine, où qu'il se trouve, accomplit l'œuvre de Dieu". (P.E. III, 24).

CORPS ET AME

Ce qui fait encore l'unité de toutes ces pratiques recommandées successivement ou simultanément par les vieillards à un seul disciple ou à différents consultants, c'est le souci qui s'y manifeste constamment d'associer ensemble le corps et l'âme dans cette unique œuvre de Dieu qui embrasse toute la vie du moine. Assez souvent la réponse indique deux points à accomplir et en ce cas presque toujours l'un regarde le corps, l'autre l'âme. Lorsqu'il y a trois points ou davantage, l'un au moins est corporel, les autres spirituels ou inversement, et on peut ordinairement discerner un rapport entre tous.

Parfois cependant tout le programme est dans son exposé littéral exclusivement corporel ou spirituel ; mais si l'on y regarde de plus près, l'on s'aperçoit que la pratique intérieure et spirituelle dont il est question implique nécessairement la collaboration du corps et qu'elle a son retentissement sur l'activité extérieure, ou bien s'il s'agit d'une pratique corporelle on se

rend compte qu'elle suppose ou appelle presque infailliblement la disposition d'âme correspondante. C'est ainsi que les larmes par exemple supposent la componction : "Un frère interroge un Vieillard : Que ferai-je ? Le Vieillard lui dit : Nous devons pleurer toujours" (III, 26). C'est pour n'avoir pas remarqué cela qu'on a pu faire aux Pères du désert les deux griefs opposés, de ne se préoccuper que de pratiques matérielles ou au contraire de vivre et de prêcher une spiritualité désincarnée, plus angélique qu'humaine. En fait quelques apophtegmes montrent avec toute la clarté désirable que dans la pensée des Pères la pratique qu'ils nomment "pneumatique", c'est-à-dire spirituelle, non seulement peut, mais doit faire intervenir le corps. Lorsque l'Abbé Théodore de Phérmé explique ce qu'il faut entendre par œuvre de l'âme, il renferme dans cette expression tout ce qui se fait en vertu du commandement de Dieu presque toujours par le corps (Théodore 11). Aux frères qui sollicitent expressément une parole "pneumatique", l'Abbé Paphnuce dit : "Aimez l'affliction plus que le repos, l'humiliation plus que la gloire et donner plus que recevoir". Mieux encore : "L'un des Pères dit : L'œuvre spirituelle est nécessaire, car c'est pour cela que nous sommes venus. La belle affaire en effet de proclamer de bouche ce que l'on n'accomplit pas effectivement" (X, 107). De même : "Un frère interrogea un vieillard : Qu'est-ce que la culture de l'âme pour que celle-ci porte des fruits ? Le Vieillard répondit : La culture de l'âme consiste en ceci : *I'hésychia* du corps, beaucoup de prière somatique (c'est-à-dire vocale), ne pas faire attention aux fautes des hommes mais aux siennes propres. Si l'homme persévère en cela, son âme ne tarde pas à produire des fruits" (P.E. IV, 24).

Les Pères semblent avoir eu à cœur de prévenir les fausses interprétations de leurs enseignements. Eux-mêmes se posaient déjà la question de la valeur relative des activités corporelles et des pratiques spirituelles. On demandait un jour à l'Abbé Agathon : "Qu'y a-t-il de mieux : le labeur corporel ou la garde de l'âme ?" Il répondit : "L'homme est comme un arbre. Le labeur corporel en est le feuillage, et la garde de l'âme en est le fruit." Or d'après l'Écriture, "tout arbre qui ne donne point de bon fruit, sera coupé et jeté au feu". Il est donc clair que tout notre soin doit être pour le fruit, c'est-à-dire pour la garde de l'âme. Mais il faut aussi la protection et l'ornement des feuilles, c'est-à-dire

le labeur corporel" (X, 11). L'Abbé Cronios disait de façon plus mystérieuse et plus mystique à la fois : "Si Moïse n'avait pas mené ses brebis sur le Mont Sinaï, il n'aurait pas vu le feu dans le buisson... le buisson représente l'activité corporelle. Car il est écrit que le Royaume des Cieux est semblable à un trésor caché dans un champ". Le frère qui l'avait interrogé demanda au Vieillard : Sans labeur corporel, l'homme ne gagne donc pas de gloire ? En tout cas, dit le Vieillard, il est écrit : Ayons les yeux fixés sur l'initiateur et le consommateur de la foi, Jésus qui, au lieu de la joie qui se présentait à lui, a souffert la Croix. Et David a dit également : Je ne donnerai ni sommeil à mes yeux ni relâche à mes paupières..." (Cronios 4).

LABEUR ET REPOS

Dans le langage des Pères du désert, ce mot "labeur corporel", "kupos somatikos" embrasse toute l'ascèse corporelle, le travail des mains, les paroles et les gestes qui accompagnent la prière, les restrictions de nourriture et de sommeil, en un mot tout ce qui entrave le repos du corps et contribue ainsi à assurer à l'âme la liberté de vaquer à son activité. "La fumée chassée les abeilles et permet d'enlever ce qu'elles ont produit de savoureux ; de même le bien-être corporel chasse de l'âme la crainte du Seigneur et lui retire toute bonne œuvre" (IV, 32). De façon plus positive, le labeur corporel achemine l'âme à l'humilité, comme le disent plusieurs apophtegmes (XV, 47 ; XV, 82 ; Cronios 3), et c'est là ce qui fait surtout sa valeur et son utilité. La mère Théodora disait : "Ni ascèse, ni veille, ni labeur quelconque ne procure le salut sinon la vraie humilité" (Théodora 6). Ce qui ne veut pas dire que le labeur soit inutile. Selon l'Abbé Poemen, l'Abbé Isidore, le prêtre de Scété, avait dit un jour aux frères assemblés : "Mes Frères, ne sommes-nous pas venus ici en quête de labeur ? Mais je m'aperçois qu'il n'y a pas de labeur ici. C'est bon ! je prends ma mélote et je m'en vais là où il y a du labeur. Là je trouverai le repos" (VII, 14). Ce même abbé Isidore devenu très vieux continuait à travailler et disait aux frères qui l'engageaient à s'accorder un peu de repos : "Quand bien même on brûlerait Isidore et que ses cendres auraient été dispersées au vent, il ne s'accorderait pas même alors de répit, car le Fils de Dieu est venu ici pour nous" (Isidore 5). Cette parole

nous est encore rapportée par l'Abbé Poemen qui lui, répondait ainsi à l'Abbé Joseph lui demandant comment devenir moine ; "Si tu veux trouver le repos en ce monde et en l'autre... " (IX, 5). Il n'y a nulle contradiction. Il est également vrai de dire qu'on se fait moine pour le labeur ou pour le repos, plus précisément on se fait moine pour parvenir au vrai repos, celui de l'âme par le labeur corporel joint à l'humilité.

Ce mot de repos qui revient fréquemment dans les Apophtegmes, surtout dans ceux de l'abbé Poemen, adoucit un peu dans notre esprit l'image que nous serions portés à nous faire de la spiritualité des Pères du désert d'après des formules comme celles-ci : "Se faire violence en tout, voilà le moine" (I, 6). "Il est bon de se contraindre soi-même en toute chose pour Dieu, car il est écrit : "Le Royaume des cieus se laisse faire violence, et ce sont les violents qui s'en emparent" (VII, 43). On trouve parfois que les anciens moines exaltent outre mesure la puissance de la volonté. L'Abbé Alonios ne va-t-il pas jusqu'à oser dire : "Si l'homme le voulait, une seule journée lui suffirait, du matin jusqu'au soir, pour atteindre la mesure de la divinité" (XI, 6). Mais c'est parce qu'il sait bien que Dieu est avec l'homme et qu'il est avec chacun comme seul au monde avec lui (XI, 5). La conception qu'expose un Abbé Moïse des rapports entre le labeur corporel et l'humilité montre bien comment tout est finalement attribué à Dieu et à sa miséricorde : "Un frère interrogea l'Abbé Moïse : "En tout labeur de l'homme, qu'est-ce qui lui vient en aide ?" Le Vieillard répondit : "C'est Dieu qui vient en aide. Car il est écrit : Dieu est notre refuge et notre force, notre aide dans les grandes tribulations qui nous surviennent." Le frère dit : "Les jeûnes et les veilles que fait l'homme, à quoi servent-ils ?" - "Ils font que l'âme s'humilie, dit le Vieillard, car il est écrit : "Vois mon humilité et ma peine, et remets tous mes péchés." Si l'âme produit ces fruits, grâce à eux Dieu se prend de pitié pour elle" (Moïse 18). Pour les Pères du désert, "se jeter en Dieu", "jeter en Dieu son souci" est plus efficace que les labeurs (V, 40). Ce sont des expressions chères à l'Abbé Poemen (v. g. XV, 34 : Poemen 146). L'Abbé Agathon dit mieux encore : "Va, jette devant Dieu ton impuissance et tu auras le repos" (Agathon 21). Ce repos est évidemment don de Dieu comme le dit plus explicitement un autre apophtegme : "Un frère alla trouver un vieillard très estimé et lui dit : "Je suis dans la peine". Le vieillard lui répondit : "Reste dans ta cellule et Dieu te donne-

ra du repos" (Nau 147). Cet apophtegme est à rapprocher de celui de l'Abbé Alonios auquel nous faisons allusion tout à l'heure : "Si l'homme ne dit pas en son cœur : Dieu et moi, nous sommes seuls au monde, il n'aura pas de repos" (XI, 5). Ce repos vient au moine de ce Dieu avec qui il vit dans la solitude, non pas dans une solitude oisive ni égoïste, mais dans une solitude laborieuse d'où la charité fraternelle n'est pas absente.

HUMILITE ET CHARITE

"Vois mon humilité et mon labeur..." (Ps 24, 18). Selon cette parole du psaume qu'ils se plaisent à citer, les Pères du désert associent souvent labeur et humilité, beaucoup plus souvent que labeur et charité ou humilité et charité. Mais ce serait se méprendre gravement sur leur spiritualité que de croire qu'ils mettent la perfection dans l'humilité et non dans la charité. L'un d'eux disait admirablement : "Tout le labeur du moine est vain sans l'humilité. L'humilité est en effet le précurseur de la charité, comme Jean-Baptiste était le précurseur de Jésus à qui il attirait tout le monde : Ainsi l'humilité attire à la charité, c'est-à-dire à Dieu lui-même car Dieu est charité" (P.L. 73, 784 C). Il faut aussi prendre garde que le mot charité dans leur langage désigne souvent les œuvres de charité, l'aumône, ainsi dans cette parole de l'Abbé Elie : "A quoi sert la charité là où il y a orgueil ?" (Elie 3). C'est qu'ils ne conçoivent pas un véritable amour qui ne se traduise en œuvres, en labeur, mais comme tout labeur, le labeur de la charité serait vain sans l'humilité, et c'est finalement l'humilité qui est, plus que le labeur, le critère de la vraie charité.

C'est là sans doute qu'il faut chercher la justification de certaines conduites des Pères du désert qui pourraient nous étonner et même nous scandaliser. La raideur ou la froideur avec lesquelles un Théodore de Phérmé ou un Arsène accueillent leurs visiteurs seraient facilement jugées comme inspirées par un attachement jaloux et égoïste à la tranquillité de leur solitude. Et pourtant ! Ce Théodore qui se montrait tranchant comme une épée (VIII, 3) ne manquait pas de cœur, lui qui avouait un jour : "Si je ne me retranche pas moi-même de ces sentiments de sympathie, ils ne me permettent pas d'être moine" (Théodore 16).

De lui encore cette parole : "L'homme qui connaît la douceur de la cellule, ce n'est pas par mépris qu'il fuit son prochain" (Théodore 14). Ce n'est pas par égoïsme non plus, c'est pour satisfaire aux exigences premières de l'amour de Dieu. A son disciple qui lui demandait pourquoi il fuyait tout le monde, l'Abbé Arsène déclarait : "Dieu sait que je vous aime, mais je ne puis être avec Dieu et avec les hommes !" (Arsène 13). Exigence de la charité, exigence surtout de l'humilité. Un autre apophtegme d'Arsène nous dit que lui et Théodore haïssaient la gloire humaine plus que tout et que c'était la raison pour laquelle ils n'étaient pas souvent d'un abord aimable (VIII, 3). Contrairement à ce qu'on pourrait penser, en dépit des expressions : "douceur de la cellule", "être avec Dieu", ce n'était pas le repos qu'ils préféraient au labeur, mais simplement le labeur de l'humilité au labeur de la charité afin de mieux satisfaire finalement aux exigences de la plus parfaite charité. On ne peut certes pas reprocher un manque de charité à quelqu'un comme l'Abbé Agathon qui disait avec toute son humilité : "Si, rencontrant un lépreux, je pouvais lui donner mon corps et prendre le sien, je le ferais volontiers" (Agathon 26).

On avait assurément raison de dire cet Abbé Agathon "rempli de la charité de Dieu" ; ses disciples le virent partir de ce monde comme quelqu'un qui prend affectueusement congé de ses amis bien-aimés (XI, 2). Et pourtant lui-même sur son lit de mort était pénétré de crainte, tout en reconnaissant avoir toujours fait son possible pour observer les commandements de Dieu. En lisant les Apophtegmes, gardons-nous de considérer la crainte dont il est souvent question comme incompatible avec l'amour. C'est au contraire presque toujours une crainte inspirée par la charité autant que par l'humilité. "Plus un homme approche de Dieu, disait l'Abbé Matoès, plus il se voit pécheur" (XV, 28). Quand j'étais jeune, je m'imaginai faire peut-être quelque chose de bien. Mais maintenant devenu vieux, je vois qu'il n'y a en moi aucune œuvre bonne" (Matoès 3).

Cette perfection d'humilité, l'Abbé Sisoès l'exprimait en une formule mystérieuse : "Qui possède l'*apsephiston* avec science, accomplit toute l'Écriture" (XV, 43). Les traducteurs latins n'y ont rien compris, et le mot est en effet intraduisible. Étymologiquement ce terme d'*apsephiston* marque la situation de celui qui

ne vote pas, qui n'a pas voix au chapitre, ni voix active ni voix passive. Au sens spirituel il marque bien la condition de la créature devant Dieu, et la précision "avec science" souligne admirablement qu'il ne s'agit pas de la simple ignorance ou méconnaissance de sa propre valeur, mais d'une conscience de la réalité, d'une reconnaissance de notre vraie condition. C'est l'état d'âme de la créature pécheresse qui, dans la lumière de Dieu, a compris son néant et son indignité, c'est l'attitude fondamentale de pauvreté en esprit enseignée d'un bout à l'autre de la Bible.

Mais ramener à cette disposition toute l'Écriture n'est-ce pas substituer l'humilité à la charité dont saint Paul nous dit précisément à la suite du Seigneur qu'elle "accomplit toute la loi" ? En fait l'Abbé Sisoès qui avait lu l'Ancien et le Nouveau Testament (Cf. Sisoès 35) ne pouvait ignorer cet enseignement de l'Apôtre, et, s'il ose mettre l'*apsephiston* à la place de l'*agapé*, ce ne peut être qu'en voyant celle-ci impliquée dans l'*apsephiston*. Comme le note quelque part le Père Hausherr, les Pères du désert sont de grands réalistes et de grands sincères. "On dirait qu'ils craignaient toujours de confondre l'amour de Dieu avec la pensée de l'amour de Dieu". Il est vrai que la charité résume toute la loi, mais à condition qu'il s'agisse d'une vraie charité, d'un amour effectif et surnaturel, et sait-on jamais si l'on aime réellement ainsi ? En remplaçant dans sa sentence l'*agapé* par l'*apsephiston*, Sisoès n'entendait nullement remplacer la charité par l'humilité, mais faire seulement de l'humilité le critère de la vraie charité.

D'autres Vieillards ont exprimé la même pensée, souvent de façon imagée. Nisteros, en entrant au monastère, s'était dit à lui-même : "L'âne et toi, c'est tout un..." (XV, 30) mais le verset du psaume 72 qu'il cite ensuite nous montre bien qu'il parlait "avec science", avec la pleine conscience de sa situation devant Dieu : "Je suis devenu comme une bête de somme auprès de toi et je suis toujours avec toi". Ce verset se rencontre plusieurs fois dans les apophtegmes et, à lui seul il résume admirablement l'idéal des Pères du désert. Sans doute l'accent est-il mis plus sur le rapprochement avec la bête que sur la proximité de Dieu, mais dans la pensée des Pères les deux sont inséparablement liés. S'ils peinent et s'abaissent comme des bêtes, ce n'est que pour être plus près de ce Dieu qu'ils aiment et dont ils se savent aimés.

INTRODUCTION

LE PARADIS DES PERES

Parmi les titres donnés au recueil des Apophtegmes, nul n'est plus évocateur que celui de "Paradis des Pères" ni plus apte à résumer les éléments et caractères essentiels de ce monde des anciens moines où nous désirons entrer. Encore faut-il bien l'entendre, cette image du paradis ayant été interprétée en des sens très divers par la tradition monastique.

En lisant certain Apophtegme d'un Abbé Paul, on est tenté de voir avant tout dans ce paradis des Pères du désert le lieu où se retrouve la familiarité primitive de l'homme avec les animaux. Aux frères qui s'étonnaient de voir le vieillard prendre dans ses mains serpents et scorpions, et lui demandaient d'où lui était venu ce pouvoir, il répondait : "Lorsque quelqu'un a acquis la pureté, toutes les créatures lui sont soumises, comme elles l'étaient à Adam dans le paradis avant qu'il ne désobéît à l'ordre de Dieu" (XIX, 11). On rencontre effectivement dans les Apophtegmes quelques belles anecdotes à ce sujet, mais il faut reconnaître qu'elles sont très rares dans les anciens recueils et toujours sobrement racontées. Ce n'est pas là qu'il faut chercher la documentation la plus riche pour constituer un bestiaire monastique. Assurément les bêtes sauvages ne manquent pas au désert, et elles ne sont pas toujours inoffensives. Les moines devaient sans doute supporter souvent leur voisinage, mais ils n'allaient évidemment pas au désert pour jouir de cette compagnie.

Le paradis a été le lieu de la première rencontre entre l'homme et le diable. Le désert d'Egypte devint au quatrième siècle l'arène par excellence où se déploie la lutte contre Satan et ses suppôts. Cela apparaît en un singulier relief dans la Vie de Saint Antoine, à tel point qu'on a pu dire que le moine allait au désert pour combattre les démons dans leur domaine de prédilection. Il faut avouer que les Apophtegmes n'appuient guère cette théorie. Au reste les démons s'y montrent beaucoup moins que dans les autres documents, et lorsqu'ils apparaissent en foule, les bons anges sont aussi visibles en face d'eux, bien plus nombreux et plus puissants (XVIII, 12 ; XIX, 11 ; XXI, 2). Et l'on voit parfois ces derniers exercer de façon touchante leur sollicitude à l'égard de tel ou tel moine, ainsi l'ange qui éventait Jean Colobos durant son sommeil (Jean Colobos 33). Mais ces manifestations visibles

INTRODUCTION

sont exceptionnelles et si les Pères du désert vivaient parmi les démons et les Anges, c'était ordinairement dans l'obscurité de la foi. Leur combat spirituel s'exerçait surtout contre les vices et les pensées mauvaises.

Les allusions au paradis sont parfois bien discrètes dans les Apophtegmes et assez énigmatiques : "Le deuil a une double fonction, dit l'Abbé Poemen : il cultive et il garde" (III, 12). Cela s'éclaire si l'on se réfère à la Genèse, chapitre deuxième, verset quinze, où il est dit qu'Adam devait cultiver et garder le paradis. Grâce au combat spirituel, le désert devient pour les Pères lieu de repos et de délices, mais pour ne pas perdre à nouveau ce paradis retrouvé, les moines entretiennent soigneusement en eux le deuil de l'âme, la componction du cœur. On voit avec quelle ingéniosité ils peuvent découvrir dans la description du paradis de la Genèse un élément essentiel de leur spiritualité, qui était cependant le plus inconcevable avant le péché.

Lieu de combat et de labeur, le paradis des Pères n'en est pas moins, disions-nous, un lieu de repos et de délices, parce que nos saints moines y retrouvent la familiarité divine dont jouissaient Adam et Eve avant leur chute. De cela encore les Apophtegmes parlent peu et toujours sobrement, par pudeur et par humilité, nous l'avons vu, mais suffisamment pour qu'on ne puisse les accuser de s'occuper uniquement de lutter contre les vices plutôt que de chercher à s'approcher de Dieu et à s'unir à lui. Un vieillard dit : "Si personne ne peut blesser celui qui se tient à côté de l'empereur, Satan non plus ne peut nous nuire, si notre âme est près de Dieu. Car il est écrit : Approchez-vous de moi, et je m'approcherai de vous" (XI, 42). "Si nous cherchons Dieu, disait l'Abbé Arsène, il nous apparaîtra, et si nous le retenons, il restera près de nous" (XI, 1). Et quelle familiarité avec Dieu ne suppose pas la prière de l'Abbé Sisoès pour son disciple tombé : "Dieu, que tu le veuilles ou non, je ne te lâcherai point que tu ne l'aies guéri". Et le disciple fut guéri." (XIX, 14). A ceux qui seraient perplexes devant une telle audace, l'Abbé Mios dirait simplement : "Obéissance pour obéissance. Si quelqu'un obéît à Dieu, Dieu lui obéît" (Mios 1). Au paradis, Adam et Eve ont perdu l'amitié de Dieu par leur désobéissance. Par l'obéissance, les Pères du désert recouvrent cette amitié et ces relations

affectueuses avec le Créateur qui faisaient tout le charme de la vie paradisiaque.

Oui, le désert est vraiment devenu par la sainteté de ses habitants un paradis, mais un paradis qui reste terrestre. Si tel ou tel vieillard apparaît comme "un ange sur la terre" (Macaire d'Alexandrie 3), le fait est plutôt rare et en général les anciens moines se montrent dans les Apophtegmes très humains et très proches de nous. L'Abbé Milesios rencontré dans le désert par deux chasseurs, les effraya par son aspect sauvage. Ils lui demandèrent s'il était un homme ou un esprit. Sa réponse pourrait être mise sur les lèvres de tous les Pères du désert : "Je suis un homme pécheur, je suis sorti du monde pour pleurer mes péchés et j'adore Jésus le Christ le Fils du Dieu vivant". N'oublions jamais, en lisant les Apophtegmes des Vieillards que nous entendons des hommes et des chrétiens comme nous. Le principal reproche que l'on pourrait faire à la plupart des ouvrages consacrés aux Pères du désert, c'est de nous les présenter comme des êtres surhumains, désincarnés, habitant un monde irréel et fantastique. Telle n'est pas la vision que nous donne l'ensemble des Apophtegmes. Le merveilleux n'y manque certes pas, mais ce qui est le plus merveilleux, c'est d'y voir comme dans l'Evangile le divin resplendir dans l'humain, la lumière et la force de Dieu reçues dans des êtres de chair et de sang qui sont vraiment nos frères en humanité avant d'être nos Pères dans l'Esprit. Lisons encore un apophtegme particulièrement remarquable dont nous avons déjà cité les derniers mots : "L'Abbé Elie racontait qu'un Vieillard demeurait dans un (vieux) temple. Les démons vinrent lui dire : Va-t-en de notre lieu. Le Vieillard dit : Vous, vous n'avez pas de lieu. Et ils se mirent à disperser ses palmes çà et là une par une. Mais le Vieillard les ramassa avec persévérance. Ensuite le démon lui ayant pris la main, le tira dehors. Quand le Vieillard atteignit la porte, de l'autre main il saisit la porte en criant : Jésus, viens à mon secours ! Aussitôt le démon s'enfuit. Et le Vieillard se mit à pleurer. Le Seigneur lui dit : Pourquoi pleures-tu ? Le vieillard lui dit : Parce qu'ils osent se saisir de l'homme et le traiter de la sorte. Le Seigneur lui dit : C'est toi qui étais négligent. Car lorsque tu m'as cherché, tu as vu comment j'ai été trouvé par toi. Je le dis, il faut beaucoup de labeur, et s'il n'y a pas de labeur, on ne peut avoir son Dieu, car lui a été crucifié pour nous" (Elie 7).

Qu'est-ce qui transforme un désert en paradis, en jardin de délices ? Simplement l'eau, l'eau vive coulant sur la terre aride. Il y avait un fleuve dans le jardin d'Eden, ce fleuve en lequel les Pères ont vu l'Esprit de Dieu. Telle est aussi la source divine qui a fait fleurir le désert. Les Apophtegmes sont un peu comme de minces filets d'eau jaillissant du sable et révélant le fleuve caché de la vie spirituelle des Vieillards. "L'Abbé Poemen disait que l'Abbé Jean Colobos avait dit : Les Saints ressemblent à un jardin d'arbres ayant des fruits variés et buvant à une même source. Car autre est le travail de celui-ci, autre le travail de celui-là ; mais c'est un seul et même Esprit qui agit en eux tous" (Apophtegme inédit, Jean Colobos S 3 publié par Guy, *Recherches...* p. 24).

La lecture des Apophtegmes doit être entreprise comme une paisible promenade dans ce paradis des Pères. Laissons-nous d'abord prendre au charme qui émane de ces vieux textes, et ils nous livreront bientôt leurs fruits cachés de sagesse et de salut, pourvu que nous posions loyalement la question : Comment nous sauver ?

Fr. L. REGNAULT.

NOTE SUR LA PRESENTE TRADUCTION

Parmi les divers recueils d'Apophtegmes qui nous sont parvenus, l'un des plus précieux est celui qui fut traduit du grec en latin dans la première moitié du sixième siècle par deux clercs romains, Pélage et Jeaf. Sa valeur vient surtout de ce que toutes les pièces qu'il contient remontent certainement au moins au cinquième siècle, alors que les autres collections ont été grossies d'apports plus récents.

*La traduction française donnée ici a été faite sur le texte édité par Rosweyde aux livres V et VI de ses *Vitae Patrum* et reproduit dans le tome 73 de la *Patrologie latine* de Migne. Mais le recours constant aux textes parallèles des versions grecques nous a permis de vérifier, préciser et rectifier au besoin l'interprétation des traducteurs latins. A l'exemple de ceux-ci, nous nous sommes parfois permis de transcrire simplement des termes grecs difficiles à traduire ou qui ont pris un sens spécial dans la tradition monastique. Le vocabulaire placé à la fin du présent ouvrage fournira le sens des mots les plus importants.*

*Malgré la division en deux livres correspondant à la part respective de chacun des deux traducteurs, le recueil est vraiment unique, et, conformément aux indications de Dom Wilmart (*Revue Bénédictine* t. 34, 1922 p. 185-198) et du R. P. Guy S. J. (*Recherches sur la tradition grecque des Apophtegmata Patrum* p. 124, *Subsidia Hagiographica* N° 36, Bruxelles 1962), nous*

NOTE SUR LA PRESENTE TRADUCTION

avons rétabli la numérotation continue des chapitres de I à XXI. Le chapitre XVIII du livre V traduit par Pélage et le chapitre I du livre VI traduit par Jean ne formaient en réalité dans l'original grec qu'un seul chapitre XVIII. Les chapitres II et III du livre VI sont redevenus les chapitres XIX et XX. Enfin le dernier chapitre a été restauré dans sa teneur primitive.

A part la petite collection de Martin de Dumio récemment traduite et publiée par le R. P. Placide Deseille dans L'EVANGILE AU DESERT (Paris 1964 p. 111-133), aucun recueil d'apophtegmes n'a été intégralement traduit et édité en français. Seules existent les traductions partielles d'Arnauld d'Andilly dont les deux ouvrages de Brémond (LES PERES DU DESERT Paris 1927) et de Draguet (LES PERES DU DESERT Paris 1949) ont reproduit de larges extraits. Dans les ouvrages du R. P. Hauserr S. J. on trouvera un grand nombre d'apophtegmes magistralement traduits et commentés. Ces ouvrages contiennent les meilleures études parues jusqu'à présent sur la spiritualité du milieu monastique égyptien d'où sont sortis la plupart des apophtegmes.

Qu'il soit permis de remercier ici tous ceux qui nous ont aidé à réaliser cette traduction ; leurs conseils et leurs corrections nous ont maintes fois été d'une grande utilité. Nous sommes particulièrement redevables au R. P. Placide Deseille, de l'Abbaye de Bellefontaine, dont la patience et le dévouement ont bien voulu assurer la révision intégrale de ce travail.

CHAPITRE PREMIER

DE L'AVANCEMENT SPIRITUEL SELON LES PÈRES

1. Quelqu'un demanda à l'abbé Antoine : " Que dois-je observer pour plaire à Dieu ? " L'ancien lui répondit : " Observe ce que je vais te prescrire : où que tu ailles, aie toujours Dieu devant les yeux ; dans tes actions, aie l'approbation des Saintes Ecritures ; et en quelque lieu que tu demeures, n'en bouge pas facilement. Observe ces trois choses, et tu seras sauvé."

(Antoine, 3).

2. L'abbé Pambo demanda à l'abbé Antoine : " Que dois-je faire ? " - " Ne te fie pas à ta justice, répondit l'ancien, ne regrette pas ce qui est passé, et retiens ta langue et les désirs du ventre."

(Antoine, 6).

3. Saint Grégoire a dit : " Dieu exige trois choses de tout homme qui a reçu le baptême : la foi droite, pour l'âme ; la franchise, pour la langue ; la chasteté, pour le corps."

(Grégoire, 1).

DE L'AVANCEMENT SPIRITUEL SELON LES PERES

4. L'abbé Evagre rapporte ce mot des Pères : "Une nourriture non-cuite, prise régulièrement, jointe à la charité, conduit très rapidement le moine au port de l'*apatheia*."

(Evagre, 6).

5. Il a dit aussi : "Un moine répondit au messager lui annonçant la mort de son père : "Cesse de blasphémer, mon Père est immortel."

6. L'abbé Macaire dit à l'abbé Zacharie : "Dis-moi quelle est l'œuvre du moine ?" - "Comment, Père, tu m'interroges ?" répondit-il. - "J'éprouve une pleine confiance *plérophoria* envers toi, mon enfant Zacharie, car quelqu'un me pousse à t'interroger." - "Père, à mon avis, se faire violence en tout, voilà le moine."

(Zacharie, 1).

7. On disait que l'abbé Théodore de Phermé observait mieux que beaucoup d'autres ces trois principes : la pauvreté, l'ascèse, la fuite des hommes.

(Théodore de Phermé, 5).

8. L'abbé Jean le Nain a dit : "A mon avis, l'homme doit avoir quelque chose de toutes les vertus. Aussi, en te levant, chaque matin, recommence à poursuivre toutes les vertus et le commandement de Dieu, dans une grande persévérance, avec crainte et patience, dans l'amour de Dieu, avec l'empressement de l'âme et du corps et beaucoup d'humilité ; sois constant dans l'affliction du cœur et la garde de toi-même, avec de nombreuses prières, des invocations et des gémissements, tout en gardant la pureté et la bonne tenue de tes paroles ainsi que la modestie du regard. Supporte l'injure sans te mettre en colère ; sois pacifique et ne rends pas le mal pour le mal ; ne regarde pas les défauts des autres. Ne te mesure pas toi-même, mais sois humble-

I- DE L'AVANCEMENT SPIRITUEL SELON LES PERES

ment soumis à toute créature. Renonce à tout ce qui est matériel et selon la chair, par la souffrance, la lutte, la pauvreté en esprit, une volonté déterminée et la mortification spirituelle ; par le jeûne, la patience et les larmes ; par l'âpreté du combat, le discernement, la pureté de l'âme. Récolte le bien, travaille de tes mains en gardant l'*hésychia* (2 Th., 3, 12). Veille, jeûne, supporte la faim et la soif, le froid et la nudité, les travaux. Enferme-toi dans un tombeau comme si tu étais déjà mort, de sorte que tu penses à toute heure que ta mort est proche."

(Jean Kolobos, 34).

9. L'abbé Joseph de Thèbes a dit : "Trois sortes de gens sont en honneur aux yeux de Dieu : d'abord les malades qui subissent des tentations et l'acceptent avec actions de grâces ; ensuite, ceux qui agissent en toute pureté devant Dieu, sans y mêler rien d'humain ; enfin, ceux qui restent dans la soumission (*hypotagè*) au père spirituel et qui renoncent à toutes leurs volontés propres."

(Joseph de Thèbes).

10. L'abbé Cassien raconte ce trait de l'abbé Jean, jadis higoumène du Grand Monastère : Il était sur le point de mourir et s'en allait joyeusement et de bon cœur vers le Seigneur ; les frères l'entourèrent et lui demandèrent de leur laisser pour héritage une parole courte et utile qui leur permit de s'élever jusqu'à la perfection dans le Christ. Il gémit et dit : "Jamais je n'ai fait ma volonté propre, et je n'ai rien enseigné que je n'aie d'abord pratiqué moi-même."

(Cassien, 5).

11. Un frère demanda à un ancien : "Qu'y a-t-il de bien, pour que je le fasse et que je vive ?" - "Dieu seul sait ce qui est bien, répondit l'ancien, cependant j'ai entendu dire qu'un père avait demandé à l'abbé Nistéros le Grand, l'ami de l'abbé Antoine : "Quelle œuvre bonne dois-je faire ?" Et il lui ré-

pondit : "Toutes les œuvres ne sont-elles pas égales ? L'Écriture dit : Abraham fut hospitalier, et Dieu était avec lui ; Elie aimait l'hésychia, et Dieu était avec lui ; David était humble, et Dieu était avec lui. Donc, ce à quoi tu vois aspirer ton âme selon Dieu, fais-le et garde ton cœur."

(Nistéros, 2).

12. L'abbé Pastor a dit : "La garde (du cœur), l'attention et le discernement, voilà les trois vertus qui sont les guides de l'âme."

(Poemen, 35).

13. Un frère demanda à l'abbé Pastor : "Comment l'homme doit-il vivre ?" - "Nous avons pour exemple Daniel, répondit-il, contre qui on ne trouva pas d'autre accusation que le culte qu'il rendait à son Dieu." (cf. Dn., 6, 5-6).

(Poemen, 53).

14. Il dit encore : "La pauvreté, les épreuves et la discrétion, telles sont les trois œuvres de la vie solitaire. L'Écriture dit en effet : "Si ces trois hommes : Noé, Job et Daniel avaient été là..." (Ez., 14, 14-20). Noé représente ceux qui ne possèdent rien, Job les éprouvés, Daniel enfin, ceux qui ont la discrétion. Si ces trois œuvres se trouvent dans un homme, Dieu habite en lui."

(Poemen, 60).

15. L'abbé Pastor a dit : "Si le moine hait deux choses, il peut se libérer de ce monde." - "Quelles sont-elles ?" demanda un frère. - "Le bien-être et la vaine gloire."

(Poemen, 66).

16. On rapporte que l'abbé Pambo, à l'heure même où il quittait cette vie, dit aux frères qui l'assistaient : "Depuis que je suis venu dans ce désert, que je me suis construit une cellule, et l'ai habitée, je ne me souviens pas d'avoir mangé du pain sans l'avoir gagné de mes mains, ni jusqu'à présent d'avoir regretté une parole que j'aurais dite. Et voici pourtant que je vais au Seigneur comme si je n'avais pas même commencé à servir Dieu."

(Pambo, 8).

17. L'abbé Sisoès a dit : "Sois compté pour rien, rejette ta volonté derrière toi, reste sans préoccupations, et tu auras le repos."

(Sisoès, 43).

18. L'abbé Chamè, près de mourir, dit à ses disciples : "N'habitez pas avec les hérétiques, n'avez pas de relation avec les grands, ne tendez pas les mains pour recevoir mais plutôt pour donner."

(Chamè).

19. Un frère interrogea un ancien : "Père, comment la crainte de Dieu vient-elle en l'homme ?" - "Si quelqu'un, répondit-il, possède l'humilité et la pauvreté, et ne juge pas les autres, la crainte de Dieu viendra en lui."

(N. 137).

20. Un ancien a dit : "Que la crainte, l'humilité, la privation de nourriture et le *penthos* soient à demeure en toi."

(Euprépios, 6).

I- DE L'AVANCEMENT SPIRITUEL

21. Un ancien a dit : "Ne fais pas à un autre ce que tu détestes. Si tu détestes celui qui dit du mal de toi, ne dis pas non plus du mal des autres ; si tu détestes celui qui te calomnie, ne calomnie pas les autres ; si tu détestes celui qui te méprise, qui t'injurie, qui vole ton bien ou qui commet tel autre méfait, n'en fais pas autant à autrui. Il suffit d'observer cette parole pour être sauvé."

(N. 253).

22. Un ancien a dit : "La vie du moine, c'est le travail, l'obéissance et la méditation (*mélété*) ; c'est de ne pas juger, ni blâmer, ni murmurer. De fait, il est écrit : "Vous qui aimez le Seigneur haïssez le mal." (Ps. 96, 10). La vie du moine consiste à ne pas suivre l'exemple du pécheur. Les yeux du moine ne voient pas le mal. Il n'agit pas et ne regarde pas avec curiosité, il n'entend pas ce qui ne le concerne pas. Ses mains ne dérobent pas, mais distribuent plutôt. Son cœur est sans orgueil, sa pensée sans malveillance, son ventre n'est pas repu : il fait tout avec discrétion. Oui, c'est en tout ceci qu'on est moine."

(N. 225).

23. Un ancien a dit : "Prie Dieu qu'il mette dans ton cœur le *penthos* et l'humilité. Regarde sans cesse tes péchés. Ne juge pas autrui, mais sois soumis à tous. N'aie pas de familiarité avec une femme, ni avec un enfant, ni avec des hérétiques. Eloigne de toi toute *parrhésia*. Retiens ta langue et ton appétit ; prive-toi de vin. Si on te parle de quelque affaire, ne discute pas. Si c'est bien, dis "Bon". Si c'est mal, dis "A toi de voir !" Mais ne discute pas de ce dont on parle. Ainsi ton âme sera dans la paix."

(N. 330).

CHAPITRE II

DE L'HESYCHIA

1. L'abbé Antoine a dit : "Les poissons qui s'attardent sur la terre ferme, crèvent. Et de même les moines qui lambinent hors de leur cellule ou qui passent du temps avec les gens du monde perdent le "tonus" de leur *hésychia*. Il faut donc que le poisson retourne au plus vite à la mer, et nous à notre cellule. Sinon, en traînant dehors, nous oublierons la garde du dedans."

(Antoine, 10).

2. L'abbé Antoine a dit : "Celui qui pratique l'*hésychia* dans le désert est délivré de trois genres de luttes : celle de l'ouïe, celle de la parole et celle de la vue. Il n'a plus qu'un seul combat à mener : celui du cœur."

(Antoine, 11).

3. L'abbé Arsène, quand il était encore au Palais, pria le Seigneur en ces termes : "Seigneur, conduis-moi vers le salut." Survint une voix qui lui dit : "Arsène, fuis les hommes, et tu seras sauvé." Une fois entré dans la vie monastique, il pria de nouveau dans les mêmes termes, et il entendit la voix lui dire : "Arsène, fuis, tais-toi, et pratique l'*hésychia* ! Telles sont les racines de l'impeccabilité."

(Arsène, 1-2).

4. L'Archevêque Théophile, de bienheureuse mémoire, vint un jour avec un magistrat chez l'abbé Arsène. L'Archevêque l'interrogea, voulant entendre une parole de lui. L'ancien garda un moment le silence, puis lui répondit : "Si je vous en dis une, l'observerez-vous ?" Ils le lui promirent. L'ancien leur dit alors : "Si vous entendez dire qu'Arsène est quelque part, n'y allez pas !"

Une autre fois, l'Archevêque désira le voir, et envoya d'abord demander si on lui ouvrirait. L'ancien lui fit répondre : "Si tu viens, je t'ouvrirai. Mais si je t'ouvre, à toi, j'ouvrirai à tout le monde. Et alors, je ne resterai pas davantage en ce lieu." A ces mots, l'Archevêque dit : "Si je dois le chasser, jamais je n'irai chez ce saint homme."

(Arsène, 7-8).

5. L'abbé Arsène arriva un jour en un lieu planté de roseaux ; ils étaient agités par le vent. L'ancien dit aux frères : "Qu'est-ce qui bouge comme cela ?" - "Ce sont des roseaux", répondirent-ils. - "Vraiment, si quelqu'un se tient dans l'hésychia, et qu'il entende le cri d'un oiseau, son cœur n'a plus cette hésychia. A plus forte raison vous qui avez l'agitation de ces roseaux."

(Arsène, 25).

6. On rapportait de l'abbé Arsène que sa cellule était éloignée de trente deux milles, et qu'il n'en sortait pas facilement ; d'autres lui faisaient ses commissions (diakonéma). Mais lorsque Scété fut dévasté, il s'en alla en pleurant et dit : "Le monde a perdu Rome, et les moines ont perdu Scété."

(Arsène, 21).

7. Quand l'abbé Arsène demeurait à Canope, une vierge de famille sénatoriale très riche et craignant Dieu, vint de Rome pour le voir. L'Archevêque Théophile la reçut ; elle lui demanda

d'insister près de l'ancien pour qu'elle puisse le voir. L'Archevêque se rendit chez ce dernier et lui dit : "Une dame de famille sénatoriale vient de Rome et désire te voir." Mais l'ancien ne consentit pas à la recevoir. Quand on lui rapporta la réponse, la dame fit seller sa monture en disant : "J'ai confiance que Dieu m'accordera de le voir, car je ne suis pas venue voir un homme ; des hommes, il y en a beaucoup dans notre Ville. Je suis venue voir un prophète." Lorsqu'elle arriva à la cellule de l'ancien, par une disposition divine, il se trouvait fort à propos dehors. A sa vue, la femme se jeta à ses pieds. Mais lui, indigné, la releva et lui dit en la fixant du regard : "Eh bien ! si tu veux voir ma tête, regarde-la !" Mais elle, toute confuse, ne le regarda pas. Le vieillard ajouta : "N'as-tu pas entendu parler de mes œuvres ? Ce sont elles qu'il faut regarder. Comment as-tu osé faire une telle traversée ? Ne sais-tu pas que tu es une femme et que tu ne dois sortir nulle part ? Iras-tu à Rome après cela, pour raconter aux autres femmes que tu as vu Arsène, et pour faire de la mer un chemin qui m'amènera des femmes ?" - "Si Dieu veut que je retourne à Rome, répondit-elle, je n'autoriserai aucune femme à venir ici. Mais prie pour moi et souviens-toi toujours de moi." - "Je prie Dieu d'effacer ton souvenir de mon cœur", répliqua-t-il. Sur ce elle se retira, bouleversée. Rentrée à Alexandrie, elle tomba malade de chagrin. On en prévint l'Archevêque qui vint la consoler et s'informa de ce qu'elle avait. "Ah ! lui dit-elle, si seulement je n'avais pas été là-bas ! J'ai dit au vieillard : Souviens-toi de moi ; il m'a répondu : Je prie Dieu d'effacer ton souvenir de mon cœur ! J'en meurs de chagrin." - "Mais ne sais-tu pas que tu es une femme, lui répondit l'Archevêque, et que l'ennemi combat les saints par les femmes ? C'est pour cela que le vieillard t'a parlé ainsi. Mais il priera sans cesse pour ton âme." Ainsi fut guéri son cœur, et elle retourna chez elle avec joie.

(Arsène, 28).

8. L'abbé Evagre a dit : "Arrache de ton cœur les affections multiples, pour que ton esprit ne s'agite pas et ne trouble pas ta vie d'hésychia."

(Evagre, 2).

II- DE L'HESYCHIA

9. A Scété, un frère vint trouver l'abbé Moïse pour lui demander une parole. - "Reste assis dans ta cellule, lui répondit-il, elle t'enseignera tout."

(Moïse, 6).

10. L'abbé Moïse a dit : "L'homme qui fuit l'homme est semblable à une grappe de raisin mûre ; celui qui vit parmi les hommes est comme une grappe verte."

(Moïse, 7).

11. L'abbé Nil a dit : "Celui qui aime l'hésychia, demeure invulnérable aux traits de l'ennemi ; mais quiconque se mêle à la foule recevra des blessures continuelles."

(Nil, 9).

12 a. L'abbé Pastor a dit : "Le principe des maux est la distraction."

(Poemen, 43).

12 b. L'abbé Pastor a dit encore : "Il faut fuir les choses corporelles. Car aussi longtemps qu'on est à portée de leurs attaques, on ressemble à un homme qui se tient penché sur un puits très profond : son ennemi l'y précipitera facilement à tel moment qu'il lui plaira. Mais lorsqu'on est loin des choses corporelles, on ressemble à un homme loin du puits : si l'ennemi l'entraîne pour l'y précipiter, pendant qu'il le tire de force, Dieu lui envoie son secours."

(Poemen, 59).

13. Abraham, disciple de l'abbé Sisoès, lui disait un jour : "Père, tu vieillis, rapprochons-nous un peu du monde habité." L'abbé Sisoès lui dit : "Nous irons là où il n'y a pas de femme."

II- DE L'HESYCHIA

"Mais à part le désert, réplique son disciple, y a-t-il un lieu où il n'y ait pas de femme ?" - "Alors, répondit l'ancien, porte-moi au désert."

(Sisoès, 3).

14. Une moniale a dit : "Beaucoup de ceux qui étaient sur la montagne ont péri, car leurs actions étaient celles du monde. Mieux vaut vivre avec beaucoup et mener en esprit la vie solitaire que d'être seul et de vivre de cœur avec la foule."

(Synclétique S. I
Guy, p. 34).

15. Un ancien a dit : "Le moine doit toujours se procurer l'hésychia, pour être en état de mépriser les dommages corporels s'il s'en produisait."

(N. 133).

16. Quelqu'un raconta : Trois amis, pleins de zèle (*philôponoi*), se firent moines. L'un d'eux se proposa de réconcilier les gens en procès, selon ce qui est écrit : "Bienheureux les pacifiques" ; le second voulut choisir de visiter les malades ; le troisième, lui, s'en alla pratiquer l'hésychia dans la solitude. Le premier donc, s'épuisait pour les procès des hommes, et ne pouvait remettre tout le monde en état : découragé, il alla chez celui qui soignait les malades et le trouva lui-même désabusé, incapable d'accomplir le commandement (divin). D'un commun accord tous deux allèrent voir l'hésychaste. Ils lui racontèrent leurs ennuis, et le prièrent de leur dire à quoi il était arrivé. Celui-ci resta un moment silencieux, remplit d'eau une coupe et leur dit : "Regardez cette eau" ; elle était trouble. Quelque temps après, il reprit : "Regardez maintenant comme elle est devenue limpide." Ils se penchèrent et virent leur visage comme dans un miroir. "Tel est, reprit-il, celui qui se tient parmi les hommes : le trouble l'empêche de voir ses péchés, mais, s'il garde l'hésychia, surtout au désert, il apercevra ses péchés."

(N. 134).

CHAPITRE III

DE LA COMPOSITION

1. On racontait de l'abbé Arsène, que durant toute sa vie, lorsqu'il était assis pour le travail manuel, il avait un linge sur la poitrine, à cause des larmes qui ruisselaient sans cesse de ses yeux.

(Arsène, 41 a).

2. Un frère demanda à l'abbé Ammonas : "Dis-moi une parole." L'ancien lui répondit : "Prends la mentalité des malfaiteurs qui sont en prison. Ils demandent : "Où est le juge ? Quand viendra-t-il ?" Et ils se lamentent en attendant leur châtement. Le moine, lui aussi, doit être toujours sur le qui-vive, et s'interroger ainsi : "Malheur à moi ! Comment pourrai-je me tenir au tribunal du Christ ? Comment lui rendrai-je compte de mes actes ?" Si tu médites ainsi sans cesse, tu pourras être sauvé."

(Ammonas, 1).

3. L'abbé Evagre a dit : "Quand tu es dans ta cellule, recueille-toi ; pense au jour de la mort. Représente-toi ton corps dont la vie s'en va ; pense à cette calamité, ressens-en la douleur, et que la vanité de ce monde te fasse horreur. Modère-toi et veille afin de pouvoir toujours persévérer dans ta résolution

de vivre dans l'*hésychia* et ne pas être ébranlé. Evoque en ton esprit ceux qui sont en enfer ; pense à l'état où sont actuellement leurs âmes, dans un silence affreux ou dans des gémissements cruels, dans la crainte et l'agonie morale, dans l'appréhension et la douleur, versant des larmes spirituelles, innombrables et sans espoir d'adoucissement. Souviens-toi aussi du jour de la résurrection et imagine-toi la terreur et l'effroi que cause le jugement divin, et au milieu de tout cela, la confusion des pécheurs à la face de Dieu et du Christ, en présence des anges, des archanges, des puissances et de tous les hommes. Pense à tous les supplices, au feu éternel, au ver qui ne meurt pas, aux ténèbres des enfers, et plus encore aux grincements de dents, aux terreurs et aux souffrances. N'oublie pas non plus les biens réservés aux justes, la *parrhésia* avec Dieu le Père et avec le Christ son Fils, en présence des anges, des archanges, des puissances et de tout le peuple. Conserve le souvenir de ce double sort, gémis et pleure sur le jugement des pécheurs, garde le *penthos*, craignant de tomber toi-même dans ces peines ; mais réjouis-toi, exulte, sois plein de joie en pensant aux biens réservés aux justes ; hâte-toi d'en jouir et de t'éloigner des châtiments. Que tu sois en cellule ou ailleurs, veille à ne jamais oublier tout cela, ni le chasser de ta mémoire ; et au moins comme cela, tu chasseras les pensées mauvaises et criminelles."

(*Evagre, 1*).

4. L'abbé Elie a dit : "Je redoute trois choses : d'abord le moment où mon âme sortira du corps ; ensuite, celui où je paraîtrai devant Dieu, et enfin, celui où la sentence me sera signifiée."

(*Elie, 1*).

5. L'Archevêque Théophile, de sainte mémoire, dit à sa mort : "Abbé Arsène, tu es heureux d'avoir toujours eu cette heure-là devant les yeux."

(*Théophile, 5*).

6. Des frères disaient qu'un jour au cours d'une agape, un frère se mit à rire à table. A cette vue, l'abbé Jean pleura et dit : "Qu'a-t-il donc dans le cœur, ce frère qui se met à rire : il devrait plutôt pleurer, puisqu'il mange l'agape !"

(*Kolobos, 9*).

7. L'abbé Jacques dit : "Comme une lampe éclaire une chambre obscure, ainsi la crainte de Dieu, quand elle vient au cœur de l'homme, l'éclaire et lui apprend toutes les vertus et tous les commandements divins."

(*Jacques, 3*).

8. Des Pères interrogèrent l'abbé Macaire l'Egyptien : "Pourquoi ton corps est-il toujours desséché, soit que tu manges soit que tu jeûnes ?" L'ancien répondit : "Le bois avec lequel on tourne et retourne les broussailles dans le feu, est toujours consumé ; de même, quand un homme a purifié son esprit dans la crainte de Dieu, celle-ci consume même ses os."

(*Macaire, 12*).

9. Les anciens du mont de Nitrie envoyèrent un frère à Scété, chez l'abbé Macaire pour le prier de venir chez eux ; sinon, ajoutaient-ils, qu'il sache que s'il ne venait pas, toute une foule irait vers lui, car on désirait le voir avant son départ vers le Seigneur. Quand il arriva sur la montagne, toute la multitude des frères se rassembla près de lui et les anciens lui demandèrent de dire un mot aux frères. Alors Macaire leur dit, tout en larmes : "Pleurons, frères, laissons les larmes s'échapper de nos yeux avant d'aller là où nos larmes brûleront nos corps." Tous alors se mirent à pleurer, et tombèrent la face contre terre en disant : "Père, prie pour nous !"

(*Macaire, 34*).

III. DE LA COMPONCTION

10. En voyageant un jour en Egypte, l'abbé Pastor vit une femme assise sur un tombeau et qui pleurait amèrement : "Si tous les plaisirs de ce monde venaient à elle, dit-il, ils ne tireraient pas son âme du *penthos*. De même le moine doit toujours avoir le *penthos*."

(*Poemen*, 26).

11. Une autre fois l'abbé Pastor passait avec l'abbé Anub dans la région de Diolcos. Arrivant près des tombeaux, ils virent une femme qui se frappait cruellement et pleurait amèrement. Ils s'arrêtèrent pour la regarder ; puis ayant continué un peu leur chemin, ils rencontrèrent quelqu'un. L'abbé Pastor l'interrogea : "Qu'a donc cette femme pour pleurer ainsi ?" - "Elle a perdu son mari, son fils et son frère", répondit-il. Alors Pastor dit à l'abbé Anub : "Je te le dis, si l'on ne mortifie pas tous les désirs de sa chair et si l'on ne possède pas semblable *penthos*, on ne peut devenir moine. Car, pour cette femme, son âme et sa vie entière sont dans le *penthos*."

(*Poemen*, 72).

12. L'abbé Pastor a dit encore : "Le *penthos* une double fonction : il cultive et il garde (Gn., 2, 15)."

(*Poemen*, 39).

13. Un frère interrogea ainsi l'abbé Pastor : "Que dois-je faire ?" - Il répondit : "Abraham, à son arrivée dans la terre promise, s'acheta un tombeau et, grâce à ce tombeau, il reçut la terre en héritage (cf. Gn., 23)." - "Qu'est-ce que ce tombeau ?" demanda le frère. - "C'est, répondit l'ancien, le lieu des larmes et du *penthos*."

(*Poemen*, 50).

III- DE LA COMPONCTION

14. L'Archevêque Athanase, de sainte mémoire, avait demandé à l'abbé Pambo de descendre du désert à Alexandrie. Quand il y fut arrivé, l'ancien vit une comédienne et se mit à pleurer. Ceux qui étaient présents lui demandèrent pourquoi. "Deux choses m'ont bouleversé, répondit-il : c'est d'abord la perte de cette femme ; c'est ensuite, que je n'ai pas pour plaire à Dieu le zèle qu'elle montre pour plaire à des hommes dépravés."

(*Pambo*, 4).

15. Un jour l'abbé Silvain était assis avec les frères, lorsqu'il entra en extase et tomba face contre terre. Longtemps après, il se releva tout en pleurs. Les frères lui demandèrent : "Qu'as-tu Père ?" Mais lui pleurait en silence. Comme ils insistaient, il leur dit : "J'ai été mené jusqu'au lieu du jugement ; j'ai vu beaucoup de ceux qui portent notre habit s'en aller au supplice, et beaucoup de gens du monde entrer dans le royaume." Dès lors l'ancien se livra au *penthos* et ne voulait plus sortir de sa cellule. Si on l'y forçait, il se couvrait le visage de son capuce et disait : "Quel besoin y a-t-il de voir cette lumière éphémère, qui ne nous sert à rien."

(*Silvain*, 2).

16. Synclétique, de sainte mémoire, a dit : "Labeur (*kopos*) et grand combat (*agôn*) attendent les pécheurs qui se convertissent à Dieu, et après, joie ineffable. C'est comme ceux qui veulent allumer du feu : enfumés d'abord et gênés au point d'en pleurer, ils obtiennent à ce prix ce qu'ils veulent. Il est écrit en effet : "Notre Dieu est un feu dévorant." (Dt., 4, 24) ; il nous faut donc, nous aussi, dans les larmes et les peines, allumer en nous ce feu divin."

(*Synclétique*, 1).

17. L'abbé Hypéréchios a dit : "Le moine qui veille transforme la nuit en jour, par son assiduité à la prière. Le moine qui se perce le cœur fait jaillir les larmes et attire la miséricorde du ciel."

(*Hypéréchios* :
Exhort. ad monachos, 84-85).

18. Des frères s'en allèrent chez l'abbé Félix en compagnie de séculiers, et ils lui demandèrent de leur dire une parole. L'ancien se taisait. Sollicité pendant longtemps, il leur dit enfin : "Vous désirez entendre une parole ?" - "Oui Père", répondirent-ils. L'ancien leur dit donc : "A présent, il n'y a plus de parole. Quand les frères interrogeaient les Anciens et faisaient ce qu'on leur disait, Dieu inspirait aux Anciens la manière de parler. Maintenant, comme ils interrogent et ne mettent plus en pratique ce qu'ils entendent, Dieu a retiré aux anciens la grâce de la parole et ils ne savent plus que dire, car il n'y a plus personne pour l'exécuter." En entendant ces mots, les frères poussèrent des gémissements et dirent : "Père, prie pour nous."

(Félix, 1).

19. Un jour l'abbé Théodore et l'abbé Or enduisaient de boue le toit d'une cellule. "Que ferions-nous, se dirent-ils, si Dieu venait nous visiter maintenant ?" Alors ils se mirent à pleurer, et, abandonnant leur travail, ils se retirèrent chacun dans sa cellule.

(Or, 1).

20. Un ancien raconta qu'un frère voulant quitter le monde, en était empêché par sa mère. Mais il ne quittait pas son idée et disait à sa mère : "Je veux sauver mon âme." Bref, après bien des résistances, voyant qu'elle ne pouvait s'opposer à son désir, sa mère le laissa faire. Mais devenu moine, il passa son temps dans l'insouciance. Sa mère vint à mourir. Lui-même, peu de temps après, tomba très gravement malade. Il eut alors une extase et fut ravi jusqu'au lieu du jugement où il trouva sa mère parmi les condamnés. Celle-ci s'étonna de le voir et lui dit : "Quoi donc, mon enfant ? On t'a donc condamné toi aussi à venir ici ? Mais qu'as-tu fait des paroles où tu me disais que tu voulais sauver ton âme ?" Et lui rougissait en l'écoutant ; muet de douleur, il ne pouvait répondre à sa mère. La miséricorde du Seigneur fit qu'après cette vision, le frère fut guéri et remis de sa maladie. Alors, réfléchissant sur le caractère miraculeux de cette vision, il s'enferma et s'appliqua à méditer sur son sa-

lut. Il fit pénitence et pleura les fautes qu'il avait commises auparavant dans sa négligence. Sa componction (*katanuxis*) était si grande, que lorsqu'on l'invitait à se détendre un peu, de peur que l'excès de ses larmes ne lui causât quelque dommage, il refusait d'être consolé et disait : "Si je n'ai pas pu supporter le reproche de ma mère, comment, au jour du jugement supporterai-je ma honte en présence du Christ et de ses saints Anges ?"

(N. 135).

21. Un ancien a dit : "S'il était possible aux âmes des hommes de mourir de peur, lorsque le Christ viendra après la Résurrection tout le monde mourrait de terreur et de frayeur. En effet, quel spectacle ce sera de voir les cieux déchirés, Dieu se montrant dans sa colère et son indignation, les armées innombrables des anges et toute l'humanité réunie ! Nous devons donc vivre en conséquence, puisque Dieu nous demandera compte de chacun de nos mouvements."

(N. 136).

22. Un frère demanda à un ancien : "Père, d'où vient que mon cœur est dur et que je ne crains pas le Seigneur ?" - "A mon avis, répondit-il, celui qui se fait des reproches au fond de son cœur obtiendra la crainte de Dieu." - "Quels reproches ?" - L'ancien lui répondit : "En toutes circonstances, l'on devra se blâmer en se disant : Souviens-toi que tu dois comparaître devant Dieu, ou bien : Qu'ai-je donc à faire avec les hommes ? J'estime que la crainte de Dieu viendra si l'on reste dans ces dispositions."

(N. 138).

23. Un ancien vit quelqu'un rire et lui dit : "Nous devons rendre compte de toute notre vie devant le Seigneur du ciel et de la terre, et toi, tu ris !"

(N. 139).

III- DE LA COMPONCTION

24. Un ancien a dit : "Nous portons partout avec nous l'ombre de notre corps ; de même nous devons avoir avec nous, en tout lieu, les larmes et la componction (*katanuxis*)."

(N. 140).

25. Un frère demanda à un ancien : "Père, dis-moi une parole." L'ancien lui dit : "Quand Dieu frappa l'Egypte, il n'y avait pas une maison qui ne fût dans le *penthos*."

26. Un frère demanda à un autre ancien : "Que dois-je faire ?" - "Nous devons toujours pleurer, lui répondit-il, car il arriva jadis qu'un ancien mourut et revint à lui après plusieurs heures. Nous lui demandâmes : "Père, qu'as-tu vu là-bas ?" Et il nous raconta en pleurant : "J'ai entendu une voix lugubre qui disait sans arrêt : "Malheur à moi, malheur à moi !" Nous devons nous aussi toujours dire de même."

(N. 141).

27. Un frère interrogea un ancien : "Mon âme désire des larmes comme celles que répandaient les anciens, à ce que j'ai entendu dire ; elles ne viennent pas, et cela me trouble. Comment cela se fait-il ?" Le vieillard répondit : "Les enfants d'Israël n'entrèrent dans la terre promise qu'après quarante ans. Les larmes sont comme une terre promise : si tu y parviens, tu ne craindras plus la guerre. Dieu veut en effet que l'âme soit affligée, pour que, sans relâche, elle désire entrer dans cette terre."

(N. 142).

CHAPITRE IV

DE LA MAITRISE DE SOI

1. Des frères de Scété voulurent voir l'abbé Antoine. Ils montèrent dans un bateau, et y trouvèrent un ancien qui lui aussi voulait aller chez Antoine, mais les frères n'en savaient rien. Assis sur le bateau, ils s'entretenaient des sentences des Pères ou des Ecritures ou encore de leurs travaux manuels. L'ancien, lui, gardait le silence. Lorsqu'ils arrivèrent au port, ils s'aperçurent que l'ancien se rendait aussi chez l'abbé Antoine. Quand ils parvinrent chez lui, l'abbé Antoine leur dit : "Vous avez trouvé un bon compagnon de route en la personne de cet ancien !" Et à l'ancien : "Tu t'es trouvé avec de bons frères, Père !" L'ancien lui répondit : "Bons, oui, mais leur demeure n'a pas de porte : entre qui veut dans l'étable et détache l'âne !" Il parlait ainsi parce que les frères disaient tout ce qui leur passait par la tête.

(Antoine, 18).

2. L'abbé Daniel racontait que l'abbé Arsène passait la nuit à veiller. Lorsqu'il avait veillé toute la nuit et qu'au point du jour il voulait dormir, pour satisfaire la nature, il disait au sommeil : "Viens, méchant esclave !" et, assis, il prenait furtivement un peu de sommeil, puis aussitôt, il se levait.

(Arsène, 14).

3. L'abbé Arsène disait : "Il suffit au moine de dormir une heure, s'il est un lutteur."

(Arsène, 15).

4. L'abbé Daniel disait : "L'abbé Arsène est demeuré des années parmi nous ; nous lui procurions pour l'année une seule mesure de blé, et encore, chaque fois que nous allions le voir, nous en mangions !"

(Arsène, 17).

5. L'abbé Daniel disait encore que l'abbé Arsène ne changeait qu'une fois par an l'eau dans laquelle il trempait ses palmes ; le reste du temps, il se contentait d'en rajouter. Il faisait des nattes avec les palmes et les cousait jusqu'à la sixième heure. Les anciens lui demandèrent pourquoi il ne changeait pas l'eau des palmes, qui sentait mauvais. "Il me faut, répondit-il, utiliser maintenant cette puanteur, en échange des parfums et des huiles odorantes dont je me servais dans le monde."

(Arsène, 18).

6. Il raconta encore : "Quand l'abbé Arsène apprenait que les fruits de chaque espèce étaient mûrs, il s'en faisait apporter et il goûtait une fois seulement un peu de tous, en rendant grâce à Dieu."

(Arsène, 19).

7. On disait que l'abbé Agathon s'était mis un caillou dans la bouche pendant trois ans, jusqu'à ce qu'il eut réussi à garder le silence.

(Agathon, 15).

8. L'abbé Agathon voyageait un jour avec ses disciples. L'un d'eux trouva sur le chemin un petit sac de pois verts et dit à l'ancien : "Père, si tu veux, je l'emporte." Agathon, étonné, se retourna et dit : "C'est toi qui l'a mis là ?" - "Non", répondit le frère. - "Comment ! s'écria l'ancien, tu veux emporter ce que tu n'as pas déposé !"

(Agathon, 11).

9. Un jour, un ancien qui était venu chez l'abbé Achille remarqua qu'il crachait du sang : "Qu'est-ce donc là, Père ?" lui demanda-t-il. - "C'est, répondit-il, une parole d'un frère qui m'a contristé, et que je me suis efforcé de garder en moi sans la lui retourner. J'ai prié Dieu d'enlever de moi cette parole, et elle est devenue du sang dans ma bouche. Et voici que je l'ai crachée : j'ai retrouvé la paix et oublié ce chagrin."

(Achille, 4).

10. Un jour, à Scété, l'abbé Achille pénétra dans la cellule de l'abbé Isaïe et le trouva en train de manger. Il avait mis du sel et de l'eau dans une assiette. Mais voyant qu'il la cachait derrière des cordes de palmes, l'abbé Achille lui demanda : "Dis-moi, que mangeais-tu ?" - "Pardonne-moi, Père, répondit l'autre, je coupais des palmes, et je suis revenu en pleine chaleur. Alors, j'ai assaisonné de sel seulement une petite bouchée, et je l'ai mise dans ma bouche. Mais j'avais la gorge si desséchée qu'elle ne descendait pas. J'ai donc été forcé de verser un peu d'eau sur le sel pour pouvoir avaler. Mais pardonne-moi !" - "Eh ! répliqua l'abbé Achille, venez voir Isaïe, un mangeur de soupe à Scété ! Si tu veux manger de la soupe, va-t'en en Egypte !"

(Achille, 3).

11. L'abbé Ammoès était malade et dût rester couché de nombreuses années. Mais jamais il ne se permit de regarder l'intérieur de sa cellule et d'examiner ce qu'il avait à sa dispo-

sition, car on lui apportait beaucoup de choses comme on le fait à un malade. Quand son disciple Jean entraît ou sortait, il fermait les yeux pour ne pas voir ce qu'il faisait. Il savait d'ailleurs que Jean était un moine qui méritait confiance.

(*Ammoès, 3*).

12. L'abbé Benjamin, prêtre des Cellules, alla chez un ancien de Scété, et voulut lui donner un peu d'huile. Celui-ci lui dit : "Regarde où est le petit vase que tu m'as apporté voici trois ans : il est resté tel que tu l'as apporté." En l'apprenant, nous avons admiré la pratique de ce vieillard.

(*Benjamin, 2*).

13. On racontait ceci de l'abbé Dioscore de Nachias : "Il mangeait du pain d'orge et de farine de lentille. Et il se proposait chaque année la pratique d'une observance particulière, par exemple : ne pas se rendre chez autrui de toute l'année, ou bien de ne pas parler, ou bien de ne pas prendre d'aliments cuits, ou encore de ne manger ni fruits ni légumes ; et il agissait ainsi pour toutes les pratiques possibles : à peine une chose achevée, il en commençait une autre, et cela pour un an."

(*Dioscore, 1*).

14. L'abbé Evagre nous a dit, qu'il tenait ces mots d'un ancien : "Je retranche les délectations charnelles pour supprimer les occasions de colère. Car je sais bien que la colère me tourmente toujours à l'occasion de ces délectations, qu'elle trouble mon esprit et chasse la connaissance de Dieu."

15. Epiphane, l'évêque de Chypre, envoya dire un jour à l'abbé Hilarion : "Viens, pour que nous nous voyions avant de mourir." Ils se rencontrèrent, en effet, et tandis qu'ils mangeaient, on leur apporta de la volaille. L'évêque en offrit à l'abbé Hilarion, mais l'ancien lui dit : "Père, tu m'excuseras, car de-

puis que j'ai revêtu cet habit, je n'ai pas mangé de viande." Epiphane lui répondit : "Et moi, depuis que j'ai revêtu cet habit, je n'ai jamais laissé quelqu'un se coucher ayant quelque chose contre moi, et je ne me suis jamais endormi avec un ressentiment contre quelqu'un." Hilarion lui dit alors : "Pardonne-moi, ta pratique est meilleure que la mienne."

(*Epiphane, 4*).

16. On disait que l'abbé Elade était demeuré vingt ans aux Cellules sans jamais lever les yeux pour regarder la voûte de l'église.

(*Elade, 1*).

17. L'abbé Zénon voyageait un jour en Palestine, lorsque, fatigué, il s'assit pour manger près d'un champ de concombres. Sa pensée lui soufflait : "Prends donc un concombre pour toi et mange-le. Qu'est-ce que c'est que cela, un concombre ?" Mais il répondit à sa pensée : "Les voleurs sont menés aux supplices : éprouve-toi donc pour voir si tu peux les supporter." Il se leva et s'exposa pendant cinq jours à la pleine chaleur, et, tout en se grillant au soleil, il se disait : "Non, je ne puis pas supporter les tortures ! Eh bien ! continua-t-il, si tu ne le peux pas, ne vole pas pour manger."

(*Zénon, 6*).

18. L'abbé Théodore a dit que la privation de paix exténue le corps du moine. Mais, d'après un autre ancien, les veilles l'exténuent davantage.

(*Théodore, 2*).

19. L'abbé Jean le Nain a dit : "Lorsqu'un roi veut prendre une ville à ses ennemis, il leur coupe d'abord l'eau et les vivres : alors, épuisés par la famine, ils capitulent. Ainsi en est-

il des passions de la chair : celui qui vit dans le jeûne et la faim verra s'effondrer les ennemis qui harcèlent son âme."

(Jean Kolobos, 3).

20. L'abbé Jean le Nain a dit encore : "Je marchai un jour sur le chemin de Scété en portant des cordes de palmes. Je vis un chamelier dont les propos me poussaient à la colère. Alors, j'ai abandonné mon fardeau et me suis enfui."

(Jean Kolobos, 5).

21. L'abbé Isaac, le prêtre des Cellules, a dit : "Je connais un frère qui, faisant la moisson dans un champ, voulut manger un épi de blé. Il demanda au propriétaire du champ : "Permets-moi de manger un épi seulement". L'homme lui répondit, plein d'admiration : "Père, ce champ est à ta disposition et tu me demandes cela ?" La délicatesse de ce frère allait jusque là.

(Isaac, 4).

22. Un frère interrogea l'abbé Isidore, le prêtre de Scété : "Pourquoi les démons te craignent-ils tant ?" L'ancien répondit : "Depuis que je me suis fait moine, je me suis efforcé d'empêcher la colère de me monter à la gorge."

(Isidore, 2).

23. Depuis quarante ans que l'abbé Isidore de Scété se sentait intérieurement poussé au péché, jamais, disait-il, il n'avait consenti ni à la concupiscence ni à la colère.

(Isidore, 3).

24. L'abbé Cassien racontait que l'abbé Jean, higoumène du Grand Monastère, rendit visite à l'abbé Paésius, qui habita

quarante ans la partie la plus éloignée du désert. Il aimait profondément Paésius et l'interrogea avec la liberté que lui donnait cette affection : "Tu vis dans l'anachorèse depuis fort longtemps, et il n'arrive pas facilement qu'un homme vienne te troubler ; dis-moi, à quel résultat es-tu parvenu ?" - "Depuis que je suis solitaire, répondit Paésius, jamais le soleil ne m'a vu manger." - "Et moi, dit l'abbé Jean, il ne m'a jamais vu en colère."

(Cassien, 4 ;
Inst. Coen. 5, 27).

25. L'abbé Cassien a dit encore : "L'abbé Moïse nous a raconté cette histoire qu'il tenait de l'abbé Sérapion : "Durant ma jeunesse, disait celui-ci, je demeurais avec mon ancien, l'abbé Théonas. Nous mangions ensemble, mais à la fin d'un repas, à l'instigation du diable, je volai un petit pain et le mangeai en cachette, à l'insu de l'ancien. Comme je continuai à faire cela quelque temps, le vice commença à me dominer et je n'avais plus la force de me contenir : ma conscience était seule à me condamner, et j'avais honte d'en parler à l'ancien. Mais, par une disposition de la miséricorde divine, des frères vinrent trouver l'ancien pour le bien de leur âme et ils l'interrogèrent sur leurs pensées. L'ancien leur répondit : "Rien n'est aussi nuisible aux moines et ne réjouit tant les démons que de dissimuler leurs pensées aux pères spirituels." Puis il leur parla de la continence. Pendant leur conversation, je me mis à penser que Dieu avait révélé à l'ancien ce que j'avais fait. Pris de repentir, je commençai à pleurer et je sortis de ma poche le petit pain que j'avais la mauvaise habitude de voler, puis, me prosternant sur le sol, j'implorai son pardon pour le passé et sa prière pour me garder à l'avenir. Alors le vieillard me dit : "Mon enfant, ton aveu t'a libéré de cet esclavage, sans même que j'ai eu un mot à dire ; en t'accusant toi-même tu as maintenant vaincu le démon qui enténébrait ton cœur grâce à ton silence. Jusqu'ici, tu lui avais permis de te dominer sans le contredire ni lui résister d'aucune manière. Désormais, il n'aura plus jamais place en toi, car il a dû sortir de ton cœur au grand jour." L'ancien n'avait pas fini de parler que ce qu'il disait devint visible : une sorte de flamme sortit de ma poitrine et empesta toute la maison, si bien que les assistants pensèrent qu'on y avait brûlé beaucoup

de soufre. L'ancien dit alors : "Mon enfant ! Le Seigneur vient de nous donner par ce signe la preuve de la réalité de mes paroles et de ta délivrance."

(Cassien, Coll. 2, 11).

26. Lorsque Macaire se récréait avec les frères, il s'était fixé cette loi : s'il y avait du vin, en boire à cause des frères ; mais ensuite, pour une coupe de vin, passer un jour entier sans boire d'eau. Les frères lui donnaient donc du vin, croyant lui faire plaisir, et l'ancien le prenait avec joie, pour se mortifier ensuite. Mais son disciple, qui connaissait sa résolution, dit aux frères : "Pour l'amour de Dieu, je vous en prie, ne lui en donnez pas, car il se torture ensuite dans sa cellule." Quand les frères le surent, ils ne lui donnèrent plus de vin.

(Macaire, 10).

27. A Scété, l'abbé Macaire l'Ancien disait aux frères après le renvoi de l'assemblée : "Fuyez, frères !" L'un d'eux lui demanda : "Père, où pouvons-nous fuir plus loin que ce désert ?" L'abbé posa son doigt sur la bouche en disant : "C'est cela que je dis de fuir." Et lui-même entra dans sa cellule, en fermait la porte, et demeurait seul.

(Macaire, 16).

28. L'abbé Macaire a dit : "Si tu te fâches en reprenant quelqu'un, tu satisfais ta propre passion. Tu ne dois pas te perdre pour sauver ton prochain."

(Macaire, 17).

29. L'abbé Pastor a dit : "Si Nabuzardan, le chef cuisinier, n'était pas venu, le Temple du Seigneur n'aurait pas été incendié (cf. 4 R., 25, 8 sq. d'après les LXX). De même, si la

satisfaction que donne un ventre repu ne pénètre pas dans l'âme, jamais l'esprit ne succombera en combattant l'ennemi."

(Poemen, 16).

30. Quand l'abbé Pastor était invité à déjeuner, il s'y rendait pour ne pas contrister son frère en lui désobéissant, mais il s'y rendait à regret et malgré lui.

(Poemen, 17).

31. On cita à l'abbé Pastor le cas d'un moine qui ne buvait pas de vin. Et l'abbé Pastor répondit : "Le vin ne convient pas du tout aux moines."

(Poemen, 19).

32. L'abbé Pastor a dit : "La fumée chasse les abeilles et permet d'enlever ce qu'elles ont produit de savoureux ; de même le bien-être corporel chasse de l'âme la crainte du Seigneur et lui retire toute bonne œuvre."

(Poemen, 57).

33. Voici ce qu'un ancien raconta de l'abbé Pastor et de ses frères : "Ils demeuraient en Egypte. Leur mère désirait les voir, mais n'y parvenait pas. Un jour elle fit le guet, et se présenta à eux lorsqu'ils allèrent à l'église. A sa vue, ils retournèrent dans leur cellule et lui fermèrent la porte au nez. Alors debout devant la porte, elle se mit à pousser des cris et à pleurer d'une façon pitoyable. L'abbé Anub, qui l'entendait, se rendit chez l'abbé Pastor et lui dit : "Que pourrions-nous faire pour cette pauvre femme qui pleure devant la porte ?" L'abbé Pastor se rendit à la porte, et, de l'intérieur, entendit ses pleurs vraiment dignes de pitié. Il lui dit : "Pourquoi cries-tu ainsi, bonne femme ?" Mais elle, entendant sa voix, redoubla ses cris et ses pleurs : "Je veux vous voir, mes enfants, dit-elle. Qu'arri-

vera-t-il donc si je vous vois ? Ne suis-je pas votre mère ? Ne vous ai-je pas allaités, et mes cheveux ne sont-ils pas maintenant tout blancs ? Comme j'ai été émue d'entendre ta voix ! " Pastor lui dit : "Préfères-tu nous voir ici-bas ou dans l'autre monde ?" - "Si je ne vous vois pas ici-bas, vous verrai-je là-haut, mes enfants ?" répliqua-t-elle. - "Si tu as le courage de ne pas nous voir ici-bas, tu nous verras là-haut." Alors la femme s'en alla, joyeuse, en disant : "Si je suis sûre de vous voir là-haut, je ne veux plus vous voir ici-bas."

(Poemen, 76).

34. L'abbé Pior mangeait en marchant. Quelqu'un lui en demanda la raison. Il répondit, qu'il ne mangeait pas comme on fait un ouvrage (*ergôn*), mais comme on fait une chose accessoire (*parergôn*). A un autre qui lui posait la même question, il répondit : "C'est pour que l'âme ne ressente pas de délectation corporelle lorsque je mange."

(Pior, 2).

35. L'abbé Pierre Pionite, qui habitait aux Cellules, ne buvait pas de vin. Quand il prit de l'âge, les frères le prièrent d'en prendre un peu. Comme il n'acceptait pas, ils le mélangèrent d'eau et lui en offrirent ainsi. Il leur dit : "Croyez-moi, mes enfants, je considère cela comme un luxe." Et il se condamnait lui-même pour cette eau teintée de vin.

(Pierre Pionite, 1).

36. On célébra un jour l'Oblation sur la montagne de l'Abbé Antoine, et un peu de vin s'y trouvait. L'un des anciens en prit une petite coupe et la porta à l'abbé Sisoès. Celui-ci la but, en reçut une autre et la vida de même. Mais à la troisième coupe, il refusa : "Arrête, frère, dit-il, ne sais-tu pas que Satan existe ?"

(Sisoès, 8).

37. Un frère interrogea l'abbé Sisoès : "Que dois-je faire ? Quand je vais à l'église, souvent des frères me retiennent amicalement pour le repas." - "C'est bien dangereux," répondit l'ancien. Son disciple Abraham dit alors : "Si on va à l'église le samedi et le dimanche et qu'un frère boive trois coupes, est-ce beaucoup ?" - "Ce ne serait pas beaucoup si Satan n'existait pas."

(Sisoès, 2).

38. Souvent son disciple disait à l'abbé Sisoès : "Allons Père, mangeons !" - "N'avons-nous pas déjà mangé, mon enfant ?" répondit-il. - "Non, Père." - "Eh bien, si nous n'avons pas encore mangé, apporte ce qu'il faut et mangeons."

(Sisoès, 4).

39. Un jour l'abbé Sisoès disait avec *parrhésia* : "Croyez-moi : depuis trente ans je ne prie plus Dieu pour mes péchés, mais je lui dis dans ma prière : "Seigneur Jésus-Christ, garde-moi de ma langue !" Mais, jusqu'à présent, je tombe à cause d'elle et je commets le péché !"

(Sisoès, 5).

40. L'abbé Silvain et son disciple Zacharie arrivèrent un jour dans un monastère ; on leur fit prendre un peu de nourriture avant de repartir. En cours de route, le disciple trouva de l'eau au bord du chemin et voulut boire, mais l'abbé Silvain lui dit : "Zacharie, c'est jeûne aujourd'hui !" - "Père, répondit Zacharie, n'avons-nous pas mangé aujourd'hui ?" - "Cette nourriture-là, lui dit l'ancien, c'était une charité ; mais maintenant, mon enfant, observons notre jeûne."

(Silvain, 1).

41. Sainte Synclétique a dit : "L'état que nous avons choisi nous oblige à conserver la chasteté la plus parfaite ; la chaste-

IV- DE LA MAITRISE DE SOI

té que semblent pratiquer les mondains, elle, est mêlée de son contraire, car ils pêchent par tous les autres sens : leurs regards en effet sont immodérés, leurs rires désordonnés."

(Synclétique, 2).

42. Elle a dit encore : Les drogues amères chassent les animaux venimeux ; de même le jeûne accompagné de la prière chasse de l'âme les mauvaises pensées."

(Synclétique, 3).

43. Elle a dit encore : "Ne te laisse pas séduire par les plaisirs que recherchent les riches de ce monde, comme si ces jouissances avaient quelque utilité. C'est ainsi que ces gens-là font honneur, pour le plaisir, à l'art culinaire. Mais toi, tiens pour plus délicieux que leurs copieux repas, le jeûne et une nourriture sans apprêt. Ne te rassasie même pas de pain et ne désire pas de vin."

(Synclétique, 4).

44. L'abbé Sisoès a dit : "Maîtriser sa langue, voilà la véritable *xéniteia*."

(Tithoès, 2).

45. L'abbé Hypéréchios a dit : "Le lion est terrible pour les onagres (cf. Si., 13, 23) ; ainsi le moine éprouvé pour les pensées de concupiscence."

(Hypéréchios, Exhort.
ad monachos, 66).

IV- DE LA MAITRISE DE SOI

46. Il dit encore : "Le jeûne est le frein du moine. Qui-conque l'abandonne devient comme un cheval en chaleur."

(Hypéréchios, 2 ; Exhort.
ad monachos, 80).

47. L'abbé Hypéréchios a dit : "Grâce à un bois desséché, Elisée fit remonter un fer de hache du fond de l'abîme (2 R., 6, 5) ; grâce à un corps desséché, le moine relève son âme des bas-fonds. Le jeûne du moine assèche les sources des plaisirs."

(Hypéréchios, Exhort.
ad monachos, 89-90).

48. Il dit encore : "Le moine chaste sera honoré sur la terre et couronné dans les cieux par le Très-Haut."

49. Le même a dit : "Le moine qui ne retient pas sa langue à l'heure de la colère, ne retiendra pas non plus les passions de la chair le moment venu."

(Hypéréchios, 3 ; Exhort.
ad monachos, 97).

50. Il a dit encore : "Mieux vaut manger de la chair et boire du vin que de manger la chair des frères en les dénigrant."

(Hypéréchios, 4 ; Exhort.
ad monachos, 144).

51. Il a dit encore : "Le moine ne dira aucune parole mauvaise, car la vigne ne porte pas d'épines."

(Hypéréchios, Exhort.
ad monachos, 112).

52. Il a dit encore : "Le serpent par ses chuchotements, chassa Eve du Paradis. Le moine qui chuchote contre son prochain lui ressemble : il perd l'âme de celui qui l'écoute, et ne sauve pas la sienne !"

(*Hypéréchios, 5, Exhort. ad monachos, 153*).

53. Un jour de fête, à Scété, on apporta une coupe de vin à un ancien. Il la repoussa en disant : "Enlève-moi ce poison : (littéralement : cette mort)". A cette vue, les autres qui mangeaient avec lui ne burent pas non plus.

(*N. 144*).

54. Une autre fois, à Scété, on apporta un vase de vin nouveau pour en distribuer une coupe à chacun. Un des frères arriva, et, voyant qu'on recevait du vin, il s'enfuit sur la voûte d'une pièce ; mais la voûte s'effondra. Au bruit, les autres accoururent et trouvèrent le frère étendu par terre à demi-mort. Ils commencèrent par le rabrouer : "C'est bien fait pour toi, disaient-ils, car tu as eu de la vaine gloire !" Mais l'abbé le réconforta en disant : "Laissez mon enfant tranquille, il a fait une bonne action ; et, par le Seigneur ! tant que je vivrai, cette voûte ne sera pas reconstruite, pour que le monde sache qu'une voûte s'est effondrée à Scété à cause d'une coupe de vin."

(*N. 148*).

55. Un jour, le prêtre de Scété alla visiter l'évêque d'Alexandrie. A son retour, les frères lui demandèrent des nouvelles de la ville, et il leur répondit : "Croyez-moi, frères, je n'ai vu personne là-bas, sinon l'évêque." A cette réponse, ils s'inquiétèrent et lui dirent : "La population a-t-elle été anéantie, abbé ?" Mais le prêtre reprit : "Ce n'est pas cela ; mais je n'ai pas été vaincu par la tentation de regarder les hommes." Ce récit jeta les frères dans l'admiration et les fortifia dans leur vigilance à ne point lever les yeux.

(*N. 161*).

56. Un ancien vint un jour chez un autre ancien qui dit à son disciple : "Fais-nous un peu de lentilles ;" et il les fit. Puis : "Trempe-nous du pain ;" et il le trempa. Mais ils restèrent à parler de choses spirituelles jusqu'à la sixième heure du jour suivant. Alors l'ancien dit pour la seconde fois à son disciple : "Enfant, fais-nous un peu de lentilles." - "Je les ai faites depuis hier," répondit-il ; et ils se mirent à manger.

(*N. 149*).

57. Un autre ancien vint chez l'un des Pères. Celui-ci fit cuire un peu de lentilles. "Récitons un petit Office, proposait-il, puis nous mangerons." L'un dit tout le psautier, et l'autre récita par cœur et dans l'ordre des lectures deux des grands prophètes. Au matin, le visiteur s'en alla ; ils avaient oublié de manger.

(*N. 150*).

58. Un frère eut faim dès le matin. Il lutta contre la suggestion, pour ne pas manger avant tierce ; à tierce, il se fit violence pour attendre sexte. Il trempa son pain, s'assit pour manger, mais aussitôt, il se releva en se disant : "Je tiendrai bien jusqu'à none." A none, il fit sa prière et vit la tentation diabolique sortir de lui comme une fumée ; et il cessa d'avoir faim.

(*N. 145*).

59. Un ancien tomba malade et ne put prendre de nourriture pendant bien des jours. Son disciple lui demanda la permission de lui préparer quelque chose pour le rétablir et fit une bouillie avec de la farine. Il y avait, suspendu là, un récipient qui contenait un peu de miel, et un autre rempli d'huile de lin malodorante : celle-ci servait seulement pour la lampe. Le frère se trompa, et, au lieu du miel, mit de l'huile de lin dans la bouillie. En y goûtant, l'ancien ne dit rien et mangea en silence. Le frère insista pour qu'il en mangeât encore. L'ancien se fit violence pour en reprendre. Le frère lui en donna une troisième fois, mais l'an-

cien refusa : " Mon enfant, je ne puis vraiment plus." Le disciple l'encourageait toujours : " Père, c'est bon, disait-il, je vais en manger avec toi." En y goûtant, il comprit ce qu'il avait fait et tomba face contre terre. " Malheur à moi, Père, je t'ai assassiné, et tu m'as chargé de ce péché en ne disant rien !" - " Ne te fais pas de peine, mon enfant, répondit l'ancien ; si Dieu avait voulu que je mange du miel, tu aurais mis du miel dans cette bouillie."

(N. 151).

60. On racontait qu'un ancien désira un jour manger un concombre. Quand il l'eût pris, il le suspendit d'abord sous ses yeux, et bien qu'il n'eût pas cédé à son désir, il fit pénitence pour l'avoir seulement trop désiré.

(N. 152).

61. Un moine s'en alla visiter sa sœur qui était malade dans un monastère. Cette moniale était très observante : elle ne consentit pas à voir un homme et ne voulut pas donner à son frère l'occasion de venir au milieu des femmes à cause d'elle ; mais elle lui fit dire : " Eloigne-toi, mon frère, et prie pour moi ; avec la grâce du Christ, je te verrai dans le royaume des cieux."

(N. 153).

62. Un moine rencontra des moniales sur son chemin. Il s'écarta de la chaussée en les voyant, mais leur supérieure lui dit : " Si tu étais un moine parfait, tu ne nous aurais pas regardées et tu n'aurais pas vu que nous étions des femmes."

(N. 154).

63. Un jour les frères s'en allèrent à Alexandrie ; l'archevêque Théophile les avait appelés pour prier et détruire les tem-

ples païens. Pendant qu'ils mangeaient avec lui, on apporta du veau, et ils en mangèrent sans remarquer ce que c'était. Puis l'archevêque en prit un morceau et le présenta à l'ancien qui se trouvait à côté de lui, en disant : " Mange, Père, c'est un bon morceau." Mais les autres répondirent : " Nous avons cru jusqu'ici que c'était un légume ; mais si c'est de la viande, nous n'en mangerons plus." Et aucun d'eux ne voulut en reprendre.

(Théophile, 3 ; N. 162).

64. Un frère apporta dans sa cellule des pains frais et invita des anciens à sa table. Quand ils eurent mangé chacun deux petits pains, ils s'arrêtèrent. Le frère, qui connaissait leur dure ascèse, fit une métanie et leur dit : " Pour l'amour du Seigneur, mangez aujourd'hui à votre faim " ; ils mangèrent donc chacun dix autres pains. On voit ainsi combien ces véritables ascètes restaient, dans la nourriture, en deçà de leurs besoins.

(N. 155).

65. Un ancien fut un jour si malade que ses entrailles rejetaient beaucoup de sang. Un frère se trouvait avoir des pruneaux secs ; il fit une bouillie, les mit dedans, et l'offrit au vieillard : " Mange, proposa-t-il, cela te fera peut-être du bien." Le vieillard le regarda longuement et lui dit : " A vrai dire, je voudrais que Dieu me laissât encore trente ans avec cette infirmité !" Dans une si grave maladie, l'ancien n'accepta même pas de prendre une petite bouillie. Alors le frère reprit ce qu'il avait apporté et retourna à sa cellule.

(N. 156).

66. Un autre vieillard demeurait bien loin dans le désert ; un frère vint chez lui et le trouva malade. Il lui lava le visage et lui prépara un repas avec ce qu'il avait apporté. Le vieillard lui dit en le voyant faire : " C'est vrai, frère, j'avais oublié que les hommes trouvaient du réconfort en mangeant !" Le frère lui offrit aussi un verre de vin. Quand il le vit, l'ancien se

mit à pleurer en disant : "Je ne comptais plus boire du vin avant ma mort."

(N. 157).

67. Un ancien avait décidé qu'il ne boirait pas pendant quarante jours ; et quand il faisait chaud, il lavait sa cruche, la remplissait d'eau et la suspendait devant lui. Les frères lui demandèrent pourquoi il faisait cela. "C'est pour souffrir davantage en voyant ce que je désire sans y goûter ; et de ce fait, je mériterai de recevoir une plus grande récompense du Seigneur."

(N. 158).

68. Un frère voyageait avec sa mère, qui était bien âgée. Ils arrivèrent devant une rivière que la vieille femme ne pouvait pas traverser. Son fils prit son manteau, s'en enveloppa les mains pour ne pas toucher le corps de sa mère, et traversa la rivière en la portant. Sa mère lui dit alors : "Mon enfant, pourquoi as-tu enveloppé tes mains ?" - "Parce que le corps d'une femme, c'est du feu, répondit-il ; en le touchant, il me serait venu le souvenir d'autres femmes."

(N. 159).

69. Un Père disait : "Je connais un frère qui jeûnait toute la semaine de Pâques dans sa cellule. Le samedi soir, il arrivait juste pour la synaxe et s'enfuyait aussitôt après la communion, afin que les frères ne le forcent pas à manger avec eux. Chez lui, il ne mangeait qu'un peu d'herbes cuites dans la saumure et sans pain."

(N. 160).

70. Un jour, à Scété, les frères furent convoqués pour nettoyer des cordes (de palmes). L'un d'eux, malade des suites de sa trop grande austérité, se mit à tousser et à cracher sans le

vouloir sur un frère. Ce dernier était obsédé par la pensée de lui dire : "Arrête-toi, ne crache plus sur moi !" Mais pour se dominer, il prit le crachat, le porta à sa bouche et l'avalait. Il se dit alors en lui-même : "De deux choses l'une : ou bien, ne dis pas à ton frère ce qui va l'attrister, ou bien mange ce qui te dégoûte."

(N. 357).

CHAPITRE V

DE L'IMPURETÉ

1. L'abbé Antoine a dit : "A mon avis le corps a des mouvements charnels qui lui sont innés ; ils sont sans effet s'il n'y a pas de consentement, mais ils trahissent simplement dans le corps un mouvement sans passion, si je puis dire.

D'autres mouvements proviennent de ce que le corps est rassasié ou échauffé par la nourriture et la boisson : la chaleur du sang excite le corps à l'acte ; et c'est pour cela que l'Apôtre dit : "Ne vous enivrez pas de vin, c'est une source de débauche" (Eph., 5, 18). De plus, dans l'Évangile le Seigneur dit en instruisant ses disciples : "Tenez-vous sur vos gardes, de peur que vos cœurs ne s'alourdissent dans la débauche et l'ivrognerie" (Lc., 21, 34).

Enfin une autre espèce de mouvements charnels existe chez ceux qui combattent dans la vie monastique : ils proviennent des pièges et de la haine des démons.

Ainsi donc, il faut savoir qu'il y a trois espèces de mouvements charnels : les uns viennent de la nature, d'autres de l'abondance de la nourriture, et les derniers des démons."

(Antoine, 22 ; Lettre 1, 35-41).

2. L'abbé Géronte de Pétra a dit : "Beaucoup de ceux qui sont tentés par les voluptés corporelles ne pèchent pas corporellement, mais commettent l'impureté en pensée. Et tout en gardant la virginité du corps, ils commettent l'impureté en leur

âme. Donc, mes bien-aimés, il est bon de faire ce qui est écrit : "Que chacun garde son cœur en toute vigilance" (Pr., 4, 23).

(Géronte, 1).

3. L'abbé Cassien a dit : "L'abbé Moïse nous a enseigné ceci : "Il est bon de ne pas cacher ses pensées, mais de les découvrir aux anciens qui sont spirituels et ont l'esprit de discernement, et non à ceux qui ne sont des anciens que par l'âge. En effet, en se fiant seulement à l'âge, beaucoup de moines ont dit leurs pensées à des gens dépourvus d'expérience, et au lieu d'en obtenir consolation, ils sont tombés au fond du désespoir."

(Cassien, Conférence 2, 10-13).

4. Il a dit encore : "Un frère était plein de zèle dans son observance, mais tourmenté par le démon de l'impureté. Il s'en alla voir un ancien et lui découvrit ses pensées. A ce récit, l'ancien, qui manquait de discernement, s'indigna et lui dit : "Misérable ! Il n'est plus digne de porter l'habit monastique, celui qui a de pareilles pensées !" A ces mots, le frère, désespéré, abandonna sa cellule pour retourner dans le monde. Mais une disposition divine lui fit rencontrer l'abbé Apollon. Celui-ci, le voyant troublé et accablé par le chagrin, lui demanda : "Mon enfant, quelle est la cause d'une telle tristesse ?" L'autre ne lui répondit rien d'abord, si grande était sa honte ; mais l'ancien le pressait de questions pour savoir de quoi il s'agissait, il finit par avouer : "Des pensées impures me tourmentent ; j'en ai parlé à tel ancien : selon lui, il ne me reste aucun espoir de salut. J'en suis désespéré, et je retourne dans le monde." En réponse, l'abbé Apollon, comme un sage médecin, se mit à le prier et à l'exhorter instamment : "Mon enfant, lui disait-il, ne t'étonne pas d'avoir de telles pensées, et ne désespère pas de toi-même. Moi-même, malgré mon âge et ma manière de vivre, je suis harcelé par des pensées de ce genre. Ne perds donc pas courage dans ces difficultés : c'est moins nos efforts que la miséricorde divine qui en viennent à bout. Pour aujourd'hui, je ne te demande qu'une chose : retourne dans ta cellule." Ainsi fit le frère. En le quittant, l'abbé Apollon se di-

rigea vers la cellule de l'ancien qui l'avait fait tomber dans le désespoir. Il resta à l'extérieur, et se mit à supplier Dieu avec larmes en disant : "Seigneur, toi qui suscites les tentations pour notre profit, dirige vers ce vieillard la guerre qu'endure ce frère, pour qu'il apprenne par l'expérience, dans sa vieillesse, ce que les années ne lui ont pas enseigné. Qu'il ait enfin pitié de ceux que troublent de telles tentations !" Sa prière terminée, il vit un éthiopien qui se tenait près de la cellule et lançait des flèches contre le vieillard. Celui-ci, comme transpercé, se mit aussitôt à courir de droite et de gauche, tel un homme ivre ; n'y tenant plus, il sortit de sa cellule et, prenant le même chemin que le jeune moine, s'appretait à retourner dans le monde. L'abbé Apollon, comprenant ce qui se passait, alla à sa rencontre et lui dit en l'abordant : "Où vas-tu ? et pourquoi cette agitation ?" L'autre sentit que le saint homme avait compris ce qui était arrivé ; dans son embarras, il ne lui répondit rien. L'abbé Apollon lui dit alors : "Retourne dans ta cellule, et, dorénavant, reconnais ta faiblesse. Pense au fond de ton cœur que le diable t'a ignoré, ou bien qu'il t'a méprisé jusqu'ici, puisque tu n'as même pas mérité d'avoir à livrer des combats contre lui, comme les hommes vertueux. Que dis-je, des combats ? tu n'as même pas pu supporter un seul jour son attaque. Ceci t'arrive parce que, recevant ce jeune homme tourmenté par l'ennemi commun, au lieu de le fortifier par des paroles réconfortantes contre les attaques du démon, tu l'as conduit jusqu'au désespoir, en oubliant le commandement très sage qui nous ordonne de secourir ceux qui sont menacés de la mort, et de sauver ceux qu'on traîne au supplice (Pr., 24, 11). Tu as oublié aussi cette parole de notre Sauveur qui nous dit : "Ne brise pas le roseau froissé et n'éteins pas la mèche qui fume encore" (Mt., 12, 20). Personne ne pourrait supporter les attaques de l'ennemi ni les ardeurs de la nature, sans la grâce de Dieu qui protège la faiblesse humaine. Prions-le instamment pour que sa providence bienfaitrice éloigne le fléau qui t'est envoyé, car c'est lui qui nous envoie la souffrance, et nous rend la santé ; il frappe, et sa main guérit, il humilie, puis il relève ; il donne la mort, et rend la vie ; il fait descendre au séjour des morts, et en fait remonter (1 R., 2, 6-7). Cela dit, l'ancien se mit en prières, et le vieillard fut aussitôt libéré de ses tentations. Puis l'abbé Apollon lui

conseilla de demander à Dieu la grâce d'une langue qui sache parler à bon escient."

(Cassien, Col. 2, Ch. 13).

5-6. On interrogea l'abbé Cyrus d'Alexandrie sur les pensées impures. "Si tu n'avais pas ces pensées, il n'y aurait pas d'espoir pour toi, car si tu n'as pas les pensées, c'est que tu fais les actes. Je m'explique : Si quelqu'un n'a pas à lutter en pensée contre le péché, et ne s'y oppose pas de toute son âme, c'est qu'il pêche avec son corps. Celui qui pêche avec son corps n'est pas harcelé par ces pensées." Et l'ancien interrogea le frère : "N'as-tu pas l'habitude de bavarder avec une femme ?" - "Non, répondit le frère, mais ce sont des peintres anciens ou modernes qui causent mes pensées, ainsi que des souvenirs qui me troublent avec des images de femmes." L'ancien lui dit alors : "Ne crains pas les morts, mais fuis les vivants, c'est-à-dire le consentement et les actes coupables. Et surtout, prie davantage."

(Cyrus, 1).

7. L'abbé Matoès a raconté ceci : "Un frère qui est venu me voir m'a prétendu que la médisance est pire que l'impureté. Je lui ai répondu : "Tu exagères !" - "Et pourquoi donc ?" me demanda-t-il. Je lui dis : "La médisance est un mal, mais elle se guérit rapidement : le plus souvent celui qui pêche de la sorte fait pénitence en disant : "J'ai mal parlé", et c'est fini ; mais l'impureté conduit normalement à la mort."

(Matoès, 8).

8. L'abbé Pastor a dit : "Tel le garde du corps qui se tient aux côtés du prince, prêt à toute éventualité, l'âme doit toujours être prête contre le démon de l'impureté."

(Poemen, 14).

9. Un frère vint chez l'abbé Pastor et lui dit : "Père, que faire ? j'ai des tentations d'impureté ; j'ai été voir l'abbé Ibistion, et il m'a dit que je ne devais pas leur permettre de s'attarder en moi." L'abbé Pastor dit alors : "La vie de l'abbé Ibistion se passe avec les Anges, bien haut dans le ciel, et il ignore que toi et moi, nous sommes tourmentés par l'impureté. Si donc le moine reste au désert en retenant sa langue et son appétit, il peut être tranquille, il ne mourra pas."

(Poemen, 62).

10. On raconte que notre mère Sara fut violemment attaquée pendant treize ans par le démon de l'impureté, et jamais dans sa prière elle ne demanda d'être délivrée de ce combat ; elle disait seulement : "Seigneur, donne-moi la force."

(Sara, 1).

11. On racontait encore à son sujet : Un jour, ce même démon de l'impureté l'attaqua avec plus d'acharnement que jamais, et lui suggéra la pensée des vanités du monde ; mais elle, non moins attachée à la crainte de Dieu et à ses résolutions d'ascèse, se mit à monter sur la terrasse pour prier. Alors le démon impur se rendit visible et lui dit : "Tu m'as vaincu, Sara !" - "Non, je ne t'ai pas vaincu, lui répondit-elle, c'est le Christ mon Seigneur".

(Sara, 2).

12. Un frère fut attaqué par l'impureté, et le combat était comme un feu qui brûlait dans son cœur jour et nuit. Il luttait, n'ayant ni complaisance ni consentement pour sa pensée. Longtemps après, la tentation s'éloigna, n'ayant pu vaincre sa persévérance. Et aussitôt une lumière vint dans son cœur.

(N. 163).

13. Un autre frère fut attaqué par l'impureté ; il se leva pendant la nuit et se rendit chez un ancien. Il lui manifesta ses pensées, et l'ancien le consola ; réconforté, le frère regagna sa cellule. Mais l'esprit d'impureté le tenta encore ; aussi, il s'en retourna chez l'ancien. La chose se renouvela bien des fois. L'ancien ne le décourageait pas, mais l'entretenait de ce qui pouvait lui être utile et lui disait : "Ne cède pas au diable ; ne te laisse pas aller, mais au contraire, à chaque attaque du démon, viens me trouver, et le démon, battu, s'éloignera. Car rien ne répugne tant à l'esprit d'impureté que l'aveu de ses attaques ; rien, par contre, ne le réjouit davantage que de cacher ses pensées." A onze reprises, le frère alla s'ouvrir à l'ancien ; une dernière fois il lui dit : "Père, montre-toi charitable et dis-moi une parole". Alors l'ancien lui répondit : "Crois-moi, mon enfant, si Dieu permettait que les pensées qui hantent mon âme puissent passer dans la tienne, tu ne pourrais pas les supporter et tu tomberais bien bas." Ces paroles de l'ancien, par la vertu de sa grande humilité, apaisèrent l'aiguillon de l'impureté chez le frère.

(N. 164).

14. Un autre frère fut attaqué par l'impureté ; il se mit à lutter et à redoubler d'ascèse. Pendant quatorze ans, il se garda de consentir à son mauvais désir. Enfin il vint à l'assemblée et découvrit à tout le monde ce dont il souffrait. Tous reçurent l'ordre de s'efforcer de le secourir ; ils prièrent Dieu sans cesse pour lui pendant une semaine. Alors sa tentation s'apaisa.

(N. 165).

15. Un vieil ermite disait en parlant des pensées impures : "Veux-tu être sauvé après ta mort ? va travailler, va prendre de la peine, cherche, et tu trouveras ; veille, frappe, et on t'ouvrira. Dans le monde, les athlètes sont couronnés quand ils ont tenu bon sous l'avalanche des coups, et lorsqu'ils se sont montrés forts. Souvent l'athlète combat à un contre deux, mais, excité par les coups, il triomphe de ceux qui l'ont frappé. Tu

vois quel effort il soutient dans des exercices physiques. Eh bien ! sois ferme et fort, toi aussi, et le Seigneur combattra l'ennemi à ta place."

(N. 166).

16. En parlant des pensées impures, un ancien disait : "Fais comme celui qui passe sur la place devant l'auberge : il sent l'odeur de la cuisine et des rôtis ; si cela lui plaît il entre et prend son repas ; sinon, il sent seulement l'odeur et passe son chemin. Imite-le, repousse cette mauvaise odeur, et mets-toi à prier en disant : "Fils de Dieu, secours-moi !" Fais cela aussi pour chasser les autres pensées. D'ailleurs, nous ne sommes pas des déracineurs, mais des lutteurs."

(N. 167).

17. Un autre ancien a dit au sujet des pensées impures : "C'est par négligence que nous les tolérons ; car si nous sommes convaincus que Dieu habite en nous, jamais nous n'y introduirons rien d'étranger : le Seigneur Christ, qui demeure en nous et vit avec nous, est témoin de notre vie. C'est pourquoi, nous qui le portons et le contemplons, nous ne devons pas nous négliger, mais nous sanctifier, comme lui-même est saint. Tournons-nous sur la Pierre, et le fleuve aura beau nous battre de ses flots, tu seras sans crainte et il ne pourra te renverser. Chante, l'âme tranquille : "Ceux qui ont confiance dans le Seigneur, ressemblent à la montagne de Sion : jamais ne sera ébranlé celui qui habite Jérusalem." (Ps., 124, 1).

(N. 78-79).

18. Un frère demanda à un ancien : "Si un moine succombe à la tentation, n'éprouve-t-il pas l'angoisse d'être passé du progrès à la déchéance, et ne doit-il pas se donner beaucoup de mal, jusqu'à ce qu'il se relève ? Au contraire, celui qui vient du monde progresse, parce qu'il part du commencement." L'ancien lui répondit : "Le moine qui succombe à la tentation ressemble à

une maison qui s'écroule. S'il veille sur ses pensées, il reconstruit la maison écroulée, car il trouve beaucoup de matériaux : les fondations, des pierres, du bois ; il peut donc avancer dans son travail plus rapidement que celui qui n'a pas creusé ni posé les fondations, et n'a rien de ce qui est nécessaire, mais se met à l'œuvre avec à peine l'espoir de terminer un jour. Il en est de même du travail du moine : s'il succombe à la tentation et se tourne vers le Seigneur, il a tout à pied d'œuvre : la méditation de la loi divine, la psalmodie, le travail manuel, la prière, et tout ce qui sert de base. Et pendant que le novice apprend tout cela, il a repris, lui, son ancienne place."

(N. 168).

19. Un frère que le démon de l'impureté tourmentait s'en alla visiter un grand ancien et le supplia en disant : "Père, aie la charité de prier pour moi, car je suis tourmenté par l'impureté." L'ancien pria le Seigneur, mais le frère retourna encore auprès de lui et lui répéta la même chose. L'ancien de son côté, ne négligeait pas de prier Dieu pour lui. "Seigneur, suppliait-il, montre-moi la cause de cette action diabolique chez ce frère, car je t'ai déjà prié, et il n'a pas encore retrouvé la paix." Le Seigneur lui montra ce qui se passait : l'ancien vit le frère assis près du démon de l'impureté, qui paraissait jouer avec lui. L'ange envoyé à son aide se trouvait là et s'irritait de ce que le frère ne se prosternait pas devant Dieu, mais semblait se complaire dans ses pensées en s'y portant tout entier. L'ancien comprit que c'était surtout la faute du frère : "Tu consens à tes pensées", lui dit-il, et il lui apprit comment résister à ces sortes de pensées. Le frère, calmé par la prière et l'enseignement de l'ancien, trouva le repos.

(N. 169).

20. Le disciple d'un grand ancien était combattu par l'impureté. L'ancien, qui le voyait dans la peine, lui dit : "Si tu veux, je vais prier le Seigneur de te retirer cette lutte." Mais l'autre lui répondit : "Père, je vois bien que je suis dans la peine, mais je sens aussi le fruit qui naît en moi de cette peine. De-

mande plutôt à Dieu de me donner la force de tenir." Son abbé lui dit alors : "Je vois maintenant, mon enfant, que tu as fait de grands progrès et que tu m'as dépassé."

(N. 170).

21. On raconte qu'un ancien vint à Scété avec son fils qui n'était pas encore sevré ; et celui-ci élevé au monastère, ignorait qu'il y eut des femmes. Lorsqu'il devint homme, les démons lui représentèrent des images de femmes ; mais lui s'en étonnait et l'apprit à son père. Or un jour, ils allèrent tous les deux en Egypte, et voyant des femmes, le jeune homme dit à son père : "Père, ce sont eux qui venaient me voir à Scété pendant la nuit !" - "Ce sont des moines qui vivent dans le monde, mon enfant, lui répondit-il ; ils s'habillent ainsi et les ermites autrement." L'ancien s'étonna que les démons lui aient montré à Scété des images de femmes, et aussitôt ils regagnèrent leur cellule.

(N. 171).

22. A Scété, se trouvait un frère qui était un lutteur éprouvé. L'ennemi lui rappelait le souvenir d'une jolie femme et le tourmentait beaucoup. Or, par un effet de la Providence, un autre frère descendit d'Egypte à Scété, et, au cours de la conversation, lui apprit que la femme d'un tel était morte. C'était justement celle qui le troublait. A cette nouvelle, il prit son manteau et partit de nuit à l'endroit où il la savait enterrée. Il creusa la tombe et essuya le liquide qui coulait du cadavre avec son manteau, puis il le rapporta dans sa cellule. L'odeur était intolérable, mais il gardait cette infection devant lui et combattait ses pensées en disant : "Voici ce que tu convoitais ; eh bien, tu l'as ! Rassasie-toi." Et il s'imposa le tourment de cette puanteur jusqu'à ce que le combat se fût apaisé en lui.

(N. 172).

23. Un homme vint un jour à Scété pour se faire moine. Il avait avec lui son enfant qui venait d'être sevré. Quand celui-ci

fut devenu jeune homme, les démons commencèrent à l'attaquer et à le tenter. Il dit alors à son père : "Je vais retourner dans le monde, car je ne puis plus retenir les passions de mon corps." Son père l'encourageait, mais il revint à la charge : "Je n'en ai plus la force, Père, laisse-moi m'en aller". Son père lui dit alors : "Mon enfant, écoute-moi encore une fois : prends avec toi quarante pains et des feuilles de palmiers pour quarante jours de travail. Va au fond du désert, et reste là-bas quarante jours ; puis que la volonté de Dieu soit faite !" Le jeune homme obéit à son père ; il se mit en route et partit dans le désert. Il y demeura et se donna beaucoup de peine en faisant des cordes de palmes sèches et mangeant son pain sec. Quand il eût passé vingt jours dans l'*hésychia*, il vit s'approcher une apparition diabolique : une sorte d'éthiopienne se présenta devant lui : elle était si repoussante et d'une odeur si écœurante qu'il ne pouvait en supporter la puanteur. Il la rejeta loin de lui. Elle lui dit alors : "Je suis celle qui paraît douce au cœur de l'homme ; mais par suite de ton obéissance et de ton ascèse persévérante, Dieu ne m'a pas permis de te séduire et j'ai dû te faire connaître mon infection." L'autre s'en alla, et, tout en remerciant Dieu, revint chez son père : "Père, je ne veux plus retourner dans le monde, car j'ai vu l'œuvre du démon et senti son odeur." Son père, qui avait eu une révélation à son sujet, lui dit : "Si tu étais demeuré quarante jours, et si tu avais observé mon précepte, tu aurais vu beaucoup mieux."

(N. 173).

24. Un ancien demeurait dans le grand désert. Il avait une parente qui désirait le voir depuis bien des années. Elle s'informa donc de l'endroit où il demeurait et se mit en route ; elle rencontra des chameliers, se joignit à eux et pénétra dans le désert en leur compagnie. Or elle était poussée par le diable. En arrivant à la porte de l'ancien, elle se fit reconnaître : "C'est moi, je suis ta parente", et elle demeura chez lui. Un autre anachorète, qui vivait dans la partie inférieure du désert, remplissait d'eau sa cruche à l'heure du repas. Tout à coup, la cruche se renversa et l'eau se répandit. Il se dit alors, sous une inspiration divine : "Je vais aller dans le désert dire aux anciens ce qui m'arrive pour cette eau", et le voilà parti. Le

soir il s'endormit dans un temple païen qui était sur son chemin. La nuit, il entendit les démons se dire : "Cette nuit, nous avons fait tomber l'anachorète dans l'impureté." A ces mots, notre frère fut navré. En arrivant chez l'ancien, il le trouva dans la tristesse et lui dit : "Que faire, Père, je remplis d'eau ma cruche, et elle se renverse au moment du repas ?" L'ancien lui répondit : "Tu viens m'interroger parce que ta cruche se renverse ; mais moi, que dois-je faire, car je suis tombé cette nuit dans l'impureté." - "Je le savais", répondit l'autre. "Toi ? Comment cela ?" - "Je dormais dans un temple, et j'ai entendu les démons parler de toi." - "Allons ! je retourne dans le monde." Mais le frère le suppliait : "Non, Père, reste ici et renvoie cette femme ; ceci est arrivé par la faute de l'ennemi." L'ancien l'écouta et reprit courage ; il redoubla d'ascèse et versa des larmes jusqu'à ce qu'il fut revenu à son état d'autrefois.

(N. 176).

25. Un ancien a dit : "L'absence de souci (*amérinnia*), le silence et la méditation dans le secret engendrent la pureté."

(N. 127).

26. Un frère interrogea un ancien : "Si quelqu'un succombe à quelque tentation, qu'en est-il du scandale des autres ?" L'ancien lui raconta cette histoire : "Il y avait un diacre bien connu dans un coenobium d'Egypte ; un magistrat poursuivi par le gouverneur se réfugia dans ce monastère avec toute sa famille. Sous l'action du malin, le diacre pécha avec la femme du magistrat, et tous les frères en furent couverts de honte. Le diacre alla voir un ancien qu'il aimait et lui raconta la chose. Or cet ancien avait une cachette à l'intérieur de sa cellule ; quand le diacre la vit, il lui dit : "Enterre-moi vivant dans cet endroit et ne le dit à personne", puis il entra dans ce réduit obscur et il y fit vraiment pénitence. Bien longtemps après, la crue du Nil ne se produisit pas. Pendant que tous priaient, un ancien eut la révélation que l'eau ne monterait pas si le diacre qui était caché chez tel ancien ne venait pas prier lui aussi. En apprenant

cela, les frères, très étonnés, vinrent le faire sortir de l'endroit où il se trouvait ; il se mit à prier, et l'eau monta. Ainsi ceux qui s'étaient scandalisés de sa conduite admirèrent ensuite sa pénitence et en glorifièrent Dieu."

(N. 177).

27. Deux frères s'en allèrent à la ville pour vendre ce qu'ils avaient fabriqué. En ville, ils se séparèrent, et l'un d'eux tomba dans l'impureté. Un peu plus tard, l'autre frère revint et lui dit : "Frère, retournons dans notre cellule." - "Non, je n'y vais pas", répondit l'autre. - "Pourquoi donc, mon frère ?" - "Quand tu m'as quitté, avoua-t-il, j'ai été tenté et je suis tombé dans l'impureté." Mais son frère voulut le gagner et se mit à lui dire : "Il m'est arrivé la même chose ; après t'avoir quitté, je suis tombé, moi aussi, dans l'impureté. Mais retournons tous les deux, faisons pénitence de toutes nos forces, et Dieu pardonnera aux pécheurs que nous sommes." Quand ils furent retournés dans leurs cellules, ils racontèrent aux anciens ce qui leur était arrivé, et ceux-ci leur prescrivirent la manière dont ils devaient faire pénitence. L'un d'eux toutefois faisait pénitence non pour lui, mais pour son frère, et comme s'il avait péché lui-même. Mais Dieu, voyant la peine qu'il se donnait par amour, révéla quelques jours après à l'un des anciens qu'il avait pardonné à celui qui était tombé dans l'impureté à cause de la grande charité de celui qui n'avait pas péché. Voilà ce qu'on appelle donner sa vie pour son frère.

(N. 179).

28. Un frère alla dire un jour à un ancien : "Père, mon frère me quitte pour aller je ne sais où ; et j'en souffre." L'ancien l'encouragea : "Frère, supporte cela sans t'irriter, et Dieu, qui voit toute la patience que tu mets en œuvre, le ramènera près de toi. Tu sais bien que la sévérité et la dureté ne font pas changer facilement les idées de quelqu'un. Car ce n'est pas le démon qui chasse le démon. Tu le ramèneras plutôt par la douceur. Notre Dieu lui-même s'attire les âmes par la persuasion. Et il lui raconta ce qui suit : "Deux frères vivaient

en Thébaïde, et l'un d'eux, tenté d'impureté, dit à l'autre : "Je vais retourner dans le monde." Celui-ci lui répondit en pleurant : "Frère, je ne veux pas te laisser partir perdre ta virginité et le fruit de tes travaux." Mais le premier n'acceptait pas : "Je ne veux pas rester ici, je veux m'en aller ; de deux choses l'une : ou bien, viens avec moi, et ensuite je reviendrai avec toi ; ou bien, laisse-moi partir, et je resterai dans le monde. Notre frère s'en alla raconter la chose à un grand ancien. "Va avec lui, conseilla celui-ci, et Dieu, à cause de la peine que tu prends, ne le laissera pas succomber." Les deux frères retournèrent donc dans le monde et au moment où ils arrivaient dans un village, Dieu, qui voyait la peine de celui qui accompagnait son frère par amour et par nécessité, ôta de l'autre son mauvais désir. "Frère, dit celui-ci, retournons au désert ; supposons que j'ai péché avec une femme ; à quoi cela m'aura-t-il servi ?" Et ils retournèrent indemnes dans leur cellule.

(N. 180).

29. Un frère tenté par le démon s'en alla dire à un ancien : "Ces deux frères sont ensemble et se conduisent mal." L'ancien s'aperçut qu'il était joué par le démon et envoya chercher les deux frères. Le soir étant venu, il leur prépara une natte, puis les couvrit d'une même couverture en disant : "Les enfants de Dieu ont l'âme grande et sainte." Ensuite il dit à son disciple : "Enferme ce frère tout seul dans une cellule, car il a lui-même le vice dont il accuse les autres."

(N. 181).

30. Un frère dit à un ancien : "Que dois-je faire, car une pensée honteuse me tue ?" L'ancien lui répondit : "Quand une femme veut sevrer son enfant, elle se frotte le sein avec quelque chose d'amer, et quand l'enfant vient têter comme d'habitude, il sent ce goût amer et s'en va. Toi aussi, mets quelque chose d'amer dans tes pensées. - Et quelle est cette chose ? La méditation de la mort et des souffrances qui sont préparées pour les pécheurs dans le siècle à venir."

(N. 182).

31. Un frère demanda conseil à un ancien au sujet des pensées impures. L'ancien lui répondit : "Je n'ai jamais eu à lutter sur ce terrain." Le frère, découragé, s'en alla dire à un autre ancien : "Voilà ce qu'il m'a dit, et j'en suis découragé, car ses paroles dépassent les forces humaines." L'autre lui répondit : "Cet homme de Dieu ne t'a pas dit cela sans motif ; va donc faire devant lui une métanie pour qu'il te fasse connaître le sens de ses paroles." Le frère retourna chez le vieillard, fit une métanie et lui dit : "Père, pardonne-moi, car je suis sot d'être parti sans te dire adieu. Mais je t'en prie, explique-moi pourquoi tu n'es pas troublé par l'impureté ?" L'ancien lui répondit : "Depuis que je suis moine, je ne me suis rassasié ni de pain, ni d'eau, ni de sommeil ; et, en me poursuivant sans cesse, le tourment de ces privations ne m'a pas permis de ressentir l'aiguillon de l'impureté." Le frère s'en alla, tirant profit de la réponse de l'ancien.

(N. 183).

32. Un frère interrogea un ancien : "Père, que dois-je faire : je pense tout le temps à l'impureté, je n'ai pas une heure de repos, et mon âme en est accablée !" L'ancien lui répondit : "Lorsque les démons mettent ces pensées dans ton cœur, et que tu t'en aperçois, ne discute pas intérieurement. En effet, c'est le rôle des démons de suggérer le mal ; mais bien qu'ils ne se privent pas de le faire, ils ne peuvent pas te forcer. Il dépend de toi d'accepter ou non." - "Mais que faire, répondit le frère, car je suis faible et cette passion me domine ?" - "Fais attention à ce que je vais te dire, ajouta l'ancien. Tu sais ce que firent les Madianites : ils revêtirent leurs filles de toutes leurs parures, et ils les placèrent en vue des Israélites, mais ils ne forcèrent personne à pécher avec elles. Les autres les menacèrent dans leur indignation et vengèrent cette impureté par le meurtre de ses auteurs (cf. Nb., 25). Nous devons faire de même pour l'impureté : quand elle commence à te parler au fond de ton cœur, ne lui répond pas, mais lève-toi, fais une métanie et prie en disant : "Fils de Dieu, aie pitié de moi !" Le frère lui dit alors : "Père, je médite bien, mais mon cœur n'éprouve aucune componction, car je ne comprends pas le sens des mots." - "Médite quand même, répondit l'ancien ; j'ai entendu l'abbé

Pastor et beaucoup d'autres Pères dire, que le charmeur de serpents ne saisit pas le sens des paroles qu'il prononce, mais le serpent qui l'écoute le comprend, s'humilie et se soumet. Eh bien, faisons de même ! quoique nous ignorions le sens des paroles que nous prononçons, les démons qui les écoutent s'en effraient et s'éloignent."

(N. 184).

33. Un ancien a dit : "Les pensées d'impureté sont d'abord comme le papyrus : lorsqu'elles sont jetées en nous, si nous les repoussons sans y consentir, elles sont retranchées sans peine ; mais si, lorsqu'elles se présentent, nous y prenons plaisir et y consentons, elles deviennent au contraire comme du fer, et il est difficile de les retrancher. Nous devons donc user de discernement à l'égard de ces pensées, car pour qui y consent, il n'est plus d'espoir de salut, tandis qu'une couronne est réservée à qui n'y consent pas."

(N. 185).

34. Deux frères combattus par l'impureté allèrent prendre femme ; puis ils se dirent : "Qu'avons-nous gagné en abandonnant la condition des anges pour cet état de corruption qui sera suivi du feu et des châtements ? Retournons au désert et faisons pénitence pour ce que nous avons osé faire." De retour au désert, ils demandèrent aux anciens de leur imposer une pénitence, en confessant leur faute. Les anciens les reclurent une année entière et donnèrent à chacun d'eux la même quantité de pain et d'eau. Or ils avaient le même extérieur. Lorsque fut accompli le temps de leur pénitence, ils sortirent : les anciens virent que l'un était pâle et triste, l'autre, en pleine santé et joyeux, et ils s'en étonnèrent, car les deux frères avaient reçu la même quantité de nourriture et de boisson. Ils interrogèrent celui qui était triste et abattu : "Sur quoi méditais-tu dans ta cellule ?" lui dirent-ils. Et il leur répondit : "Je pensais au mal que j'ai fait et à la punition que je vais recevoir, et la crainte me collait la peau sur les os." L'autre interrogé à son tour, leur répondit : "Je remerciais Dieu de m'avoir délivré des

souillures de ce monde et de m'avoir ramené dans cet état angélique ; j'étais plein de joie en pensant continuellement à Dieu." Les anciens dirent que leur pénitence avait une valeur égale aux yeux de Dieu.

(N. 186).

35. A Scété, un ancien était gravement malade et des frères le servaient. En voyant la peine qu'il leur donnait, il dit : "Je vais aller en Egypte pour ne plus déranger ces frères." Mais l'abbé Moïse lui conseilla : "N'y va pas, car là-bas tu tomberas dans l'impureté." L'ancien en fut peiné et lui répliqua : "Mon corps est mort, et tu me dis cela ?" Il partit donc en Egypte. A la nouvelle de son arrivée, les habitants des environs lui apportèrent beaucoup de présents, et une vierge fidèle vint même servir le vieillard malade. Peu de temps après, se trouvant mieux, il pécha avec elle et elle conçut. Les habitants du village lui demandèrent de qui elle concevait, et elle répondit : "C'est de ce vieillard." Mais eux ne voulaient pas le croire. L'ancien leur dit alors : "Si, c'est bien de moi ; gardez-moi l'enfant qu'elle met au monde." Après la naissance de l'enfant et quand il fut sevré, le vieillard le prit sur ses épaules et vint un jour de fête à Scété ; il rentra à l'église devant tous les frères qui se mirent à pleurer en le voyant. "Vous voyez cet enfant, leur dit-il ; c'est le fils de ma désobéissance. Prenez garde, mes frères, car j'ai fait cela dans ma vieillesse, et priez pour moi !" Puis regagnant sa cellule, il reprit par le début son ancienne manière de vivre.

(N. 187).

36. Les démons tentèrent très violemment un frère : ils se métamorphosèrent en de jolies femmes et pendant quarante jours sans interruption s'efforcèrent de lui faire commettre le péché. Mais comme il résistait virilement sans se laisser vaincre, Dieu, qui voyait son beau combat, lui accorda de ne plus avoir aucune tentation charnelle.

(N. 188).

37. Un anachorète vivait en Basse-Egypte. Il était très célèbre, étant le seul de son monastère qui vécût dans la solitude. Mais à l'instigation du diable, une femme dépravée, ayant entendu parler de lui, dit à des jeunes gens : "Que voulez-vous me donner pour que je fasse tomber votre anachorète ?" et ceux-ci fixèrent ce qu'ils lui donneraient. Elle partit donc le soir et vint à sa cellule, faisant semblant de s'être égarée. Elle frappa ; l'anachorète sortit et fut troublé de la voir. "Comment es-tu venue jusqu'ici ?" lui dit-il. "C'est parce que je me suis perdue," répondit-elle en pleurant. Notre moine ému de pitié la fit entrer dans la cour ; lui-même rentra dans sa cellule, et s'y enferma. Mais la malheureuse se mit à crier : "Père, les bêtes féroces vont me dévorer !" Il se troubla de nouveau et se dit, dans la crainte du jugement de Dieu : "D'où me vient cette dureté ?" Il ouvrit la porte et la fit entrer. Le diable se mit alors à lui percer le cœur comme avec des flèches et notre moine comprit que cela venait du démon. "Les voies de l'ennemi sont ténébres, se dit-il, mais le Fils de Dieu est lumière." Il se leva donc pour allumer la lampe ; mais la passion le dévorait. "Ah, pensa-t-il, ceux qui font cela vont au supplice. Allons ! éprouve-toi : peux-tu supporter le feu éternel ?" Il met un doigt sur la flamme : elle le brûle et le consume, mais il ne sent rien, tant est violent le feu de son mauvais désir. Ainsi fit-il jusqu'au matin ; il brûla tous ses doigts. Quant à la malheureuse, elle eut si peur en voyant cela qu'elle devint comme pierre. Dans la matinée, les jeunes gens vinrent chez l'anachorète et lui dirent : "Une femme est-elle venue hier soir ?" - "Oui, répondit-il, et c'est là qu'elle a dormi." Ils entrèrent et la trouvèrent morte. "Père ! crièrent-ils, elle est morte !" Alors il retira brusquement son manteau et leur montra ses mains : "Voici ce que m'a fait cette fille du diable ; elle m'a fait perdre tous les doigts." Il leur raconta ce qui s'était passé et ajouta : "Il est écrit : Ne rends pas le mal pour le mal." Alors, il se mit en prière et la ressuscita. La femme se convertit et eut désormais une bonne conduite.

(N. 189).

38. Un frère tenté par l'impureté alla dans un village d'Egypte et vit la fille d'un prêtre païen ; il s'en éprit et dit à son

père : "Donne-la moi pour femme." Mais l'autre lui répondit : "Je ne puis te la donner avant d'avoir interrogé mon dieu." Il s'en alla vers le démon qu'il adorait et lui dit : "Un moine est venu me voir, car il veut épouser ma fille. Dois-je la lui donner ?" Le démon lui répondit : "Demande-lui s'il renie son Dieu, son baptême et sa profession monastique." Le prêtre revint vers le moine : "Renie ton Dieu, ton baptême et ta profession monastique, ensuite je te donnerai ma fille." Le frère accepta, et vit aussitôt une colombe sortir de sa bouche et s'envoler au ciel. Le prêtre retourna voir le démon : "Il a promis qu'il ferait ces trois choses", lui dit-il. Mais l'autre répondit : "Ne lui donne pas ta fille en mariage, car son Dieu ne l'a pas quitté et l'aide encore." Le prêtre revint dire au frère : "Je ne puis te donner ma fille, parce que ton Dieu ne t'a pas quitté et t'aide encore." En entendant cela, le frère se dit : Dieu me montre tant de bonté, alors que moi, misérable, je le renie, lui, mon baptême et ma profession. Il est vraiment bon, ce Dieu qui vient au secours de la crapule que je suis maintenant. Pourquoi le quitterais-je ?" Rentré en lui-même, il recouvra son calme et s'en alla au désert chez un grand ancien lui raconter ce qui s'était passé. L'ancien lui dit : "Reste avec moi dans cette grotte, je t'en donne trois semaines de suite, et je vais prier Dieu pour toi." Le vieillard se mit en peine pour le frère et supplia Dieu en disant : "Seigneur, je vous en prie, donnez-moi cette âme et recevez sa pénitence." Et Dieu l'exauça. A la fin de la première semaine, l'ancien vint chez le frère et lui demanda s'il avait vu quelque chose. "Oui, répondit-il, j'ai vu la colombe au-dessus de ma tête, bien haut dans le ciel." - "Surveille-toi bien, dit l'ancien, et prie Dieu de toutes tes forces." Après la seconde semaine, l'ancien revint : "As-tu vu quelque chose ?" - "J'ai vu la colombe venir près de ma tête", dit le frère. L'ancien lui recommanda d'être maître de ses pensées et de prier. A la fin de la troisième semaine, il revint encore une fois : "N'as-tu rien vu de plus ?" demanda-t-il. Et le frère de répondre : "J'ai vu venir la colombe, et elle s'est posée sur ma tête. J'ai levé la main pour la saisir, mais, prenant son vol, elle est entrée dans ma bouche." Alors le vieillard rendit grâce à Dieu et dit au frère : "Eh bien ! Dieu a agréé ta pénitence. A l'avenir, sois attentif et prends garde à toi." Le frère lui répondit : "Désormais, je reste avec toi jusqu'à la mort."

(N. 190).

39. Un ancien de Thèbes a raconté ceci : "J'étais fils d'un prêtre païen. Pendant mon enfance, je me tenais dans le temple et je voyais souvent mon père entrer dans le sanctuaire pour offrir des sacrifices à l'idole. Une fois j'entraî furtivement derrière lui, et je vis Satan qui siégeait entouré de son armée. Un des chefs vint l'adorer : "D'où viens-tu ?" lui dit Satan, et ce démon lui répondit : "J'étais dans telle contrée où j'ai soulevé des guerres et de grands troubles en faisant verser le sang. Je suis venu te l'annoncer." Satan l'interrogea : "En combien de temps as-tu fait cela ?" - "En trente jours." Satan ordonna de le fouetter et lui dit : "Si longtemps pour faire cela !" Un autre démon vint l'adorer. "D'où viens-tu ?" lui dit-il. - "J'étais sur la mer ; j'y ai soulevé des tempêtes, englouti des navires et tué beaucoup d'hommes. Je suis venu te l'annoncer." - "En combien de temps as-tu fait cela ?" demanda Satan. - "En vingt jours." Satan ordonna de le fouetter pareillement et lui dit : "Pourquoi as-tu mis tant de jours à le faire ?" Un troisième démon vint l'adorer. "Et toi, d'où viens-tu ?" lui dit-il. - "J'ai été dans une telle ville. Pendant une noce, j'ai excité des disputes, fait répandre beaucoup de sang, et, en particulier, j'ai fait tuer le mari. Je suis venu te l'annoncer." - "En combien de temps as-tu fait cela ?" - "En dix jours" - et Satan ordonna de le fouetter parce qu'il avait pris trop de temps. Un autre démon vint encore l'adorer. "D'où viens-tu ?" lui dit-il. - "J'étais dans le désert : je lutte depuis quarante ans contre un moine, et cette nuit, j'ai réussi à le faire tomber dans l'impureté." Quand Satan l'eut entendu il se leva et l'embrassa, puis, ôtant la couronne qu'il portait, il la posa sur sa tête et le fit asseoir sur le même trône que lui, en disant : "C'est un grand exploit que tu viens d'accomplir comme un brave !" Et l'ancien ajoutait : "Moi, qui entendais et voyais tout cela, je me disais : "Vraiment, c'est une grande chose que l'état monastique."

(N. 191).

40. Un ancien qui avait vécu dans le monde était, après sa conversion, fréquemment sollicité par le souvenir de sa femme. Il s'en ouvrit aux anciens, et ceux-ci, sachant qu'il était un travailleur et qu'il en faisait plus qu'on ne lui en demandait, lui imposèrent une tâche capable de l'affaiblir à tel point qu'il ne puisse

plus tenir debout. Par un effet de la Providence, un Père vint par là en allant à Scété. Il passa près de sa cellule, la vit ouverte, mais continua son chemin en s'étonnant de ce que personne ne soit sorti à sa rencontre. Il revint sur ses pas et frappa : le frère qui demeure ici, songeait-il, est peut-être malade. Puis il entra et trouva notre frère très souffrant. "Père, qu'as-tu ?" lui dit-il ; et l'autre lui raconta son histoire : "J'ai vécu dans le monde, et maintenant l'ennemi me tourmente au sujet de ma femme. Je l'ai dit aux pères, qui m'ont imposé diverses pratiques. J'ai voulu les accomplir en toute obéissance, mais à présent les forces me manquent, et pourtant la tentation augmente." A ces mots, le vieillard fut peiné et lui répondit : "Certes, les Pères, en gens autorisés, ont eu raison de t'imposer ces travaux qui t'épuisent. Mais à mon humble avis, rejette tout cela, prends un peu de nourriture au moment convenable pour refaire tes forces, récite un peu d'Office divin et jette-toi en Dieu, car tu ne pourras pas triompher par tes propres forces. Notre corps est comme un vêtement : si on en prend soin, il dure ; si on le néglige, il s'use." Le frère fit ce qu'on lui dit, et quelque jours après, la tentation s'en alla.

(N. 174).

41. Un anachorète très avancé dans la vie spirituelle demeurait jadis dans la montagne du côté d'Antinoé. Beaucoup tiraient profit de ses paroles comme de ses exemples. Aussi l'adversaire se mit à le jalouser, comme il le fait de tous les gens vertueux. Il lui suggéra donc, sous couleur de piété, la pensée suivante : "Tu ne dois pas te faire aider et servir par les autres ; bien au contraire, tu devrais les servir ; si tu ne le fais pas, pour le moins sers-toi toi-même. Va donc vendre à la ville les corbeilles que tu as faites, et achète ce dont tu as besoin ; puis reviens aussitôt dans ta solitude et ne sois à charge à personne." Telles étaient les suggestions du démon jaloux de son *hésychia*, du temps qu'il passait à vaquer à Dieu et du profit que beaucoup en tiraient. L'ennemi était impatient de lui tendre un piège et de l'y faire tomber. L'anachorète, content de ce qu'il croyait être une bonne idée, se mit à sortir de sa cellule. Lui, que tous admiraient, ignorait pourtant les pièges de cette sorte. Longtemps après, il rencontra une femme ; rendu vulné-

rable par son manque de vigilance, il s'en éprit. Il se rendit dans un lieu désert, avec le diable sur ses pas, et il pécha près du fleuve.

La pensée lui vint alors que l'ennemi se réjouissait de sa chute, et il se mit à désespérer, car il avait grandement offensé l'Esprit de Dieu, les anges et les saints Pères dont beaucoup triomphèrent du démon, même dans les villes. Et, désespérant de ne pouvoir ressembler à aucun d'eux, il oubliait que Dieu donne sa force à ceux qui se tournent pieusement vers lui. Dans son aveuglement, il ne vit pas comment se guérir de sa faute et voulut se jeter dans le fleuve pour rendre complète la joie du démon. Son intense souffrance le rendit malade ; et si la miséricorde de Dieu ne l'avait pas secouru, il serait mort sans pénitence, pour la plus grande joie de l'ennemi. Rentré finalement en lui-même, il se proposa de réaliser le dur labeur d'une pénible pénitence et voulut prier Dieu dans les larmes et le deuil. Il retourna donc à sa cellule, en condamna la porte, et se mit à pleurer en suppliant Dieu comme on le fait pour un mort. Son corps s'affaiblit à force de veiller et de jeûner ; il en perdait cœur, mais il n'avait pas cependant l'assurance que sa pénitence était suffisante. Les frères venaient souvent le voir pour leur profit et frappaient à la porte ; mais il leur répondit qu'il ne pouvait ouvrir : "J'ai fait le vœu de mener pendant un an une vie toute de pénitence. Priez pour moi !" Il ne savait que répondre sans scandaliser ceux qui auraient appris de lui une telle affaire, car il était tenu par tous pour un moine respectable et de grande valeur. Toute l'année, il fut un jeûneur infatigable et un ardent pénitent. Mais à Pâques, la nuit même de la Résurrection du Seigneur, il prit une lampe neuve, la mit dans un vase neuf, en ferma le couvercle et se mit en prière dès le soir : "O Dieu compatissant et miséricordieux, toi qui peux sauver même les Barbares et les conduire à la connaissance de la vérité, je me réfugie près de toi qui es le Sauveur de tes fidèles ; aie pitié de moi qui t'ai tant déplu : j'ai fait la joie de l'ennemi et je suis mort en lui obéissant. Toi, Seigneur, toi qui as pitié de ceux-là même qui sont sans pitié, toi qui ordonnes d'avoir pitié du prochain, aie pitié de mon abjection. Rien ne t'est impossible, et voici que mon âme est emportée comme de la poussière au bord de l'enfer. Aie pitié de moi, car tu es bienveillant et miséricordieux pour ta créature, toi qui ressusciteras les corps qui ne sont plus, le jour de la Résurrection. Exauce-moi, Seigneur, car mon cœur défaille et mon âme est bien malheureuse ! Mon corps que j'ai souillé est en train de

dépérir. Je n'ai plus la force de vivre, parce que j'ai manqué de confiance. Pardonne ce péché dont je fais pénitence, ce péché qui est double parce que j'ai désespéré. Rends-moi la vie : je me reprends ; ordonne à ton feu d'allumer cette lampe. Recevant ainsi l'assurance de ta miséricorde et de ton indulgence pour le reste de vie que tu me donneras, je garderai tes commandements, je ne m'éloignerai pas de ta crainte et je te servirai encore plus fidèlement qu'auparavant." Ayant ainsi prié et beaucoup pleuré pendant la nuit même de la Résurrection, il se leva pour voir si la lampe s'était allumée, et, soulevant le couvercle du vase, il vit qu'elle ne l'était pas. Il tomba de nouveau face contre terre et dit au Seigneur dans sa prière : "Seigneur, je sais qu'il a été question de me couronner, mais je n'ai pas tenu ferme, car, pour jouir des plaisirs des sens, j'ai préféré être condamné au supplice des méchants. Pardonne-moi, Seigneur, je confesse de nouveau ma honte à ta bonté, devant tes anges et devant tous les justes ; et je la confesserai même devant les hommes s'ils ne devaient pas s'en scandaliser. Mon Dieu, aie pitié de moi afin que je puisse enseigner les autres ; oui Seigneur, donne-moi la vie." Il pria de la sorte trois fois de suite et fut exaucé : en se relevant il trouva la lampe qui brillait d'un vif éclat. Alors, ivre d'espérance et fortifié par la joie de son cœur, il admira la grâce de Dieu qui lui pardonnait ainsi ses péchés et lui en donnait pleine assurance selon sa demande et selon son désir. "Je te rends grâces, Seigneur, disait-il, car tu as eu pitié de moi qui suis indigne de vivre en ce monde, en me rendant la confiance par ce signe merveilleux et sans précédent. Tu es miséricordieux pour les âmes que tu as créées, et tu les épargnes !" Le jour se levait, et il continuait encore son chant de louange et se réjouissait dans le Seigneur sans penser à manger. Quant au feu de cette lampe, il l'entretint tout le temps de sa vie en y versant de l'huile au fur et à mesure, et en veillant à ce qu'elle ne s'éteignît pas. L'Esprit-Saint rétablit donc sa demeure en ce moine qui devint célèbre pour tous ; il témoignait de son humilité en chantant le Seigneur et en lui rendant grâces avec joie. Enfin il eut révélation de sa mort quelques jours auparavant.

(N. 175).

CHAPITRE VI

LE MOINE NE DOIT RIEN POSSÉDER

1. Un frère avait renoncé au monde et distribué ses biens aux pauvres, mais en s'en réservant un peu. Il s'en vint chez l'abbé Antoine. L'ancien avait eu connaissance du fait ; il lui dit : "Si tu veux devenir moine, va au village, achète de la viande, couvres-en ton corps nu, et reviens." Le frère s'exécuta ; les chiens et les oiseaux lui déchirèrent le corps. De retour chez Antoine, celui-ci lui demanda s'il avait obéi, et lui de montrer son corps déchiré. Alors saint Antoine lui dit : "Ceux qui renoncent au monde et veulent avoir de l'argent sont ainsi lacérés quand les démons les attaquent."

(Antoine 20).

2. Selon l'abbé Daniel, un fonctionnaire impérial apporta un jour à l'abbé Arsène le testament d'un sénateur de sa famille qui lui laissait un immense héritage. Arsène prit le testament et voulut le déchirer, mais le fonctionnaire se jeta à ses pieds : "Je t'en prie, disait-il, ne le déchire pas, car il y va de ma tête !" L'abbé Arsène répondit : "Mais je suis mort avant lui ! il vient seulement de mourir. Comment donc peut-il faire de moi son héritier ?" Et il lui rendit le testament sans rien accepter.

(Arsène, 29).

VI- LE MOINE NE DOIT RIEN POSSEDER

3. Un jour l'abbé Arsène tomba malade à Scété ; dans sa misère, il eut besoin d'une somme d'argent insignifiante ; mais comme il n'avait plus rien, quelqu'un la lui donna à titre d'aumône, ce qui lui fit dire : "Je te rends grâce, Seigneur, de m'avoir rendu digne d'en venir là pour ton nom : dans le besoin, j'ai demandé la charité."

(Arsène, 20).

4. On racontait de l'abbé Agathon le fait suivant : il avait mis longtemps à construire une cellule avec ses disciples ; quand elle fut achevée, ils vinrent s'y établir. Mais dès la première semaine, il s'aperçut de quelque chose qui lui était nuisible, et il dit à ses disciples : "Levez-vous et allons-nous en d'ici." Ils furent profondément troublés et dirent : "Si c'était avec l'intention bien arrêtée de partir, pourquoi avons-nous pris tant de peine et tant de temps à construire cette cellule ? Les gens vont se scandaliser à notre sujet et dire : "Voilà que ces insupportables ont encore déménagé !" Les voyant ainsi abattus, il leur répondit : "Plusieurs pourront bien se scandaliser, mais nous serons pour d'autres un sujet d'édification ; ils diront : "Heureux ces hommes qui sont partis à cause de Dieu, méprisant tout." Eh bien, que celui qui veut venir, vienne ; pour moi, je m'en vais." Et ils se prosternèrent à terre, en lui demandant de leur permettre de l'accompagner.

(Agathon, 6).

5. L'abbé Evagre racontait : "Un frère qui n'avait rien d'autre qu'un évangile, le vendit pour nourrir les pauvres, en disant cette parole mémorable : "J'ai vendu la parole même qui m'ordonne : Vends ce que tu as et donne-le aux pauvres (Mt., 19, 21)."

(Evagre, *Practicos*, 97 ; *P. G.*, 40, 1249 D).

6. L'abbé Théodore de Phermé avait trois livres de valeur. Il s'en alla visiter l'abbé Macaire et lui dit : "J'ai trois livres dont la lecture me fait du bien. Les frères me les demandent

VI- LE MOINE NE DOIT RIEN POSSEDER

pour les lire et ils en font eux-mêmes leur profit. Dis-moi ce que je dois faire." L'ancien répondit : "C'est bien, certes ; mais le mieux est de ne rien posséder." A ces mots, l'abbé Théodore partit vendre les livres en question et il en donna le prix aux pauvres.

(Théodore de Phermé, 1).

7. Un Père racontait de l'abbé Jean le Perse, que sa grande bonté l'avait conduit à une très haute innocence et simplicité. Il demeurait en Arabie d'Egypte. Un jour, il emprunta à un frère une pièce d'or, et s'acheta du lin pour travailler. Vint un frère qui lui dit en suppliant : "Père, aie la bonté de me donner un peu de lin, pour que je me fasse une tunique." Il lui en donna avec joie. Un second vint de même lui demander un peu de lin pour se faire un vêtement ; il lui en donna également. A d'autres sollicitateurs encore, il en donna simplement et avec joie. A son tour le prêteur de la pièce d'or se présenta et la réclama. Le vieillard lui dit : "Je vais la chercher et te la rapporter." N'en ayant pas à lui rendre, il s'en alla trouver l'abbé Jacques, l'économe, pour lui demander une pièce de monnaie à rendre à ce frère. Mais en chemin, il trouva une pièce posée par terre ; il n'y toucha pourtant pas. Il fit une prière et retourna à sa cellule. Le frère revint le tracasser pour la pièce. Le vieillard lui dit : "Oui, j'y pense bien." Il se remit en route, et trouva la pièce à terre au même endroit : il fit encore une prière et retourna dans sa cellule. Le frère revint à nouveau l'importuner. Alors le vieillard lui dit : "Bien sûr, cette fois, je te l'apporte." Il se remit en route, alla au même endroit et y retrouva la pièce. Il fit une prière et la prit. Il vint chez l'abbé Jacques et lui dit : "Père, en venant te voir, j'ai trouvé cette pièce sur le chemin. Aie donc la charité de demander dans les environs si quelqu'un l'a perdue ; si tu en trouves le propriétaire, donne-lui." Le vieillard s'en alla et annonça la découverte pendant trois jours, mais ne trouva personne qui eut perdu la pièce. Alors Jean dit à l'abbé Jacques : "Si donc personne ne l'a perdue, donne-la à tel frère ; je la lui dois en effet. C'est en venant te demander ton aide charitable pour payer ma dette que je l'ai trouvée." Et le vieillard fut dans l'admiration de ce qu'ayant cette dette, il n'avait pas pris aussitôt la pièce trouvée

VI- LE MOINE NE DOIT RIEN POSSEDER

pour la rendre à son créancier. Non moins admirable est le fait que, si quelqu'un venait lui emprunter quoi que ce soit, il ne le donnait pas lui-même, mais disait à ce frère : "Va, prends ce qu'il te faut." Si on lui rapportait l'objet, il disait simplement : "Remets-le à sa place." Et si l'emprunteur ne le lui rapportait pas, il ne lui en reparlait jamais.

(Jean le Perse, 2).

8. L'un des pères a raconté, que, du temps de l'abbé Isaac, un frère, vêtu d'un habit court, vint un jour à l'église des Cellules. Le vieillard le chassa en disant : "C'est ici un endroit pour les moines ; toi, tu n'es qu'un séculier, tu ne peux y rester."

(Isaac des Cellules, 8).

9. L'abbé Isaac disait aux frères : "Nos pères et l'abbé Pambo avaient des vêtements vieux et rapiécés. Mais maintenant, vous portez des vêtements luxueux ! Partez d'ici, vous avez rendu ce lieu désert." Au moment où ils s'en allaient faire la moisson, il leur dit : "Je ne vous donnerai plus aucun conseil, car vous n'en tenez pas compte."

(Isaac, 7).

10. L'abbé Cassien disait qu'un Sénateur avait renoncé au monde et distribué ses biens aux pauvres ; mais il s'était réservé quelque chose pour son usage personnel, car il ne voulait pas embrasser la parfaite humilité du renoncement total, pas plus que la règle commune des monastères. Basile, de sainte mémoire, lui dit alors : "Tu as cessé d'être sénateur, mais tu n'es pas devenu moine."

(Cassien, 7).

11. Un frère dit à l'abbé Pistamon : "Que dois-je faire ? Il m'est pénible de vendre le produit de mon travail manuel."

VI- LE MOINE NE DOIT RIEN POSSEDER

Celui-ci répondit : "L'abbé Sisoès et tous les autres vendaient leurs travaux ; il n'y a aucun mal à cela. Mais quand tu vends, dis d'abord le prix de ta marchandise ; si tu veux le baisser un peu, tu peux le faire, et c'est ainsi que tu trouveras la paix." Le frère reprit : "Si j'ai par ailleurs ce dont j'ai besoin, me conseilles-tu de me soucier encore de travail manuel ?" L'ancien lui répondit : "Même si tu as des ressources, ne néglige pas le travail ; fais-en tant que tu pourras, mais sans agitation."

(Pistamon).

12. Un frère interrogea l'abbé Sérapion : "Père, dis-moi une parole." L'ancien lui répondit : "Que te dirai-je ? tu as pris le bien des veuves et des orphelins, et tu l'as posé sur ta fenêtre." En effet, il l'avait vue pleine de livres.

(Sérapion, 2).

13. On demanda à Synclétique, de bienheureuse mémoire, si la pauvreté était un bienfait. "C'est un très grand bien pour ceux qui en sont capables, répondit-elle, car ceux qui la peuvent supporter souffrent dans leur chair, mais possèdent le repos de l'âme. Une âme forte s'affermir de plus en plus par la pauvreté volontaire : elle ressemble aux vêtements solides qu'on lave et blanchit en les foulant aux pieds et en les tordant fortement."

(Synclétique, 5).

14. L'abbé Hypéréchios a dit : "Le trésor du moine est la pauvreté volontaire. Que ton trésor, ô moine, soit dans le ciel : il y a là pour toi des siècles sans fin de repos."

(Hypéréchios, 6 ; Exhort. ad monachos, 40-41).

15. Un saint homme du nom de Philagrius habitait le désert de Jérusalem et se donnait beaucoup de peine pour gagner son pain. Un jour, pendant qu'il se trouvait au marché pour vendre

le fruit de son travail, quelqu'un perdit une bourse contenant mille pièces d'or. Le vieillard la trouva et resta à l'endroit même, en se disant que celui qui l'avait perdue y reviendrait certainement sans tarder. De fait, l'homme revint, tout affligé. L'ancien le prit à l'écart et lui rendit sa bourse. L'autre lui demanda d'en accepter une partie, mais le vieillard s'y refusa absolument. Il se mit alors à crier : "Venez voir ce qu'a fait un homme de Dieu !" Mais l'ancien s'échappa à la dérobée et sortit de la ville pour n'être pas reconnu et félicité pour cette action.

(*Philagrius*).

16. Un frère demanda à un ancien : "Que dois-je faire pour être sauvé ?" Celui-ci se dépouilla de sa tunique, se ceignit les reins et étendit les mains vers le ciel en disant : "Tel doit être le moine : nu à l'égard des choses matérielles et crucifié face aux tentations et aux épreuves de ce monde."

(*N. 143*).

17. Quelqu'un pria un ancien d'accepter de l'argent pour subvenir à ses besoins, mais il n'en voulait pas, car son propre travail lui assurait le nécessaire. Comme l'autre insistait et le suppliait d'accepter au moins pour les pauvres, l'ancien lui répondit : "Ce serait pour moi une double honte : je recevrais l'aumône sans être dans le besoin et je recueillerais de la vaine gloire en donnant le bien d'autrui."

(*N. 258*).

18. Des grecs vinrent un jour à Ostracine afin de distribuer des aumônes. Ils prirent avec eux les économes de l'église pour qu'ils leur indiquent les pauvres les plus nécessiteux. Les économes les conduisirent d'abord auprès d'un lépreux et ils voulurent lui faire une offrande. Mais celui-ci ne voulut rien recevoir et leur dit : "Vous voyez ces quelques palmes : je les tresse, j'en fait des nattes, et je mange un pain que j'ai gagné." Ensuite on les conduisit à la chambre qu'une veuve occupait avec ses

filles. Ils frappèrent à la porte. L'une des filles accourut ; elle n'avait pas de vêtement ; sa mère était sortie pour son travail, car elle était blanchisseuse. Les grecs donnèrent à la fille un vêtement et de l'argent. Mais l'enfant ne voulut rien accepter, car sa mère venait de lui dire : "Aie confiance, Dieu a bien voulu me faire trouver du travail pour aujourd'hui, et nous aurons de quoi manger." Quand la mère rentra, les grecs la prièrent d'accepter quelque chose, mais elle refusa et leur dit : "J'ai mon Dieu pour veiller à mes besoins, et aujourd'hui vous voudriez me l'enlever ?" Alors, voyant sa foi, ils glorifièrent Dieu.

(*N. 263*).

19. Un généreux inconnu apporta de l'or à Scété et demanda au prêtre de ce désert de le distribuer aux frères. Le prêtre répondit : "Les frères n'en ont pas besoin." Comme ses instances restaient sans effet, le donateur finit par déposer une corbeille remplie d'or à l'entrée de l'église, et le prêtre dit : "Celui qui en a besoin peut en prendre." Mais personne n'y toucha ; certains ne la regardèrent même pas. L'ancien dit alors au bienfaiteur : "Dieu a agréé ton offrande ; va, et donne-la aux pauvres." Et l'homme s'en alla très édifié.

(*N. 259*).

20. Quelqu'un offrit de l'argent à un ancien et lui dit : "Prends cela pour tes dépenses, car te voilà vieux et malade." Il était en effet lépreux. Mais il répondit : "C'est toi qui viens, après soixante ans, m'enlever mon pourvoyeur ? Voilà si longtemps que je suis dans cet état, et je n'ai manqué de rien : Dieu me donne le nécessaire et me nourrit." Et il ne voulut rien accepter.

(*N. 260*).

21. Les anciens racontaient qu'un jardinier travaillait et dépensait en aumônes tout ce qu'il gagnait, ne gardant que le

VI- LE MOINE NE DOIT RIEN POSSEDER

nécessaire pour se nourrir. Au bout d'un certain temps, le démon lui mit ces pensées dans le cœur : "Mets de côté un peu d'argent : tu en auras besoin quand tu seras vieux ou malade." Il se mit donc à thésauriser et remplit une jarre de petites pièces de monnaie. Or il vint à tomber malade : son pied se gangrenait ; il dépensa chez les médecins ce qu'il avait amassé, mais n'en tira aucun profit. Vint ensuite un médecin expérimenté qui lui dit : "Si on ne te coupe pas le pied, tu es perdu." Ils fixèrent donc le jour de l'opération, mais, la nuit qui précédait, l'ancien se mit à réfléchir. Il regretta ce qu'il avait fait et se mit à pleurer : "Seigneur, gémissait-il, souviens-toi de mes bonnes œuvres d'autrefois, quand je travaillais dans mon jardin pour secourir les pauvres." A ces mots, l'Ange du Seigneur se tint devant lui et lui dit : "Où est donc l'argent que tu as mis de côté, et où tu avais placé ton espérance ?" L'ancien comprit la leçon : "Seigneur, j'ai péché, dit-il, pardonne-moi ! Désormais, je ne recommencerai plus." Alors l'Ange lui toucha le pied, qui fut aussitôt guéri. Le matin, l'ancien s'en alla travailler dans son champ. Le médecin vint comme prévu, avec ses instruments, pour lui couper le pied. On lui dit que l'ancien était parti travailler dans son champ. L'autre, étonné, s'y rendit, et le voyant en train de bêcher, glorifia Dieu qui lui avait rendu la santé.

(N. 261).

22. Un frère demanda à un ancien : "Me permets-tu de garder deux pièces d'or pour soigner mes infirmités ?" Le vieillard vit bien que son désir était de les garder ; aussi il lui répondit : "Oui". Rentré dans sa cellule, le frère fut saisi d'inquiétude ; il se demandait : "L'ancien était-il sincère, ou non ?" Il revint trouver le vieillard ; il lui fit une métanie et lui demanda avec instance : "Au nom du Seigneur, dis-moi la vérité, car je suis troublé par mes pensées à cause de ces deux pièces d'or." L'ancien lui répondit : "Je t'ai dit de les garder, car j'ai bien vu que c'était ton désir ; cependant, il n'est pas bon de garder plus que le nécessaire pour son corps. Si tu gardes ces deux pièces d'or, tu mettras en elles ton espérance. Et s'il t'arrive de les perdre, Dieu ne s'occupera plus de toi. Jetons donc nos soucis dans le Seigneur, car c'est lui qui prend soin de nous."

(N. 262).

CHAPITRE VII

DE LA PATIENCE ET DE LA FORCE

1. Le saint abbé Antoine, alors qu'il résidait au désert, tomba dans l'acédie et dans une grande obscurité de pensées ; il dit à Dieu : "Seigneur, je veux être sauvé, mais mes pensées ne me le permettent pas ; que ferai-je dans mon affliction ? Comment serai-je sauvé ?" Un peu plus tard, il se leva et sortit dehors. Il aperçut alors quelqu'un de semblable à lui-même qui était assis et travaillait, puis se levait de son ouvrage et priait ; s'asseyant de nouveau, il tressait une corde et se levait encore pour prier. C'était un ange du Seigneur qui avait été envoyé à Antoine pour sa correction et sa sauvegarde. Il entendit alors l'ange lui dire : "Fais de même et tu seras sauvé !" A ces mots, il fut rempli d'une grande joie et de confiance. Et en agissant ainsi, il opérait son salut.

(Antoine, 1).

2. Un frère interrogea l'abbé Agathon : "J'ai un ordre à exécuter, mais dans un endroit où j'aurai beaucoup à me battre. Je veux bien y aller pour obéir, mais je crains la guerre." L'ancien lui répondit : "A ta place, Agathon accomplirait l'ordre et gagnerait la guerre."

(Agathon, 13)

VII- PATIENCE ET FORCE

3. L'abbé Ammonas disait : "J'ai passé quatorze ans à Scété, priant Dieu jour et nuit de me donner la force de vaincre la colère."

(Ammonas, 3).

4. L'abbé Bessarion disait : "Je suis resté debout sans dormir quarante jours et quarante nuits dans les épines."

(Bessarion, 6).

5. Un frère, qui vivait en anachorète, était dans le trouble. Il se rendit chez l'abbé Théodore de Phermé et lui déclara son agitation. L'ancien lui dit : "Va, aie une âme humble, sois soumis aux autres et vis avec eux." Il partit donc dans la montagne et alla vivre avec d'autres. Il revint ensuite chez l'ancien et lui dit : "Je ne trouve pas davantage le repos en vivant parmi les hommes." L'ancien lui dit : "Si tu ne trouves le repos ni dans la solitude, ni en compagnie des frères, pourquoi donc es-tu venu te faire moine ? N'est-ce pas pour supporter des peines ? Mais dis-moi : depuis combien de temps portes-tu cet habit ?" - "Huit ans," répondit-il. L'ancien reprit : "Crois-moi, voici soixante-dix ans que je le porte, et pas un seul jour je n'ai pu

(Théodore de Phermé, 2).

6. Un frère demanda à l'abbé Théodore : "S'il arrivait brusquement une catastrophe, serais-tu effrayé, Père ?" L'ancien répondit : "Quand bien même le ciel toucherait la terre. Théodore n'aurait pas peur." Il avait en effet demandé à Dieu de lui enlever la peur : d'où la question du frère.

(Théodore de Phermé, 24).

7. On disait de l'abbé Théodore et de l'abbé Lucius de l'Ennaton d'Alexandrie que cinquante ans durant ils se jouèrent de

VII- PATIENCE ET FORCE

leurs pensées (contre la persévérance) en disant : "L'hiver achevé, nous nous en irons." Et lorsque l'été était venu : "A la fin de l'été, nous partirons d'ici." Et ils firent ainsi toute leur vie, en pères dignes d'une mémoire éternelle.

(Théodore de l'Ennaton, 2).

8. L'abbé Pastor racontait de l'abbé Jean le Nain qu'à sa prière, le Seigneur avait éloigné de lui toutes les passions ; il était devenu exempt de soucis, et s'en vint le confier à un ancien : "Regarde, dit-il, un homme en repos et qui n'a plus du tout à combattre." Mais l'ancien répondit : "Allons ! demande au Seigneur d'avoir à te battre, car c'est par là que l'âme progresse." Aussi, lorsque la lutte recommença, l'abbé Jean ne demanda plus qu'elle s'éloigne, mais il suppliait : "Seigneur, donne-moi la patience de supporter ces luttes."

(Jean Kolobos, 13).

9. L'abbé Macaire le Grand vint trouver Antoine à la montagne. Il frappa à la porte. Antoine sortit et lui demanda : "Qui es-tu ?" - "Je suis Macaire", dit-il. Et refermant la porte, Antoine rentra, le laissant là. Mais quand il eut constaté sa patience, il ouvrit et se comporta aimablement à son égard. Il lui dit : "Voilà longtemps que je désirais te voir ; j'ai entendu ta renommée." Le soir venu, l'abbé Antoine fit tremper des palmes pour lui seul. Macaire lui dit : "Veux-tu que j'en fasse tremper pour moi ?" - "Fais-en tremper", répondit Antoine. Macaire en prépara un gros tas et se mit à tresser. S'étant installés le soir, ils parlèrent de ce qui est utile à l'âme, tout en tressant ; chaque tresse était descendue par la fenêtre dans une grotte. Le matin, l'abbé Antoine y alla et vit le tas que formaient les tresses de l'abbé Macaire ; plein d'admiration, il baisa ses mains et dit : "Une grande vertu est sortie de ces mains-là."

(Macaire, 4).

VII- PATIENCE ET FORCE

10. Un jour, Macaire descendit de Scété à Térénuh. Il entra pour dormir dans un temple où des cadavres de païens avaient été ensevelis. Il mit l'un d'eux sous sa tête comme s'il était un oreiller de jonc. Mais les démons furent jaloux de son audace. Pour le terrifier, ils firent semblant d'appeler une femme : "Eh, la dame, disaient-ils, venez au bain avec nous." Un autre démon, comme s'il était lui-même un des morts, répondit de dessous Macaire : "Je ne puis pas, j'ai un voyageur sur moi !" Mais l'ancien n'eut pas peur. Sûr de lui, il apostropha le cadavre en lui disant : "Allons, va-t-en si tu peux !" Ce qu'entendant les démons crièrent à pleine voix : "Tu nous a vaincus !" et, honteux, ils décampèrent.

(Macaire, 13).

11. L'abbé Matoès disait : "Je préfère un travail léger, mais continu, à un travail pénible, mais tout de suite fini."

(Matoès, 1).

12. On raconte que jadis l'abbé Milésios habitait la Perse avec deux disciples, lorsque deux fils de l'empereur sortirent chasser selon leur habitude. Ils tendirent leurs filets sur un espace large de quarante milles, afin de tuer tout ce qui s'y trouverait pris. Or, on y trouva l'ancien et ses deux disciples. A la vue d'un homme velu et comme à l'état sauvage, les deux fils, intrigués, demandèrent : "Es-tu un homme ou un esprit ?" Il répondit : "Je suis un homme, un pécheur ; je me suis retiré pour pleurer mes péchés. J'adore le Fils du Dieu vivant." - "Il n'y a d'autres dieux, dirent-ils que le Soleil, le Feu et l'Eau. Adore-les, et viens offrir des sacrifices pour eux." - "Non, ce sont des créatures, vous vous trompez. Convertissez-vous, je vous en prie ; reconnaissez le vrai Dieu, le Créateur de ces choses-là et de tout le reste." Mais ils se moquèrent de lui : "Un condamné ! Un crucifié ! tu appelles cela le vrai Dieu ?" - "Oui, celui qui a crucifié le péché et tué la mort, j'affirme qu'il est le vrai Dieu." Alors ils le torturèrent avec ses compagnons, et ils essayèrent de les faire sacrifier. Après avoir torturé tant

VII- PATIENCE ET FORCE

et plus les deux frères, ils les décapitèrent. Mais ils continuèrent à torturer l'ancien durant bien des jours. Enfin, selon leur procédé de chasse, ils le placèrent entre eux et lui lancèrent des flèches en se mettant l'un devant et l'autre derrière lui. L'ancien leur dit : "Ainsi, vous vous êtes unis pour tuer un innocent : eh bien, demain, en un instant et à cette heure même, votre mère n'aura plus d'enfants et sera privée de votre affection : vous vous tuerez l'un l'autre de vos propres flèches." Mais ils se moquèrent de ses paroles. Le lendemain, ils sortirent chasser. Un cerf se leva entre eux ; montés sur leurs chevaux, ils prirent la course pour le saisir. Et comme ils lançaient leurs flèches après lui, ils se percèrent l'un et l'autre le cœur et moururent comme l'avait prédit l'ancien.

(Milésios, 2).

13. L'abbé Pastor a dit : "C'est dans la tentation qu'on reconnaît le moine."

(Poemen, 13).

14. L'abbé Pastor raconta que l'abbé Isidore, prêtre de Scété, dit un jour aux frères assemblés : "Mes frères, ne sommes-nous pas venus ici en quête de labeur ? Mais je m'aperçois qu'il n'y a pas de labeur ici. C'est bon ! je prends ma mélote et je m'en vais là où il y a du labeur, et j'y trouverai le repos."

(Poemen, 44).

15. Sainte Synclétique a dit : "Si tu vis dans un coenobium, ne change pas de résidence : cela te serait préjudiciable. Une poule, en effet, qui abandonnerait les œufs qu'elle couve attendrait en vain les poussins : de même, le moine ou la vierge laissent se refroidir et mourir leur foi en s'en allant de place en place."

(Synclétique, 6).

16. Elle a dit également : "Nombreuses sont les embûches de l'ennemi. N'a-t-il pu troubler l'âme par la pauvreté ? il emploie la richesse comme appât ; n'a-t-il pu prévaloir par les outrages et les affronts ? il envoie les louanges et la gloire ; vaincu par la santé, il rend le corps malade ; quand il n'a pu séduire par les plaisirs, il s'efforce de détourner du bon chemin par des peines que l'on n'a pas choisies soi-même : il fait venir de très graves maladies, par une permission divine, pour amener les hommes au découragement et à la négligence, et ainsi ternir leur amour pour Dieu. Il abat le corps par de très fortes fièvres, et le tourmente par une soif intolérable. Si, coupable d'un péché, tu as à supporter tout cela, souviens-toi des peines à venir, du feu éternel, des supplices du jugement, et tu attacheras peu d'importance aux maux présents ; réjouis-toi de ce que Dieu t'a visité ; aie à la bouche cette pieuse parole : "Le Seigneur m'a rudement châtié, mais il ne m'a pas livré à la mort (Ps. 117, 18)." Tu étais du fer, par le feu tu abandonnes ta rouille. Et si tu es juste et que tu tombes malade, tu monteras d'une vertu moindre à une vertu plus grande ; tu étais d'or, mais par le feu tu deviens plus pur. Un ange de Satan est-il donné à ta chair ? (2 Co., 12, 7) exulte, considère à qui tu es devenu semblable : tu as été jugé digne du sort de Paul. Es-tu éprouvé par la fièvre, glacé par les frissons ? (mais) l'Écriture dit : "Nous avons passé par le feu et par l'eau, puis tu nous en as retirés pour nous conduire dans un lieu de rafraîchissement (Ps. 65, 12). Si la première chose t'est advenue, attends aussi la seconde. Tout en pratiquant la vertu, écris-toi avec le saint psalmiste : "Je suis pauvre et souffrant" (Ps. 68, 30). Tu deviendras parfait par cette double détresse, car il dit : "Dans ma détresse, tu m'as mis au large" (Ps. 10, 4, 2). C'est donc surtout par de tels exercices que nous nous entraînons, car nous avons alors l'adversaire devant les yeux."

(Synclétique, 7 ; Vie, 98).

17. Elle a dit également : "Quand les infirmités viennent nous importuner, ne nous attristons pas de ce que la maladie du corps nous empêche de nous tenir debout pour prier et de chanter les psaumes à haute voix. Ces exercices nous étaient utiles pour détruire nos mauvaises tendances ; de même, le

jeûne, le coucher sur la dure, nous étaient imposés pour aller contre nos plaisirs dérégés. Si donc la maladie en émousse l'aiguillon, ces labeurs deviennent superflus. Que dis-je, superflus ? en fait, les symptômes mortels (du péché) sont maîtrisés par la maladie, comme par un remède plus puissant et plus efficace. Car la grande ascèse, c'est de tenir bon dans les maladies en adressant au Seigneur des hymnes d'action de grâces. Si nous perdons la vue, n'en ayons pas trop de chagrin : nous perdons l'organe d'une avidité insatiable, mais nous contemplons des yeux de l'âme la gloire du Seigneur. Si nous devenons sourds, rendons grâces : nous n'entendons plus les vains bruits. Nos mains s'affaiblissent-elles ? mais nous avons celles de l'âme qui sont prêtes à lutter contre l'ennemi. Est-ce le corps entier qui est atteint ? la santé de l'homme intérieur s'accroît."

(Synclétique, 8 ; Vie, 99).

18. Elle a dit également : "Dans le monde, ceux qui ont commis quelque crime, sont jetés en prison malgré eux ; nous devons nous aussi, pour nos péchés, nous réduire en captivité afin que cette punition volontaire nous épargne les châtiments futurs. Lorsque tu jeûnes, ne prétexte pas la maladie (pour y renoncer) car ceux qui ne jeûnent pas ont des maladies semblables. Viens-tu de commencer quelque bien ? ne t'en laisse pas détourner par les obstacles de l'ennemi. Car l'ennemi sera détruit par ta patience. Ainsi en est-il de ceux qui partent en mer et qui, déployant leur voile, trouvent d'abord un vent favorable ; mais ensuite un vent contraire vient à leur rencontre. Les matelots ne jettent pas pour autant leur cargaison à la mer : ils patientent un peu, ou luttent contre la tempête, et reprennent ensuite leur navigation. Nous aussi, lorsque nous rencontrons l'esprit adverse, dressons la croix pour voile, et nous réussissons sans danger la traversée."

(Synclétique, 9 ; Vie, 101-102).

19. On raconte que la bienheureuse abbesse et vierge Sara habita soixante ans près du fleuve, sans jamais s'être penchée pour le regarder.

(Sara, 3).

20. L'abbé Hypéréchios a dit : "Aie sur tes lèvres des hymnes spirituelles : leur continuelle récitation soulagera le poids des tentations qui te viennent. Le voyageur lourdement chargé en est une claire comparaison : en chantant, il oublie la fatigue du chemin."

(*Hypéréchios, Exhort. ad monachos, 137*).

21. L'abbé Hypéréchios a dit : "Nous devons nous armer contre les tentations, car elles arrivent de multiples façons : ainsi leur venue fera voir que nous sommes des gens à toute épreuve."

(*Hypéréchios, Exhort. ad monachos, 105*).

22. Un ancien a dit : "Quand vient la tentation, les ennuis se multiplient de partout pour nous démoraliser et nous faire murmurer. Ainsi, un frère qui vivait aux Cellules, fut tenté : lorsqu'on l'apercevait, personne ne voulait ni le saluer, ni le recevoir chez soi ; avait-il besoin de pain ? personne ne lui en prêtait. Lorsqu'il revenait de la moisson, on ne l'invitait pas à se reconforter à l'église comme c'est l'usage. Un jour, il revint de la moisson pendant la pleine chaleur, et il n'y avait plus de pain dans sa cellule. Mais il rendait gloire de tout cela. Aussi, Dieu, voyant sa patience, le délivra de la guerre des tentations. Et voici que quelqu'un frappa à sa porte, amenant d'Egypte un chameau chargé de pain. A sa vue le frère fondit en larmes et s'écria : "Seigneur, je ne suis donc pas digne de souffrir un peu pour ton nom !" Enfin, la tentation passa, et les frères se mirent à le retenir dans leurs cellules ou à l'église, et ils le reconfortèrent."

(*N. 192*).

23. Un ancien disait : "Nous n'avancions pas, parce que nous ne connaissons pas nos limites et parce que nous n'avons pas de patience dans ce que nous entreprenons : nous voulons avoir la vertu sans aucun travail."

(*N. 297*).

24. "Que dois-je faire, demanda un frère à un ancien, car mes pensées m'empêchent de rester une heure en cellule ?" L'ancien répondit : "Retourne dans ta cellule, mon enfant, restes-y, travaille de tes mains, prie Dieu sans cesse, jette tes soucis en lui, et que personne ne t'induisse à en sortir." Il ajouta : "Un jeune homme qui avait encore son père, désirait se faire moine. Il supplia ardemment son père de le laisser entrer au monastère, mais ce dernier ne voulait pas. Dans la suite, pressé par des amis fidèles, il finit par y consentir à regret. L'adolescent partit et entra dans un monastère ; il y devint moine, accomplissant à la perfection tout le labeur du monastère et jeûnant tous les jours. Il allait même jusqu'à ne rien prendre pendant deux jours, ou à ne manger qu'une seule fois par semaine. Son abbé, qui le voyait, s'en émerveillait et bénissait Dieu de ces jeûnes et de cette ascèse. Peu de temps après, le frère se mit à supplier son abbé : "Mon père, je t'en supplie, laisse-moi aller au désert." - "Mon enfant, lui répondit-il, n'y pense plus, car tu ne peux supporter une telle épreuve, sans compter les tentations et les ruses du démon. A la première tentation, tu ne trouveras là-bas personne pour te consoler du trouble où l'ennemi te jettera." Mais le frère insista pour obtenir cette permission. L'abbé, voyant qu'il ne pouvait plus le retenir, se mit à prier, puis le laissa aller. Le frère demanda : "Père, accorde-moi, je t'en prie, qu'on m'indique le chemin." L'abbé lui adjoignit deux moines du monastère, et ils s'en allèrent ensemble. Ils marchèrent un jour, puis un autre. Accablés par la chaleur, ils s'étendirent par terre. Tandis qu'ils prenaient un peu de sommeil, un aigle les frôla de ses ailes, puis, les devançant, se posa plus loin. Les moines se réveillèrent, virent l'aigle et dirent au frère : "C'est ton ange : lève-toi et suis-le." Le frère leur fit ses adieux et gagna l'endroit où se trouvait l'aigle qui reprit aussitôt son vol pour se poser à un stade de là. Le frère le suivit. L'aigle s'envola à nouveau, se posa un stade plus loin, et ainsi de suite pendant trois heures. Le frère suivit l'aigle jusqu'au moment où celui-ci tourna à droite et disparut. Le frère continua cependant à marcher et aperçut trois palmiers, une source et une petite grotte : "Voilà ; s'écria-t-il l'endroit que le Seigneur m'a préparé." Il entra et y fit son séjour ; il mangeait des dattes et buvait l'eau de la fontaine. Il y demeura six ans solitaire, ne voyant personne. Mais un jour, le diable se présenta sous les apparences d'un vieux moine d'aspect terrible. Sa vue fit peur au

frère ; il se prosterna en oraison. Lorsqu'il se releva, le diable lui dit : "Prions encore, frère." Cela fait, le diable reprit : "Depuis quand es-tu ici ?" - "Depuis six ans." - "Ah ! je suis ton voisin et je n'ai pu savoir avant ces quatre derniers jours que tu habitais là ! Ma cellule est non loin d'ici. Voilà onze ans que je n'en suis pas sorti avant le jour où j'ai appris que tu étais mon voisin ; j'ai pensé : "Allons voir cet homme de Dieu et parlons ensemble du salut de notre âme. Oui, mon frère, nous ne gagnons rien à rester en cellule : car nous ne recevons pas le Corps et le Sang du Christ, et je redoute que nous ne soyons rejetés loin de lui si nous restons éloignés de ce mystère ! mais je sais, mon frère, qu'il existe à trois milles d'ici un monastère où se trouve un prêtre. Allons chaque dimanche, ou toutes les deux semaines, y recevoir le Corps et le Sang du Christ, puis nous reviendrons dans nos cellules." Cette ruse du diable trouva bon accueil auprès du frère. Le dimanche, le diable se présenta donc et lui dit : "Allons, viens, c'est l'heure !" Ils s'en allèrent au dit monastère où se trouvait le prêtre. Après être entrés dans l'église, ils se mirent en prière ; mais lorsque le frère se releva, il ne vit plus celui qui l'avait amené : "Tiens, songea-t-il, où a-t-il pu passer ? Peut-être est-il allé faire ses besoins ?" Il attendit longtemps, mais rien ne vint. Alors, sortant pour le chercher et ne le trouvant pas, il demanda aux frères du monastère : "Où est l'abbé avec qui je suis entré dans l'église ?" Mais ils répondirent : "Nous n'avons vu que toi." Alors le frère comprit que c'était le démon : "Voyez, dit-il, de quelle ruse le diable s'est servi pour me jeter hors de ma cellule ! Mais peu importe, puisque je suis venu pour un bon motif : je vais recevoir le Corps et le Sang du Christ, et je retournerai dans ma cellule." Les cérémonies achevées à l'église, le frère voulut regagner sa cellule ; mais l'abbé du monastère le retint en lui disant : "Nous ne te laisserons pas sortir sans que tu manges avec nous." Il ne rejoignit donc sa cellule qu'après avoir mangé. Le diable se présenta de nouveau sous la forme d'un jeune séculier qui se mit à le dévisager de la tête aux pieds en disant : "Est-ce bien lui ? Non, c'est un autre." Comme il le regardait encore, le frère lui demanda : "Pourquoi me regardes-tu ainsi ?" - "Je vois que tu ne me reconnais pas, répondit l'autre : d'ailleurs, après si longtemps, comment pourrais-tu me reconnaître ? Je suis le fils du voisin de ton père. Ton père n'est-il pas un tel ? Ta mère ne s'appelle-t-elle pas ainsi, et

ta sœur, et toi-même ; les esclaves, ne sont-ils pas tels et tels ? Mais il y a trois ans que ta mère et ta sœur sont mortes. Ton père vient de mourir et a fait de toi son héritier, car il a dit : "Ne dois-je pas laisser mes biens à mon fils, le saint homme qui a quitté le monde pour suivre Dieu ? Je lui laisse tout mon avoir : que celui qui craint le Seigneur et qui sait où est mon fils lui dise de revenir distribuer tout mon bien et le donner aux pauvres pour le salut de mon âme et de la sienne." Beaucoup de gens sont partis à ta recherche sans te trouver. Or, venant ici pour affaire, je t'ai reconnu. Eh bien ! ne tarde plus, viens vendre le tout selon la volonté de ton père." Le frère répondit : "Il n'est pas nécessaire que je revienne dans le monde." - "Si tu ne reviens pas, reprit le diable, cette fortune va se perdre et tu en rendras compte. Quel mal y a-t-il à te demander de revenir comme un bon administrateur donner cet argent aux pauvres et aux malheureux ? Ainsi ce qui sera donné aux nécessiteux ne sera pas dilapidé par ces courtisanes et ces viveurs. Qui t'empêche de revenir faire l'aumône comme le veut ton père et pour sauver ton âme ? Tu reviendras après dans ta cellule ! Pourquoi tarder ?" Le diable finit par persuader le frère et le renvoya dans le monde. Il l'accompagna jusqu'à la ville, puis le laissa. Le frère voulut entrer dans la maison de son père qu'il croyait mort : or son père en sortait, bien vivant, à ce moment ; mais il ne le reconnut pas. Il lui demanda : "Qui es-tu ?" Troublé, son fils ne sut quoi répondre, mais comme son père insistait pour savoir d'où il venait, il répondit, confus : "Je suis ton fils." - "Pourquoi es-tu revenu ?" Honteux de dire la vérité, il dit : "Je suis revenu par amour pour toi : je désirais te voir." Et il resta auprès de lui. Peu de temps après il tomba dans la fornication. Très durement châtié par son père, le malheureux ne se repentit pas et resta dans le monde. Frères, je vous le dis : le moine ne doit jamais sortir de sa cellule à l'instigation d'un autre, pour quoi que ce soit."

25. Des frères demandèrent à l'un des grands anciens du désert : "Père, comment peux-tu tenir bon ici en supportant un tel labeur ?" L'ancien répondit : "Tout le labeur que j'ai supporté depuis que je suis ici ne peut pas se comparer à un seul jour du châtement futur réservé aux pécheurs."

(N. 193).

VII- PATIENCE ET FORCE

26. Un ancien a dit : "Les moines de jadis ne changeaient pas facilement de résidence, sauf dans ces trois cas : s'ils ne pouvaient apaiser, en faisant tout pour le satisfaire, quelqu'un de mal disposé à leur égard ; s'il leur arrivait d'être loués par beaucoup ; enfin s'ils succombaient à une tentation d'impureté."

(N. 194).

27. Un frère demanda à l'abbé Arsène : "Que dois-je faire, Père, car je suis tracassé par cette pensée : Puisque tu ne peux ni jeûner, ni travailler, visite donc au moins les malades ! Cela mérite récompense." L'ancien reconnut là les semences du diable : "Allons, répondit-il, mange, bois, dors ; seulement, ne sors pas de ta cellule." Il savait en effet que la fidélité à la cellule rend le moine tel qu'il doit être. Trois jours après, le frère fut pris d'acédie. Mais trouvant quelques petites palmes, il les fendit, puis le lendemain se mit à en faire une corde. Quand il sentit la faim, il se dit : "Voilà quelques autres petites palmes ; achevons-les, et je mangerai." Cela fait, il se dit encore : "Je vais lire un peu, et puis je mange." Et lorsqu'il eut fait sa lecture : "Récitons quelques petits psaumes, après quoi nous mangerons sans scrupules." Ainsi, Dieu aidant, il progressa peu à peu, jusqu'à devenir tel qu'il devait être ; et prenant de l'assurance sur ses mauvaises pensées, il en triompha.

(N. 195 ; *Arsène*, 11).

28. Un frère demanda à un ancien : "Pourquoi suis-je pris d'acédie quand je me tiens dans ma cellule ?" - Parce que, lui répondit-il, tu n'as pas encore en vue l'espérance de la résurrection, ni les tortures de l'enfer : car alors, ta cellule serait-elle pleine de vers au point que tu en aies jusqu'au cou, tu la supporterais bien et n'éprouverais pas d'acédie."

(N. 196).

29. Les frères suppliaient un ancien de se reposer de ses grands labeurs ; mais il leur répondit : "Croyez-moi, mes en-

VII- PATIENCE ET FORCE

fants, à la vue des grands et magnifiques dons de Dieu, Abraham regretta de n'avoir pas combattu davantage."

(N. 197).

30. Un frère interrogea un ancien : "Mes pensées vagabondent et j'en suis troublé." L'ancien répondit : "Reste dans ta cellule et tes pensées reviendront : lorsqu'une ânesse est attachée, son petit vagabonde de côté et d'autre, mais il revient toujours auprès de sa mère où qu'il aille. De même les pensées de celui qui patiente en cellule pour l'amour de Dieu peuvent bien vagabonder un peu, mais elles reviennent ensuite près de lui."

(N. 198).

31. Un vieillard demeurait dans le désert et ne trouvait de l'eau que fort loin, à douze milles de sa cellule. Un jour qu'il allait en puiser, il perdit courage et se dit : "Pourquoi m'imposer cette fatigue ? Je vais venir habiter près de l'eau." Il venait d'achever ces mots quand, se retournant, il vit quelqu'un le suivre en comptant ses pas. "Qui es-tu ?" lui demanda-t-il. - "Je suis un ange du Seigneur, lui fut-il répondu, et j'ai été envoyé pour compter tes pas et te donner ta récompense." A ces paroles, l'ancien fut réconforté et, animé d'un nouveau zèle, il établit sa cellule encore plus loin de l'eau.

(N. 199).

32. Les pères disaient : "S'il t'arrive une tentation là où tu habites, ne quitte pas ce lieu pendant la tentation : car si tu le quittais, tu trouverais devant toi, partout où tu irais, ce que tu fuyais. Patiente donc jusqu'à ce que la tentation soit passée, afin que ton départ se fasse sans scandale, et ne cause aucun trouble à ceux qui habitent dans ton voisinage."

(N. 200).

33. Un frère qui vivait dans un coenobium était de tempérament inquiet et se mettait facilement en colère. Il se dit un jour : "Je vais m'en aller et habiter tout seul dans un coin ; comme je n'aurai personne à qui parler ni à écouter, je serai dans l'hésychia et ma passion s'apaisera. Il partit donc et alla habiter seul dans une grotte. Mais un jour, après avoir rempli et déposé par terre sa cruche d'eau, celle-ci se renversa subitement. Il la remplit une seconde fois, et elle se renversa de même. Enfin une troisième fois il la remplit, la pose, et elle se renverse. Bouillonnant de colère, il saisit le récipient et le brisa. Revenu à lui, il s'aperçut qu'il avait encore été joué par le démon de la colère, et il se dit : "Je suis pourtant seul, et il m'a vaincu ; retournons donc au coenobium, car le combat, la patience et surtout le secours de Dieu sont nécessaires partout. Il retourna donc d'où il était venu.

(N. 201).

34. Un frère demanda à un ancien : "Père, que dois-je faire : je ne fais rien de ce que doit faire un moine : installé dans le relâchement, je mange, je bois, je dors. De plus, je suis rempli de trouble et au milieu de pensées honteuses ; je passe d'un travail à un autre et d'une pensée à la suivante ?" L'ancien lui répondit : "Pour toi, reste dans ta cellule, fais ton possible sans te troubler. Le peu que tu fais maintenant équivaut aux grands travaux de l'abbé Antoine dans le désert ; j'ai la ferme confiance que celui qui reste tranquille dans sa cellule pour l'amour de Dieu et veille sur sa conscience, se trouvera à l'endroit même où est l'abbé Antoine."

(N. 202).

35. On demandait à un ancien comment le moine zélé pouvait ne pas se scandaliser du retour de certains frères dans le monde ; il répondit : "Le moine doit remarquer comment les chiens chassent le lièvre ; l'un d'eux voit-il un lièvre, il court à sa poursuite ; d'autres chiens qui, dans cette course, n'ont aperçu que leur compagnon, le suivent un peu de temps ; mais la fatigue les fait retourner sur leurs pas. Le chien qui a vu le lièvre continue seul, jusqu'à ce qu'il l'ait atteint ; la direction

de sa course n'est pas modifiée parce que les autres sont retournés en arrière ; précipices, taillis ou buissons, il n'en a cure ; il s'écorche pourtant et se blesse de temps en temps aux épines ; mais il n'aura de repos qu'il ne l'ait attrapé. Tel doit être le moine, et celui qui cherche le Christ Seigneur : il garde sans cesse les yeux fixés sur la croix et passe par-dessus les scandales qu'il rencontre, jusqu'à ce qu'il parvienne au Crucifié."

(N. 203).

36. Un ancien a dit : "Un arbre ne peut fructifier s'il est trop souvent transplanté ; de même, le moine qui se déplace de lieu en lieu ne peut donner de fruit."

(N. 204).

37. Un frère qui était harcelé par la pensée de quitter le monastère s'en ouvrit à son abbé. Celui-ci lui répondit : "Reste dans ta cellule, donne ton corps en gage aux murs de ta cellule et n'en sors pas. Ne te préoccupe plus de cette pensée. Que ton esprit pense ce qu'il veut, mais ne fais pas sortir ton corps de ta cellule."

(N. 205).

38. Un ancien a dit : "La cellule du moine est la fournaise de Babylone où les trois enfants trouvèrent le Fils de Dieu ; elle est encore la colonne de nuée d'où Dieu parla à Moïse."

(N. 206).

39. Pendant neuf ans un frère fut tourmenté par le désir de quitter le coenobium. Chaque jour, il préparait sa mélote comme pour partir, et, quand le soir tombait, il se disait : "Demain, je pars d'ici !" Mais le matin, il se disait : "Faisons-nous violence et restons ici aujourd'hui pour le Seigneur." Il fit cela jour après jour pendant neuf ans, et ensuite le Seigneur éloigna de lui cette tentation et il eut la paix.

(N. 207).

40. Un frère succomba à une tentation, et, dans son abattement, abandonna la règle monastique. Lorsqu'il voulut poser à nouveau les bases d'une observance régulière, son abattement l'en empêcha : "Quand serai-je comme j'étais ?", se disait-il. Découragé, il ne faisait rien pour recommencer à vivre en moine. Alors, il se rendit chez un ancien et lui conta son histoire. L'ancien, informé de son état, lui donna cet exemple : "Un homme avait une propriété qui par sa négligence devint inculte et se remplit de chardons et d'épines. Voulant ensuite la cultiver, il dit à son fils : "Va défricher cette terre." Le fils s'y rendit. Mais à la vue de la multitude des chardons et des épines qui avaient poussé là, il se découragea. "Quand donc arriverai-je à nettoyer et défricher tout cela ?" se disait-il. Alors il se coucha par terre, et s'endormit. Ainsi fit-il pendant bien des jours. Mais le père vint voir le travail. Constatant que le fils n'avait rien fait, il lui demanda : "Pourquoi n'as-tu rien fait jusqu'à présent ?" - "Père, répondit le jeune homme, lorsque je suis venu travailler, la vue de ce foisonnement de chardons et d'épines m'a dégoûté d'entreprendre la tâche. Dans mon abattement, je me suis couché par terre et j'ai dormi." - "Mon enfant, reprit le père, fais donc chaque jour l'étendue de la place que tu occupes en te couchant par terre. Ton travail s'agrandira ainsi peu à peu, sans que tu perdes courage. Le jeune homme fit comme on lui avait dit, et en peu de temps la propriété fut défrichée. "Toi aussi, mon frère, fais-en un peu à la fois et tu ne te décourageras pas : Dieu te rétablira par sa grâce en ton premier état." Le frère s'en alla sur ces paroles. Avec une grande patience, il persévéra à faire comme l'ancien le lui avait appris. Ainsi il trouva la paix par la grâce du Christ.

(N. 208).

41. Un ancien était souvent malade. Mais une année, n'ayant rien eu, il fut accablé de chagrin et se mit à pleurer : "Dieu m'a abandonné, disait-il, il ne m'a pas visité."

(N. 209).

42. Un ancien racontait ceci : "Un frère fut tenté autrefois par ses pensées pendant neuf ans, à tel point que dans son anxiété il désespéra de son salut et se condamnait lui-même : "J'ai perdu mon âme, et puisque je suis mort, je retourne dans le monde." Et comme il s'en allait, il entendit une voix sur le chemin : "Les tentations que tu as supportées pendant neuf ans étaient tes couronnes. Reviens donc où tu étais, et je te délivrerai de tes mauvaises pensées." Le frère comprit alors que l'on ne doit pas désespérer pour les pensées qui surviennent : ces pensées nous procurent plutôt des couronnes, pourvu que nous les supportions comme il faut."

(N. 210).

43. Un vieillard qui vivait dans une grotte, en Thébaïde, avait un disciple de vertu éprouvée. L'ancien avait l'habitude, vers le soir, d'instruire son disciple, et il lui enseignait ce qui lui était utile pour son âme. Après lui avoir donné ses avis, il récitait la prière, puis l'envoyait prendre son sommeil. Un jour, de pieux séculiers qui connaissaient la grande ascèse de l'ancien vinrent le trouver, puis s'en allèrent après avoir reçu ses encouragements. Le soir, après les offices et quand ils furent partis, le vieillard se mit à exhorter et à instruire le frère comme de coutume, mais, tout en parlant, il s'endormit. Le frère attendit patiemment le réveil de l'ancien pour qu'il fasse la prière habituelle. Mais l'ancien ne se réveillait pas ; après avoir longtemps patienté, le disciple fut assailli par la pensée de s'en aller dormir sans avoir reçu la permission ; mais il se fit violence, résista à cette pensée et ne s'en alla pas. Une seconde fois, l'envie d'aller dormir le reprit, mais le frère tint bon. Cela lui arriva jusqu'à sept fois, et il résistait toujours à sa pensée. La moitié de la nuit s'était écoulée quand le vieillard se réveilla ; il trouva son disciple assis auprès de lui. "Tu es resté jusqu'à maintenant sans t'en aller ?" lui dit-il. - "Mais oui, Père, tu ne m'avais pas renvoyé." - "Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?" - "Je n'ai pas osé te secouer de peur de t'ennuyer." Ils se levèrent donc et commencèrent à dire les matines. La prière finie, l'ancien laissa aller son disciple. Quand il fut seul, il eut une extase : il vit un trône installé à la place d'honneur, et sur ce trône sept couronnes. L'ancien interrogea celui qui lui montrait cela : "Pour

qui sont-elles ?" demanda-t-il ; on lui répondit : "C'est la place et le trône que Dieu a donné à ton disciple à cause de sa conduite : il a mérité cette nuit sept couronnes." A ces mots, l'ancien fut surpris. Tout tremblant, il appela son disciple et lui demanda : "Dis-moi donc ce que tu as fait cette nuit ?" Et l'autre répondit : "Père, pardonne-moi, mais je n'ai rien fait." L'ancien, pensant qu'il n'avouait rien par humilité, insista : "Sois bien sûr de ceci : je ne prendrai pas de repos avant que tu ne m'aies dit ce que tu as fait ou pensé cette nuit." Mais le frère n'avait pas conscience d'avoir fait quoique ce soit, et, ne trouvant rien à répondre, il dit au vieillard : "Père, pardonne-moi, mais je n'ai rien fait, à part ceci : j'ai eu sept fois envie de m'en aller dormir, mais je ne suis pas parti, car tu ne m'avais pas renvoyé comme d'habitude." Le vieillard comprit tout de suite que Dieu lui avait donné une couronne chaque fois qu'il avait résisté à ses pensées. Il n'en dit rien au frère, car il y allait du bien de son âme ; mais il raconta ce qui s'était passé aux pères spirituels pour nous faire connaître que Dieu nous donne une couronne même pour des pensées sans grande importance. Il est bon de se faire violence pour Dieu ; c'est ce qui est écrit : "Le royaume de Dieu se laisse faire violence, et ce sont les violents qui s'en emparent" (Mt., 11, 12).

(N. 211).

44. Un ancien des Cellules tomba malade ; il vivait en anachorète, et, comme il n'avait personne pour le servir, il se levait pour manger ce qu'il avait dans sa cellule. Il fit cela pendant un certain temps et personne ne vint le visiter. Au bout de trente jours, comme personne ne venait, Dieu envoya un ange pour le servir. Il en était ainsi depuis sept jours quand les pères se souvinrent de l'ancien : "Allons voir, se disaient-ils, si l'ancien n'est pas tombé malade." Ils frappèrent en arrivant, et l'ange s'en alla. Alors l'ancien se mit à crier de l'intérieur : "Frères, partez d'ici !" Mais ils poussèrent la porte, entrèrent, et demandèrent à l'ancien pourquoi il criait. Le vieillard leur répondit : "Depuis trente jours, je suis tourmenté par mes infirmités, et personne ne m'a visité. Voici une semaine que le Seigneur a envoyé un ange pour me soigner, et cet ange est parti à votre arrivée." Sur ces paroles, il s'endormit dans la paix. Pleins d'admi-

ration, les frères glorifièrent Dieu et dirent : "Le Seigneur n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui."

(N. 212).

45. Un ancien a dit : "S'il te survient des infirmités corporelles, ne te décourage pas. Car si le Seigneur veut affaiblir ton corps, qui es-tu pour le prendre mal ? Ne s'occupe-t-il pas de toi en toute occasion ? Peux-tu vivre sans lui ? Sois donc patient et prie-le de te donner ce qui t'est utile, à savoir de faire sa volonté et de rester patient, en mangeant ce qu'on te donne par charité."

(N. 213).

46. Un frère raconta ceci : "Quand j'étais à Oxyrynque, des pauvres vinrent un samedi soir pour recevoir l'agape. Ils dormirent sur place ; l'un d'eux ne possédait qu'une natte ; il en avait placé une partie sous lui et se couvrait avec le reste, car il faisait grand froid. Comme il sortait pour faire ses besoins, je l'entendis soupirer et se plaindre du froid, mais il se consolait en disant : "Seigneur, je te rends grâce ! Combien y a-t-il de riches en prison, chargés de fers ou les pieds au cep, qui ne peuvent même pas faire leurs besoins tranquillement. Mais moi, je suis comme l'empereur ! j'étends mes pieds et je me promène où il me plaît." Pendant qu'il prononçait ces mots, je me tenais debout, en l'écoutant. Je suis alors rentré pour aller raconter cela aux frères qui en furent très édifiés."

(N. 214).

47. Un frère interrogea un ancien : "S'il m'arrive des difficultés dans un endroit où je n'aie personne en qui j'ai pleine confiance pour lui découvrir mon trouble, que dois-je faire ?" L'ancien lui répondit : "Aie confiance en Dieu, car il enverra son ange et sa grâce. Il sera lui-même ta consolation si tu le pries avec amour." Puis il ajouta : "J'ai entendu dire, qu'il était arrivé à Scété une histoire de ce genre : il y avait là un

moine qui souffrait de tentations. Comme il n'avait aucune personne qui lui inspirât pleine confiance, à qui il pût les dévoiler, il avait préparé sa mélote un soir pour s'en aller. Mais la nuit même, la grâce divine lui apparut sous l'aspect d'une vierge, et elle l'encourageait en lui disant : "Ne t'en va pas, mais reste ici avec moi. Aucun mal n'est sorti de ce que tu as entendu." Sur la foi de ces paroles, le moine resta, et aussitôt son cœur fut guéri."

(N. 215).

IL NE FAUT RIEN FAIRE POUR ÊTRE VU

1. L'abbé Antoine entendit raconter qu'un jeune moine avait fait un miracle en chemin : ayant vu quelques anciens qui faisaient route et se trouvaient fatigués, il avait ordonné à des onagres de venir et de les porter jusque chez Antoine. Les anciens racontèrent eux-mêmes le fait à l'abbé Antoine, qui répliqua : "A mon avis, ce moine ressemble à un navire surchargé de richesses, mais j'ignore s'il pourra parvenir jusqu'au port." Peu après, l'abbé Antoine se mit tout à coup à pleurer et à se lamenter en s'arrachant les cheveux. A cette vue, ses disciples lui demandèrent : "Père, pourquoi pleures-tu ?" - "Une grande colonne de l'Eglise vient de tomber," répondit-il. Il parlait de ce jeune moine. Puis-il ajouta : "Allez chez lui et voyez ce qui est arrivé." Les disciples partirent et trouvèrent le moine assis sur une natte et pleurant son péché ; lorsqu'il vit les disciples de l'ancien, il leur dit : "Dites à l'ancien de prier Dieu de m'accorder seulement dix jours, et j'espère pouvoir réparer." Mais cinq jours après, il était mort.

(Antoine, 14).

2. Des moines firent l'éloge d'un frère devant l'abbé Antoine. Quand il vint le voir, l'ancien voulut l'éprouver pour voir s'il supportait l'injure ; reconnaissant que non, il lui dit : "Tu ressembles à une maison qui a une belle façade, mais qui, par derrière, est cambriolée par les voleurs."

(Antoine, 15).

3. On disait de l'abbé Arsène et de l'abbé Théodore de Phermé qu'ils détestaient par-dessus tout les honneurs. Arsène n'allait pas facilement au-devant d'un visiteur. L'abbé Théodore y allait, lui, mais il était comme une épée.

(Arsène, 31).

4. Le prêtre Euloge avait été disciple de l'archevêque Jean. C'était un ascète qui ne rompait le jeûne que tous les deux jours, et à certaines époques il le poursuivait toute la semaine. Il ne mangeait que du pain et du sel. A cause de cela, il était loué par les hommes. Un jour il alla à Panepho chez l'abbé Joseph, pensant trouver chez lui une plus grande austérité. L'ancien le reçut joyeusement et lui fit préparer ce qu'il avait, pour lui témoigner son affection. Mais les disciples d'Euloge lui dirent : "Le prêtre ne mange que du pain et du sel." Joseph continua de manger sans rien dire. Euloge et ses disciples restèrent trois jours en cet endroit sans entendre les disciples de Joseph prier ni psalmodier, car leur œuvre spirituelle s'accomplissait dans le secret ; ils s'en allèrent mal édifiés. Or, par une disposition divine, le brouillard se leva, les voyageurs se trompèrent de chemin et retournèrent chez l'ancien. Avant de frapper à la porte, ils entendirent les frères qui psalmodiaient ; ils attendirent longtemps en écoutant, puis ils frappèrent et l'ancien les reçut de nouveau avec joie. Les disciples d'Euloge prirent une cruche et lui offrirent à boire, car il faisait chaud : mais c'était un mélange d'eau de mer et d'eau du fleuve, et Euloge ne put la boire. Rentrant en lui-même, Euloge se prosterna devant l'ancien, voulant avoir la clé de sa manière de vivre : "Qu'est-ce que cela veut dire, Père ? lui dit-il ; vous ne psalmodiez pas auparavant, et vous avez commencé après notre départ ; ensuite, lorsque j'ai voulu boire je n'ai trouvé que de l'eau salée ?" L'ancien lui répondit : "Le frère est un peu dérangé ; il a dû se tromper et la mélanger par erreur à de l'eau de mer." Mais Euloge insista, car il voulait connaître la vérité. L'ancien finit par lui dire : "Cette petite coupe de vin était ce que la charité avait préparé ; cette eau est la boisson ordinaire des frères." C'est ainsi que l'ancien lui apprit le discernement des pensées et détourna son esprit de toutes les considérations humaines. Euloge se mit donc à faire comme

tout le monde et mangeait tout ce qu'on lui présentait. Il apprit à agir lui aussi en secret. A la fin, il dit à l'ancien : "Il n'y a pas de doute : vos œuvres sont sans hypocrisie."

(Euloge).

5. L'abbé Zénon, le disciple de l'abbé Sylvain, disait : "Ne demeure jamais dans un lieu célèbre, ne réside pas avec un homme de grande réputation, et ne fais pas de fondations à la cellule que tu te construis."

(Zénon, 1).

6. Un frère vint chez l'abbé Théodore de Phermé et trois jours durant le supplia de lui dire une parole ; mais l'autre ne lui répondit pas et le frère s'en alla tout triste. Le disciple de Théodore dit alors à celui-ci : "Père, pourquoi ne lui as-tu rien dit ? Il s'en va tout triste." - "Crois-moi, lui répondit l'ancien ; je ne lui ai rien dit, car c'est un trafiquant qui veut se faire de la gloire avec les paroles des autres."

(Théodore de Phermé, 3).

7. Un frère interrogea l'abbé Théodore : "Veux-tu me permettre, Père, de ne pas prendre de pain pendant quelques jours ?" L'ancien lui répondit : "Tu feras là une bonne chose ; moi aussi, j'ai fait de même." Le frère ajouta : "Je vais donc porter quelques pois au moulin pour en faire de la farine." L'abbé Théodore reprit : "Si tu vas au moulin, fais-toi du pain. Mais est-il besoin d'y aller ?"

(Théodore de Phermé, 7).

8. Un frère vint trouver l'abbé Théodore ; il se mit à lui parler et à discuter de choses dont il n'avait pas encore l'expérience. L'ancien lui dit : "Tu n'as pas encore trouvé de navire, tu n'y as pas placé tes bagages, et avant d'avoir commencé la

navigation, te voilà déjà parvenu à la ville où tu voulais aller. Quand tu auras pratiqué ce dont tu veux m'entretenir, tu pourras en parler."

(Théodore de Phémé, 9).

9. L'abbé Cassien a raconté qu'un frère alla trouver l'abbé Sérapion. Celui-ci l'invita à réciter la prière d'usage ; le frère refusa : il se disait pécheur, indigne même de porter l'habit monastique. L'ancien voulut lui laver les pieds ; avec les mêmes protestations, il s'y refusa absolument. Alors l'ancien le fit manger et lui fit charitablement cette remarque : " Mon enfant, si tu veux faire des progrès, reste dans ta cellule, veille sur toi-même et applique-toi à ton travail manuel, car il est meilleur pour toi de ne pas bouger que de sortir." A ces mots, le frère s'irrita et changea de visage, si bien qu'il ne pouvait le cacher à l'ancien. L'abbé Sérapion lui dit donc : " Jusqu'ici tu disais : " Je suis un pécheur ", et tu te déclarais indigne de vivre ; mais parce que je t'ai averti charitablement, pourquoi t'irriter à ce point ? Si tu veux devenir vraiment humble, apprends à supporter courageusement ce que tu as à subir de la part des autres, et ne parle pas pour ne rien dire." En entendant cela, le frère fit une métanie devant l'ancien, puis il s'en alla avec grand profit.

(Sérapion, 4).

10. Un jour le gouverneur de la province entendit parler de l'abbé Moïse et s'en alla à Scété pour le voir. On annonça à l'ancien sa venue, mais il s'enfuit dans le marais. Le gouverneur avec sa suite, le rencontra : " Vieillard, demanda-t-il, dis-nous où est la cellule de l'abbé Moïse." Et celui-ci de répondre : " Pourquoi voulez-vous le voir ? C'est un fou et un hérétique !" Le gouverneur vint à l'église et dit aux clercs : " J'ai entendu parler de l'abbé Moïse et je suis venu pour le voir. Mais nous avons rencontré un vieillard qui allait en Egypte ; nous lui avons demandé où était la cellule de l'abbé Moïse, et il nous a répondu : " Pourquoi le cherchez-vous ? c'est un fou et un hérétique !" A ces mots les clercs furent navrés et lui demandèrent : " Comment

était l'ancien qui vous a dit cela de ce saint homme ?" - " C'était un vieillard, grand, noir de peau et portant des vêtements très usés, " répondirent les arrivants. - " Mais, dirent les clercs, c'est l'abbé Moïse lui-même ! C'est parce qu'il ne voulait pas vous recevoir qu'il vous a parlé de la sorte. Le gouverneur s'en alla très édifié.

(Moïse, 8).

11. Un frère interrogea l'abbé Matoes : " Si je vais demeurer quelque part, comment devrai-je m'y comporter ? " L'ancien lui répondit : " Où que tu habites, ne cherche pas à te faire une renommée en quoi que ce soit, par exemple en disant : " Je ne vais pas à l'assemblée des frères " ; ou bien : " Je ne mange pas de telle et telle chose ". Ces pratiques te donneront un renom sans consistance, et ensuite tu auras bien des ennuis, car les hommes accourent là où ils entendent dire que se trouvent de semblables choses."

(Môtios, 1).

12. L'abbé Nistéros le Grand marchait dans le désert avec un frère. Ils aperçurent un serpent et prirent la fuite. " Tu as peur, Père, toi aussi ? " lui dit le frère. - " Je n'ai pas peur, mon enfant, lui répondit l'ancien, mais il m'est bon d'avoir pris la fuite à la vue du serpent, car, comme cela, je n'ai pas eu à mettre en fuite le démon de la vaine gloire."

(Nistéros, 1).

13. Le gouverneur de la province voulut un jour voir l'abbé Pastor, mais celui-ci n'y consentait pas. Pour parvenir à ses fins, ce juge fit arrêter le fils de sa sœur comme un malfaiteur et le jeta en prison ; puis il fit savoir qu'il le relâcherait si l'ancien venait lui demander sa délivrance. La mère de l'enfant s'en alla chez son frère, l'abbé Pastor, et se mit à pleurer devant sa porte ; mais lui ne répondit rien. Sous le coup du chagrin, elle se mit à lui faire des reproches : " Si tu as un cœur de bronze,

disait-elle, et si aucune compassion ne t'émeut plus, aie du moins pitié de ton propre sang." Mais il lui fit répondre que Pastor n'avait pas eu d'enfant. Là-dessus, sa sœur s'en alla. Ayant appris la chose, le gouverneur fit savoir : "Il n'a qu'un mot à dire, et je le relâcherai." Mais l'ancien lui fit répondre : "Examine la cause selon la loi. S'il a mérité la mort, qu'il meure. S'il ne l'a pas méritée, fais comme tu voudras."

(*Poemen, 5*).

14. L'abbé Pastor a dit : "Que ton cœur apprenne à observer ce que ta langue apprend aux autres."

Il a dit encore : "Les hommes, lorsqu'ils parlent, veulent paraître parfaits ; dans la pratique de leurs dires, ils le sont moins."

(*Poemen, 63 et 56*).

15. L'abbé Adelphios, qui fut évêque de Nilopolis, s'en alla un jour rendre visite à l'abbé Sisoès, sur la montagne. Lorsqu'il fut sur le départ, Sisoès le fit manger dès le matin avec ses disciples ; or c'était jour de jeûne. On était en train de préparer la table, quand des frères frappèrent à la porte. Sisoès dit alors à son disciple : "Donne-leur un peu de bouillie, car ils sont fatigués." L'abbé Adelphios intervint : "Fais-les attendre un peu, pour qu'ils ne racontent pas que l'abbé Sisoès mange dès le matin." L'ancien le regarda, surpris, puis dit à son disciple : "Si, va leur en donner." Quand ils virent la bouillie, les frères lui demandèrent : "Vous avez des hôtes ? Est-ce que l'ancien mange avec vous ?" - "Mais oui, répondit l'autre. Ils s'attristèrent et se mirent à dire : "Que Dieu vous pardonne d'avoir laissé l'ancien manger à cette heure-ci ! Ne savez-vous donc pas qu'il va expier pendant bien des jours ?" A ces mots l'évêque fit une métanie devant l'ancien et lui dit : "Père, pardonne-moi, j'ai pensé à la façon des hommes ; mais toi, tu as agi selon Dieu." L'abbé Sisoès lui répondit : "Si la gloire de l'homme ne vient pas de Dieu mais des hommes, elle n'a aucune consistance."

(*Sisoès, 15*).

16. L'abbé Ammon de Raïthou interrogea l'abbé Sisoès : "Quand je lis les Ecritures, je me préoccupe de préparer un discours soigné pour pouvoir répondre aux questions." L'ancien lui répondit : "Ce n'est pas nécessaire : tâche plutôt d'acquérir le don de la parole par la pureté du cœur, et tu seras délivré de ce souci."

(*Sisoès, 17*).

17. Un jour le gouverneur de la province vint voir l'abbé Simon. Mais celui-ci, dès qu'il le sut, prit la courroie qui lui servait de ceinture et grimpa dans un palmier qu'il se mit à émonder. Les visiteurs s'approchèrent et lui demandèrent : "Où est l'ancien qui habite dans cette solitude ?" - "Il n'y a pas d'anachorète ici", répondit-il. Sur cette réponse, le gouverneur s'éloigna.

(*Simon, 1*).

18. Une autre fois, un autre gouverneur vint le voir. Les clercs le devancèrent en disant : "Père, prépare-toi, car le gouverneur a entendu parler de toi et vient te demander ta bénédiction." Il répondit : "Bien, je vais me préparer." Il se revêtit de son sac, et, prenant du pain et du fromage, il s'assit à l'entrée de sa cellule et se mit à manger. Le gouverneur arriva avec une escorte ; quand ils le virent, ils se moquèrent de lui en disant : "Est-ce là cet anachorète dont nous avons entendu dire tant de choses ?" Et aussitôt, ils firent demi-tour pour s'en retourner chez eux.

(*Simon, 2*).

19. Sainte Synclétique a dit : "Un trésor est pillé sitôt qu'il est découvert ; de même, la vertu est ruinée dès qu'elle devient de notoriété publique. En effet, de même que le feu fait fondre la cire, de même la louange fait perdre à l'âme sa vigueur et son énergie."

(*Synclétique, S. 3*).

VIII- NE RIEN FAIRE POUR ETRE VU

20. Elle a dit aussi : "Il est impossible d'être à la fois foin et grain ; de même, il est impossible à qui possède la gloire du monde de produire du fruit pour le ciel."

(Synclétique, S. 4).

21. Un jour de fête aux Cellules, les frères mangeaient ensemble dans l'église. L'un d'eux dit à celui qui servait : "Moi, je ne mange rien de cuit ; je ne prends que du sel (avec le pain)." Le servant en appela un autre et lui dit devant tout le monde : "Ce frère-ci ne mange pas de ce qui est cuit ; apporte-lui du sel." Alors, un ancien se leva pour dire : "Il aurait mieux valu pour toi manger aujourd'hui de la viande dans ta cellule, que de t'entendre dire cela en présence de tant de frères."

(N. 256).

22. Un frère, grand ascète et ne mangeant pas de pain, se rendit chez un ancien. Fort à propos, d'autres pèlerins arrivèrent aussi. L'ancien fit pour eux un peu de bouillie. Tandis qu'ils se mettaient à manger, l'ascète, lui, prit un seul pois chiche trempé et le mangea. Après le repas, l'ancien prit le frère à part et lui dit : "Frère, lorsque tu vas chez quelqu'un, ne fais pas l'étalage de ta pratique : si tu tiens à la garder, reste dans ta cellule et n'en sors jamais." Le frère se rendit aux paroles de l'ancien et se conforma aux usages communs quand il se trouvait avec des frères.

(N. 257).

23. Un ancien a dit : "Le souci de plaire aux hommes fait perdre tout embonpoint spirituel, et vous laisse décharné."

24. Un ancien a dit : "Ou bien il te faut fuir complètement les hommes, ou bien il faut te moquer du monde et des hommes qui sont dans le monde, et faire le fou en bien des cas."

(N. 320).

CHAPITRE IX

IL NE FAUT JUGER PERSONNE

1. Il arriva à un frère du monastère de l'abbé Elie de succomber à une tentation : mis à la porte, il partit à la montagne trouver l'abbé Antoine. Il demeura près de lui quelque temps, puis Antoine le renvoya au monastère d'où il venait. Mais lorsque les frères le virent, ils l'expulsèrent de nouveau. Le frère retourna chez l'abbé Antoine et lui dit : "Père, ils n'ont pas voulu me recevoir." L'ancien leur fit dire : "Un navire a fait naufrage en mer et a perdu sa cargaison. Il a regagné péniblement la terre, et vous, vous voulez submerger ce navire qui a atteint le rivage sain et sauf !" Quand ils surent que c'était l'abbé Antoine qui leur renvoyait le frère, ils le reçurent aussitôt.

(Antoine, 21).

2. Un frère avait péché et le prêtre lui ordonna de sortir de l'église. Mais l'abbé Bessarion se leva et sortit avec lui, en disant : "Moi aussi, je suis pécheur."

(Bessarion, 7).

3. L'abbé Isaac de Thèbes vint un jour dans un coenobium. Voyant un frère commettre une faute, il le jugea. A son retour au désert, un ange du Seigneur vint se tenir devant la porte de

sa cellule et lui dit : "Non, je ne te laisserai pas entrer !" L'ancien lui en demanda la raison. L'ange lui répondit : "Dieu m'a envoyé pour te dire : Où m'ordonnes-tu d'envoyer ce frère coupable que tu as jugé ?" Aussitôt Isaac fit une métanie en disant : "J'ai péché, pardonne-moi !" Et l'ange lui dit : "Lève-toi, Dieu t'a pardonné ; mais garde-toi à l'avenir de ne jamais juger personne avant que Dieu ne l'ait fait lui-même."

(Isaac de Thèbes).

4. Un frère de Scété commit un jour une faute. Les anciens tinrent conseil et envoyèrent demander à l'abbé Moïse de venir. Mais il refusa. Le prêtre chargea donc quelqu'un d'aller lui dire : "Viens, car tous les frères t'attendent." Il se leva, pris une corbeille percée qu'il remplit de sable, et s'en vint en la portant sur son dos. Les frères, sortant à sa rencontre, lui dirent : "Qu'est-ce que cela, Père ?" Et l'ancien de leur répondre : "Mes péchés s'écoulent derrière moi, et je ne les vois pas ; et moi, aujourd'hui, je viens juger les péchés d'autrui ?" En l'entendant, les frères ne dirent plus rien et pardonnèrent au coupable.

(Moïse, 2).

5. L'abbé Joseph demanda à l'abbé Pastor : "Dis-moi comment devenir moine ?" L'ancien lui répondit : "Si tu veux trouver le repos en ce monde et dans l'autre, en toute occasion pose-toi cette question : "Qui suis-je ?" Et ne juge personne."

(Joseph de Panépho, 2).

6. Un frère interrogea encore l'abbé Pastor en disant : "Si je vois une faute de mon frère, est-il bien de la cacher ?" L'ancien lui répondit : "Chaque fois que nous cachons le péché de notre frère, Dieu cache aussi le nôtre ; et chaque fois que nous dénonçons les fautes de nos frères, Dieu dénonce les nôtres de la même façon."

(Poemen, 64).

7. Un jour, dans un coenobium un frère commit une faute. Dans les parages vivait un anachorète, qui depuis longtemps n'était pas sorti de sa retraite. L'abbé du monastère alla le voir pour lui parler de ce frère coupable. L'anachorète dit : "Chasse-le". On chassa donc le frère qui alla se réfugier dans un ravin pour y pleurer. Vinrent à passer d'autres frères qui se rendaient chez l'abbé Pastor. Ils l'entendirent pleurer dans le ravin, descendirent près de lui et le trouvèrent plongé dans une profonde tristesse. On l'invita à se rendre chez l'ancien, mais il refusa en disant : "Je mourrai ici." Les frères se rendirent chez l'abbé Pastor et lui racontèrent la chose. Il les pria de retourner près du frère et de lui dire : "L'abbé Pastor t'appelle." Le frère se mit en route. A la vue de son chagrin, l'ancien se leva, l'embrassa et l'invita aimablement à manger. Il envoya ensuite chez l'anachorète un de ses disciples avec mission de lui dire : "Voilà bien des années que je désire te voir, car on m'a parlé de toi ; mais notre commune paresse nous a empêchés de nous rencontrer. Mais à présent, c'est la volonté de Dieu, voici une occasion. Donne-toi donc la peine de venir jusqu'ici, pour que nous puissions nous voir." Jamais en effet il ne quittait sa cellule. En recevant ce message, l'anachorète se dit : "Si l'ancien n'avait eu quelque révélation de Dieu à mon sujet, il ne m'aurait pas fait chercher." Il se leva donc et s'en alla le trouver. Après s'être salués réciproquement avec joie, ils s'assirent et l'abbé Pastor commença ainsi : "Deux hommes habitaient au même endroit, et chacun avait un mort dans sa maison. Mais l'un d'eux laissa son mort pour venir pleurer celui de l'autre." A ces mots, l'ancien se repentit et se souvint de ce qu'il avait fait. Il répondit : "Pastor, tu es là-haut dans le ciel, et moi, je suis bien bas, sur la terre !"

(Poemen, 6).

8. Un frère interrogea l'abbé Pastor en disant : "Que faire, car lorsque je suis en cellule, je sens le courage me manquer ?" Le vieillard lui dit : "Ne méprise personne, ne juge personne, ne dis de mal de personne, alors, Dieu te donnera le repos et ta vie en cellule sera sans trouble."

9. Les pères de Scété se réunirent un jour pour parler d'un frère qui avait péché ; l'abbé Pior, cependant, se taisait. Finalement, il se leva, sortit, prit un sac qu'il remplit de sable et le mit sur ses épaules. Il mit aussi du sable dans une toute petite corbeille qu'il tenait devant lui. Aux pères qui lui demandaient ce que cela signifiait, il répondit : "Ce sac qui contient beaucoup de sable, ce sont mes péchés ; et comme ils sont nombreux, je les ai placés sur mon dos pour n'avoir ni à m'en attrister ni à les pleurer. Quant à ce peu de sable, ce sont les péchés de ce frère ; j'y applique toute mon attention, occupé à le juger. Ce n'est pourtant pas cela qu'il faudrait faire : je devrais plutôt porter mes péchés devant moi, afin de pouvoir y penser, et demander à Dieu de me les pardonner." Les pères, en l'entendant, s'écrièrent : "Vraiment, c'est là la voie du salut !"

(Pior, 3).

10. Un ancien a dit : "Ne condamne pas le débauché si tu es chaste, car tu transgresserais toi-même pareillement la loi. En effet, celui qui a dit : "Tu ne forniqueras pas", a dit aussi : "Tu ne jugeras pas."

(N. 11).

11. Le prêtre qui desservait une basilique venait chez un anachorète pour célébrer l'offrande eucharistique et lui donner la communion. Mais l'anachorète reçut la visite de quelqu'un qui lui dit du mal de ce prêtre. Il fut scandalisé. Aussi, lorsque le prêtre vint comme d'habitude pour célébrer l'offrande, il ne voulut pas lui ouvrir. Voyant cela, le prêtre se retira. L'anachorète entendit alors une voix qui disait : "Les hommes se sont emparés de mon jugement." Ravi en extase, il vit comme un puits en or, avec un seau en or et une corde également en or. Le puits contenait une eau excellente. Mais il vit aussi un lépreux qui puisait de l'eau et la versait dans un vase. L'anachorète aurait voulu boire, mais il ne pouvait s'y résoudre, parce que c'était un lépreux qui puisait l'eau. Il entendit alors de nouveau la voix, qui lui demanda : "Pourquoi ne bois-tu pas de cette eau ? Qu'importe celui qui la puise ? Son rôle est seulement de

remplir le seau et de le vider dans le vase." Revenu à lui, le solitaire réfléchit sur le sens de cette vision ; il rappela le prêtre et lui demanda de lui célébrer l'offrande eucharistique comme auparavant.

(N. 254).

12. Deux frères menaient dans un coenobium une vie exemplaire ; chacun avait mérité de voir chez l'autre la grâce divine. Mais un vendredi, l'un des deux frères sortit du monastère et vit quelqu'un qui mangeait dès le matin. Le frère lui dit : "Tu manges à cette heure-ci un vendredi ?" Le lendemain, l'office eut lieu comme à l'ordinaire. Or, l'autre frère, dévisageant son compagnon, s'aperçut que la grâce divine l'avait quitté. Il en fut désolé, et dès leur retour en cellule, il l'interrogea : "Qu'as-tu fait, mon frère ? Je n'ai pas vu chez toi la grâce de Dieu comme avant." - "Mais répondit l'autre, je n'ai conscience d'aucune action ou pensée coupables." Il insista : "N'as-tu pas dit non plus quelque mauvaise parole ?" - "Si, répondit le frère, à qui le fait revint en mémoire. J'ai vu quelqu'un manger dès le matin et je lui ai dit : Tu manges à cette heure-ci un vendredi ? Voilà mon péché. Mais faisons pénitence ensemble pendant deux semaines et prions Dieu qu'il me pardonne." C'est ce qu'ils firent. Deux semaines après, le frère aperçut de nouveau la grâce de Dieu qui revenait sur son frère. Ils en furent consolés et rendirent grâces à Dieu qui seul est bon.

(N. 255).

CHAPITRE X

DE LA DISCRÉTION

1. L'abbé Antoine dit : "Certains ont brisé leur corps à force d'ascèse ; mais leur manque de discrétion les a éloignés de Dieu."

(Antoine, 8).

2. Des frères se rendirent chez l'abbé Antoine pour lui parler des visions qu'ils avaient : étaient-elles véritables, ou étaient-ils le jouet du démon ? C'est ce qu'ils voulaient apprendre de l'ancien. Ils avaient avec eux un âne qui mourut en route. A leur arrivée, avant qu'ils aient pu rien lui dire, l'abbé Antoine leur demanda : "Comment l'âne est-il mort en route ?" Et eux d'interroger : "Père, comment le sais-tu ?" Il répondit : "Les démons me l'ont montré." - "Précisément, s'écrièrent-ils, nous voulions te parler de nos visions ; la plupart du temps elles se réalisent, mais nous avons peur d'être dupes." L'ancien les convainquit par l'exemple de l'âne que leurs visions venaient des démons.

Un chasseur qui poursuivait les bêtes sauvages dans le désert vit l'abbé Antoine se récréer avec les frères ; il en fut scandalisé. L'ancien voulut le convaincre de la nécessité d'user parfois d'un peu de condescendance envers les frères : "Mets une

flèche sur ton arc, lui dit-il, et tends-le". Il le fit. "Encore". Il tendit davantage. "Encore !" Le chasseur continua, mais ajouta : "Si je tends plus qu'il ne convient, l'arc va se casser." L'abbé répondit : "C'est la même chose pour l'œuvre de Dieu. A vouloir tendre plus qu'il ne faut, on fatigue vite les frères. Il faut savoir les détendre de temps en temps." Ces mots touchèrent le chasseur qui s'en alla, ayant profité de la leçon. Quant aux frères, ils s'en retournèrent revigorés.

(Antoine, 12-13).

3. Un frère demandait à l'abbé Antoine : "Prie pour moi." - "Ni Dieu, ni moi n'aurons pitié de toi, lui répondit-il, si tu n'as pas souci de toi-même et si tu ne demandes rien à Dieu."

(Antoine, 16).

4. L'abbé Antoine dit également ceci : "Dieu ne permet pas que le démon suscite des combats à cette génération, car il la sait trop faible pour pouvoir les supporter."

(Antoine, 23).

5. L'abbé Evagre interrogea un jour l'abbé Arsène : "Savants et instruits comme nous le sommes, nous n'avons aucune vertu. Comment ces rustres d'égyptiens en possèdent-ils tant ?" L'abbé Arsène répondit : "Nous n'avons rien, car c'est aux disciplines et aux sciences de ce monde que nous nous sommes appliqués ; mais ces rustres acquièrent leurs vertus par leurs propres efforts."

(Arsène, 5).

6. L'abbé Arsène de bienheureuse mémoire avait coutume de dire : "Un moine, pèlerin dans un pays étranger, ne se mêlera de rien, et il gardera la paix."

(Arsène, 12).

7. L'abbé Marc vint consulter l'abbé Arsène et lui dit : "Il est bon, n'est-ce pas, de n'avoir en cellule aucune ressource ? Je viens de voir un frère qui avait près de chez lui quelques légumes, et il était en train de les arracher." L'abbé Arsène lui dit : "Oui, c'est une bonne chose, mais cela doit se faire selon les dispositions de chacun ; et même, si ce frère n'avait pas la force de supporter la chose, il devrait replanter ses légumes."

(Arsène, 22).

8. L'abbé Pierre, celui qui fut disciple de l'abbé Lot, racontait ceci : "J'étais un jour dans la cellule de l'abbé Agathon. Il se présenta un frère qui lui dit : "Je désirerais habiter avec les frères, dis-moi comment il me faudra vivre avec eux." L'ancien lui répondit : "Comme le premier jour de ton entrée chez eux, conserve ta qualité d'étranger tous les jours de ta vie, de façon à n'avoir jamais de *parrhésia* avec eux." L'abbé Macaire lui demanda alors : "Quel est le fruit de cette *parrhésia* ?" Le vieillard dit : "La *parrhésia* est semblable à un sirocco intense. Quand il se lève, il fait fuir devant lui tout le monde, et dessèche même les fruits des arbres." L'abbé Macaire reprit : "Ainsi la *parrhésia* a une telle nocivité ?" - "Oui, répondit l'abbé Agathon, il n'y a pas de pire passion que la *parrhésia* ; c'est la mère de toutes les passions. Le moine travailleur ne doit pas l'avoir, même s'il vit seul dans sa cellule."

(Agathon, 1).

9. L'abbé Daniel disait : "Au moment de mourir, l'abbé Arsène nous fit dire : "Ne faites pas de charités (littér. : d'agape) pour moi, je vous prie ; car si je me suis fait à moi-même la charité, je l'obtiendrai."

(Arsène, 39).

10. On raconte ceci de l'abbé Agathon : un jour, des frères allèrent le voir ayant entendu dire qu'il était un homme plein de discernement. Voulant voir s'il se mettrait en colère, ils lui di-

rent : "C'est toi Agathon ? Nous avons entendu dire que tu es débauché et orgueilleux." - "C'est vrai," répondit-il. Ils ajoutèrent : "C'est toi Agathon, bavard et cancanier ?" - "C'est moi," répondit-il. - "C'est toi, Agathon l'hérétique ?" - "Je ne suis pas hérétique", répliqua-t-il. Ils lui demandèrent alors : "Dis-nous : nous t'avons dit tant de choses, et tu les as admises ; pourquoi donc n'as-tu pas supporté cette dernière ?" Il leur répondit : "Les premières, je me les attribue, parce qu'il y a du profit pour mon âme à les recevoir ; quant au nom d'hérétique, il signifie séparation d'avec Dieu." En l'écoutant, ils admirèrent son discernement, puis s'en allèrent édifiés.

(Agathon, 5).

11. On demanda un jour à l'abbé Agathon : "Qu'y a-t-il de mieux : le labeur corporel ou la garde de l'âme ?" - "Les hommes, répondit-il, sont comme les arbres ; le travail du corps en est le feuillage et la garde de l'âme en est le fruit : or, "tout arbre qui ne donne point de fruit, est-il écrit, sera coupé et mis au feu." En vue du fruit, il faut donc surveiller ce qui se passe en nous, c'est-à-dire garder notre âme. Nous avons aussi besoin de l'ombre et de la beauté du feuillage, qui représentent le labeur corporel." Au reste, l'abbé Agathon était très avisé et infatigable au travail ; il se suffisait à lui-même en toute chose, assidu qu'il était au travail manuel et se contentant de peu en fait de nourriture et de vêtement.

(Agathon, 8 et 10).

12. Il se tint une assemblée à Scété pour régler une affaire. Quand elle fut terminée, l'abbé Agathon vint se présenter devant les frères et leur dit : "Vous avez mal conclu cette affaire." Ils lui répliquèrent : "Qui es-tu et que veux-tu dire ?" - "Je suis un enfant des hommes, leur répondit-il, car il est écrit : Si vous parlez vraiment selon la justice, portez des jugements droits, ô enfants des hommes" (Ps. 57).

(Agathon, 14).

13. L'abbé Agathon dit : "L'homme irascible, même s'il ressuscite les morts ; n'est pas agréable à Dieu, à cause de sa colère."

(Agathon, 19).

14. Trois anciens vinrent un jour trouver l'abbé Achille. L'un d'eux avait mauvaise réputation. Un des anciens lui dit : "Père, fais-moi un filet pour aller à la pêche." - "Je ne le puis," répondit-il. - "Si ! lui demanda le second, pour que nous ayons un souvenir de toi dans notre monastère." Il répliqua : "Je n'ai pas le temps." Le troisième, qui avait mauvaise réputation, lui dit alors : "Fais-moi un filet, Père, pour que je reçoive de tes mains une bénédiction." Il lui répondit aussitôt : "Oui, je t'en ferai un." Les deux premiers, qui s'étaient vu refuser leur demande, prirent à part l'abbé Achille et lui dirent : "Pourquoi n'as-tu pas voulu faire ce que nous te demandions, alors que tu lui as dit : "Oui, je te le ferai ?" L'ancien leur répondit : "Je vous ai dit non à vous, parce que je n'avais pas le temps, et savais que vous ne vous attristeriez pas de mon refus. Quant à ce frère, si je ne lui avais pas promis de le faire, il aurait dit : "L'ancien a eu vent de ma mauvaise réputation, et c'est pour cela qu'il n'a pas voulu me faire le filet." Je me suis aussitôt mis à couper le fil nécessaire. Ainsi, j'ai réconforté son âme, en l'empêchant de tomber dans la tristesse."

(Achille, 1).

15. Un ancien avait passé cinquante ans sans manger de pain et sans même boire facilement de l'eau ; il disait : "J'ai tué l'impureté, l'avarice et la vaine gloire." Apprenant les propos qu'il tenait, l'abbé Abraham vint chez lui et lui dit : "As-tu prononcé cette parole ?" Comme il le reconnaissait, l'abbé Abraham ajouta : "Si tu entres dans ta cellule et que tu trouves une femme étendue sur ta natte, peux-tu ne pas penser que c'est une femme ?" - "Non, répondit l'autre, mais je lutte contre ma pensée pour ne point la toucher." - "Tu n'as donc pas tué l'impureté, puisque cette passion vit encore, elle est seulement enchaînée. D'autre

part, si tu marches sur la route et si tu vois des pierres, des tessons de bouteilles et de l'or au milieu, peux-tu le prendre pour des pierres ?" - "Non, répondit-il, mais je résiste à ma pensée pour ne point le ramasser." - "Donc ta passion vit encore, mais elle est enchaînée, dit l'abbé Abraham, qui ajouta : "tu as entendu dire de deux frères que l'un t'aime et dit du bien de toi, mais que l'autre te hait et te calomnie : tous les deux viennent te voir ; les recevras-tu de la même façon ?" - "Non, répondit l'autre, mais je me fais violence pour faire du bien à celui qui me hait comme à celui qui m'aime." L'abbé Abraham lui dit : "Les passions restent vivantes, elles sont seulement enchaînées par les saints."

(Abraham, 1).

16. L'un des pères raconta qu'il y avait aux Cellules un ancien vêtu d'une natte et qui travaillait avec beaucoup de zèle. Un jour qu'il s'était rendu auprès de l'abbé Ammonas, celui-ci, le voyant revêtu de cette natte, lui dit : "Cela ne te vaut rien." L'ancien lui confia : "J'ai trois pensées qui me tourmentent : la première me pousse à me retirer quelque part dans le désert ; la seconde, à gagner des pays étrangers où personne ne me connaisse ; la troisième, à me renfermer dans une cellule où personne ne puisse me voir, et à ne manger que tous les deux jours." L'abbé Ammonas lui répondit : "Rien de ces trois choses ne te convient ; continue plutôt à vivre dans ta cellule, mange un peu chaque jour, garde toujours dans ton cœur la parole du publicain qu'on lit dans l'Evangile (Lc, 18,13), et tu pourras être sauvé."

(Ammonas, 4).

17. L'abbé Daniel disait : "Plus le corps est florissant, plus l'âme est desséchée ; plus sec est le corps, plus florissante est l'âme."

L'abbé Daniel dit encore : "Plus le corps est soigné, plus l'âme sera fragile, et plus fragile est le corps, plus soignée sera l'âme."

(Daniel, 4).

18. L'abbé Daniel raconta encore ceci : "Lorsque l'abbé Arsène était à Scété, il s'y trouvait un moine qui déroba ce qu'avaient les anciens. L'abbé Arsène, désireux de gagner l'âme de ce frère et d'assurer la paix aux anciens, le prit à part dans sa cellule et lui dit : "Je te donnerai tout ce que tu voudras ; seulement, ne vole plus !" Et il lui donna de l'or, des pièces de monnaie et de menus objets ; tout ce qu'il avait dans son coffre, il le lui donna. Mais le frère continuait à dérober, et les anciens, voyant qu'il ne se calmait pas, l'expulsèrent. "Lorsqu'on se trouve, disaient-ils, en présence d'un frère qui a quelque infirmité corporelle, il faut le supporter ; mais s'il vole et ne veut pas cesser malgré les avertissements, il faut l'expulser ; car non seulement il nuit à son âme, mais il trouble tous ceux qui habitent en cet endroit."

(Daniel, 6).

19. L'abbé Evagre, dans les débuts de sa vie monastique, alla chez un ancien et lui dit : "Père, dis-moi une parole ; comment serai-je sauvé ?" L'ancien lui dit : "Si tu veux être sauvé, lorsque tu vas chez quelqu'un, ne parle pas avant qu'il ne t'interroge." Evagre, touché de componction par cette parole, fit une métanie devant l'ancien et lui dit : "Crois-moi, j'ai lu bien des livres, et nulle part je n'ai trouvé pareil savoir !" Ayant tiré grand profit de la chose, il le quitta.

(Euprépios, 7).

20. L'abbé Evagre dit : "L'âme instable et qui ne peut demeurer en place sera apaisée par la lecture, les veilles et la prière. Le foyer des mauvais désirs se tempère par le jeûne, le travail et la ferveur. A la colère semeuse de troubles, convient le frein des psaumes, de la douceur et de la miséricorde. Mais tout cela exige le temps opportun et la proportion voulue : ces remèdes appliqués à contretemps et sans mesure sont efficaces peu de temps, et ce qui dure peu fera plus de mal que de bien."

21. Un jour que l'abbé Ephrem passait, une prostituée que quelqu'un avait envoyée, commença à l'entreprendre, désireuse, si c'était possible, de l'attirer au péché, ou au moins, si elle ne le pouvait, de lui donner une occasion de se mettre en colère, car jamais personne ne l'avait vu en colère ou en train de se disputer. L'abbé Ephrem lui dit : "Suis-moi". Et il l'emmena au beau milieu de la foule et lui dit : "Viens ici, je consens à ce que tu désires." Mais elle, voyant tout ce monde, dit : "Comment pourrions-nous faire cela ici, devant cette foule ? Nous aurions trop de honte." Et l'abbé de lui répondre : "Si tu rougis de faire cela devant les hommes, ne devrions-nous pas rougir bien plus de le faire devant Dieu, lui qui mettra en lumière ce qui est caché dans les ténèbres (1 Co., 4,5) ?" La femme se retira couverte de honte, sans être parvenue à ses fins.

(Ephrem, 3).

22. Quelques frères vinrent un jour trouver l'abbé Zénon et lui demandèrent : "Que signifie cette phrase du Livre de Job : "Le ciel lui-même n'est pas pur devant Dieu" (Job, 15,15) ?" Le vieillard leur répondit : "Voici que les hommes cessent de contempler leurs péchés pour scruter ce qui se passe au ciel ! Pourtant, voici le sens de ce passage : Dieu seul est pur, et c'est pourquoi le ciel lui-même n'est pas pur devant lui."

(Zénon, 4).

23. L'abbé Théodore de Phermé disait : "Si un frère pour qui tu as de l'affection vient à tomber dans une faute d'impureté, tends-lui la main, si tu le peux, et relève-le ; mais s'il tombe dans une erreur quelconque concernant la foi et ne veut pas t'écouter, éloigne-toi bien vite, rejette cette amitié loin de toi, de peur que, si tu tardes, il ne t'entraîne avec lui dans l'abîme."

(Théodore de Phermé, 4).

24. Le même abbé Théodore vint un jour trouver l'abbé Jean, qui était eunuque de naissance. Au cours de la conversation, l'ab-

bé Théodore lui dit : "Lorsque j'étais à Scété, le travail de l'âme était notre travail, et le travail manuel nous le tenions pour une œuvre accessoire. Mais maintenant, on accomplit le travail de l'âme comme s'il était l'accessoire."

(Théodore de Phermé, 10).

25. Un père se rendit un jour chez ce même abbé Théodore et lui dit : "Sais-tu qu'un frère est retourné dans le monde ?" - "Ne t'étonne pas de cela, lui répondit l'abbé Théodore. Étonne-toi plutôt si tu apprends qu'un frère a pu s'enfuir de la gueule de l'ennemi."

(Théodore de Phermé, 8).

26. Le même abbé Théodore disait : "Bien des gens choisissent de se reposer ici-bas, avant que le Seigneur ne leur ait accordé le repos."

(Théodore de Phermé, 16).

27. L'abbé Jean le Nain dit un jour à son frère aîné : "Je veux être sans souci comme les anges ; ils ne font aucun travail, mais servent Dieu sans arrêt." Puis il se dépouilla de ses vêtements et s'en alla au désert. Au bout d'une semaine, il retourna vers son frère, et tandis qu'il frappait à la porte, celui-ci demanda avant d'ouvrir : "Qui es-tu ?" - "C'est moi, Jean." Son frère lui répondit : "Jean est devenu un ange et n'est plus désormais parmi les hommes." Mais il insistait en disant : "C'est moi !" Son frère n'ouvrit pas et le laissa se morfondre. Il lui dit enfin en ouvrant la porte : "Si tu es un homme, tu as encore besoin de travailler pour vivre. Mais si tu es un ange, pourquoi cherches-tu à entrer dans la cellule ?" Jean fit une métanie et lui dit : "Mon frère, pardonne-moi, car j'ai péché."

(Jean Kolobos, 2).

28. Des anciens allèrent un jour à Scété et parmi eux se trouvait l'abbé Jean le Nain. Tandis qu'ils étaient à table, un prêtre vénérable se leva pour offrir à chacun un peu d'eau à boire. Personne ne consentit à en recevoir de lui, sauf Jean le Nain. Les autres s'en étonnèrent et lui dirent : "Comment, toi qui es le plus petit de tous, tu as osé te faire servir par ce grand vieillard ?" Il leur répondit : "Moi, lorsque je me lève pour offrir de l'eau, je me réjouis de voir tout le monde en prendre, car je recevrai une récompense ; eh bien, j'en ai accepté tout à l'heure pour la même raison, afin que celui qui s'est levé pour nous servir trouve, lui aussi, sa récompense et ne soit pas contristé si personne n'accepte." En entendant ces paroles, tous admirèrent son discernement.

(Jean Kolobos, 7).

29. L'abbé Pastor interrogea un jour l'abbé Joseph : "Que dois-je faire à l'approche des tentations : les arrêter, ou les laisser entrer en moi ?" L'ancien répondit : "Laisse-les entrer et lutte ensuite contre elles." Pastor retourna à Scété où il habitait. Or il arriva qu'un moine de la Thébaidé vint à Scété ; il raconta aux frères comment lui-même avait interrogé l'abbé Joseph : "A l'approche d'une tentation, avait-il demandé, dois-je lui résister ou la laisser entrer ?" et l'abbé Joseph lui avait dit : "Ne laisse absolument pas entrer la tentation, mais chasse-la de toi sans retard." Lorsque Pastor connut cette réponse faite au Thébain, il retourna lui-même à Panépho revoir l'abbé Joseph : "Père, lui dit-il, lorsque je me suis ouvert à toi, tu ne m'as pas donné la même réponse qu'à ce frère Thébain." L'ancien lui répondit : "Tu sais que je t'aime ?" - "Oui, je le sais." - "Ne m'as-tu pas demandé de te dire mon sentiment, comme si c'était pour moi ? Le voici donc : Si des tentations entrent chez toi et que tu donnes et reçoives des coups dans la lutte, elles te rendent plus éprouvé. Cependant, je t'ai parlé comme pour moi ; pour d'autres, il n'est pas bon de laisser approcher les passions, mais ils doivent les repousser tout de suite."

(Joseph, 3).

30. L'abbé Pastor racontait également ceci : "J'étais allé un jour à la Basse Héraclée chez l'abbé Joseph. Il avait dans son monastère un splendide figuier. Il me dit un matin, dès le petit jour : "Va cueillir des fruits, et manges-en." C'était un vendredi. Je n'en ai pas mangé à cause du jeûne et je lui ai demandé : "Au nom du Seigneur, explique-moi pour quelle raison tu m'as dit : Va, et manges-en. Je n'y suis pas allé à cause du jeûne, mais j'étais tout honteux de ne pas accomplir ton ordre, car je pensais bien que tu ne m'avais pas commandé cela sans raison." Il me répondit : "Les anciens ne disent pas aux frères des choses sensées dès le commencement ; au contraire, ce sont des ordres sans queue ni tête qu'ils leur donnent. S'ils les voient exécuter de tels ordres, ils ne leur disent plus alors que ce qui est vraiment utile, ayant reconnu qu'ils sont obéissants en toutes choses."

(Joseph, 5).

31. Un frère interrogea l'abbé Joseph et lui dit : "Que dois-je faire : je ne peux rien supporter de pénible, ni travailler, ni faire l'aumône ?" - "Si rien de tout cela ne t'est possible, lui répondit le vieillard, garde au moins ta conscience pure de toute faute vis à vis de ton prochain, et ainsi tu seras sauvé : car Dieu est à la recherche d'âmes sans péché."

(Joseph, 4).

32. L'abbé Isaac de Thèbes disait à ses frères : "N'admettez pas d'enfants ici, car à Scété quatre églises sont devenues désertes à cause des enfants."

(Isaac, 5).

33. L'abbé Longin vint consulter l'abbé Lucius et lui dit : "J'ai trois pensées : la première, c'est de partir mener la vie de pèlerin." - "Si tu ne retiens pas ta langue là où tu vas, lui répondit l'ancien, tu ne seras jamais pèlerin ; mais si tu retiens ta langue, tu le seras ici même." L'abbé Longin dit en-

core : "Voici ma seconde pensée : ne rompre le jeûne que tous les deux jours." L'abbé Lucius lui répondit : "Le prophète Isaïe a dit : "Courber la tête comme un cercle ne suffira pas à rendre ton jeûne agréable à Dieu (Is., 58, 5) ; garde plutôt ton esprit des pensées mauvaises." - "Mon troisième projet, continua l'abbé Longin, est de fuir le regard des hommes." - "Si tu ne cherches d'abord à te réformer en vivant parmi eux, lui répondit l'abbé Lucius, ce n'est pas en habitant seul que tu pourras te corriger."

(Longin, 1).

34. L'abbé Macaire disait : "Le souvenir du mal que nous ont fait les hommes enlève à notre esprit la faculté de nous souvenir de Dieu, mais si nous nous souvenons des maux que nous ont suscités les démons, nous deviendrons invulnérables."

(Macaire, 36).

35. L'abbé Matoès dit : "Satan ignore la passion qui séduira l'âme ; il sème donc chez elle son ivraie, sans savoir ce que donnera la récolte. Il répand ainsi tour à tour des semences d'impureté, de médisance et de toutes les autres passions ; puis il administre à l'âme la passion pour laquelle il lui voit du penchant. En effet, s'il connaissait l'inclination des âmes, il n'y jetterait pas des semences diverses et variées."

(Matoès, 4).

36. L'abbé Nathyra, qui fut disciple de l'abbé Sylvain, se comportait avec modération en ce qui concerne les nécessités du corps, au temps où il vivait dans sa cellule du Mont Sinaï. Mais quand il fut devenu évêque de Pharan, il s'imposa un régime austère. Son disciple lui dit alors : "Père, quand nous étions dans le désert, tu ne te torturais pas ainsi." - "Mon fils, lui répondit le vieillard, là-bas, c'était la solitude, la paix et la pauvreté, et pour cette raison, je désirais m'assurer la maîtrise de mon corps sans le ruiner, pour n'avoir pas

à rechercher ce qui m'aurait manqué pour le soigner : mais ici, désormais, c'est le siècle avec toutes ses ressources : si je tombais malade, bien des gens viendraient me secourir."

(Nétras, 1).

37. Un frère dit à l'abbé Pastor : "Cela ne va pas. Je veux m'en aller." - "Pourquoi cela ?" demanda l'ancien. "Je suis scandalisé, répondit-il, de tout ce que j'entends dire d'un frère." "Ne seraient-ce pas des calomnies ?" - "Tout cela est vrai, Père ; le frère qui me l'a dit est digne de confiance." - "Non, répondit l'ancien ; il n'est pas digne de ta confiance. Autrement, il ne t'aurait pas parlé ainsi. D'ailleurs, Dieu lui-même, lorsqu'il entendit les gens de Sodome, voulut descendre d'abord et constater de ses yeux ce qu'il en était." - "Eh bien, je l'ai vu de mes yeux." A ces mots, l'ancien regarda par terre, prit un brin de paille et demanda au frère ce que c'était. "De la paille," répondit-il. "Et ceci ?" dit-il encore, en regardant au plafond. "La poutre qui soutient le toit." L'ancien reprit : "Mets toi dans la tête que tes péchés sont comme cette poutre et ceux du frère dont tu me parles, comme ce brin de paille." L'abbé Sisoès entendit cette réponse et s'écria dans son admiration : "Comment te féliciter, Père Pastor, précieuse gemme ! Tes paroles sont pleines de charme et d'éclat."

(N. 391).

38. Les prêtres de la région visitèrent un jour les cellules des moines du voisinage. C'est là que demeurait l'abbé Pastor. L'abbé Anub se présenta et lui dit : "Nous invitons ces prêtres à accepter ici aujourd'hui les dons de Dieu en faisant une agape." Mais Pastor qui était debout, se tint longtemps ainsi sans lui répondre. L'abbé Anub se retira contristé. Ceux qui étaient assis auprès de l'abbé Pastor lui demandèrent alors pourquoi il n'avait pas répondu. "Cela ne me regarde pas, leur répondit-il, car je suis déjà mort ; un mort ne parle pas. Ne me considérez donc pas comme étant ici parmi vous."

(Poemen, 3).

39. Un frère du monastère de l'abbé Pastor s'en alla en pèlerinage et se rendit chez un ermite. Celui-ci était plein de charité pour tous, et beaucoup de monde venait à lui. Le frère lui parla de l'abbé Pastor, et en l'entendant raconter ses vertus, l'ermite désira le voir. Le frère retourna en Egypte. Peu de temps après, l'ermite vint en pèlerinage dans ce pays. Il alla chez ce frère qui jadis l'avait visité. En effet, celui-ci lui avait dit où il demeurait. A sa vue, le frère fut étonné, puis au comble de la joie. L'ermite lui dit : "Montre-moi l'affection que tu as pour moi en me conduisant chez l'abbé Pastor." Le frère le prit avec lui et le conduisit chez l'ancien. Il l'annonça en disant : "Un homme illustre, plein de charité et très honoré dans son pays, est venu avec le désir de te voir." L'ancien le reçut aimablement et ils s'assirent après s'être salués. Le pèlerin commença à parler, à propos des Saintes Ecritures, de choses spirituelles et célestes, mais l'abbé Pastor se tourna de l'autre côté sans lui répondre. Voyant qu'on ne lui parlait pas, l'ermite sortit attristé et dit au frère qui l'avait conduit : "J'ai fait ce voyage pour rien : je suis venu vers cet ancien, et il ne daigne pas me parler." Le frère rentra chez l'abbé Pastor et lui dit : "Père, c'est pour toi qu'est venu jusqu'ici ce personnage si célèbre dans son pays ; pourquoi ne lui as-tu pas parlé ?" L'ancien répondit : "C'est un homme d'en haut et il dit des choses célestes. Moi, je suis d'en bas, et je dis des choses terrestres. S'il m'avait parlé des passions de l'âme, je lui aurais certainement répondu. Mais s'il me parle de choses spirituelles, je les ignore." Le frère sortit et dit à l'ermite : "L'ancien ne parle pas facilement des Ecritures, mais si on lui parle de ses passions, il répondra." L'ermite, touché par ces mots, rentra chez l'ancien et lui dit : "Père, que dois-je faire, car mes passions me tyrannisent ?" - "Tu es maintenant le bienvenu, dit l'ancien en le regardant joyeusement, je vais ouvrir la bouche sur ce sujet et la remplir de richesses." L'autre, très édifié, disait : "C'est vraiment le chemin de la charité." Et, remerciant Dieu d'avoir mérité de voir un si grand saint, il retourna dans son pays.

(Poemen, 8).

40. Un frère interrogea l'abbé Pastor : "J'ai commis un grand péché, et je veux en faire pénitence pendant trois ans."

L'abbé Pastor lui dit : "C'est beaucoup !" - "Me conseilles-tu une seule année ?" - "C'est beaucoup," répondit-il encore. Alors les assitants lui demandèrent : "Descendras-tu jusqu'à quarante jours ?" - "C'est beaucoup", leur dit l'ancien, qui ajouta : "A mon avis, lorsqu'un homme se repent de tout son cœur et ne recommence pas à commettre le péché qu'il regrette, Dieu se contente de trois jours de pénitence."

(Poemen, 12).

41. L'abbé Ammon interrogea l'abbé Pastor sur les pensées impures et les vains désirs qui naissent du cœur humain. L'abbé lui répondit : "Une hache peut-elle se vanter de faire quoi que ce soit sans celui qui s'en sert pour couper (Is., 10, 15) ? Eh bien, toi aussi, ne viens pas au secours de ces pensées, et elles seront sans effet."

(Poemen, 15).

42. L'abbé Isaïe interrogea l'abbé Pastor sur les pensées impures. L'abbé Pastor lui répondit : "Les vêtements abandonnés longtemps dans un coffre finissent par tomber en poussière. Il en va de même pour les pensées impures qui sont dans notre cœur : si nous ne les accomplissons pas physiquement, elles seront chassées et tomberont en poussière avec le temps."

(Poemen, 20).

43. L'abbé Joseph interrogea lui aussi l'abbé Pastor sur les pensées impures. L'abbé Pastor lui répondit : "Si l'on enferme dans un vase un serpent ou un scorpion et qu'on le bouche, au bout d'un certain temps ils finiront par crever. De même, les pensées mauvaises que le démon fait germer en nous, sont étouffées peu à peu par la patience de celui à qui elles sont envoyées."

(Poemen, 21).

44. L'abbé Joseph interrogea l'abbé Pastor : "Comment doit-on jeûner ?" L'abbé Pastor répondit : "A mon avis, il faut manger régulièrement tous les jours en se privant un peu pour ne pas se rassasier." L'abbé Joseph lui dit : "Mais pendant ta jeunesse, ne jeûnais-tu pas deux jours de suite ?" - "Crois-moi, lui répondit l'ancien, j'ai jeûné trois jours et toute la semaine, mais les grands anciens ont examiné tout cela et ils ont trouvé qu'il était bon de manger tous les jours en se privant chaque jour, et ils nous ont montré cette voie qui est royale, car elle est douce et facile."

(*Poemen, 31*).

45. L'abbé Pastor a dit : "N'habite pas dans un lieu où tu vois les autres prendre ombrage de toi. Tu n'y ferais aucun progrès."

(*Poemen, 18*).

46. Un frère vint trouver l'abbé Pastor et lui dit : "J'ensemence mon champ et je fais la charité de mon revenu." - "C'est bien, lui répondit l'ancien. Le frère se retira plein d'ardeur et il multipliait ses aumônes. L'abbé Anub entendit l'abbé Pastor et lui dit : "N'as-tu aucune crainte de Dieu pour parler ainsi à ce frère ?" L'ancien ne dit mot. Deux jours plus tard, l'abbé Pastor envoya chercher le frère, le fit appeler près de lui, et lui dit en présence de l'abbé Anub : "Que m'as-tu demandé, l'autre jour, j'étais distrait ?" - "Je t'ai dit, reprit le frère, que j'ensemence mon champ et que je donne en aumônes ce que j'en récolte." Alors l'abbé Pastor lui dit : "Je croyais que tu parlais de ton frère qui vit dans le monde, mais si c'est de toi qu'il s'agit, cela n'est pas l'affaire d'un moine." En l'entendant, le frère fut contristé et lui dit : "Je n'ai jamais fait ou su faire autre chose. Ainsi, je ne puis plus ensementer mon champ ?" Lorsqu'il se fut retiré, l'abbé Anub fit une métanie devant l'abbé Pastor qui lui dit : "Dès le début, je savais bien que ce n'était pas l'affaire d'un moine, mais je lui ai parlé de la sorte, compte tenu de ses dispositions, et je l'avais encoura-

gé à grandir dans la charité. Mais maintenant, il s'en va tout triste et n'en continuera pas moins son métier."

(*Poemen, 22*).

47. Un frère demanda à l'abbé Pastor : "Que signifie, dans l'Écriture, l'expression : se mettre en colère contre son frère sans motif (Mt., 5, 22) ?" Il répondit : "Se mettre en colère sans motif, c'est se mettre en colère contre un frère qui a voulu nous causer un tort quelconque, serait-il allé jusqu'à nous arracher l'œil droit et à nous couper la main droite. Mais si l'on voulait te séparer de Dieu, alors oui, fâche-toi !"

(*Poemen, 118*).

48. L'abbé Pastor a dit : "Si un homme pêche et reconnaît sa faute en disant : "J'ai péché", ne lui adresse aucun reproche, car tu détruirais sa bonne résolution. Mais si tu lui dis : "N'en sois pas attristé, mon frère, mais dorénavant fais attention", eh bien, tu l'aideras à faire pénitence."

(*Poemen, 23*).

49. L'abbé Pastor a dit : "L'épreuve est un bien : elle fait des hommes de bonne trempe."

(*Poemen, 24*).

50. L'abbé Pastor a dit : "Celui qui donne un enseignement et ne fait pas ce qu'il enseigne est semblable à un puits, qui désaltère et purifie tous les autres, mais ne peut se purifier lui-même. Toutes les souillures et les impuretés restent en lui."

(*Poemen, 25*).

51. L'abbé Pastor a dit encore : "Tel semble garder le silence, mais son cœur condamne les autres : autant dire qu'il

parle sans arrêt ; tel autre au contraire parle du matin au soir et garde le silence : c'est qu'il ne dit rien sans utilité."

(*Poemen, 27*).

52. Il a dit encore : "Supposons que trois frères vivent sous un même toit : le premier pratique parfaitement l'*hésychia* ; le deuxième est malade, mais rend grâces à Dieu ; le troisième, d'un cœur sincère, se met au service des deux autres. Eh bien, leur vie est indentique, comme s'ils pratiquaient les mêmes œuvres."

(*Poemen, 29*).

53. L'abbé Pastor a dit : "Jamais le mal n'a chassé le mal. Si donc quelqu'un te fait du tort, fais-lui du bien pour détruire sa méchanceté par ta bonne action."

(*Poemen, 177*).

54. L'abbé Pastor dit : "Aimer se plaindre, c'est ne pas être moine. Rendre le mal pour le mal, c'est ne pas être moine. Se mettre en colère, c'est ne pas être moine."

(*Poemen, 91*).

55. Un frère vint chez l'abbé Pastor et lui dit : "Bien des pensées me viennent et me mettent en danger." Alors l'ancien le poussa en plein air et lui dit : "Etends ton vêtement, et enfermes-y le vent !" Le frère répondit : "Je ne puis faire cela !" "Eh bien, reprit l'ancien, si tu ne peux pas faire cela, tu ne peux pas davantage empêcher ces pensées de venir, mais ce que tu peux faire, c'est de leur résister."

(*Poemen, 28*).

56. Un frère vint consulter l'abbé Pastor et lui dit : "On vient de me remettre toute ma part d'héritage. Que faut-il en faire ?" - "Va-t'en et reviens dans trois jours, lui répondit l'abbé Pastor, je te répondrai." Le frère revint au jour fixé : "Que te dirai-je, mon frère ?" lui répondit l'ancien. Si je te conseille de le donner à une église, les clercs en useront pour se faire de bons repas. Si je te dis : donne-le à tes parents, tu n'en recevras pas de récompense. Mais si je te dis : donne-le aux pauvres, tu seras en sécurité. Va, fais ce que tu voudras ; moi, cela ne me regarde pas."

(*Poemen, 33*).

57. L'abbé Pastor a dit également : "S'il te vient une pensée concernant ce qui est nécessaire à la vie du corps, et que tu y pourvois une première, puis une seconde fois, que faut-il faire si elle se présente une troisième fois ? N'y prête pas attention, car c'est une pensée vaine."

(*Poemen, 40*).

58. Un frère dit à l'abbé Pastor : "Si je vois quelque chose à ton avis, puis-je en parler ?" L'ancien lui répondit : "Il est écrit : "Celui qui répond avant d'avoir écouté fait une sottise à sa confusion (Pr., 18, 13)". Parle donc si on t'interroge ; autrement, tais-toi."

(*Poemen, 45*).

59. L'abbé Pastor a rapporté ces paroles de l'abbé Ammon : "Certains gens portent une hache toute leur vie, et sont incapables d'abattre un arbre ; mais d'autres savent couper, et peu de coups leur suffisent pour l'abattre. Cette hache, ajoutait-il, est la discrétion."

(*Poemen, 52*).

60. L'abbé Pastor disait également ceci : "La volonté de l'homme est un mur d'airain et un roc infranchissable entre lui et Dieu. Si donc ta volonté t'abandonne, tu pourras toi aussi dire ce qui est écrit dans le psaume : "C'est grâce à mon Dieu que je franchis le mur." et "Le chemin de mon Dieu est sans souillure (Ps., 17, 30 et 31)." Mais s'il se mêle de justifier sa volonté, l'homme est en grand danger."

(*Poemen, 54*).

61. Un frère vint interroger l'abbé Pastor et lui dit : "Cela nuit à mon âme de vivre avec mon abbé. Que me conseilles-tu ? Dois-je rester encore avec lui ?" L'abbé Pastor savait bien que l'âme du moine se blessait auprès de son abbé, mais il s'étonnait de voir ce frère lui demander si c'était son devoir de demeurer avec lui. Il lui dit : "Si tu veux, reste." Le frère s'éloigna et retourna habiter avec son abbé. Mais il revint une seconde fois dire à l'abbé Pastor : "Je fais tort à mon âme." Cependant l'abbé Pastor ne lui dit pas : "Eloigne-toi de lui." Le frère revint une troisième fois : "Crois-moi, dit-il, je ne puis plus demeurer avec lui." Le vieillard lui répondit : "Voici maintenant que tu es sauvé ; va et ne demeure pas plus longtemps avec lui." Et il ajouta : "L'homme qui voit que son âme souffre détrimment, n'a pas besoin de consulter. En effet, on interroge au sujet de pensées cachées afin que les anciens puissent porter un jugement mais pour ce qui est des péchés manifestes, il n'est pas besoin de consulter, il faut les retrancher aussitôt."

(*Poemen, S. 2*).

62. L'abbé Abraham, disciple de l'abbé Agathon, demanda à l'abbé Pastor : "Pourquoi les démons m'attaquent-ils ainsi ?" L'abbé Pastor lui dit : "Les démons t'attaquent ? Au vrai les démons ne nous attaquent pas quand nous faisons nos volontés : car alors nos volontés sont devenues des démons : ce sont elles qui nous agitent, pour que nous les accomplissions. Veux-tu savoir avec qui luttent en réalité les démons ? C'est avec l'abbé Moïse et ses semblables."

(*Poemen, 67*).

63. Selon l'abbé Pastor, un frère interrogea l'abbé Moïse et lui dit : "Comment l'homme meurt-il à son prochain ?" L'ancien répondit : "Si l'homme ne met pas au fond de son cœur qu'il a déjà passé trois ans dans le tombeau, il n'y parviendra pas."

(*Moïse, 12*).

64. Un frère vint consulter l'abbé Pastor et lui dit : "Comment le moine doit-il vivre en cellule ?" - "Vivre en cellule, lui répondit le vieillard, pour ce qui est de l'extérieur, c'est travailler de ses mains, manger une seule fois le jour, se taire et méditer. Mais, le progrès caché en cellule, c'est de toujours se blâmer où que l'on aille, d'observer les heures du service divin, de ne point se négliger en ce qui concerne les fautes cachées. S'il arrive que le moine ait du temps libre de travail manuel, qu'il aille accomplir l'œuvre de Dieu et l'achève tranquillement. Et pour finir, attache-toi aux bons moines qui vivent autour de toi, et fuis la compagnie des mauvais."

(*Poemen, 168*).

65. Deux frères vinrent un jour trouver l'abbé Pambo. L'un d'eux lui demanda : "Père, je jeûne deux jours de suite et je ne mange que deux petits pains ; penses-tu que je sauve mon âme ou que je sois dans l'illusion ?" Et l'autre frère dit : "Quant à moi, avec le travail de mes mains, je gagne deux siliques ; j'en garde un peu pour me nourrir et je donne le reste en aumônes ; penses-tu que je serai sauvé ou que je m'illusionne ?" Ils l'interrogeaient avec instance, mais il ne leur répondait pas. Quatre jours plus tard, comme ils allaient s'en aller, les clercs leur dirent : "Ne vous attristez pas, frères, Dieu vous récompensera ; c'est en effet la coutume de l'ancien de ne pas répondre tout de suite, il ne le fait que si Dieu lui inspire ce qu'il doit dire." Les frères retournèrent donc chez l'ancien et lui dirent : "Père, prie pour nous." Il leur demanda : "Vous voulez partir ?" - "Oui, répondirent-ils." Alors, comme s'attribuant à lui-même leurs pratiques, il se mit à écrire par terre et à dire : "Pambo jeûne deux jours de suite et mange deux petits pains ; penses-tu qu'avec cela il soit moine ? Non !" Et il disait encore : "Pambo

gagne deux siliques par jour grâce à son travail et les distribue en aumônes ; penses-tu qu'avec cela il soit moine ? Non pas !" Il se tût quelques instants, puis leur dit : "Ce sont là de bonnes actions ; mais si tu gardes ta conscience vis à vis du prochain, c'est alors que tu seras sauvé..." Les frères furent édifiés de ces paroles, et s'en allèrent avec joie.

(Pambo, 2).

66. Un frère interrogea l'abbé Pambo : "Pourquoi les démons m'empêchent-ils de faire du bien à mon prochain ?" - "Ne parle pas ainsi, lui dit l'ancien, sinon tu ferais mentir Dieu ! Dis plutôt : "Je me refuse absolument à pratiquer la miséricorde", car Dieu a prévenu ton objection quand il a dit : "Je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les scorpions et les serpents et toute la puissance de l'ennemi" (Lc., 10, 19). Pourquoi donc n'écrases-tu pas toi aussi les esprits impurs ?"

(N. 383).

67. L'abbé Pallade dit : "L'âme désireuse de vivre selon la volonté du Christ doit apprendre avec soin ce qu'elle ignore ou enseigner clairement ce qu'elle sait. Celui qui ne veut faire ni l'un ni l'autre, alors qu'il le pourrait, n'est qu'un malade à l'esprit dérangé. Car la séparation d'avec Dieu débute par le dégoût de la doctrine, quand on ne recherche plus ce que convoite toujours une âme qui aime Dieu."

(N. 662).

68. Un frère dit à l'abbé Sisoès : "Pourquoi mes passions ne s'éloignent-elles pas ?" - "C'est parce que les instruments des passions sont en toi, lui répondit-il ; mais rends-leur leurs gages, et elles s'en iront."

(Sisoès, 6).

69. Un frère se rendit chez l'abbé Sylvain au mont Sinaï. Il vit des frères en train de travailler et dit à l'ancien : "Ne vous occupez pas de la nourriture périssable (Jn., 6, 27). Marie a choisi la meilleure part" (Lc., 10, 42). L'ancien dit à son disciple, qui s'appelait Zacharie : "Envoie ce frère dans une cellule où il n'y a rien." A l'heure de none, le frère surveillait la porte pour le cas où l'on enverrait quelqu'un l'inviter à manger. Mais comme personne ne l'appelait, il se rendit chez l'ancien et lui dit : "Père, les frères n'ont-ils pas mangé aujourd'hui ?" - "Mais si, ils ont mangé." - "Et pourquoi ne m'as-tu pas appelé ?" L'ancien lui dit : "Toi, tu es un homme spirituel et tu n'as pas besoin de cette nourriture ; nous, nous sommes charnels, et nous voulons manger : c'est pour cela que nous travaillons de nos mains. Mais toi, tu as choisi la meilleure part : tu lis toute la journée et tu ne veux pas prendre de nourriture charnelle." A ces mots, le frère fit une métanie et dit : "Père, pardonne-moi." - "En tout cas, ajouta l'ancien, Marie a besoin de Marthe, et c'est grâce à Marthe que Marie est louée."

(Sylvain, 5).

70. Sainte Synclétique a dit : "Ceux qui entassent les richesses matérielles au prix des fatigues et des périls de la mer, en désirent d'autant plus qu'ils en ont gagné davantage ; ils comptent pour rien ce qu'ils ont déjà, et tendent de toute leur âme vers ce qu'ils n'ont pas encore. Mais nous, qui sommes entièrement dépourvus de ce que nous devrions chercher, nous ne voulons pas acquérir ce qui nous est nécessaire, en considération de la crainte de Dieu."

(Synclétique, 10).

71. La même a dit : "Il y a une tristesse utile et une tristesse dévastatrice. Celle qui est utile nous fait gémir sur nos péchés et sur les faiblesses d'autrui et nous empêche d'abandonner notre résolution d'atteindre la perfection du bien. Tel est le caractère de la vraie tristesse. Mais il y a aussi une tristesse qui vient de l'ennemi. Celui-ci en effet nous inspire une

X- DE LA DISCRETION

tristesse sans motif que l'on appelle acédie. Il faut donc chasser ce démon en redoublant de prières et de psalmodie."

(Synclétique, S. 10).

72. Sainte Synclétique dit : "Une ascèse extrême peut être suggérée par le démon : car on voit ses sectateurs la pratiquer. Qu'est-ce donc qui distingue la divine, la royale ascèse de celle qu'inspire le tyran diabolique ? C'est assurément la modération. Ta vie durant, garde la même règle pour le jeûne : ne te prive pas quatre ou cinq jours de suite, pour perdre ensuite ta vertu dans de copieux repas ; ce serait faire la joie des démons, car ce qui manque de mesure est toujours pernicieux. Aussi ne dépense pas toutes tes munitions d'un coup, si tu ne veux pas te trouver désarmé dans la bataille et être facilement fait prisonnier : nos armes à nous, c'est notre corps, et notre âme, c'est le combattant. Veille sur l'un et l'autre pour être prêt à toute éventualité."

(Synclétique, 15).

73. Deux anciens de la région de Péluse se rendirent un jour chez l'abbesse Sara. Tout en marchant, ils se disaient l'un à l'autre : "Nous allons humilier cette vieille fille !" Ils lui dirent donc : "Prends bien garde que ton âme ne s'élève en te disant : "Voici que des hommes, des ermites, viennent à moi qui ne suis qu'une femme." Mais l'abbesse Sara leur répondit : "Eh oui, je suis une femme par le sexe, mais je ne le suis pas par l'âme."

(Sara, 4).

74. L'abbesse Sara disait : "Si je demandais à Dieu que tous les hommes soient satisfaits de moi, je devrais aller faire des métanies à la porte de chacun d'eux ; je préfère le prier de garder mon cœur pur avec tous."

(Sara, 5).

X- DE LA DISCRETION

75. L'abbé Hyperéchios a dit : "Le vrai sage enseigne les autres par ses actes et non par ses paroles."

(Exhort. ad monachos, 122 b).

76. Il vint un jour de Rome un moine qui avait occupé une place éminente au Palais ; il s'installa à Scété près de l'église, et n'avait avec lui qu'un seul domestique pour le servir. Un prêtre de l'église se rendit compte de sa faiblesse et s'aperçut qu'il s'agissait d'un homme venu d'une vie facile : aussi lui faisait-il parvenir tout ce que le Seigneur lui donnait ou était offert à l'église. Après vingt-cinq années passées à Scété, cet homme était devenu un grand contemplatif, il lisait dans les cœurs et avait haute réputation. L'un des grands moines d'Egypte eut vent de l'estime qu'on lui portait ; il vint le voir, espérant trouver chez lui une plus rude ascèse. Il entra donc chez lui et le salua ; les deux moines prièrent ensemble, puis s'assirent. L'égyptien vit qu'il était confortablement vêtu ; il avait pour lit une botte de roseaux recouverts d'une peau. Il avait aussi un petit oreiller sous sa tête ; et même, ses pieds étaient propres et chaussés de sandales. Et le moine de se scandaliser en son for intérieur. Dans ce lieu, on n'avait pas coutume de vivre ainsi ; on avait plutôt l'habitude de renoncements plus rudes ! Mais le vieux romain avait le charisme du discernement des esprits et lisait dans les cœurs : il comprit que le moine égyptien s'était scandalisé de sa conduite. Il dit à son serviteur : "Fais-nous un bon déjeuner aujourd'hui, puisque ce Père est venu." Et le frère fit cuire quelques légumes. A l'heure convenable, ils se levèrent et prirent leur repas. Le romain avait également un peu de vin à cause de ses infirmités ; ils en burent. Le soir venu, ils récitèrent douze psaumes et s'endormirent. Ils firent de même au milieu de la nuit. Au matin l'égyptien se leva et dit à l'ancien : "Prie pour moi," et il s'en alla bien mal édifié. Il était déjà à quelque distance quand le romain, désireux de le guérir, envoya quelqu'un le rappeler. A son retour, il le reçut avec affabilité cette fois encore, et se mit à le questionner : "De quel pays es-tu ?" - "Je suis égyptien." Et il lui demanda : "De quelle ville ?" - "Je ne suis pas de la ville, je n'y ai jamais habité." - "Que faisais-tu avant d'être moine, dans le domaine où tu habitais ?" - "Je gardais les champs," répondit le moine. "Où dormais-tu ?"

- "Dans les champs." - "Et tu avais un lit ?" - "Comment aurais-je bien pu avoir un lit pour dormir dans les champs ?" - "Comment dormais-tu ?" - "Sur la terre nue." - Et le romain de continuer : "Que mangeais-tu aux champs, quel vin buvais-tu ?" - "Que peut-on bien boire et manger dans les champs ?" lui répondit le moine. - "Comment vivais-tu donc ?" - "Je mangeais du pain sec, quelques salaisons, si j'en trouvais, et je buvais de l'eau." - C'était un rude métier, "dit l'ancien, et il ajouta : "Y avait-il des bains où tu puisses te laver dans ce domaine ?" - "Non, répondit l'autre, je me lavais dans le fleuve quand j'en avais envie." Quand l'ancien eut achevé tout ce questionnaire et fut bien renseigné sur son genre de vie et son travail d'autrefois, dans le dessein de lui être utile, il se mit à lui décrire la vie qu'il avait menée autrefois dans le monde : "Je suis de la grande ville de Rome, moi, ce pauvre misérable que tu as devant les yeux ; j'avais une situation considérable au palais près de l'empereur." L'égyptien avait à peine entendu le début de sa réponse que le repentir le saisit et il écouta avec grande attention ce qui lui était dit : "J'ai donc abandonné Rome, disait l'ancien, et je me suis retiré dans ce désert. J'ai possédé de grandes maisons et d'immenses richesses, moi, le pauvre moine que tu as sous les yeux. Je les ai méprisées et je suis venu dans cette petite cellule." Il dit encore : "J'avais des lits couverts d'or et leur garniture était très précieuse. A leur place Dieu m'a donné ces joncs et cette peau. Mes vêtements étaient inestimables et je les ai remplacés par ces haillons." Il dit encore : "Je dépensais beaucoup d'or pour mes repas ; pour les remplacer, Dieu m'a donné ces quelques légumes et ce petit flacon de vin. J'avais de nombreux esclaves en ma possession ; à leur place, j'ai celui-ci tout seul ; le Seigneur a touché son cœur pour qu'il me serve. Pour tout bain, je me contente de verser un peu d'eau sur mes pieds et je me sers de sandales à cause de mes infirmités, pour remplacer les flûtes, les harpes et les autres instruments de musique qui enchantaient mes repas, je récite douze psaumes le jour et autant la nuit. Et pour expier les péchés de ma vie passée, je présente aujourd'hui à Dieu, dans le recueillement, mon pauvre et inutile service. Veille donc bien, Père, à ne pas te scandaliser de ma faiblesse." L'égyptien écouta tout cela et, après avoir fait retour sur lui-même, lui dit : "Malheur à moi, c'est après de nombreuses épreuves et bien des travaux dans le siècle que je suis venu à

la vie monastique, et c'était plutôt pour m'y reposer ; je possède maintenant ce que je n'avais pas autrefois. Mais toi, c'est de ton propre mouvement que tu es venu des plaisirs du monde à la souffrance, d'une situation considérable et de la richesse à l'humilité et à la pauvreté." Le moine s'en alla avec grand profit de cette leçon ; il devint son ami et revint souvent le visiter pour en tirer profit, car le romain était homme plein de discernement et rempli de la bonne odeur du Saint-Esprit.

(Romainos).

77. Un ancien a dit : "Les paroles seules ne suffisent pas. On en trouve beaucoup chez les hommes de ce temps. Il faudrait aussi des œuvres ; ce sont elles que Dieu recherche, et non les paroles stériles."

78. Un frère interrogea quelques-uns des Pères : "Est-ce que l'on se souille à penser de vilaines choses ?" Après avoir examiné la question entre eux, les uns disaient : "Oui, bien sûr, on se souille." Et les autres : "Non. Si l'on se souillait ainsi, le salut nous deviendrait impossible, car nous sommes faibles ; au contraire, il est possible de se sauver du moment que nous ne faisons pas corporellement ce qui vient à la pensée." Le frère qui avait posé la question jugea que ces réponses discordantes des Pères ne lui suffisaient pas ; il s'en alla chez un ancien plus expérimenté et le consulta sur ce point. L'ancien lui répondit : "On demande des comptes à chacun selon sa mesure propre." Le frère insista : "Je t'en prie au nom du Seigneur, explique-moi cette parole." Le vieillard lui dit : "Supposons qu'il se trouve ici un vase que l'on ne puisse voir sans le désirer. Deux frères viennent d'entrer ; l'un a obtenu de grandes vertus par l'ascèse de sa vie, l'autre n'en a que peu. Si l'esprit du moine parfait se trouble à la vue de ce vase et qu'il se dise : "Je veux avoir ce vase", mais s'il rejette aussitôt ce désir, il n'est pas souillé. Quant à celui qui n'est pas encore parvenu à un bien grand degré de vertu, s'il convoite ce vase et en rumine la pensée, car son désir le presse, mais ne le dérobe pas en fait, il ne se souille pas non plus."

(N. 216).

79. Un ancien disait : "Si quelqu'un demeure en un endroit sans produire les fruits du pays, le pays lui-même je rejettera puisqu'il n'en a pas produit les fruits."

(N. 247).

80. Un ancien dit : "Quelqu'un fait-il quelque chose en suivant sa volonté propre, c'est-à-dire en cherchant ce qui n'est pas selon Dieu ? S'il le fait par ignorance, il pourra ensuite revenir dans les chemins du Seigneur. Mais celui qui s'obstine à suivre sa volonté et non celle de Dieu, sans vouloir écouter l'avis des autres, parce qu'il se fie à son propre savoir, un pareil esprit n'arrivera qu'avec peine aux sentiers du Seigneur."

(N. 248).

81. On demanda à un ancien : "Quelle est cette voie étroite et resserrée dont parle l'Écriture (cf. Mt., 7, 14) ?" Il répondit : "La voie étroite et resserrée, c'est de se faire violence et de retrancher ses volontés pour l'amour de Dieu. C'est ce qui est écrit des Apôtres : "Eh bien, nous avons tout laissé et nous t'avons suivi (Mt., 14, 27)..."

(N. 249).

82. Un ancien a dit : "De même que l'état monastique l'emporte sur l'état séculier, ainsi le moine pèlerin doit être de toute manière un exemplé pour les moines sédentaires."

(N. 250).

83. L'un des pères disait : "Si un bon ouvrier demeure dans un endroit où il n'y a pas d'autres ouvriers il ne progresse pas ; tout ce qu'il pourra faire, c'est de s'efforcer de ne pas perdre ce qu'il sait. Mais si un paresseux habite avec un bon ouvrier, il progressera, et s'il ne progresse pas, au moins il ne descendra pas plus bas."

(N. 251).

84. Un ancien dit : "L'homme qui parle et n'a pas les œuvres ressemble à un arbre couvert de feuilles, mais sans fruits. Si un arbre est plein de fruits, il a aussi des feuilles. De même, l'homme qui fait de bonnes actions parlera en conséquence."

(N. 252).

85. Un ancien a raconté qu'un frère était un jour tombé dans une faute grave. Touché de componction et désireux de faire pénitence, il était allé s'en ouvrir à un ancien. Pourtant, il ne lui avoua pas sa faute, mais lui demanda : "Celui à qui il vient telles et telles pensées, sera-t-il sauvé ?" L'ancien, qui manquait de discernement, lui répondit : "Il a perdu son âme." Le frère se dit alors : Perdu pour perdu, je retourne dans le monde." Mais chemin faisant, il résolut d'aller s'en ouvrir à l'abbé Silvain. Cet abbé Silvain était renommé pour son don de discernement. Le frère alla donc le trouver ; il ne lui avoua pas sa faute, mais il l'interrogea comme il avait fait auparavant pour l'autre ancien : "Sera-t-il sauvé, celui qui a de pareilles pensées ?" L'abbé Silvain commença par lui dire en s'appuyant sur l'Écriture : "Il n'est aucunement question de condamner ceux qui ont de telles pensées." En entendant ces mots, le frère reprit espoir et lui raconta sa faute. Après l'avoir écouté, l'abbé, comme un bon médecin, appliqua sur son âme en guise de compresses les passages des saintes Écritures qui affirment que la pénitence est possible pour ceux qui se tournent vers Dieu avec un véritable amour. Quelques années plus tard l'abbé Silvain rencontra l'ancien qui avait découragé le frère. Il lui raconta la chose, et ajouta : "Tu vois, ce frère que tu avais découragé, et qui s'en retournait dans le monde, c'est maintenant une magnifique étoile au milieu des frères." J'ai raconté cette histoire afin que nous sachions combien il est dangereux de manifester ses pensées ou ses fautes à quelqu'un qui manque de discernement.

(N. 217).

86. Un ancien dit : "Ce n'est pas l'intrusion en nous de mauvaises pensées qui entraîne notre condamnation, mais leur mauvais emploi. Il arrive en effet que l'on fasse naufrage à cau-

79. Un ancien disait : "Si quelqu'un demeure en un endroit sans produire les fruits du pays, le pays lui-même je rejettera puisqu'il n'en a pas produit les fruits."

(N. 247).

80. Un ancien dit : "Quelqu'un fait-il quelque chose en suivant sa volonté propre, c'est-à-dire en cherchant ce qui n'est pas selon Dieu ? S'il le fait par ignorance, il pourra ensuite revenir dans les chemins du Seigneur. Mais celui qui s'obstine à suivre sa volonté et non celle de Dieu, sans vouloir écouter l'avis des autres, parce qu'il se fie à son propre savoir, un pareil esprit n'arrivera qu'avec peine aux sentiers du Seigneur."

(N. 248).

81. On demanda à un ancien : "Quelle est cette voie étroite et resserrée dont parle l'Écriture (cf. Mt., 7, 14) ?" Il répondit : "La voie étroite et resserrée, c'est de se faire violence et de retrancher ses volontés pour l'amour de Dieu. C'est ce qui est écrit des Apôtres : "Eh bien, nous avons tout laissé et nous t'avons suivi (Mt., 14, 27)..."

(N. 249).

82. Un ancien a dit : "De même que l'état monastique l'emporte sur l'état séculier, ainsi le moine pèlerin doit être de toute manière un exemple pour les moines sédentaires."

(N. 250).

83. L'un des pères disait : "Si un bon ouvrier demeure dans un endroit où il n'y a pas d'autres ouvriers il ne progresse pas ; tout ce qu'il pourra faire, c'est de s'efforcer de ne pas perdre ce qu'il sait. Mais si un paresseux habite avec un bon ouvrier, il progressera, et s'il ne progresse pas, au moins il ne descendra pas plus bas."

(N. 251).

84. Un ancien dit : "L'homme qui parle et n'a pas les œuvres ressemble à un arbre couvert de feuilles, mais sans fruits. Si un arbre est plein de fruits, il a aussi des feuilles. De même, l'homme qui fait de bonnes actions parlera en conséquence."

(N. 252).

85. Un ancien a raconté qu'un frère était un jour tombé dans une faute grave. Touché de componction et désireux de faire pénitence, il était allé s'en ouvrir à un ancien. Pourtant, il ne lui avoua pas sa faute, mais lui demanda : "Celui à qui il vient telles et telles pensées, sera-t-il sauvé ?" L'ancien, qui manquait de discernement, lui répondit : "Il a perdu son âme." Le frère se dit alors : Perdu pour perdu, je retourne dans le monde." Mais chemin faisant, il résolut d'aller s'en ouvrir à l'abbé Silvain. Cet abbé Silvain était renommé pour son don de discernement. Le frère alla donc le trouver ; il ne lui avoua pas sa faute, mais il l'interrogea comme il avait fait auparavant pour l'autre ancien : "Sera-t-il sauvé, celui qui a de pareilles pensées ?" L'abbé Silvain commença par lui dire en s'appuyant sur l'Écriture : "Il n'est aucunement question de condamner ceux qui ont de telles pensées." En entendant ces mots, le frère reprit espoir et lui raconta sa faute. Après l'avoir écouté, l'abbé, comme un bon médecin, appliqua sur son âme en guise de compresses les passages des saintes Écritures qui affirment que la pénitence est possible pour ceux qui se tournent vers Dieu avec un véritable amour. Quelques années plus tard l'abbé Silvain rencontra l'ancien qui avait découragé le frère. Il lui raconta la chose, et ajouta : "Tu vois, ce frère que tu avais découragé, et qui s'en retournait dans le monde, c'est maintenant une magnifique étoile au milieu des frères." J'ai raconté cette histoire afin que nous sachions combien il est dangereux de manifester ses pensées ou ses fautes à quelqu'un qui manque de discernement.

(N. 217).

86. Un ancien dit : "Ce n'est pas l'intrusion en nous de mauvaises pensées qui entraîne notre condamnation, mais leur mauvais emploi. Il arrive en effet que l'on fasse naufrage à cau-

se des pensées, mais aussi que l'on soit couronné à cause des pensées."

(N. 218).

87. Un ancien dit . "Ne donne rien aux gens du monde et n'en reçois rien ; n'aies pas de relations avec une femme et ne sois pas trop libre avec un enfant."

(N. 125).

88. Un frère interrogea un ancien : "Que dois-je faire ? une multitude de pensées me harcèlent, et je ne sais comment leur résister." L'ancien lui dit : "Ne lutte pas contre toutes, mais contre une seule ; car toutes les pensées des moines ont une seule tête ; il faut donc examiner quelle est cette pensée et quelle est sa nature, puis lutter contre elle : c'est ainsi que les autres pensées perdent de leur force."

(N. 219).

89. Un ancien disait à propos des pensées mauvaises : "Je vous en prie, frères, réprimons les pensées tout comme nous réprimons les actions."

(N. 220).

90. Un ancien disait : "Celui qui veut habiter dans le désert, doit être un maître. Cette vie n'est pas faite pour qui a encore besoin d'être enseigné, s'il ne veut pas périr."

(N. 221).

91. Un frère demanda à son ancien : "Comment puis-je trouver Dieu ? Est-ce dans les jeûnes, ou dans les travaux, ou dans les veilles, ou dans les œuvres de miséricorde ?" Il

répondit : "C'est en faisant tout ce que tu dis, mais sans oublier la discrétion ; car bien des gens, je t'assure, ont épuisé leur corps et s'en allèrent stériles et sans avoir, parce qu'ils ont agi sans discrétion. Le jeûne empeste notre bouche ; nous savons toutes les Ecritures et récitons David par cœur. Pourtant, ce que Dieu recherche, nous ne l'avons pas : je veux dire l'humilité."

(N. 222).

92. Un frère interrogea un ancien : "Père, j'interroge les anciens et ils me parlent du salut de mon âme, mais je ne retiens rien de ce qu'ils me disent. A quoi bon les interroger, puisque je n'en tire aucun profit : je suis complètement corrompu !" Or il y avait là deux vases vides. L'ancien dit au frère : "Va prendre l'un de ces vases, remplis-le d'huile, brûle de l'é-toupe dedans, puis verse l'huile et pose-le à sa place." Ce qui fut fait. "Recommence" dit l'ancien. Et après que le disciple l'eut fait plusieurs fois, l'ancien lui dit : "Apporte maintenant les deux vases et regarde lequel est le plus propre." - "C'est celui où j'ai mis de l'huile" répondit le frère." - "Il en est de même pour ton âme, avec les questions que tu poses, continua l'ancien ; bien qu'elle ne retienne rien de ce qu'elle entend, elle se purifie plus que celle qui n'interroge pas du tout."

(N. 223).

93. Un frère pratiquait l'*hésychia* dans sa cellule, et les démons voulurent le séduire : ils se présentèrent à lui sous l'apparence d'anges pour l'inviter à se rendre à la synaxe ; et ils lui faisaient voir une lumière. Mais le frère alla voir un ancien : "Père, lui dit-il, les anges viennent me trouver avec une lumière et veulent me persuader de me rendre à la synaxe." - "Ne les écoute pas, mon fils, dit le vieillard ; ce sont des démons, et lorsqu'ils viendront t'exciter, dis-leur : Pour moi je me lève quand j'en ai envie et je ne vous écouterai pas." Le frère reçut l'ordre de l'ancien et retourna dans sa cellule. La nuit suivante les démons revinrent et l'excitèrent selon leur habitude. Mais lui fit comme on lui avait demandé. Il leur répondait : "Pour

moi, je me lève quand j'en ai envie et je ne vous écouterai pas." Mais eux de dire : "C'est ce méchant vieillard, ce menteur, qui t'a séduit ; un frère est venu le trouver pour emprunter de l'argent, et il lui a menti : il a dit ne pas en avoir et ne lui a rien donné. Tu vois bien que c'est un menteur." Au petit jour, le frère se leva et vint chez le vieillard : il lui raconta la chose. "Il est exact, lui répondit l'ancien, que j'avais de l'argent, qu'un frère est venu me trouver pour me l'emprunter et que je ne lui ai pas donné. Je savais que je causerais du dommage à son âme si je le faisais. J'ai préféré faire une entorse à l'un des commandements plutôt que d'enfeindre les dix : nous aurions pu avoir des ennuis à cause de lui, s'il avait reçu de moi quelque argent. Quant à toi, n'écoute pas les démons qui veulent te séduire." Le frère se trouva grandement réconforté par les paroles de l'ancien et retourna dans sa cellule.

(N. 224).

94. Un jour trois frères se rendirent à Scété chez un ancien : l'un d'entre eux l'interrogea et lui dit : "Père, j'ai appris par cœur l'Ancien et le Nouveau Testament." - "Tu as rempli l'air de paroles," lui répondit le vieillard. Et le second l'interrogea disant : "Moi, j'ai copié de ma propre main l'Ancien et le Nouveau Testament." - "Toi, lui dit le vieillard, tu as rempli tes placards de papier." Et le troisième lui dit : "Chez moi, il pousse de l'herbe dans le foyer." Et l'ancien lui répondit : "Quant à toi, tu as chassé l'hospitalité de ton logis."

(N. 385).

95. Au dire de quelques pères, un grand ancien disait avec grande assurance au frère qui venait l'interroger : "Voici que je tiens la place de Dieu et que je siège comme juge ; que veux-tu donc que je fasse pour toi ? Si tu viens me dire : "Aie pitié de moi", c'est Dieu lui-même qui te dit : "Si tu veux que j'aie pitié de toi, aie pitié toi-même de tes frères et moi j'aurai pitié de toi. Si tu veux que je te pardonne, pardonne toi-même à ton prochain. Est-ce que par hasard l'injustice viendrait de Dieu ? Bien sûr que non. Si nous voulons être sauvés, cela dépend de nous."

(N. 226).

96. On raconte qu'il y avait aux Cellules un ancien dur à la peine. Un jour qu'il célébraient son Office, un saint homme vint à sa cellule et, de l'extérieur, l'entendit se fâcher contre ses pensées. "Jusqu'à quand, disait-il, pour une seule parole, continuerai-je à perdre tout le reste ?" Celui qui se tenait dehors pensait que l'ancien se disputait avec quelqu'un d'autre : il frappa afin d'entrer pour les remettre d'accord. En pénétrant, il constata qu'il n'y avait personne d'autre à l'intérieur. Comme il avait son franc-parler avec cet ancien, il lui demanda : "Père, avec qui te disputais-tu ?" - "Avec mes pensées, lui fut-il répondu. Voici, j'ai confié à ma mémoire quatorze livres, et je n'ai entendu au dehors qu'une seule pauvre parole. Lorsque j'en suis venu à accomplir l'œuvre de Dieu, j'avais tout oublié ; seule cette parole que j'avais entendue au dehors m'est revenue à la mémoire au moment de m'acquitter de mon Office : voilà pourquoi je me disputais avec mes pensées."

(N. 227).

97. Les frères d'un coenobium vinrent dans le désert et se rendirent auprès d'un ermite qui les reçut avec joie. Selon la coutume des ermites, les voyant fatigués, le moine leur servit à déjeuner en dehors de l'heure habituelle ; il leur apporta ce qu'il avait dans sa cellule et les fit se reposer. Lorsque le soir fut venu, ils récitèrent douze psaumes et en firent autant au cours de la nuit. Comme le vieillard veillait, il les entendit se dire entre eux : "Les anachorètes se donnent du meilleur temps dans le désert que nous au monastère !" Au matin, ils étaient sur le point de se mettre en route vers un autre ermite voisin, quand l'ancien leur dit : "Saluez-le de ma part et dites-lui : n'arrose pas les légumes." Lorsque le moine eut entendu la commission, il comprit le mot : il les fit travailler à jeûn jusqu'au soir, et quand le soir fut venu, il fit un long office, puis leur apporta ce qu'il avait en disant : "Arrêtons un peu à cause de vous, car vous voilà fatigués par le travail." Et il leur dit encore : "Ce n'est pas notre habitude de manger tous les jours, mais à cause de vous, nous goûterons un petit peu." Il leur apporta du pain sec et du sel : "Voici que nous avons un festin aujourd'hui à cause de vous," et il mit un peu de vinaigre dans leur sel. Puis ils se levèrent et se mirent à psal-

modier jusqu'au matin. Et il leur dit : "Nous ne pouvons pas suivre notre règle à cause de vous, il faut vous reposer un peu, car vous êtes des étrangers." Le matin venu, ils voulurent s'enfuir, mais lui les pria ditant : "Demeurez encore un peu avec nous, ou bien si vous ne le pouvez pas à cause de vos instructions, passez deux ou trois jours avec nous selon la coutume de ce désert." Mais, voyant qu'il ne leur donnerait pas de relâche, ils s'enfuirent secrètement.

(N. 229).

98. Un frère consulta l'un des Pères et lui dit : "Lorsqu'il m'arrive de succomber au sommeil et de laisser passer l'heure de mon Office, mon âme n'ose plus s'en acquitter, tant elle a honte." Et le vieillard lui répondit : "S'il t'arrive de dormir jusqu'au matin, lorsque tu te réveilles, lève-toi, ferme portes et fenêtres et récite ton office, car il est écrit : "Le jour est à toi et la nuit est tienne (Ps., 73, 16)." Tout temps est bon pour glorifier Dieu."

(N. 230).

99. Un ancien disait : "Voici un homme qui mange beaucoup tout en restant sur sa faim. En voici un autre qui mange peu et se rassasie. Eh bien, celui qui mange beaucoup et reste sur sa faim a une plus grande récompense que celui qui mange peu et se rassasie."

(N. 231).

100. Un ancien disait : "Si par hasard, il s'échangeait entre toi et ton frère des mots pénibles, et que lui refuse de reconnaître ses torts en prétendant : "Non, je n'ai pas dit cela", ne dispute pas avec lui et ne lui réponds pas : "Si, tu l'as dit." Car cela le mettrait en colère et il te dirait : "Oui, je l'ai dit ; et puis après ?"

(N. 232).

101. Un frère interrogea un ancien et lui dit : "Ma sœur est pauvre, puis-je lui faire l'aumône ? N'est-elle pas un pauvre comme un autre ? L'ancien répondit : "Non" - "Pourquoi, Père ?" demanda le frère. Et l'ancien répondit : "C'est ton sang qui te sollicite un peu."

(N. 233).

102. Un ancien disait : "Le moine ne doit ni écouter ceux qui disent du mal des autres, ni en dire lui-même, ni se scandaliser."

(N. 386).

103. Un ancien disait : "Ne te complais pas dans tout ce qui se dit et ne te prête pas à toute conversation. Sois lent à croire, et sois prompt à dire la vérité."

(N. 234).

104. Un ancien disait : "Si une parole vient au cœur d'un frère assis dans sa cellule, et que, la repassant dans son esprit, il ne parvient à en saisir le sens, Dieu ne l'ayant pas éclairé, les démons viennent près de lui et lui font croire ce qu'ils veulent à propos de cette parole."

(N. 646).

105. Quelques-uns des anciens disaient : "Au début, quand nous nous réunissions pour parler de ce qui était utile à nos âmes, nous nous élevions toujours plus haut et nous montions au ciel ; aujourd'hui nous nous réunissons pour nous occuper à dénigrer autrui et nous nous entraînons mutuellement dans l'abîme."

(N. 238).

106. Un autre Père disait : "En vérité, si notre homme intérieur est vigilant, il pourra garder même l'homme extérieur, mais s'il n'en est pas ainsi, par quelle puissance garderons-nous la langue ?"

(N. 239).

107. Un ancien disait : "L'œuvre spirituelle est nécessaire, car nous sommes venus pour cela. La belle affaire en effet de proclamer de bouche ce que l'on n'accomplit pas effectivement."

(N. 240).

108. Un autre ancien a dit : "Il faut nécessairement que l'homme soit occupé intérieurement : s'il s'occupe à l'œuvre de Dieu, le diable peut venir de temps à autre auprès de lui, mais il ne trouve pas de place où demeurer. Au contraire, si l'ennemi, l'ayant terrassé, a réussi à le réduire en captivité, l'esprit de Dieu à son tour viendra fréquemment, mais si nous ne lui cédon pas une place, il s'en ira à cause de notre méchanceté."

(N. 241).

109. Un jour des moines descendirent d'Egypte à Scété pour visiter les anciens, mais ils furent scandalisés quand ils les virent, épuisés par la faim, se jeter sur la nourriture après un jeûne prolongé. Un prêtre s'aperçut de la chose et voulut les guérir avant de les congédier : dans l'église, il se mit donc à prêcher au peuple en ces termes : "Jeûnez, frères, prolongez votre abstinence." Les égyptiens qui étaient venus en ce lieu voulaient s'en aller : il les retint. Dès qu'ils eurent commencé à jeûner, la tête leur tourna, car le prêtre les avait fait jeûner deux jours d'affilée ; mais les frères de Scété, eux, jeûnèrent la semaine. Le samedi arrivé, les égyptiens s'assirent pour manger avec les anciens. Comme les égyptiens s'agitaient fort pour manger, l'un des anciens retint leurs mains : "Mangez

avec mesure, comme des moines", leur dit-il. Mais l'un des égyptiens repoussa sa main en disant : "Laisse-moi, je meurs, voilà toute une semaine que je n'ai rien mangé de cuit !" L'ancien leur dit : "Si vous défaillez à ce point parce que vous avez jeûné deux jours, pourquoi êtes-vous scandalisés à cause des frères qui, à longueur de temps, observent des semaines d'abstinence et rompent le jeûne comme ils le font ?" Les moines firent une métanie devant les anciens et s'en allèrent dans la joie, édifiés par leur abstinence.

(N. 242).

110. Dès sa conversion du monde et sa vêtue monastique, un frère se fit reclus : "Je veux être solitaire," disait-il. A cette nouvelle les anciens ses voisins accoururent et le firent sortir, avec ordre de parcourir les cellules des frères et de faire une métanie devant chacun en disant : "Pardonne-moi, je ne suis pas un solitaire, et je ne fais que commencer d'être moine."

(N. 243).

111. Des anciens ont dit : "Si tu vois un jeune homme monter au ciel par sa propre volonté, attrape-le par le pied et rejette-le à terre, car cela ne lui vaut rien."

(N. 244).

112. Un frère disait à un grand ancien : "Père, je voudrais trouver un ancien à ma convenance pour demeurer avec lui." L'ancien lui dit : "C'est une bonne recherche, Monsieur !" L'autre assurait que tel était bien son désir, sans comprendre la pensée de l'ancien. Mais lorsque l'ancien vit que le frère s'imaginait penser droitement, il lui dit : "Donc, si tu trouves un ancien selon ta convenance, tu veux demeurer avec lui ?" - "Eh oui, répondit-il, c'est exactement mon intention, si j'en trouve un à ma convenance." L'ancien lui dit : "Ce n'est donc pas pour suivre la volonté de cet ancien mais pour que lui suive

la tienne et qu'ainsi tu trouves du repos auprès de lui ?" Le frère comprit alors ce que le vieillard voulait dire ; il se leva et fit une métanie en disant : " Pardonne-moi, car je me suis gonflé sans mesure, jugeant que je parlais bien alors que je ne possède aucun bien. "

(N. 245).

113. Deux frères selon la chair renoncèrent au monde ; le plus jeune des deux s'était converti le premier. Comme l'un des Pères était venu les visiter, ils apportèrent un bassin et le plus jeune s'avança pour laver les pieds de l'ancien : mais celui-ci, retenant sa main, l'écarta et fit remplir par le plus âgé cet office dont, selon la coutume, s'acquittent les anciens du monastère. Les frères qui étaient présents lui dirent : " Père, c'est le plus jeune qui est le premier selon le rang de conversion ". - " Eh bien, je retire la priorité au plus jeune pour la donner à celui qui le précède par l'âge ", leur répondit l'ancien.

(N. 246).

114. Un ancien disait : " Les prophètes ont écrit des livres ; nos pères sont venus après eux et ont beaucoup travaillé sur ces livres ; ensuite, leurs successeurs les ont appris par cœur. Il vint enfin une génération, celle-là même qui existe actuellement ; elle a écrit tout cela sur des papiers et des parchemins et l'a laissé inutilisé dans des placards. "

(N. 228).

115. Un ancien disait : " Notre capuchon est le symbole de l'innocence. Le scapulaire qui couvre les épaules et le cou est la figure de la croix ; la ceinture qui nous entoure les reins symbolise la force. Vivons donc conformément à notre habit, et faisons tout avec zèle afin de ne pas sembler porter un habit d'emprunt. "

(N. 55).

CHAPITRE XI

DE LA VIGILANCE

1 a. Un frère interrogea l'abbé Arsène pour avoir de lui une parole. L'ancien lui répondit : " De tout ton pouvoir, lutte pour que ton activité intérieure soit selon Dieu, et tu vaincras les passions de l'homme extérieur ". "

(Arsène, 9).

1 b. L'abbé Arsène a dit aussi : " Si nous cherchons Dieu, il nous apparaîtra, et si nous le retenons, il restera près de nous ". "

(Arsène, 10).

2. L'abbé Agathon disait : " Un moine ne doit pas souffrir que sa conscience ait quelque chose à lui reprocher ". Au moment de mourir, il resta trois jours les yeux ouverts, immobile. Les frères se mirent à le secouer. " Père, s'écrièrent-ils, où es-tu ? " - " Je me tiens devant le tribunal de Dieu ", répondit-il. - " Crains-tu donc, toi aussi ? " - " Je me suis toujours efforcé de garder les commandements de Dieu, dans la mesure de mes forces ; mais je ne suis qu'un homme, et j'ignore si mes œuvres ont plu à Dieu. " - " Tu n'as donc pas confiance dans tes œuvres ? Ne sont-elles pas selon Dieu ? " - " Non, je n'en serai "

pas sûr tant que je n'aurai pas paru devant Dieu ; autre est en effet le jugement de Dieu, autre celui des hommes ". Comme les frères voulaient l'interroger encore sur d'autres sujets, il leur dit : "Par charité, ne me parlez pas davantage, je suis occupé ". Cela dit, il mourut aussitôt, plein de joie. Ils le virent s'en aller comme un homme qui fait ses adieux à des amis bien-aimés. Il avait été vigilant en tout : "Sans vigilance, disait-il, on n'avance dans aucune vertu".

(*Agathon, 2 et 29 b*).

3. Lorsque l'abbé Ammoès se rendait à l'église, il ne permettait pas à son disciple de marcher à ses côtés : le frère devait le suivre de loin, et s'il s'approchait de lui pour lui poser quelque question, l'ancien lui répondait brièvement, et aussitôt le renvoyait derrière lui. "J'ai peur, disait-il, qu'en nous entretenant de ce qui est utile à l'âme, il ne se glisse quelque parole sans rapport au sujet ; c'est la raison pour laquelle je ne te permets pas de rester près de moi".

(*Ammoès, 1*).

4. Au début (d'un entretien), l'abbé Ammoès demanda à l'abbé Arsène : "Comment me vois-tu en ce moment ?". Arsène lui répondit : "Père, tu es comme un ange". Plus tard, il lui demanda : "Et maintenant, comment me vois-tu ?" - "Tu es comme Satan, répondit Arsène, car, bien que ta conversation ait été bonne, elle m'a été comme un coup d'épée".

(*Ammoès, 2*).

5. L'abbé Alonius disait : "Si l'homme ne dit pas dans son cœur : "Dieu et moi, nous sommes seuls au monde", il n'aura pas de repos".

(*Alonius, 1*).

6. L'abbé Alonius disait encore : "Si l'homme le voulait, une seule journée lui suffirait, du matin jusqu'au soir, pour atteindre à la mesure de la divinité".

(*Alonius, 3*).

7. L'abbé Bessarion disait au moment de mourir : "Un moine doit être tout œil, comme les chérubins et les séraphins".

(*Bessarion, 11 ; cf. Vita Syncreticae, 46*).

8. Un jour l'abbé Daniel et l'abbé Ammoès faisaient route ensemble. L'abbé Ammoès demanda : "Père, penses-tu que nous aussi, nous nous fixerons un jour dans une cellule ?" L'abbé Daniel lui répondit : "Qui donc nous ôtera Dieu ? En ce moment même, Dieu est dehors, comme Dieu se trouve dans une cellule".

(*Daniel, 5*).

9. L'abbé Evagre a dit : "L'oraison sans distraction est une grande chose ; la psalmodie sans distraction en est une plus grande encore".

(*Evagre, 3*).

10. L'abbé Evagre a dit : "Souviens-toi toujours de ta mort et n'oublie pas le châtimeut éternel. Alors, nulle faute ne souillera ton âme".

(*Evagre, 4*).

11. L'abbé Théodore de l'Ennaton a dit : "Si Dieu nous impute les négligences commises au temps de la prière et les dis-

tractions dont nous souffrons durant la psalmodie, nous ne pourrions être sauvés".

(Théodore de l'Ennaton, 3).

12. L'abbé Théonas dit : "C'est parce que notre âme est distraite et s'écarte de la contemplation de Dieu, que nous devenons captifs de nos passions charnelles".

(Théonas, 1).

13. Quelques frères voulurent un jour éprouver Jean le Nain, car il ne laissait pas son esprit se répandre en pensées terrestres et ne parlait pas des affaires de ce monde. "Remercions Dieu, lui dirent-ils, car il a beaucoup plu cette année, les palmiers ont eu toute l'eau qu'il leur fallait et commencent à produire de belles pousses. Les frères trouveront tout ce dont ils ont besoin pour leur travail manuel". L'abbé Jean leur répondit : "Il en est de même lorsque le Saint-Esprit descend dans le cœur des saints, ils reverdissent, pour ainsi dire, sont renouvelés, et se couvrent de feuilles dans la crainte de Dieu".

(Jean Colobos, 10).

14. Un jour, l'abbé Jean avait tressé des cordes de quoi faire deux corbeilles, et avait tout employé pour une seule : il s'en aperçut seulement quand il fut tout contre le mur. Son esprit était tout occupé à contempler Dieu.

(Jean Colobos, 11).

15. Il y avait à Scété un ancien, grand travailleur au physique, mais qui ne se mettait guère en peine de retenir ce qu'il avait entendu. Il se rendit donc chez l'abbé Jean le Nain, pour le consulter sur ce défaut de mémoire : la réponse reçue, il rentra dans sa cellule et oublia ce qu'avait dit l'abbé Jean. Il retourna pour l'interroger, réentendit sa réponse, et repartit de

même : mais dès qu'il arriva à sa cellule, il oublia ce qu'il avait entendu. Il y alla et en revint bien des fois, mais la distraction avait toujours le dessus. Plus tard, il rencontra l'ancien et lui dit : "Sais-tu, père, que j'ai encore oublié ce que tu m'avais dit ? Mais je ne suis pas revenu, j'avais peur de t'ennuyer". L'abbé Jean lui dit : "Va allumer une lampe". L'ancien obéit. Et Jean lui dit : "Apporte d'autres lampes et allume-les à celle-ci". Ce qu'il fit. "As-tu fait tort à cette lumière pour y avoir allumé les autres ?" - "Non". - "Eh bien, Jean non plus ne souffrirait aucun tort, quand bien même tout Scété viendrait à moi. Cela ne m'enlèverait pas l'amour de Dieu. N'hésite pas à venir quand tu en auras envie". Ainsi, par leur patience à tous deux, Dieu guérit le vieillard de son peu de mémoire : les moines de Scété en effet avaient à cœur d'encourager ceux qui combattaient contre quelque passion et de prendre sur eux leurs peines ; ils se gagnaient ainsi mutuellement au bien.

(Jean Colobos, 18).

16. Un frère vint consulter l'abbé Jean et lui dit : "Que dois-je faire ? Il y a un frère qui vient souvent me prendre pour travailler avec lui ; et moi, qui suis débile et sans forces, je succombe à ce métier. Que dois-je faire pour accomplir le précepte du Seigneur ?" Le vieillard lui répondit : "Caleb, fils de Jéphoné, disait à Josué, le fils de Navé : "J'avais quarante ans lorsque Moïse, le serviteur de Dieu, m'envoya avec toi dans ce pays : maintenant j'ai quatre-vingts ans et je suis aujourd'hui aussi robuste qu'alors, tant pour sortir au combat que pour en rentrer" (Jos., 14, 7. 10. 11). C'est pourquoi, si cela t'est possible, va, sors et rentre de même. Si tu ne peux le faire, reste dans ta cellule à pleurer tes péchés : si on te trouve ainsi, on ne te forcera pas à sortir".

(Jean Colobos, 19).

17. L'abbé Isidore, le prêtre de Scété, disait : "Lorsque j'étais jeune et demeurais dans ma cellule, je ne mesurais pas le nombre de psaumes que je récitais en disant l'Office : j'y passais les jours et les nuits".

(Isidore, 4).

18. L'abbé Cassien racontait ceci d'un ancien qui habitait dans le désert : il avait supplié Dieu de lui donner la grâce de ne jamais s'endormir lorsqu'on s'occuperait des affaires de l'âme, et de succomber à l'instant au sommeil si l'on en venait à quelque parole inutile ou à quelque médisance, pour que ses oreilles ne reçoivent pas ce poison. "Le diable, disait cet ancien, se donne beaucoup de mal pour faire dire aux hommes des paroles inutiles ; c'est l'ennemi de tout enseignement spirituel". Pour le montrer, il apportait un exemple : "Je m'entretenais un jour avec quelques frères de ce qui est utile à l'âme ; ils s'endormirent si profondément qu'ils ne pouvaient pas même soulever leurs paupières. Désireux de leur faire voir que c'était là l'œuvre du démon, je me mis à plaisanter, et eux, tout réjouis, de secouer aussitôt le sommeil. Je leur dis alors en gémissant : "Jusqu'à maintenant, nous avons parlé de choses célestes, et vous aviez tous les yeux lourdement appesantis ; mais dès qu'il s'est agi de plaisanter, vous vous êtes empressés d'écouter. Je vous en prie, mes frères bien aimés, vous savez maintenant que c'est l'œuvre du démon : veillez sur vous-mêmes et gardez-vous de dormir lorsque vous écoutez ou faites quelque chose qui a trait à la vie spirituelle".

(Cassien, 6).

19. L'abbé Pastor, au temps de sa jeunesse, s'était rendu chez un ancien pour lui poser trois questions. Mais arrivé chez le vieillard, il oublia l'une des trois et dut revenir ainsi à sa cellule. Il étendait la main pour saisir le loquet, quand il se ressouvint de la question oubliée. Il retira sa main et revint chez le vieillard : "Mon Frère, tu es bien pressé de revenir", lui dit celui-ci. Et Pastor lui raconta : "En étendant la main pour saisir le loquet, je me suis rappelé la question que je cherchais. Je n'ai même pas ouvert ma cellule, je suis revenu immédiatement chez toi". La longueur de la route était très considérable. "Oui, tu es un vrai pasteur de troupeau, lui dit le vieillard, on prononcera ton nom sur toute la terre d'Egypte".

(Poemen, 1).

20. L'abbé Amoun vint chez l'abbé Pastor et lui dit : "Lorsque je vais dans la cellule de mon voisin ou que lui vient chez moi pour traiter quelque affaire, nous avons grand peur tous les deux de nous laisser entraîner à quelque conversation profane et peu monastique". - "Tu fais bien, lui dit l'ancien, car la jeunesse a besoin de se surveiller". - "Et les anciens, que faisaient-ils ?" demanda Amoun. Pastor répondit : "Pour ce qui est des anciens qui avaient progressé et s'étaient affermis, il ne leur venait plus sur les lèvres rien de profane à dire". - "Et si je suis obligé de m'entretenir avec mon voisin, faut-il parler avec lui des Saintes Ecritures ou des paroles et des sentences des anciens ? Qu'en penses-tu ?" - "Si tu ne peux pas te taire, il vaut mieux t'entretenir des paroles des anciens que des Ecritures, car cela ne va pas sans de gros risques".

(Amoun de Nitrie, 2).

21. L'abbé Pastor, interrogé à propos des souillures, répondit : "Si nous pratiquons une ascèse énergique, dans la crainte de Dieu, et si nous sommes vigilants, nous ne trouverons pas de souillures en nous".

(Poemen, 165).

22. Quand l'abbé Pastor se préparait à sortir pour l'office, il s'asseyait d'abord à l'écart pendant environ une heure pour démêler ses pensées, puis il sortait.

(Poemen, 32).

23. L'abbé Pastor racontait ceci : "Un moine était allé interroger l'abbé Paesius et lui avait dit : "Que ferai-je pour mon âme ? Elle est devenue insensible et ne craint plus Dieu". - "Va, lui avait dit l'abbé, mets-toi à l'école de quelqu'un qui craigne Dieu, et son voisinage t'apprendra à craindre Dieu".

(Poemen, 65).

24. L'abbé Pastor dit : " La crainte de Dieu est à la fois principe et fin. Il est écrit en effet : " Le commencement de la sagesse, c'est la crainte de Seigneur" (Ps. 110, 10) " ; Dieu dit aussi à Abraham, lorsqu'il eut achevé l'autel : " Maintenant, je sais que tu crains Dieu " (Gn. 22, 12).

(N. 647).

25. L'abbé Pastor a dit encore : " Fuis toujours celui qui, dans la conversation, n'arrête pas de discuter. "

(N. 124).

26. L'abbé Pastor disait encore : " J'ai posé un jour une question à l'abbé Pierre Pionite, le disciple de l'abbé Lot : " Lorsque je suis en cellule, mon âme est en paix. Vienne un frère me raconter ce qu'on dit à l'extérieur, et la voilà toute troublée ". L'abbé Pierre me raconta alors que l'abbé Lot lui avait répondu : " C'est ta clé qui ouvre ma porte ". Je demandai à Pierre ce que cela signifiait. Il me répondit : " Un frère vient à toi et tu lui dis : " Comment vas-tu ? D'où viens-tu ? Comment vont tels ou tels frères ? T'ont-ils bien reçu ou non ? " C'est donc toi qui ouvres la bouche de ton frère, et tu entends ce que tu ne veux pas ! " - " C'est bien cela, dis-je, mais comment doit-on se conduire lorsqu'un frère vient chez soi ? " - " Le *penthos* est une doctrine universelle ; là où il n'y a pas de *penthos*, la garde de l'âme est impossible ". - " Lorsque je suis dans ma cellule, continuai-je, le *penthos* est avec moi, mais si quelqu'un vient me voir, ou si je sors de chez moi, je ne le trouve plus ". - " Le *penthos* n'est pas encore à ta discrétion, répondit l'ancien, tu n'en as l'usage qu'à certains moments ". - " Qu'est-ce que cela veut dire ? " - " Si l'homme lutte autant qu'il est en son pouvoir pour obtenir quelque chose, il pourra la chercher à n'importe quelle heure pour s'en servir, et il la trouvera ".

(Pierre Pionite, 2).

27. Un frère interrogea l'abbé Sisoës : " Je désire garder mon cœur ". - " Comment pourrions-nous garder notre cœur, répondit-il, si notre langue trouve la porte ouverte ? "

(Tithoës, 3).

28. L'abbé Silvain séjournait au mont Sinaï. Un jour, son disciple, voulant s'éloigner pour faire une commission, lui dit : " Fais couler l'eau et arrose le jardin ". Il sortit pour faire couler l'eau, en se couvrant la figure de son capuchon, et il ne voyait pas plus loin que ses pieds. Un homme survint à ce moment, l'aperçut de loin et regarda ce qu'il faisait. Arrivé près de lui, il demanda : " Dis-moi, Père, pourquoi te couvrais-tu le visage de ton capuchon en arrosant le jardin ? " L'ancien lui dit : " Pour que mes yeux ne voient pas les arbres et que mon esprit, en les regardant, ne soit pas distrait de son ouvrage ".

(Silvain, 4).

29. L'abbé Moïse demanda à l'abbé Silvain : " L'homme peut-il chaque jour recommencer à se convertir ? " L'abbé Silvain répondit : " Si cet homme est un travailleur, chaque jour et à chaque heure, il peut recommencer à se convertir ".

(Silvain, 11).

30. Des frères demandèrent un jour à l'abbé Silvain quelle méthode il avait suivie pour acquérir une telle prudence. Il répondit : " Je n'ai jamais permis aux pensées qui irritent Dieu de demeurer dans mon cœur ".

(Silvain, 6).

31. L'abbé Sérapion dit : " Les soldats qui se tiennent devant l'empereur ne peuvent regarder ni à droite ni à gauche. Il en est de même pour le moine : s'il se tient devant Dieu et s'ap-

XI - DE LA VIGILANCE

plique continuellement à le craindre, aucune menace de l'adversaire ne pourra l'effrayer".

(*Sérapion, 3*).

32. Sainte Synclétique a dit : "Soyons vigilants : les voleurs pénétrèrent par les sens de notre corps, même si nous ne le voulons pas. Comment la maison ne serait-elle pas noircie, si la fumée qui monte au dehors trouve les fenêtres ouvertes ?"

(*Synclétique S 6 ; Guy, p. 35*).

33. Elle a dit aussi : "Il faut être armé de toutes parts contre les démons, car ils attaquent de l'extérieur et ils s'agitent à l'intérieur. C'est ce que ressent notre âme, tel un navire tantôt pressé du dehors par la masse des flots, tantôt entraîné du dedans vers le fond par le poids de l'eau qui s'infiltré dans la cale. Ainsi sommes-nous tantôt perdus, de l'extérieur, par nos œuvres mauvaises, tantôt ruinés, du dedans, par nos pensées. Surveillons donc non seulement l'attaque extérieure des esprits immondes, mais chassons aussi du dedans les pensées mauvaises".

(*Synclétique S 7 ; Guy, p. 35*
Cf. Vita Synclcticae, 45).

34. Elle a dit encore : "Nous n'avons pas de sécurité en ce monde ; l'Apôtre nous dit en effet : "Que celui qui est debout se garde de tomber" (1 Co., 10, 12). Nous naviguons dans l'incertitude, et le Psalmiste a dit : "Notre vie est comme la mer" (Ps. 103). Cependant, il y a dans la mer des endroits dangereux et des endroits calmes. Pour nous, nous naviguons, semble-t-il sur une mer calme, et les gens du monde dans des endroits dangereux. De plus, nous naviguons pendant le jour, conduits par le Soleil de Justice ; mais eux sont emportés dans la nuit de l'ignorance. Pourtant, il arrive souvent que ces gens du monde, qui naviguent dans la tempête et l'obscurité, sauvent leur navire en veillant et en criant vers Dieu par crainte du danger. Et nous qui sommes dans la paix, nous coulons par négli-

XI - DE LA VIGILANCE

gence en abandonnant le gouvernail de la justice".

(*Synclétique S 8*.
Cf. Vita Synclcticae, 47).

35. L'abbé Hypéréchios a dit : "Aie toujours à l'esprit le royaume des cieus, et bien vite tu l'auras en héritage".

(*Hypéréchios, 7*).

36. Il a dit aussi : "Que la vie du moine soit à l'imitation de celle des anges, brûlant et consumant les péchés".

(*Cf. Adhortatio, 25 a ; P. G. 79, 9476 c*).

37. L'abbé Orsisius disait : "A mon avis, si l'homme ne garde pas son cœur, il oubliera ou négligera tout ce qu'il a vu ou entendu, et pour finir, l'ennemi, trouvant ainsi place chez lui, le fera tomber. Une lampe où l'on a placé une mèche avec de l'huile, éclairera ; mais si, par négligence, on a omis d'y mettre de l'huile, elle s'éteindra peu à peu, et l'obscurité finira par en avoir raison. S'il survient une souris qui veuille ronger la mèche, tant qu'elle n'est pas encore complètement éteinte, cela ne lui sera pas possible à cause de la chaleur du feu ; mais si elle voit qu'il n'y a plus de lumière et que la mèche s'est refroidie, elle voudra emporter la mèche, et elle fera en même temps tomber la lampe par terre. La lampe se brisera si elle est en argile ; mais si elle est en bronze, son propriétaire pourra la réparer. Il en est de même si l'âme est négligente. Le Saint-Esprit s'en éloigne peu à peu, jusqu'à ce que sa ferveur soit complètement éteinte ; c'est alors que l'ennemi détruit et dévore les bons désirs de l'âme et ruine même ce corps de péché. Mais si l'homme était bon par l'amour qu'il portait à Dieu, et qu'il ait été entraîné par la seule négligence, le Dieu de miséricorde réveillera son esprit et le fera se souvenir des châtiments préparés pour les pécheurs dans le monde à venir ; et

Dieu veillera à ce qu'il soit désormais vigilant et se garde de tout mal avec grand soin, jusqu'au jour de sa venue".

(Orsisius, 2).

38. Un ancien s'en vint chez un autre ancien, et, pendant la conversation, l'un dit à l'autre : "Moi, je suis mort au monde". L'autre dit : "Ne te confie pas en toi-même aussi longtemps que tu ne seras pas sorti de ce corps : tu as beau dire que tu es mort, Satan lui, n'est pas mort".

(N. 266).

39. Un ancien a dit : "Chaque jour, matin et soir, le moine doit réfléchir s'il a fait ou non ce que Dieu veut. Il doit ainsi examiner toute sa vie et faire pénitence. C'est ainsi qu'a vécu l'abbé Arsène".

(N. 264).

40. Un ancien a dit : "Si quelqu'un perd de l'or ou de l'argent, il pourra en retrouver ; mais celui qui perd une occasion, ne la retrouvera pas".

(N. 265).

41. Un ancien a dit : "Le soldat et le chasseur qui partent au combat, ne se préoccupent guère de savoir si un tel est blessé et si tel autre est sauf : chacun combat pour soi seul. Voilà comment doit être le moine".

(N. 267).

42. Un ancien a dit : "Si personne ne peut blesser celui qui se tient aux côtés de l'empereur, Satan non plus ne peut nous nuire si notre âme est près de Dieu. Car il est écrit : "Approchez-vous de moi et je m'approcherai de vous (Za., 1, 3). Seulement, parce que nous nous élevons continuellement, notre pau-

vre âme est facilement précipitée par l'ennemi dans la boue des passions".

(N. 268).

43. Un frère vint dire à un ancien : "Je ne vois plus de combat dans mon cœur". Le vieillard lui répondit : "Tu ressembles à la porte d'une ville. N'importe qui entre chez toi ou en sort comme il veut, et toi, tu ne sais pas ce qui se passe. Si tu avais une porte bien fermée et si tu interdisais aux mauvaises pensées de passer, tu les verrais alors se tenir dehors et combattre contre toi".

(N. 270 et 57).

44. On raconte ceci d'un ancien : quand ses pensées lui disaient : "Relâche-toi aujourd'hui, demain tu feras pénitence," il s'y opposait en disant : "Non, je ferai aujourd'hui pénitence et demain, que la volonté de Dieu se fasse".

(N. 271).

45. Un ancien a dit : "Si à l'extérieur nous ne nous comportons pas avec vigilance, il est impossible de garder notre intérieur". (1)

(N. 272).

46. Un ancien disait : "Trois vertus de Satan précèdent tous les péchés : la première est l'oubli ; la deuxième, la négligence ; la troisième, la convoitise. En effet, si l'oubli vient, il engendre la négligence ; de la négligence naît la convoitise ; celle-ci fait tomber l'homme. Mais si l'âme est assez attentive pour chasser l'oubli, elle n'en viendra pas à la négligence ; si elle n'est pas négligente, elle n'aura pas de convoitise ; et si elle n'a pas de convoitise, jamais elle ne tombera, avec le secours de la grâce du Christ".

(N. 273).

(1) *Le grec inverse les termes.*

47. Un ancien a dit : "Applique-toi au silence et n'aie pas de vains soucis ; couché ou debout, donne toi à ta méditation, dans la crainte de Dieu. En faisant cela, tu ne craindras pas les attaques des méchants".

(N. 274).

48. Un ancien disait à l'un des frères : "Le diable est l'ennemi, et toi tu es la maison. L'ennemi ne cesse de jeter sur toi tout ce qu'il peut trouver de sale et de verser en ton âme toutes ses ordures. Ton travail, c'est d'expulser sans négligence ce qu'il aura jeté : si tu ne t'en soucies pas, ta maison sera remplie d'ordures et tu ne pourras plus y entrer. Au contraire, dès le début, élimine au fur et à mesure ce qu'il y jette, et ta maison demeurera propre par la grâce du Christ".

(N. 275).

49. L'un des anciens a dit : "Lorsqu'un animal devient aveugle, on le met à tourner le moulin ; s'il avait de bons yeux, on ne le ferait pas marcher de la sorte autour de la meule. Ainsi fait le démon lorsqu'il est parvenu à obscurcir le regard d'un homme ; il le dégrade en l'entraînant à toutes sortes de péchés ; mais si ses yeux ne s'étaient pas fermés, il aurait pu s'enfuir facilement loin de lui".

(N. 276).

50. Les anciens ont dit : "Sept moines demeurèrent dans la montagne de l'abbé Antoine. Lorsque venait le temps des dattes, l'un d'entre eux avait pour travail d'éloigner les oiseaux. Il y avait en cet endroit un ancien qui, le jour où c'était son tour de garder les dattes, criait ainsi : "Pensées mauvaises, sortez de chez moi ; et vous, les oiseaux, dehors !"

(N. 277).

51. Aux Cellules, un frère fit tremper des branches de palmier, puis s'assit pour faire des cordes ; ses pensées lui sug-

gèrent alors d'aller chez l'un des anciens pour le visiter. Là-dessus, il se mit à réfléchir : "J'irai dans quelques jours". Une seconde fois, il se mit à penser : "Mais si je dois mourir d'ici-là, que faut-il faire ? Je vais lui parler tout de suite, à cause des chaleurs". Il se reprit : "Non, ce n'est pas le moment maintenant ; lorsque tu auras coupé le jonc pour les nattes, ce sera le moment". Il se dit encore : "Allons, j'étends ces palmes et j'y vais". Puis il se ravisa : "Mais il fait bon, aujourd'hui !". Et il se leva, laissa les palmes dans l'eau, prit sa mélote et partit. Il avait pour voisin de cellule un ancien qui lisait dans les cœurs ; lorsque cet ancien le vit partir à fond de train, il lui cria : "Prisonnier, prisonnier, où cours-tu ? Viens ici, près de moi". Quand il fut arrivé, l'ancien lui dit : "Retourne dans ta cellule". Le frère lui raconta alors les fluctuations qu'il avait subi dans ses pensées, puis retourna à sa cellule. Il y entra et se prosterna en faisant une métanie. Il se relevait, quand les démons se mirent soudain à pousser de grands cris : "Tu nous a vaincus, moine, tu nous a vaincus !" La natte sur laquelle il s'était prosterné parut prendre feu, et les démons s'évanouirent en fumée : c'est ainsi que le frère apprit à connaître leurs tours.

(N. 278).

52. Un ancien se mourait à Scété ; les frères entouraient son lit et lui mirent son habit en pleurant ; mais lui ouvrit les yeux et se mit à rire. Ainsi fit-il trois fois. Ce que voyant, les frères l'interrogèrent : "Dis nous, Père, pourquoi ris-tu, alors que nous pleurons ?" - "J'ai ri une première fois, leur dit-il, parce que vous autres, vous craignez la mort ; une deuxième fois, parce que vous n'êtes pas prêts, et une troisième, parce que je passe du labeur au repos, tandis que vous pleurez". Sur ces mots, il ferma les yeux et s'endormit.

(N. 279).

53. Un frère qui habitait une cellule se rendit un jour chez l'un des pères et lui dit qu'il était tourmenté par ses pensées. "Tu as jeté par terre cet outil merveilleux qu'est la crainte de Dieu, lui répondit l'ancien, et tu tiens mollement à la main une

XI - DE LA VIGILANCE

baguette de roseau, les pensées. Prends plutôt ce feu qu'est la crainte de Dieu, et lorsqu'une pensée mauvaise t'approchera, elle brûlera comme le chaume au feu de la crainte de Dieu : le mal n'a aucun pouvoir contre ceux qui ont la crainte de Dieu".

(N. 654)

54. L'un des Pères disait : "Tu ne pourras aimer si tu n'as d'abord hait. Si tu ne hais pas le péché, tu n'accompliras pas la justice, car il est écrit : "Eloigne-toi du mal et fais le bien" (Ps. 36, 27). En la matière, d'ailleurs, ce qui importe, c'est le bon vouloir de l'âme, où que l'on se trouve. Ainsi, dans le paradis, Adam a désobéi au commandement du Seigneur, tandis que Job assis sur son fumier l'a observé. Ainsi donc, Dieu ne recherche chez l'homme que le bon vouloir, et qu'il le craigne toujours".

(N. 378).

CHAPITRE XII

ON DOIT PRIER CONTINUELLEMENT ET AVEC VIGILANCE

1. On disait de l'abbé Arsène que le samedi soir, quand commençait le jour du Seigneur, il tournait le dos au soleil, étendait les mains vers le ciel et priait jusqu'à ce que le soleil levant éclaire son visage, le matin du dimanche ; puis il allait s'asseoir.

(Arsène, 30).

2. Les frères interrogèrent l'abbé Agathon et lui dirent : "Père, dans la vie religieuse, quelle est la vertu qui demande le plus de travail ?" - "Pardonnez-moi, répondit-il, mais, à mon avis, rien ne demande autant de travail que de prier Dieu : si l'homme désire prier son Dieu, les démons, ses ennemis, se hâteront toujours d'interrompre son oraison, car ils savent bien que rien ne leur fait obstacle hormis la prière qui monte vers Dieu. En effet, quelque travail que l'homme entreprenne dans la vie religieuse, même si cela lui demande beaucoup d'ardeur et de constance, il finira par obtenir quelque repos ; la prière, elle, exigera jusqu'au dernier souffle un combat pénible".

(Agathon, 9).

3. L'abbé Dulas, qui fut disciple de l'abbé Bessarion, racontait ceci : "Je me rendis, un jour, à la cellule de mon abbé ; je le trouvai debout pour la prière, et ses mains étaient tendues

vers le ciel. Il resta ainsi sans interruption pendant quatorze jours. Après quoi, il m'appela et me dit : "Suis-moi". Et nous partîmes dans le désert. Comme j'avais soif, je lui dis : "Père, j'ai soif". Il prit sa mélote et s'éloigna de moi à la distance d'un jet de pierre. Sa prière achevée, il me la rapporta remplie d'eau. Après quoi, nous gagnâmes Lyco pour visiter l'abbé Jean. Après l'avoir salué, nous fîmes une prière ; puis les deux anciens s'assirent et commencèrent à parler d'une vision qu'ils avaient eue. L'abbé Bessarion dit : "Dieu a décidé de détruire les temples". C'est effectivement ce qui arriva".

(Bessarion, 4 a).

4. L'abbé Evagre a dit : "Si tu n'as plus de courage, prie. Prie avec crainte et tremblement, avec ardeur, sobriété et vigilance. Voilà comment il faut prier ; et cela tout particulièrement à cause de nos ennemis invisibles, qui sont méchants et s'appliquent au mal, car c'est principalement sur ce point qu'ils s'efforcent de nous créer des obstacles".

(Rerum Monasticæ Rationes, 11 ; P. G. 40, 1264 b).

5. L'abbé Evagre a dit encore : "Lorsqu'une pensée mauvaise se lève dans ton cœur, ne cherche pas autre chose dans ta prière ; aiguise plutôt l'épée des larmes pour t'en servir contre celui qui t'attaque".

(N. 665).

6. L'abbé du monastère qu'Epiphane, l'évêque de Chypre, avait en Palestine, lui fit dire ceci : "Grâce à tes prières, nous n'avons pas négligé la règle : nous avons récité soigneusement Tierce, Sexte, None et Vêpres". Mais l'évêque le blâma, lui répondant : "Je vois bien, il y a des heures où vous cessez de prier ; le vrai moine, lui, doit prier sans interruption ou du moins psalmodier dans son cœur".

(Epiphane, 3).

7. L'abbé Isaïe disait : "Pendant que le prêtre de Péluse célébrait l'agape, les frères mangeaient dans l'église et bavardaient entre eux ; le prêtre les gronda alors : "Frères, taisez-vous, leur dit-il ; je sais un frère qui mange avec vous et sa prière s'élève comme du feu en présence de Dieu".

(Isaïe, 4).

8. L'abbé Lot se rendit chez l'abbé Joseph et lui dit : "Père, je me suis fait une petite règle, proportionnée à mes forces : un petit jeûne ; une petite oraison ; une petite méditation et un petit repos ; et je m'applique comme je le puis à me débarrasser de mes pensées ; que me faut-il encore faire ?" Le vieillard se leva et tendit les mains vers le ciel ; ses doigts devinrent alors comme autant de flammes. Il dit à l'abbé Lot : "Si tu le veux, tu peux devenir tout entier comme du feu".

(Joseph, 7).

9. Des moines Euchites, c'est-à-dire "priants", s'en vinrent chez l'abbé Luc à l'Ennaton. L'ancien leur demanda : "Quel est votre travail manuel ?" Ils répondirent : "Nous ne faisons aucun travail manuel, mais, comme le dit l'Apôtre, nous prions sans cesse (Cf. 1 Th., 5, 17). L'ancien leur dit : "Et quand vous mangez, qui prie pour vous ?" Ils demeurèrent court. De nouveau l'ancien les interrogea : "Ne dormez-vous pas ?" - "Oui, nous dormons". - "Et quand vous dormez, qui prie pour vous ?" Les autres ne trouvèrent rien à lui répondre. L'ancien leur dit alors : "Frères, pardonnez-moi, mais vous ne faites pas comme vous dites. Je vais vous montrer que je prie sans arrêt en travaillant de mes mains : avec l'aide de Dieu, je m'assieds et trempe quelques feuilles de palmier. J'en fais des cordes, tout en disant : "Aie pitié de moi, Seigneur, selon ta grande miséricorde, efface mon péché dans ton infinie bonté" (Ps. 50, 1). Est-ce une prière, oui ou non ?" - "Oui, répondirent-ils. L'ancien continua : "Quand je passe toute la journée à travailler et à prier mentalement ou à voix haute, je gagne environ seize sous. J'en dépose deux devant la porte, et je paye ma nourriture avec le reste. Celui qui prend les deux pièces

XII - DE LA PRIERE CONTINUELLE

prie pour moi pendant que je mange ou dors. Et c'est ainsi que j'accomplis avec la grâce de Dieu ce qui est écrit : "Priez sans cesse".

(Lucius).

10. L'abbé Macaire, interrogé sur la manière de prier, répondit : "Il n'est pas nécessaire de beaucoup parler dans la prière, mais étendons souvent les mains et disons : "Seigneur aie pitié de moi, comme tu veux et comme tu sais". Quand ton âme est en difficulté, dis : "Secours-moi". Et Dieu nous fait misericorde, car il sait ce qui nous convient".

(Macaire, 19).

11. On racontait que, si l'abbé Sisoès n'abaissait pas bien vite les mains quand il se levait pour prier, son esprit était emporté vers les hauteurs. Lorsqu'il lui arrivait de prier avec quelque frère, il se hâtait d'abaisser les mains de peur que son esprit ne soit ravi en extase et n'y demeurât.

(Tithoès, 1).

12. Un ancien disait : "La prière assidue a tôt fait de guérir l'âme".

13. L'un des pères disait : "Il est impossible à quelqu'un de voir son visage dans une eau troublée ; de même, il est impossible à l'âme de contempler Dieu dans la prière avant de s'être purifié des pensées étrangères".

(N. 379).

14. Un ancien s'était rendu un jour au mont Sinai. Il s'en éloignait, lorsqu'un frère vint à sa rencontre sur le chemin et lui dit en pleurant : "La sécheresse nous cause bien du tracassé".

XII - DE LA PRIERE CONTINUELLE

Père ; nous n'avons pas eu de pluie". - "Mais pourquoi n'avez-vous pas prié pour la demander à Dieu ?" lui répondit le vieillard. - "Nous avons fait des prières, nous avons supplié le Seigneur avec persévérance, et la pluie n'est pas venue". - "Je vois bien que vous n'avez pas prié avec assez d'application, lui dit l'ancien. Veux-tu le constater ? Viens, levons-nous ensemble pour la prière". Il étendit alors les mains vers le ciel et pria : tout aussitôt la pluie se mit à tomber. A cette vue, le frère fut effrayé ; il tomba à terre et se prosterna devant lui. Mais le vieillard s'enfuit bien vite.

15. Les frères racontèrent ceci : "Nous sommes allés un jour chez quelques anciens. Après avoir prié, comme c'était la coutume, et nous être salués, nous nous sommes assis pour converser ensemble. Au moment du départ, l'entretien terminé, nous avons demandé de faire encore une prière. L'un des anciens nous dit alors : "Comment, vous n'avez pas prié ?" - "Si, Père, mais seulement lorsque nous sommes entrés. Depuis ce temps-là nous n'avons fait que parler". Et lui de nous dire : "Pardonnez-moi, mes frères, mais il y a, assis parmi vous, un frère qui a fait cent trois prières, tandis qu'il parlait". L'ancien nous dit cela, puis l'on nous congédia après la prière".

(N. 280).

CHAPITRE XIII

IL FAUT PRATIQUER L'HOSPITALITÉ ET LA MISÉRICORDE AVEC JOIE

1. Quelques Pères s'en vinrent chez l'abbé Joseph de Pannépho pour lui demander son avis sur la façon de recevoir les frères de passage : fallait-il modérer l'abstinence et les mettre à l'aise ? Avant qu'ils ne l'aient interrogé, l'ancien dit à son disciple : "Observe ce que je vais faire aujourd'hui et prends patience". Il plaça deux bottes de joncs qui servaient de sièges l'une à sa droite et l'autre à sa gauche, et pria ses hôtes de s'asseoir ; puis il entra dans sa cellule et s'habilla de guenilles. Il sortit alors, passa au milieu d'eux, puis rentra dans sa cellule et reprit les vêtements qu'il avait auparavant. Il en ressortit enfin et vint s'asseoir avec eux. Les Pères, étonnés du comportement de l'ancien, lui demandèrent ce que cela voulait dire. Il leur demanda : "Avez-vous vu ce que j'ai fait ?" - "Oui," répondirent-ils. - "Mon vieil habit m'a-t-il changé ?" - "Non." - "Suis-je désavantagé par le neuf ?" - "Pas davantage." - "Ainsi, reprit le vieillard, je suis le même sous l'un ou l'autre vêtement. Le premier ne m'a pas changé, le second ne m'a pas fait tort. C'est ce qu'il nous faut faire lorsque nous recevons des frères, tout comme il est écrit dans l'Evangile : "Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu" (Lc., 20, 25). Quand des frères sont là, nous devons les mettre à l'aise, et, quand nous sommes seuls, nous faisons usage du *penthos*. En l'entendant, les Pères furent dans l'admiration, car l'abbé Joseph, avant même d'être interrogé, savait ce qu'il y avait dans leur cœur. Et ils glorifièrent Dieu.

(Joseph, 1).

2. L'abbé Cassien a dit : "Nous étions venus de Palestine en Egypte pour voir l'un des anciens, et tandis qu'il nous rendait les devoirs de l'hospitalité, nous lui avons posé cette question : "Pourquoi n'observez-vous pas la loi du jeûne quand vous recevez des frères, comme ont fait en Palestine ?" L'ancien nous répondit : "Le jeûne est toujours à ma disposition, tandis que je ne pourrai pas vous retenir longtemps ici. Le jeûne, bien qu'utile et nécessaire, est laissé à notre volonté, alors que la loi de Dieu requiert de nous l'accomplissement de la charité. Recevant le Christ en vous, je dois vous témoigner avec le plus grand soin toutes les marques de la charité. Après vous avoir congédiés, je pourrai reprendre la loi du jeûne. Les amis de l'Epoux peuvent-ils jeûner quand l'Epoux est avec eux ? Mais quand l'Epoux se sera éloigné, ils auront licence de jeûner". (Mt., 9, 15).

(Cassien, 1).

3. Il a dit encore : "Nous étions allés visiter un ancien qui nous fit manger. Comme nous étions rassasiés, il nous invitait encore à prendre quelque chose. Je lui répondis que je ne le pouvais plus. Il me dit alors : "J'ai mis six fois la table pour recevoir des frères de passage. J'ai mangé moi-même pour les encourager, et j'ai encore faim. Et toi qui as mangé seulement une fois ici, tu es tellement rassasié que tu ne peux plus rien prendre ?"

(Cassien, 3).

4. Un jour, à Scété, on prescrivit un jeûne d'une semaine avant de célébrer la fête de Pâques. Cette même semaine, des frères arrivèrent d'Egypte pour voir l'abbé Moïse ; il leur prépara une petite bouillie. Les voisins virent de la fumée et dirent aux clercs de l'église : "Moïse n'observe pas la loi, il est en train de faire cuire son repas." - "Quand il viendra, répondirent-ils, nous lui en parlerons". Le samedi arriva et les clercs, considérant la grande vertu de l'abbé Moïse, lui dirent devant tout le peuple : "Abbé Moïse, tu as enfreint le commandement des hommes, mais tu n'en as que mieux observé le commandement de Dieu".

(Moïse, 5).

5. Un frère s'en vint visiter l'abbé Pastor pendant la deuxième semaine de Carême ; il lui découvrit ses pensées et retrouva la paix en écoutant ses réponses. A la fin, le frère ajouta : "J'ai un peu hésité à venir te voir aujourd'hui." - "Mais pourquoi ?" - "Je craignais de trouver porte close, car nous sommes en Carême." - "Nous n'avons pas appris à fermer les portes de bois, lui répondit l'ancien, mais plutôt à tenir fermée la porte de nos lèvres."

(Poemen, 58).

6. Un frère dit à l'abbé Pastor : "Quand je donne à l'un de mes frères un peu de pain ou quelque autre chose, les démons souillent mon offrande en la faisant paraître accomplie pour plaire aux hommes". L'ancien lui répondit : "Quand bien même nous le ferions pour plaire aux hommes, nous devons donner à nos frères ce dont ils ont besoin". Et il raconta cette parabole : "Deux cultivateurs habitaient la même localité ; l'un d'eux sema, mais ne fit qu'une maigre récolte, mélangée (d'ivraie) ; l'autre ne se soucia pas de semer, et ne récolta rien du tout. Si la famine vient, lequel pourra s'en tirer ?" - "Celui qui a travaillé, bien qu'il ait fait une maigre récolte, mélangée d'ivraie." - "Faisons de même, semons le peu que nous avons, même si c'est mélangé, pour ne pas mourir au temps de la famine".

(Poemen, 51).

7. Un frère vint voir un anachorète et lui dit en le quittant : "Pardonne-moi, Père, je t'ai empêché de suivre ta règle". Et lui de répondre : "Ma règle est de t'offrir l'hospitalité et de te renvoyer en paix".

(N. 283).

8. Un anachorète très observant habitait près d'une communauté de frères. Quelques moines se rendirent dans ce monastère, et, faisant un détour jusqu'à la cellule de l'anachorète, ils

l'obligèrent à manger en dehors de l'heure habituelle. Ensuite les frères lui dirent : "Père, n'es-tu pas contristé ?" Et il répondit : "Je ne suis contristé que si j'ai fait ma volonté propre".

(N. 284).

9. Un vieillard habitait en Syrie, non loin de la route du désert. Voici quelle était son œuvre propre : quand un moine sortait du désert, quelle que soit l'heure, il l'invitait sans façon à refaire ses forces. Un jour, un ermite passa par là et notre moine le pria de venir manger chez lui. Il ne voulut rien prendre : "Moi, je jeûne", répondit-il. Le vieillard fut peiné : "Ne néglige pas ton serviteur, je t'en prie, ne me méprise pas, mais viens prier avec moi ; tu vois cet arbre : il s'inclinera pendant la prière que l'un de nous va faire à genoux, et nous suivrons l'avis de celui qu'il aura désigné". Le solitaire s'agenouilla pour prier, mais rien ne se passa. Le vieillard qui l'avait reçu fléchit les genoux, et l'arbre se courba aussitôt. A cette vue ils se réjouirent et remercièrent Dieu qui fait toujours des miracles.

(N. 285).

10. Deux frères partirent visiter un ancien. Ce vieillard avait l'habitude de ne pas manger tous les jours. Mais en voyant les frères, il les reçut joyeusement et leur dit : "Le jeûne a sa récompense, mais celui qui mange par charité observe deux commandements : il ne fait pas sa volonté propre, et, en faisant manger ses frères, il accomplit encore un précepte".

(N. 288).

11. Un ancien demeurait en Egypte dans un désert ; assez loin de lui habitait un manichéen, qui était prêtre, du moins à la façon de ces hérétiques. Ce dernier désirait se rendre chez quelqu'un qui partageait son erreur, mais la nuit l'atteignit dans cet endroit même où demeurait le saint homme orthodoxe. Il était embarrassé, car il voulait frapper à sa porte pour faire étape

chez lui, mais il savait que l'autre n'ignorait pas ses attaches manichéennes. Il était retenu par la pensée que l'ancien ne voudrait pas le recevoir ; pourtant, la nécessité le pressant, il frappa. En ouvrant, l'ancien le reconnut et le reçut joyeusement. Il l'invita à prier, puis, après l'avoir fait manger, le conduisit à l'endroit où il prendrait son sommeil. Pendant la nuit, le manichéen s'étonnait en réfléchissant à tout cela : "Comment ne m'a-t-il pas regardé de travers, pensait-il ; c'est vraiment un serviteur de Dieu !" Le matin, il se jeta aux pieds de l'ancien et lui dit : "A partir d'aujourd'hui, je suis orthodoxe et je reste avec toi". Et à partir de ce moment, il vécut avec l'ancien.

(N. 289).

12. Un moine de Thèbes avait reçu de Dieu la grâce de bien faire les distributions, de telle sorte qu'il donnait à chaque pauvre ce qui lui était nécessaire. Il lui arriva un jour d'aller faire l'aumône dans un village. Une femme vint à lui pour la recevoir. Elle était vêtue d'habits très usés. La voyant accoutrée de la sorte, le moine puisa à peines mains pour lui donner largement ; mais sa main se referma et ne ramena que peu de chose. Vint une autre femme qui, elle, était bien vêtue. La voyant ainsi mise, notre moine plongea la main dans sa bourse pour lui donner une petite offrande, mais sa main s'ouvrit et retira une large aumône. Le moine prit des informations sur ces deux femmes ; il apprit que celle qui portait de bons vêtements était une dame distinguée, tombée dans la pauvreté, mais qui s'habillait convenablement pour ne pas nuire à la réputation de ses enfants. Par contre l'autre s'habillait de guenilles afin de pouvoir mendier.

(N. 287).

13. Un moine avait un frère qui vivait très pauvrement dans le monde. Il lui donnait tout le produit de son travail, mais plus il lui donnait, plus son frère s'appauvriissait. Le moine s'en alla le dire à un ancien qui lui répondit : "Si tu veux m'écouter, ne lui donne plus rien, mais dis-lui ceci : "Mon frère, je t'ai soutenu tant que j'ai eu quelque chose ; mais à partir de maintenant, travaille, et secours-moi avec ce que tu auras gagné".

Et toi, accepte tout ce que ton frère t'apportera, donne-le à un étranger ou à un ancien qui en ait besoin, en lui demandant de prier pour lui". Le moine fit ce qu'on lui avait dit. Quand son frère vint le voir, il lui parla comme convenu. L'autre s'en alla tout triste ; mais un beau jour il lui apporta de petits légumes qu'il avait fait pousser dans son jardin. Le moine les accepta et les porta aux anciens en leur demandant de prier pour son frère ; puis, après avoir reçu leur bénédiction, il revint chez lui. Une autre fois, son frère lui apporta trois pains et encore des légumes ; il les accepta et les donna comme la fois précédente, puis il se retira avec la bénédiction des anciens. Son frère revint une troisième fois avec beaucoup d'argent, du vin et des poissons. A cette vue, le moine s'étonna ; il convoqua les pauvres pour les rassasier, puis il dit à son frère : "N'as-tu pas besoin de quelques pains ?" - "Mais non, Seigneur, car lorsque tu me faisais une offrande, une sorte de feu entraînait dans ma maison et brûlait ton cadeau. Mais maintenant que je ne reçois plus rien de toi, je suis dans l'abondance, car Dieu m'a béni". Le frère s'en alla tout raconter à l'ancien qui lui répondit : "Ne sais-tu pas que le travail des moines est un feu, et qu'il brûle là où il pénètre ? Il est bien plus utile à ton frère de faire l'aumône avec ce qu'il gagne, puis d'obtenir que les saints prient pour lui. Grâce à leur bénédiction, le fruit de son travail se multiplie".

(N. 286).

14. Un ancien a dit : "Même si l'on fait fréquemment beaucoup de bonnes actions, le démon peut envoyer dans l'âme un esprit de parcimonie pour des détails, afin de nous faire perdre la récompense de tout le reste. J'étais un jour à Oxyrynque avec un prêtre qui faisait beaucoup d'aumônes. Une veuve se présenta pour lui demander un peu de blé. "Apporte un boisseau, lui dit le prêtre, je vais t'en donner une mesure". Elle lui en apporta un, mais il observa, en le mesurant de la main : "Il est bien grand !". La veuve en fut toute honteuse. Quand elle fut partie, je dis au prêtre : "Père, as-tu prêté du blé à cette veuve, ou quelque autre chose ?" - "Non, je lui en fais don," - "Mais alors, si tu as tout donné pour rien, pourquoi, sur un détail, es-tu si tatillon, au point de faire honte à cette femme ?"

(N. 282).

15. Un ancien vivait en commun avec un autre frère. Il avait très bon cœur. Pendant une famine, on se mit à venir chez lui pour recevoir l'aumône, et l'ancien donnait du pain à tous ceux qui venaient. Le frère, voyant sa façon de faire, lui dit : "Donne-moi ma part de pain, et toi, fais ce que tu veux avec la tienne". L'ancien partagea les pains et continua selon son habitude à faire l'aumône sur sa propre part. On accourut en foule chez lui, lorsqu'on sut qu'il donnait à tous. Dieu, qui voyait comment il se comportait, bénit ses pains. Le frère qui avait reçu sa part et n'en donnait à personne, mangea ses pains, puis dit à l'ancien : "Père, je n'en ai presque plus ; recommençons à vivre en commun." - "Je ferai comme tu veux", lui répondit l'ancien ; et ils recommencèrent à vivre ensemble. Ce fut de nouveau la disette, et les pauvres revinrent demander l'aumône. Un jour, le frère entra et vit que le pain manquait. Un pauvre se présenta et demanda l'aumône. L'ancien dit au frère : "Donne-lui du pain." - "Mais Père, je n'en ai plus." - "Entre donc et cherche". Le frère rentra, regarda attentivement et constata que l'armoire où l'on mettait d'habitude le pain, était remplie. Tout effrayé, il prit un pain et le donna au pauvre, puis il rendit gloire à Dieu en voyant la foi et la vertu de l'ancien.

(N. 281).

CHAPITRE XIV

DE L'OBÉISSANCE

1. L'abbé Arsène dit un jour à l'abbé Alexandre : " Quand tu auras fini de couper tes palmes, viens manger avec moi ; mais s'il survient des hôtes, mange avec eux ". L'abbé Alexandre travaillait posément et avec modération. Quand ce fut l'heure de manger, il restait encore des palmes. Voulant observer l'ordre de l'ancien, il attendit d'avoir terminé. Voyant qu'il tardait, l'abbé Arsène prit son repas, en se disant que des étrangers étaient probablement venus, et qu'Alexandre avait mangé avec eux. Tard dans la soirée, l'abbé Alexandre rentra. Arsène lui dit : " Tu as reçu des étrangers ? " - " Mais non. " - " Pourquoi donc n'es-tu pas venu ? " - " Parce que tu m'as dit de venir quand les palmes seraient terminées. Voulant observer ton ordre, je ne suis pas venu ; je viens tout juste de terminer ". L'ancien admira l'exactitude de son obéissance et lui dit : " Romps le jeûne au plus tôt pour venir psalmodier, et va boire, sinon ton corps tombera bientôt de faiblesse ".

(*Arsène, 24*).

2. L'abbé Abraham alla visiter l'abbé Arès. Au cours de leur entretien, un frère vint demander à l'abbé Arès : " Dis-moi ce que je dois faire pour être sauvé ? " - " Ne mange que du pain avec du sel chaque soir durant toute cette année, lui répondit-il, puis tu reviendras et je te dirai autre chose ". Le frère partit

et accomplit ce qu'on lui avait dit. A la fin de l'année, il revint chez l'abbé Arès. Abraham se trouvait encore chez lui, et l'ancien dit au frère : "Cette année, jeûne en ne mangeant que tous les deux jours". Après son départ, Abraham dit à l'abbé Arès : "Tu imposes un joug léger aux autres frères, pourquoi charges-tu ce frère d'un lourd fardeau ?" - "Les autres frères qui viennent demander conseil s'en vont comme ils sont venus ; mais lui vient écouter mes avis pour l'amour de Dieu. C'est un grand travailleur qui fait soigneusement tout ce que je lui dis. C'est pourquoi je lui propose la parole de Dieu".

(Arès).

3. On raconte que l'abbé Jean le Nain se retira à Scété auprès d'un ancien originaire de Thèbes, qui demeurait dans le désert. Un jour, son abbé prit un bois mort, le planta et lui dit : "Chaque jour, verse-lui un seau d'eau au pied, jusqu'à ce qu'il donne des fruits". L'eau se trouvait au loin, si bien que Jean partait le soir et ne revenait qu'au matin. Trois ans plus tard, ce bois se mit à reprendre vie et à donner des fruits. L'ancien en cueillit ; puis il les apporta à l'assemblée, en disant aux frères : "Prenez et mangez le fruit de l'obéissance !"

(Jean Kolobos, 1).

4. On disait de l'abbé Jean, jadis disciple de l'abbé Paul, qu'il était d'une grande obéissance. Il y avait à un certain endroit un tombeau où vivait une lionne très féroce. L'ancien, qui voyait le fumier de cette lionne aux alentours, dit à Jean : "Va et rapporte de ce fumier là". Et lui de dire : "Que faire, Père, à cause de la lionne ?" L'ancien lui dit en plaisantant : "Si elle s'avance contre toi, attache-la et amène-la ici". Le frère part donc vers le soir, et voilà que la lionne vient sur lui. Selon l'ordre de l'ancien, il s'élança pour l'attraper ; mais la lionne prend la fuite, poursuivie par le moine qui lui disait : "Attends, mon abbé m'a ordonné de t'attacher !" Après l'avoir attrapée, il la lia. Mais l'ancien l'attendait depuis longtemps et se rongeaît d'inquiétude. Sur le tard, voici venir le frère avec la lionne attachée. L'ancien en fut ébahi ; mais dans le dessein de l'humili-

lier, il le reprimanda vertement : "Pauvre sot, tu m'as amené un chien stupide !" Puis il détacha aussitôt la bête et la laissa regagner son gîte.

(Jean, disciple de Paul).

5. On raconte que l'abbé Sylvain avait à Scété un disciple d'une obéissance éprouvée, nommé Marc. Il était calligraphe. L'ancien l'aimait à cause de son obéissance ; mais les onze autres disciples de l'abbé Sylvain supportaient mal cette préférence. Des anciens du voisinage, apprenant que Sylvain aimait Marc plus que les autres, en furent contrariés. Un jour, il allèrent le voir et lui en firent reproche. L'abbé Sylvain les prit avec lui et, sortant de sa cellule, se mit à frapper à la porte de chaque disciple en disant : "Viens, frère, j'ai besoin de toi". Mais personne ne le suivit aussitôt. Il vint à la cellule de Marc et frappa en appelant : "Marc !" Celui-ci, à la voix de l'ancien, sortit aussitôt, et Sylvain l'envoya faire un travail quelconque. Puis il dit aux anciens : "Mes Pères, où sont donc les autres frères ?" Puis il entra dans la cellule de Marc et examina son cahier ; il constata qu'il avait commencé à tracer la lettre oméga, mais qu'à la voix de l'ancien il n'avait pas fait tourner le roseau pour terminer la lettre qu'il traçait. Les anciens dirent alors : "Vraiment, Père, celui que tu aimes, nous l'aimons aussi, parce que Dieu l'aime".

(Marc, 1).

3. Un jour, la mère de Marc, le disciple de l'abbé Sylvain, vint voir son fils avec une suite nombreuse. Elle dit à l'ancien, qui venait à sa rencontre : "Père, dis à mon fils de sortir pour que je puisse le voir". L'ancien rentra et dit à Marc : "Sors donc pour que ta mère te voie". Marc était vêtu d'un cilice déchiré et rapiécé ; son visage était tout noirci par la fumée et la suie de la cuisine. Pour obéir à son abbé, il sortit ; mais il ferma les yeux et salua sa mère et tous ceux qui l'accompagnaient en disant : "Bonjour ! Bonjour ! Bonjour !". Personne ne le reconnut, pas même sa mère. Elle fit dire de nouveau à l'ancien : "Père, envoie-moi mon fils pour que je puisse le voir".

L'abbé Sylvain dit à Marc : "Ne t'avais-je pas dit de sortir pour que ta mère te voie ?" - "Père, je suis sorti comme tu me l'avais dit, mais maintenant, je t'en prie, ne renouvelle pas ton ordre, de peur que je ne te désobéisse". L'ancien sortit et dit à la mère de Marc : "Mais c'est lui qui est venu vous saluer en vous disant : "Bonjour !". Puis il la consola et la fit partir.

(*Marc, 3*).

7. Un jour s'en vinrent chez l'abbé Pambo quatre frères de Scété, habillés de tuniques de peau. Chacun lui parla de la vertu de ses compagnons, sans que ceux dont on parlait soient présents. L'un d'eux jeûnait souvent, l'autre ne possédait rien, le troisième avait une très grande charité ; quant au quatrième, ils dirent de lui que pendant vingt deux ans, il était resté soumis à un ancien. L'abbé Pambo leur répondit : "Je vous le dis, la vertu de celui-ci surpasse celle de tous les autres ; car vous, c'est par votre propre volonté que vous vous êtes rendus maîtres de la vertu que vous possédez, mais lui, il a retranché sa volonté propre pour faire celle d'autrui. Les hommes de cette trempe sont des martyrs, s'ils persistent jusqu'à la fin".

(*Pambo, 3*).

8. Un homme de Thèbes vint chez l'abbé Sisoès dans le dessein de se faire moine. L'ancien lui demanda s'il possédait quelque chose dans le monde. Il lui répondit : "Je n'ai qu'un fils unique". L'ancien lui dit : "Va, jette le dans le fleuve : tu te feras moine ensuite". Il partit précipiter l'enfant, mais l'ancien lui dépêcha un frère pour l'arrêter. Le père s'appretait à précipiter l'enfant, quand le frère lui dit : "Arrête, que fais-tu ?" Et lui de répondre : "L'abbé m'a dit : jette-le". Le frère répliqua : "L'abbé dit maintenant : ne le jette pas". Laisant donc son enfant, il retourna chez l'ancien. Grâce à cette obéissance, il devint un excellent moine.

(*Sisoès, 10*).

9. Sainte Synclétique a dit : "Chez ceux qui vivent en communauté, nous préférons de beaucoup l'obéissance à l'ascèse, car l'ascèse est maîtresse d'orgueil, mais l'obéissance est messagère d'humilité".

(*Synclétique, 16 ; Vie, 100*).

10. La même a dit : Il faut conduire notre âme avec discernement. Dans la communauté, nous ne devons pas chercher notre avantage ni nous faire l'esclave de notre volonté propre, mais nous confier à celui qui, aux yeux de la foi, est notre père. Car nous nous sommes pour ainsi dire condamnés à l'exil et devenus étrangers à ce monde. Ne cherchons plus rien qui appartienne au pays d'où nous sommes sortis. Là, nous trouvions la gloire, ici l'abjection ; là, nous jouissions d'une nourriture abondante, ici nous manquons même de pain".

(*Synclétique, 17 ; Vie, 101*).

11. L'abbé Hypéréchios a dit : "Le joyau du moine, c'est l'obéissance. Qui possède l'obéissance, verra ses demandes exaucées et se tiendra avec confiance près du crucifié. Car le Seigneur qui a été attaché à la Croix "s'est fait obéissant jusqu'à la mort" (Ph., 2, 8).

(*Hypéréchios, 8 ; Exhort. ad monachos, 139*).

12. Les anciens disaient : "Si quelqu'un a confiance en un ancien et se soumet à lui, il ne doit plus se préoccuper des commandements de Dieu, mais abandonner toute sa volonté à son père spirituel, car en lui obéissant toujours, il ne s'expose pas à pécher devant Dieu".

(*N. 290*).

13. Un ancien a dit : "Dieu demande au chrétien d'obéir aux Ecritures divines, car il y trouvera le modèle de ce qu'il

doit faire ou dire, et de s'en remettre aux supérieurs et aux Pères spirituels".

(N. 388).

14. Un frère de Scété partait pour la moisson ; il s'approcha d'un grand ancien et lui demanda : "Dis-moi, père, que dois-je faire en allant à la moisson ?" - "Et si je te le dis, me feras-tu confiance ?" - "Oh oui, je t'obéirai." - "Eh bien, si tu as confiance en moi, renonce à cette moisson, viens chez moi, et je te dirai ce que tu dois faire." Le frère renonça à la moisson et s'en alla chez l'ancien. Celui-ci lui dit : "Rentre dans ta cellule, et restes-y durant cinquante jours, en ne faisant qu'un repas par jour avec du pain et du sel. Je t'indiquerai ensuite autre chose". Ainsi fut fait, puis le frère revint chez l'ancien. Celui-ci, sachant qu'il était travailleur, lui apprit comment il fallait tout son long sur la terre et pendant trois jours et trois nuits pleurer en présence de Dieu. Ensuite, quand ses pensées lui suggéraient : "J'ai fait des progrès, je suis devenu quelqu'un !", il contenait ses mauvaises pensées en se rappelant humblement le souvenir de ses fautes : "Où sont tous les péchés que j'ai commis ?" pensait-il ; et quand ses pensées lui disaient : "Tu as été très négligent à l'égard des commandements de Dieu", il se disait : "Je vais faire à Dieu un petit office, et j'ai confiance qu'il me fera miséricorde". De cette façon, il vainquit les démons des mauvaises pensées. Ceux-ci lui apparurent plus tard et lui dirent : "Tu nous as donné bien du tracas". - "Pourquoi donc ?" - "Si nous t'exaltons, tu te plonges dans l'humilité ; et si nous t'humilions, tu t'élèves sur les sommets".

(N. 291).

15. Les anciens disaient : "Chez celui qui commence à se convertir, Dieu ne recherche rien tant que le labeur de l'obéissance".

(N. 292).

16. Un anachorète avait un commissionnaire qui demeurait au village voisin. Un jour celui-ci ne put venir, et l'ancien manqua du nécessaire. Le temps passait, et le serviteur ne venait toujours pas ; l'ancien n'eut bientôt plus ni nourriture, ni rien pour travailler. Dans sa peine de n'avoir ni travail ni subsistance, le vieillard dit à son disciple : "Voudrais-tu aller au village et appeler le commissionnaire qui a l'habitude de nous apporter ce dont nous avons besoin ?" - "Je ferai ce que tu m'ordonneras", répondit-il ; mais l'ancien différa son départ, car il n'osait pas envoyer le frère. Ils tinrent bon et souffrirent longtemps sans que vienne le commissionnaire. L'ancien dit une nouvelle fois à son disciple : "Voudrais-tu aller jusqu'au village et le faire venir ?" - "Je ferai ce que tu voudras", répondit-il. Pourtant, il craignait lui-même d'aller dans ce village et d'y être provoqué au mal ; mais il accepta de partir pour ne pas désobéir à son père. L'ancien ajouta : "Va, j'ai confiance que le Dieu de tes pères te protégera de toute tentation" ; puis il l'envoya après avoir prié. Le frère s'en alla au village, demanda où demeurerait le commissionnaire, et trouva sa maison. L'homme était absent avec tous les siens, sauf une de ses filles qui, entendant frapper, vint ouvrir la porte. Tandis qu'il la questionnait au sujet de son père, elle l'invita à entrer dans la maison, et en même temps elle l'y entraînait. Lui n'y consentait pas, mais à force d'insistance elle réussit à le faire entrer. Alors elle l'embrassa et se mit à le presser de s'unir à elle. Le frère se sentit entraîné à l'impureté et profondément troublé par ses pensées. Dans un gémissement, il cria vers Dieu : "Seigneur, à cause de la prière de mon père, délivre-moi en cette circonstance !" A ces mots, il se trouva subitement sur le fleuve conduisant à l'ermitage et revint sans souillure chez son abbé.

(N. 293).

17. Deux frères selon la chair s'en allèrent vivre dans un monastère ; chez l'un se remarquait une ascèse peu commune, et chez l'autre une grande obéissance : son Père lui disait : "Fais ceci", et il le faisait ; "Fais cela", et il le faisait ; "Mange le matin", et il mangeait. On l'avait en grande estime au monastère à cause de cette obéissance. L'aiguillon de la ja-

lousie piqua son frère l'ascète : "Je vais voir, se dit-il, s'il est obéissant". Il se rendit chez le père du monastère et lui dit : "Fais-moi accompagner de mon frère pour aller à tel endroit". L'abbé les laissa aller. L'ascète prit donc son frère avec lui et voulut l'éprouver. Quand ils arrivèrent près du fleuve, où se trouvait une multitude de crocodiles, il lui dit : "Descends dans le fleuve et passe". L'autre descendit aussitôt : les crocodiles s'approchèrent et lui léchèrent le corps sans lui faire aucun mal. A cette vue, son frère lui dit de remonter du fleuve. Continuant leur route, ils rencontrèrent un cadavre gisant sur la voie. L'ascète dit à son frère : "Si nous avions quelques vieux vêtements, nous l'en aurions couvert". Le frère obéissant répondit : "Prions plutôt : il ressuscitera peut-être." Ils se mirent à prier avec ardeur, et le mort ressuscita. Le frère ascète en prit occasion pour se glorifier : "C'est à cause de mon ascèse que ce mort est ressuscité", dit-il. Dieu révéla tout à l'abbé de leur monastère : la manière dont l'ascète avait éprouvé son frère à propos des crocodiles, et comment le mort avait été ressuscité. A leur retour au monastère, l'abbé dit à l'ascète : "Pourquoi as-tu agi ainsi avec ton frère ? C'est pourtant à cause de son obéissance que ce mort est ressuscité".

(N. 294).

18. Un homme qui avait eu trois fils renonça au monde et vint au monastère, laissant ses enfants à la ville. Il avait déjà passé trois ans dans le monastère, lorsque ses pensées commencèrent à les lui rappeler bien souvent, et il se faisait pour eux beaucoup de souci. Il n'avait pas dit à son abbé qu'il avait des enfants ; mais, le voyant triste, celui-ci lui en demanda la raison. "J'ai trois enfants à la ville, répondit-il, et je voudrais bien les amener au monastère". L'abbé lui en donna l'ordre, et quand il fut dans la ville, le frère apprit que deux de ses enfants étaient morts et qu'il n'en restait plus qu'un seul. Il le prit donc et revint au monastère. Il chercha l'abbé, mais, ne le trouvant pas, il demanda aux frères où il était. On lui répondit qu'il était allé jusqu'à la boulangerie. Le frère reprit son fils et partit pour cet endroit. L'abbé le vit venir et lui fit bon accueil ; il prit l'enfant, l'embrassa, et dit à son père : "L'aimes-tu ?" - "Oh oui !" Il insista : "L'aimes-tu bien

fort ?" - "Oui", répondit encore le frère." - "Si tu l'aimes, prends-le et jette-le dans le four, quand il sera ardent". Le père prit son enfant et le jeta dans le four brûlant, qui devint aussitôt comme la rosée. Ce prodige fit croître sa réputation à la mesure de celle du patriarche Abraham.

(N. 295).

19. Un ancien a dit : "Le frère qui vit dans la soumission à un père spirituel a une plus grande récompense que celui qui se retire seul au désert". Et il ajouta : "L'un des Pères racontait, qu'il avait vu quatre groupes (de saints) dans le ciel. Le premier était celui des infirmes qui rendent grâces à Dieu. Le deuxième, le groupe de ceux qui pratiquent l'hospitalité et qui remplissent ce service en toute diligence. Le troisième, celui des solitaires qui vivent au désert et ne voient pas les hommes ; et le quatrième était le groupe de ceux qui se soumettent pour (l'amour de) Dieu à un père spirituel. Ceux qui possédaient une telle obéissance portaient un collier et une couronne d'or et ils avaient une plus grande gloire que les autres. Je dis alors à celui qui me montrait ce spectacle : "Pourquoi ce groupe qui est le moins nombreux a-t-il une plus grande gloire que les autres ?" Et il me répondit : "Ceux qui exercent l'hospitalité agissent selon leur volonté propre ; de même, ceux qui s'enfoncent dans le désert, s'écartent du monde selon leur bon plaisir. Mais ce groupe qui se livre à l'obéissance en abandonnant toutes ses volontés, reste soumis à Dieu et aux ordres du Père spirituel ; et c'est pour cette raison qu'il a une plus grande gloire. Voilà pourquoi, mes enfants, bonne est l'obéissance pratiquée pour le Seigneur. Suivez, au moins quelque peu, mes enfants, les traces de cette vertu : l'obéissance est le salut de tous les fidèles ; l'obéissance est la mère de toutes les vertus ; l'obéissance fait découvrir le royaume des cieux ; l'obéissance ouvre le ciel et élève de terre les hommes ; l'obéissance partage la demeure des Anges ; l'obéissance est la nourriture de tous les saints. Ceux qui en ont sucé le lait parviennent à la perfection".

(N. 296 ; Rufus, 2).

CHAPITRE XV

DE L'HUMILITÉ

1. L'abbé Antoine scrutait la profondeur des jugements de Dieu ; il demanda : "Seigneur, pourquoi certains meurent-ils après une vie courte, tandis que d'autres parviennent à une extrême vieillesse ? Pourquoi les uns manquent-ils de tout, et les autres regorgent-ils de biens ? Pourquoi les méchants sont-ils riches, et les bons écrasés par la pauvreté ?" Une voix lui répondit : "Antoine, occupe-toi de toi-même : ce sont là les jugements de Dieu, et il ne t'est pas utile de les comprendre".

(Antoine, 2).

2. L'abbé Antoine a dit à l'abbé Pastor : "La grande œuvre de l'homme, c'est de rejeter sa faute sur lui-même devant Dieu et de s'attendre à la tentation jusqu'à son dernier souffle".

(Antoine, 4).

3. L'abbé Antoine a dit : "J'ai vu tous les filets de l'ennemi tendus sur la terre, et je dis en gémissant : "Qui donc y échappera ?" Et j'entendis une voix me répondre : "L'humilité".

(Antoine, 7).

4. Un jour, quelques anciens vinrent chez l'abbé Antoine ; parmi eux se trouvait l'abbé Joseph. Voulant les éprouver, l'abbé Antoine leur présenta un passage des Ecritures et se mit à leur demander, en commençant par les plus jeunes, quel en était le sens. Chacun disait ce qu'il pouvait ; mais l'ancien répondait : "Nón, tu n'as pas encore trouvé". En dernier lieu, il s'adressa à l'abbé Joseph : "A ton avis, quel est le sens de ce passage ?" Il répondit : "Je ne sais pas". L'abbé Antoine dit : "C'est l'abbé Joseph qui seul a trouvé exactement la bonne voie en répondant qu'il ne savait pas".

(Antoine, 17).

5. Un jour, les démons se levèrent contre l'abbé Arsène, qui était dans sa cellule, et le tourmentèrent beaucoup. Survinrent alors les frères qui d'habitude le servaient. Se tenant au-dehors, ils l'entendirent crier vers Dieu : "Seigneur, ne m'abandonne pas ! Je n'ai rien fait de bon à tes yeux, mais, Seigneur, dans ta bonté, donne-moi, au moins maintenant, de commencer à bien vivre".

(Arsène, 3).

6. On disait d'Arsène, qu'au palais, personne, ne portait de meilleurs vêtements que lui ; mais aussi, que, parmi les moines, nul n'en avait de pires.

(Arsène, 4).

7. Voyant un jour l'abbé Arsène interroger sur ses propres pensées un ancien d'Egypte, quelqu'un lui dit : "Abbé Arsène, toi qui possèdes une telle culture latine et grecque, comment demandes-tu l'avis de ce rustre sur tes pensées ?" Il lui répondit : "La culture latine et grecque, oui, je la possède ; mais l'alphabet de ce rustre, je n'ai pas encore pu l'apprendre".

(Arsène, 6).

8. Les anciens racontaient ceci : "On avait un jour fait cadeau de quelques figues aux frères de Scété. Comme elles ne valaient pas grand chose, les frères n'en avaient pas envoyées à l'abbé Arsène, pour ne pas lui faire injure. Mais Arsène l'apprit, et n'alla pas comme d'habitude à l'assemblée : "Vous m'avez excommunié, dit-il, puisque vous ne m'avez rien donné du cadeau que le Seigneur a envoyé aux frères. Je n'étais pas digne de le recevoir". En apprenant la chose, ils furent tous édifiés par l'humilité du vieillard ; le prêtre vint lui apporter quelques-unes de ces figues, puis le ramena plein de joie dans l'assemblée.

(Arsène, 16).

9. Les anciens disaient que personne n'a jamais pu se faire une juste idée de la vie que mena l'abbé Arsène. Il demeurait alors en Basse-Egypte. Comme il y était harcelé par les foules, il résolut d'abandonner sa cellule. Il ne prit rien avec lui et dit à ses disciples Alexandre et Zoïle : "Toi, Alexandre, prends le bateau ; et toi, Zoïle, viens avec moi jusqu'au fleuve et cherche une embarcation qui aille à Alexandrie ; ensuite, rejoins ton frère". Zoïle, bouleversé par ces paroles, ne répondit rien. C'est ainsi qu'ils se séparèrent. Le vieillard descendit donc dans la région d'Alexandrie ; là, il tomba gravement malade. Mais ses disciples se demandèrent entre eux : "L'un de nous n'aurait-il pas contristé le vieillard, et ne serait-ce pas pour cela qu'il s'est séparé de nous ?" Mais ils ne trouvèrent à se reprocher rien qui eût pu lui déplaire, ni aucune désobéissance envers lui. Sur ces entrefaites, le vieillard recouvra la santé et se dit : "J'irai vers mes Pères". Il retourna à Pétra, où demeuraient ses disciples. Comme il se tenait au bord du fleuve, une servante éthiopienne s'approcha et toucha sa mélote. Le vieillard la rabroua. Mais la fille riposta : "Si tu es moine, va-t-en à la montagne !". Le vieillard fut touché de componction par cette parole et se répétait à lui-même : "Arsène, si tu es moine, va-t-en à la montagne !". Là-dessus, Alexandre et Zoïle accoururent au-devant de lui. Ils se prosternèrent à ses pieds ; le vieillard se prosterna aussi, et tous trois se mirent à pleurer. Le vieillard dit : "N'avez-vous pas entendu dire que j'ai été malade ?" Ils répondirent : "Oui, bien sûr !" Le vieillard reprit : "Et pourquoi n'êtes-vous pas venus me

voir ?" Alexandre répondit : "Nous n'avons pas pu supporter que tu te sois séparé de nous ; bien plus, certains frères en ont été mal édifiés et ont dit que si nous n'avions pas désobéi au vieillard, il ne se serait pas séparé de nous". Il reprit : "Je savais moi aussi que cela se disait ; mais maintenant on dira ceci : "La colombe n'a pas trouvé où poser le pied et elle est revenue dans l'arche auprès de Noë" (Gn. 8, 9). Ses disciples furent ainsi consolés, et il resta avec eux jusqu'à sa mort.

Lorsqu'ils le virent sur le point de mourir, ses disciples furent désemparés ; mais il leur dit : "L'heure n'est pas encore venue ; quand elle viendra je vous le dirai. D'autre part, je vous citerai devant le tribunal du Christ si vous laissez quelqu'un faire une relique de mon corps". Ils lui dirent "Que ferons-nous donc ? Nous ne savons pas faire la toilette des morts et les ensevelir". Le vieillard répondit : "Vous ne saurez pas m'attacher une corde au pied et me traîner à la montagne ?" Quand il fut près de mourir, les frères le virent pleurer et ils lui dirent : "En vérité, toi aussi, tu as peur de la mort, Père !" - "En vérité, dit-il, la crainte que j'éprouve en ce moment n'a cessé de m'accompagner depuis je suis moine. Oui, je crains beaucoup". Et c'est ainsi qu'il s'endormit. Arsène avait toujours eu sur les lèvres ces sentences : "Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde ?" et : "Je me suis souvent repenti d'avoir parlé, mais jamais de m'être tu".

En apprenant la mort d'Arsène, l'abbé Pastor se mit à pleurer et dit : "Heureux es-tu, abbé Arsène, car tu as pleuré sur toi-même en ce monde. En effet, celui qui, en ce monde, ne pleure pas sur lui-même, pleurera éternellement dans l'autre. En effet, soit ici-bas spontanément, soit là-bas, sous la torture, nous ne pouvons nous dispenser de pleurer".

(Arsène, 32, 40, 41).

10. L'abbé Daniel disait que l'abbé Arsène n'avait jamais consenti à traiter quelque question des Ecritures, bien qu'il en fût très capable s'il l'avait voulu ; de même, il n'écrivait pas facilement une lettre. Lorsqu'il se rendait de temps en temps à l'Eglise, il se tenait derrière une colonne pour que personne ne vît son visage, et que lui même ne fût pas distrait par personne. A le voir, on l'eut pris pour un ange, comme Jacob. Il

avait de beaux cheveux blancs, un corps bien fait et pourtant très maigre, une grande barbe qui lui descendait jusqu'au ventre sur toute sa largeur. Ses cils étaient tombés par suite de l'abondance de ses larmes. Il était grand, mais courbé par la vieillesse. Il vécut quatre-vingt quinze ans, à savoir quarante dans le palais de l'empereur Théodose le Grand, de sainte mémoire, qui fut le père d'Arcadius et d'Honorius ; quarante à Scété ; dix à Troès, au-dessus de Babylone, près de Memphis, et trois à Canope d'Alexandrie. Il revint passer les deux dernières années à Troès, où il acheva sa course dans la paix et la crainte de Dieu, car c'était un homme de bien, rempli de l'Esprit-Saint et de foi (Ac., 2, 24).

(Arsène, 42).

11. L'abbé Jean raconta ceci : "Les abbés Anoub et Pastor et leurs autres frères selon la chair étaient moines à Scété. Quand les Maziques vinrent dévaster cette région, ils s'éloignèrent et s'en allèrent dans un endroit nommé Térénuth, en attendant de décider où ils habiteraient. Ils y demeurèrent quelques jours, dans un vieux temple. L'abbé Anoub dit à l'abbé Pastor : "Tes frères et toi, faites-moi cette charité : vivons cette semaine dans l'hésychia, chacun de notre côté, sans aller nous visiter". L'abbé Pastor répondit : "Nous ferons comme tu voudras", et il en fut ainsi. Il y avait dans le temple une statue de pierre. Chaque jour, le matin, en se levant, l'abbé Anoub lui jetait des pierres à la figure ; et le soir, il lui demandait pardon. Il agit ainsi toute la semaine. Le samedi, les frères se réunirent, et l'abbé Pastor dit à l'abbé Anoub : "Père, je t'ai vu toute cette semaine lapider cette statue et ensuite lui faire une métanie ; un homme qui a la foi ne fait pas cela". L'ancien répondit : "J'ai fait cela à cause de vous. Quand tu m'as vu lapider, cette statue, m'a-t-elle parlé ? s'est-elle mise en colère ?" - "Non", répondit l'abbé Pastor. - "Ensuite, quand j'ai fait une métanie, s'en est-elle émue, a-t-elle dit qu'elle ne pardonnait pas ?" - "Non", dit encore l'abbé Pastor. L'abbé Anoub continua : "Eh bien, nous qui sommes sept frères, si vous voulez que nous habitons ensemble, soyons comme cette statue qui ne s'émeut ni des injures ni des honneurs. Mais si vous ne voulez pas, il y a quatre portes à ce temple : que chacun s'en aille où

il veut". A ces mots ils se prosternèrent devant l'abbé Anoub et lui dirent : "Père, qu'il soit fait comme tu l'ordonnes, nous ferons ce que tu diras". L'abbé Pastor ajoutait : "Nous avons donc vécu ensemble toute notre vie, mettant activement en pratique la parole de l'ancien. Il désigna l'un d'entre nous comme économe, et nous mangions tout ce qu'il nous présentait. Il nous était défendu de lui dire : "Apporte autre chose", ou bien : "Je ne veux pas manger de cela". Et nous avons passé tout le temps de notre vie dans la paix et le repos".

(Anoub, 1).

12. On raconte que des gens vinrent plaider devant l'abbé Ammonas et lui demander de les juger, mais l'ancien fit semblant d'être hors de son bon sens. Une femme dit alors à sa voisine : "Ce vieillard est fou". Ammonas l'entendit. Il l'appela et lui dit : "Quelle peine ne me suis-je pas donnée dans divers déserts pour acquérir cette folie, et il me faudrait la perdre aujourd'hui à cause de toi ?"

(Ammonas, 9).

13. L'abbé Apphy, évêque d'Oxyrynque, lorsqu'il était moine, menait une vie excessivement dure. Devenu évêque, il voulut pratiquer dans le monde les mêmes austérités qu'au désert, mais il n'en eut pas la force. Alors il se prosterna devant Dieu : "Seigneur, dit-il, votre grâce s'est-elle éloignée de moi à cause de l'épiscopat ?" Et il eut cette révélation : "Non pas, mais c'était alors le désert, et, à défaut d'hommes, Dieu était ton soutien. Mais maintenant tu es dans le monde, et les hommes s'occupent de toi".

(Apphy).

14. L'abbé Daniel racontait cette histoire : "A Babylone, la fille d'un homme de haut rang était possédée du démon. Son

père avait beaucoup d'estime pour un moine. Ce moine lui dit : "Personne ne pourra guérir ta fille, hormis des anachorètes que je connais. Mais si tu vas le leur demander, ils n'accepteront pas, par humilité. Faisons donc ceci : Quand ils viendront vendre les objets qu'ils ont fabriqués, dis-leur que tu veux les acheter, et lorsqu'ils seront venus dans ta maison pour recevoir l'argent, nous leur demanderons de prier, et je crois que ta fille sera sauvée". Ils sortirent sur la place et trouvèrent seulement le disciple de ces anciens en train de vendre des corbeilles. Ils le firent venir avec eux dans la maison comme pour lui régler le prix des corbeilles ; mais dès qu'il fut rentré, la jeune possédée survint et lui donna un soufflet. Le moine se retourna et lui présenta l'autre joue, selon le précepte du Seigneur. Le démon, à la torture, se mit à hurler : "On me fait violence ! ce sont les commandements de Jésus-Christ qui me chassent d'ici". Et la jeune fille fut aussitôt délivrée. Quand les anachorètes arrivèrent, on leur raconta ce qui s'était passé. Ceux-ci rendirent gloire à Dieu et répondirent : "L'orgueil du démon est habituellement renversé par l'humilité des commandements du Christ Jésus".

(Daniel, 3).

15. L'abbé Evagre a dit : "Le commencement du salut, c'est de se condamner soi-même".

(Evagre-Nil, *Capita Paraen.*, 1 ; P.G., 79, 1249 c).

16. L'abbé Sérapion a dit : "J'ai peiné corporellement beaucoup plus que mon fils Zacharie, et je ne suis pas arrivé à la mesure de son humilité et de son silence".

(Carion, 1).

17. L'abbé Moïse dit au frère Zacharie : "Dis-moi ce que je dois faire". A ces mots, l'autre se jeta à ses pieds en disant : "Père, c'est toi qui m'interroges ?" L'ancien reprit : "Crois-moi, mon enfant Zacharie, j'ai vu le Saint-Esprit descendre sur

toi : c'est ce qui me contraint à t'interroger ". Alors Zacharie ôta son capuchon, le mit sous ses pieds, et dit en le piétinant : "Si l'on n'est pas piétiné ainsi, on ne peut être moine".

(Zacharie, 3).

18. L'abbé Pastor racontait que l'abbé Moïse interrogea le frère Zacharie qui était sur le point de mourir : "Que vois-tu ?" lui dit-il. - "Père, n'est-il pas mieux de ne rien dire ?" - "C'est vrai, mon enfant, tais-toi" lui répondit Moïse. Et au moment de sa mort, l'abbé Isidore, qui était là, leva les yeux au ciel et lui dit : "Réjouis-toi, mon enfant Zacharie : les portes du Royaume des cieux te sont ouvertes".

(Zacharie, 5).

19. L'Archevêque Théophile se rendit un jour à la montagne de Nitrie, et l'abbé de la montagne vint à sa rencontre : "Père, lui demanda l'archevêque, qu'as-tu trouvé de plus avantageux dans cette voie ?" L'ancien répondit : "C'est de m'accuser et de me reprendre sans cesse" - "Il n'y a pas d'autre chemin à suivre", lui répondit l'archevêque.

(Théophile, 1).

20. Une fois l'abbé Théodore mangeait avec les frères. Ils recevaient les coupes avec respect et sans rien dire, pas même le "Pardonnez-moi" habituel. L'abbé Théodore dit alors : "Les moines ont perdu leur titre de noblesse (eugenia), le mot "Pardonne-moi".

(Théodore de Pherme, 6).

21. On racontait de l'abbé Théodore qu'après avoir été ordonné diacre à Scété, il n'avait pas consenti à exercer son ministère et s'enfuyait en divers lieux pour y échapper ; mais les

anciens, de leur côté, le ramenaient en lui disant de ne pas abandonner sa fonction. Théodore leur répondit : "Laissez-moi, je vais prier Dieu, et s'il me donne l'assurance que je dois remplir cette fonction, je le ferai". Et il dit à Dieu dans sa prière : "Seigneur, si tu veux que je m'acquitte de cette fonction, donne-m'en l'assurance". Il vit alors une colonne de feu qui s'élevait de la terre jusqu'au ciel, et une voix retentit : "Si tu peux être comme cette colonne, va remplir ton ministère !" Ces paroles le décidèrent à ne jamais remplir la fonction de diacre. Lorsqu'il revint à l'église, les frères firent une métanie devant lui : "Si tu ne veux pas faire diacre, tiens au moins le calice". Mais Théodore n'accepta pas : "Si vous ne me laissez pas tranquille, je m'en irai", répondit-il ; et ils le laissèrent.

(Théodore de Pherme, 25).

22. L'abbé Jean le Nain a dit : "L'humilité est la porte de Dieu, et nos pères, qui eurent à passer à travers des humiliations sans nombre, sont entrés joyeux dans la cité de Dieu". Il a dit encore : "L'humilité et la crainte de Dieu sont au-dessus de toutes les vertus réunies".

(Jean Kolobos, 22).

23. L'abbé Jean de Thèbes a dit : "Avant tout, le moine doit être humble. Car c'est le premier précepte du Sauveur : "Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux" (Mt., 5, 3).

(Jean des Cellules, 2).

24. Les frères de Scété se réunirent un jour et commencèrent à discuter sur le grand prêtre Melchisédech. On avait oublié de convoquer l'abbé Coprès ; cependant les frères l'appelèrent par la suite et lui posèrent des questions sur ce sujet. Mais lui se frappa trois fois la bouche : "Malheur à toi, Coprès, ce que Dieu t'a ordonné de faire, tu l'as négligé, et tu t'occupes de ce qu'il ne te demande pas". A ces mots, les frères s'enfuirent chacun dans leur cellule.

(Coprès, 3).

25. "Au temps de ma jeunesse, racontait l'abbé Macaire, je vivais en Egypte dans une cellule. On me fit clerc malgré moi, et comme je n'acceptais pas de remplir cet office, je me suis enfui dans une autre région. Un séculier qui vivait saintement venait chez moi pour emporter les objets que j'avais fabriqués et me procurer ce qui m'était nécessaire. Il arriva, que, dans ce village, une jeune fille de conduite douteuse fit une faute à l'instigation du démon. Et comme elle était enceinte, on lui demanda qui était le père. "C'est ce solitaire qui a dormi avec moi", répondit-elle. Les gens sortirent, me saisirent et me ramenèrent au village. Ils me suspendirent au cou des marmites toutes noircies qu'ils attachèrent par leurs poignées, et me firent traverser en tout sens le village, me frappant et criant au long du chemin : "Ce moine a souillé notre fille, chassez-le". Ils me frappèrent à tel point que je pensais en mourir. Un ancien qui passait par là dit alors : "Jusqu'à quand frapperez-vous ce moine étranger ?" Celui qui avait l'habitude de me servir suivait par derrière couvert de honte, car lui aussi, on l'accablait d'injures : "Voilà ton ermite, et tu t'es porté garant de ses actes !" Les parents de la fille ajoutèrent : "Nous ne le lâcherons pas avant qu'il n'ait promis de nourrir notre fille". Je dis alors à l'homme qui m'assistait de donner des garanties à ma place. Ce qui fut fait. De retour dans ma cellule, je lui donnai toutes les corbeilles que j'avais, en lui disant de les vendre pour payer la nourriture de ma femme. Je me dis aussi à moi-même : "Macaire, voici que tu t'es trouvé une femme, il te faut maintenant travailler beaucoup plus pour la faire vivre". Je travaillais non seulement le jour, mais également la nuit, et je lui remettais ce que j'avais gagné. Lorsque cette malheureuse fut parvenue à son terme, elle passa plusieurs jours dans les douleurs, mais elle n'enfantait pas. On lui en demanda la raison. "Je sais bien pourquoi je suis torturée si longtemps", répondit-elle. - "Pourquoi donc ?" firent les parents. "C'est parce que j'ai calomnié ce moine ; je l'ai accusé mensongèrement, bien qu'il ne soit pour rien dans l'affaire. C'est tel jeune homme le coupable. En entendant cela, mon serviteur vint me voir tout joyeux : "La fille n'a pu enfanter, avant d'avouer que tu n'es pour rien dans son cas, et de reconnaître qu'elle avait menti en t'accusant. Voici tous les villageois qui veulent venir ici à ta cellule pour rendre gloire à Dieu et s'excuser auprès de toi !" Dès que j'appris la chose, je me levai et m'enfuis jusqu'ici, à Scété,

pour ne pas être malmené par ces gens. Et voilà pourquoi je me suis installé ici".

(Macaire, 1).

26. Un jour, l'abbé Macaire revenait du marais à sa cellule en portant des feuilles de palmier. Sur le chemin le diable vint à sa rencontre avec une faux de moissonneur : il voulut l'en frapper, mais sans succès. Le diable lui dit alors : "Macaire, je souffre bien des tourments à cause de toi, car je ne puis te vaincre. Je fais tout ce que tu fais : tu jeûnes, et moi je ne mange jamais ; tu veilles, et moi je ne dors pas. Il n'y a qu'un seul point sur lequel tu me dépasses." - "Lequel ?" demanda Macaire. - "C'est ton humilité qui m'empêche de te vaincre".

(Macaire, 11).

27. L'abbé Matoès se rendit un jour, avec son frère, de Raïthou dans la région de Gébala ; l'évêque de cet endroit vint chez lui et l'ordonna prêtre. Pendant qu'ils prenaient leur repas ensemble, l'évêque lui dit : "Père, pardonne-moi, je savais que tu ne voulais pas cela, mais j'ai osé le faire pour recevoir ta bénédiction". L'ancien lui répondit humblement : "Certes, le cœur n'y était pas ; et ce qui m'accable, c'est que je vais être forcé de me séparer du frère qui vit avec moi ; en effet, je n'arriverai pas à dire seul toutes les prières que nous récitons ensemble". L'Evêque lui dit : "Si tu penses qu'il en est digne, je l'ordonne". L'abbé Matoès répondit : "S'il en est digne, je l'ignore, je sais seulement qu'il est meilleur que moi". L'évêque l'ordonna donc lui aussi, mais l'un et l'autre quittèrent cette vie sans s'être jamais approchés de l'autel pour y consacrer l'oblation. L'ancien disait à ce sujet : "J'ai confiance que Dieu ne me jugera pas sévèrement pour cette ordination que j'ai reçue, puisque je n'ai pas osé consacrer l'oblation. C'est l'office de ceux qui vivent sans péché".

(Matoès, 9).

28. L'abbé Matoès a dit : " Plus l'homme s'approche de Dieu, plus il se voit pécheur. Le prophète Isaïe, voyant le Seigneur, se disait misérable et impur (Is. 6, 5) ".

(Matoès, 2).

29. Quand l'abbé Moïse fut élevé à la cléricature, on le revêtit de l'aube et l'archevêque lui dit : " Te voici devenu tout blanc, abbé Moïse ! " - " Eh oui, à l'extérieur, Seigneur Evêque, mais l'intérieur ? " L'archevêque, voulant ensuite l'éprouver, dit aux clercs : " Quand l'abbé Moïse s'avancera vers l'autel, chassez-le ; puis suivez-le afin d'entendre ce qu'il dira ". Ils le mirent donc dehors en lui criant : " Va-t-en hors d'ici, Ethiopien ! " et lui sortit en disant : " C'est bien fait pour toi, sale nègre ! Tu n'es pas un homme : pourquoi donc as-tu osé paraître parmi les hommes ? "

(Moïse, 4).

30. L'abbé Pastor entendit parler de l'abbé Nistéros au cours d'une assemblée. Désirant le voir, il demanda à l'higoumène qui dirigeait Nistéros de le lui envoyer ; mais celui-ci ne voulut pas le laisser partir seul et le retint. Peu de jours après, l'économe de ce monastère demanda à l'higoumène la permission d'aller voir l'abbé Pastor pour lui découvrir ses pensées. L'higoumène le laissa partir et lui dit : " Prends ce frère avec toi, car l'ancien me l'a fait demander. N'osant pas l'envoyer seul, j'ai retardé son départ jusqu'à maintenant ". Lorsque l'économe fut arrivé chez l'abbé Pastor, il lui parla de ses pensées, et celui-ci le guérit par ses réponses. L'ancien interrogea ensuite le frère en ces termes : Père Nistéros, comment as-tu obtenu cette vertu qui te fait te taire et ne pas t'attrister lorsque du trouble se glisse au monastère ? " Après s'être fait longuement prié, le frère répondit : " Excuse-moi, Père, mais lorsque je suis entré au monastère, je me suis dit ceci : l'âne et toi c'est tout un ! On le frappe, il ne dit rien ; on l'injurie, il ne répond rien. Fais comme lui, car on lit dans le psaume : " Je suis devenu comme une bête de somme à tes côtés, et je suis toujours avec toi ". (Ps. 72, 22-23).

(Nistéros le Cénobite, 2).

31. L'abbé Olympe de Scété était esclave. Il descendait chaque année à Alexandrie pour porter ce qu'il avait gagné à ses maîtres. Ceux-ci venaient à sa rencontre pour le saluer, mais l'ancien mettait de l'eau dans un bassin et le présentait pour leur laver les pieds. " Mais non, Père, ne nous ennuie pas ! " lui disaient ses maîtres. - " Je reconnais que je suis votre esclave, répondait-il, et je vous remercie de me laisser libre de servir Dieu. En échange, je vais vous laver les pieds, et vous allez recevoir ce que j'ai gagné ". Les autres insistaient, et comme ils ne voulaient pas céder, Olympe leur disait : " Croyez-moi : si vous ne voulez pas recevoir mon argent, je reste ici pour vous servir ". Alors ses maîtres, pleins de déférence, le laissaient faire ce qu'il voulait ; et à son départ, ils le reconduisaient avec honneur et lui donnaient ce qui était nécessaire pour qu'il put distribuer des aumônes à leur place. Tout ceci le rendit célèbre à Scété.

(Mios, 2).

32. L'abbé Pastor dit : " L'homme doit respirer continuellement l'humilité et la crainte de Dieu, comme le souffle qu'il aspire et rejette par ses narines ".

(Poemen, 49).

33. Un frère demanda à l'abbé Pastor : " Comment dois-je me conduire dans le lieu où j'habite ? " - " Aie la réserve d'un étranger, répondit l'ancien ; où que tu sois, ne cherche pas à imposer ton point de vue, et tu vivras en paix ".

(Poemen, S 4).

34. L'abbé Pastor a dit : " Se prosterner devant Dieu, ne pas se donner de l'importance, envoyer promener sa volonté propre : voilà les outils avec lesquels l'âme peut travailler ".

(Poemen, 36).

35. L'abbé Pastor a dit : "Ne te donne pas de l'importance, mais attache-toi à quelqu'un qui se conduise bien".

(Poemen, 73).

36. L'abbé Pastor a dit : "Un frère demanda à l'abbé Alo-nius ce qu'est le mépris de soi. L'ancien lui dit : "C'est te met-tre au-dessous des animaux, et savoir qu'ils ne seront pas con-damnés, eux".

(Poemen, 41).

37. L'abbé Pastor a dit : "L'humilité est la terre que le Seigneur a demandé pour faire le sacrifice".

(N. 656).

38. L'abbé Pastor a dit : "Si l'homme reste à sa placé, il ne sera pas troublé".

(Poemen, 167).

39. Selon l'abbé Pastor, les anciens s'assirent un jour pour prendre leur repas, et l'abbé Alain resta debout pour les ser-vir. Ils s'en aperçurent et le félicitèrent, mais l'abbé Alain ne répondit rien. Quelqu'un lui dit en particulier : "Pourquoi ne réponds-tu pas aux anciens qui te félicitent ?" - "Si je leur ré-ponds, j'aurai l'air de me complaire dans ces louanges".

(Poemen, 55).

40. L'abbé Joseph a raconté ceci : "Nous étions un jour avec l'abbé Pastor, lorsqu'il donna le nom d'abbé à Agathon. Nous lui avons dit : "Agathon est jeune, pourquoi l'appelles-tu : ab-bé ?" Et Pastor répondit : "Ce sont ses paroles qui lui ont mé-rité ce nom".

(Poemen, 61).

41. L'abbé Pastor ne voulait pas donner son avis après ce-lui d'un autre ancien, mais il approuvait toujours ce que l'autre avait dit.

(Poemen, 105).

42. Théophile, l'évêque d'Alexandrie de sainte mémoire, vint un jour à Scété. Les frères qui étaient réunis demandèrent à l'abbé Pambo de dire quelques mots à l'évêque pour l'édifier. Mais il répondit : "S'il n'est pas édifié par mon silence, il ne le sera pas par mes paroles".

(Théophile, 2).

43. Le frère Pistos a raconté ceci : "Nous étions sept frè-res ermites qui sommes allés voir l'abbé Sisoès dans l'île de Clysmas. Nous lui avons demandé de nous dire quelque chose ; Il nous répondit : "Pardonnez-moi, je suis un homme sans ins-truction ; mais je me suis rendu un jour chez l'abbé Hor et l'ab-bé Athré. L'abbé Hor était infirme depuis dix-huit ans. Je les ai suppliés de me dire une parole et l'abbé Hor répondit : "Que vais-je te dire ? Fais tout ce que tu vois ici. Dieu est pour ce-lui qui se tyrannise lui-même et se fait violence en toute occa-sion jusqu'à l'impossible". Les abbés Hor et Athré n'étaient pas originaires de la même province ; néanmoins, ils s'enten-dirent toujours parfaitement jusqu'à la fin de leur vie. L'abbé Athré était très obéissant et l'abbé Hor avait une grande humi-lité. Quant à moi, Sisoès, je restai quelques jours auprès d'eux pour épier leurs vertus, et je vis la conduite admirable de l'ab-bé Athré : quelqu'un leur avait apporté un petit poisson et Athré voulut le préparer pour son ancien, l'abbé Hor. Il avait pris un couteau et coupait le poisson, quand l'abbé Hor l'appela : "Athré, Athré !" Il laissa aussitôt le couteau dans le poisson à moitié coupé et accourut auprès de Hor sans achever son travail. Je fus étonné d'une telle obéissance : il n'avait même pas dit : "Attends que j'ai coupé le poisson". Et je demandai à l'abbé Athré où il avait trouvé cette obéissance. "Ce n'est pas la mienne, répon-dit-il, c'est celle de l'ancien". Il me fit venir avec lui "Viens voir son obéissance". Il fit cuire le petit poisson de façon dé-

plorable et le rendit volontairement détestable. Il l'apporta ensuite au vieillard, qui le mangea sans rien dire. Athré lui dit : "Il est bon, Père ?" - "Très bon", répondit l'autre. Ensuite, Athré apporta un autre poisson, cette fois très bien préparé, et dit : "Père, ce poisson est perdu, j'ai manqué sa cuisson". - "Oui, tu l'as un peu abîmé". Alors l'abbé Athré se tourna vers moi : "Tu vois l'obéissance de l'ancien !" Enfin je les quittai, et tout ce que j'avais vu, je l'ai accompli selon mes forces". L'abbé Sisoès raconta cela aux frères, mais l'un d'entre nous lui demanda : "Montre-nous ta charité, et dis-nous une parole qui soit de toi." - "Celui qui pratique avec science le détachement, qui consent à n'être rien et à s'attacher à ce rien, celui-là accomplit toutes les Ecritures". Mais l'un d'entre nous ajouta : "Père, qu'est-ce que vivre en pèlerin ?" - "C'est se taire, et, où que l'on aille, se dire : "je n'ai à me mêler de rien". C'est cela, vivre en pèlerin".

(Pistos).

44. Un frère s'en vint visiter l'abbé Sisoès sur la montagne de l'abbé Antoine. Au cours de leur entretien, il dit à l'abbé Sisoès : "Père, es-tu maintenant parvenu à la hauteur de l'abbé Antoine ?" - "Si j'avais une seule des pensées qui tourmentaient l'abbé Antoine, lui répondit l'ancien, je brûlerais tout entier. Mais enfin, je connais un homme qui, avec bien de la peine, peut tenir tête à ses pensées".

(Sisoès, 9).

45. Ce frère l'interrogea encore : "Penses-tu que Satan persécutait ainsi les anciens ?" - "Il nous persécute davantage, répondit l'abbé Sisoès, car son temps approche et il s'effraye".

(Sisoès, 11).

46. Quelques frères s'en vinrent visiter l'abbé Sisoès pour recueillir de lui une parole, mais il ne leur disait rien, sinon ces seuls mots : "Pardonnez-moi". Les frères virent ses corbeilles et demandèrent à son disciple : "Que faites-vous de ces

corbeilles ?" - "Nous les vendons de temps en temps". L'ancien l'entendit et ajouta : "Sisoès lui aussi mange de temps en temps". Les frères l'entendirent et furent profondément édifiés de son humilité ; ils s'en allèrent pleins de joie.

(Sisoès, 16).

47. Un frère interrogea ainsi l'abbé Sisoès : "Je constate, en m'examinant, que le souvenir de Dieu ne me quitte pas". L'ancien lui dit : "Ce n'est pas une grande affaire que ton âme soit avec Dieu. C'en est une grande, si tu vois que tu es toi-même inférieur à toute créature. Cette pensée unie au travail corporel, voilà ce qui corrige et mène à l'humilité".

(Sisoès, 13).

48. Synclétique, de bienheureuse mémoire, a dit : "Il est aussi impossible de se sauver sans humilité que de construire un navire sans chevilles".

(Synclétique, S 9).

49. L'abbé Hypéréchios a dit : "L'arbre de vie est élevé, mais l'humilité du moine y monte (pour en cueillir les fruits)".

(Cf. Adhort. 17-18 ; P.G. 79. 1476 A).

50. L'abbé Hypéréchios a dit : "Imite le publicain, pour ne pas être condamné avec le pharisien. Attache-toi à la douceur de Moïse, pour changer le rocher de ton cœur en source d'eau vive".

(Adhort. 73-74 a ; P.G. 1480 D ; et aussi : Synclétique, 11).

51. L'abbé Orsisius a dit : "Si l'on emploie de l'argile crue dans des fondations à proximité d'une rivière, elle ne tiendra même pas un seul jour ; mais si elle est cuite, l'argile tient

comme la pierre. Il en va de même pour l'homme qui possède une sagesse charnelle. N'étant pas cuit par le feu de la crainte de Dieu comme Joseph, il est réduit à rien s'il vient à occuper un poste élevé. Nombreuses en effet sont les tentations de ceux qui vivent au milieu des hommes. Il est donc bon, si nous sentons que cela dépasse nos forces, d'écarter le fardeau du commandement. Mais ceux qui ont une foi bien trempée sont à l'abri des secousses. Si quelqu'un veut objecter l'exemple de Joseph, il doit dire qu'il n'était pas de cette terre. Quelles ne furent pas ses tentations, et en quel pays ? Dans une région où il n'y avait aucune trace de culte du vrai Dieu. Mais le Dieu de ses Pères était avec lui et le tira de toutes ses épreuves, et maintenant Joseph est avec ses Pères dans le royaume des cieux. Quant à nous, qui sentons les limites de nos forces, luttons ; c'est à peine si nous pourrions ainsi échapper au jugement de Dieu".

(Orsisios, 1).

52. Un ancien qui vivait en anachorète dans le désert pensait qu'il pratiquait parfaitement toutes les vertus. Il dit à Dieu dans sa prière : "Seigneur, montre-moi ce qu'est la perfection de l'âme et je la pratiquerai". Dieu voulut l'humilier et lui répondit : "Va voir tel archimandrite, et fais tout ce qu'il te dira". Avant la venue de l'ancien, Dieu fit cette révélation à l'archimandrite : "Un ermite vient te voir ; dis-lui de prendre un fouet et d'aller garder tes porcs". L'ancien arriva, frappa à la porte et entra chez l'archimandrite. Après s'être salué, ils s'assirent et l'ermite commença : "Dis-moi : que dois-je faire pour être sauvé ?" - "Feras-tu tout ce que je te dirai ?" - "Oui, Eh bien prends un fouet et va garder les porcs". Quand ceux qui le connaissaient ou avaient entendu parler de lui le virent garder les porcs, ils dirent : "Vous avez vu ce saint ermite dont nous avons entendu parler ! Il a l'esprit dérangé, il est possédé du diable : il garde les porcs !" Mais Dieu vit son humilité, qui lui faisait supporter patiemment la mésestime des hommes, et il lui ordonna de retourner chez lui.

53. Un possédé du démon, tout écumant, gifla un ancien qui était anachorète. Celui-ci lui présenta aussitôt l'autre joue. Mais

le démon, trouvant intolérable la brûlure de son humilité, sortit aussitôt du possédé.

(N. 298).

54. Un ancien a dit : "Quand une pensée d'orgueil ou de vaine gloire pénètre en toi, examine ta conscience pour voir si tu gardes tous les commandements de Dieu, si tu aimes tes ennemis, si tu te réjouis du succès de ton adversaire et t'attristes de son échec, si tu te crois un serviteur inutile, le dernier des pécheurs. Et si toutes ces dispositions sont en toi, ne va pas pour autant te croire arrivé à quelque chose : une pensée de ce genre détruirait tout le reste".

(N. 299 et Or, 11).

55. Un ancien a dit : "Ne critique pas ton frère dans le fond de ton cœur en pensant que tu es plus sobre, plus austère, plus intelligent que lui ; mais reste docile à la grâce de Dieu, en esprit de pauvreté et de vraie charité, de peur qu'entraîné par l'esprit d'orgueil, tu ne perdes le fruit de ton travail. Mais sois assaisonné de sel spirituel, dans le Christ (Cf. Col., 4, 6)".

(N. 331 et Or, 13).

56. Un ancien dit : "Celui qui est loué et honoré plus qu'il ne mérite en subit un grave dommage ; celui, par contre, que les hommes n'auront jamais honoré, sera glorifié là-haut".

(N. 300 et Or, 10).

57. Un frère interrogea un ancien : "Est-il utile de faire de nombreuses métanies ?" L'ancien lui répondit : "Nous avons vu que Dieu apparut à Jésus, le fils de Navé, lorsqu'il était prosterné la face contre terre".

(N. 301).

58. Un frère demanda à un ancien pourquoi les démons nous tentent de la sorte. "C'est, répondit-il, parce que nous jetons loin de nous nos armes qui sont les outrages, l'humilité, la pauvreté et la patience".

(N. 302).

59. Un frère interrogea un ancien : "Père, si un frère me rapporte des pensées du monde, veux-tu que je lui dise de cesser ?" - "Non, lui répondit l'ancien." - "Pourquoi ?" demanda le frère. - "Parce que nous ne pouvons pas observer cela nous-mêmes. Il ne faudrait pas qu'après avoir demandé au prochain de ne pas le faire, nous le fassions nous aussi." - "Que dois-je donc faire ?" demanda le frère. L'ancien lui répondit : "Si nous voulons bien nous taire nous-même, c'en sera assez pour le prochain".

(N. 303).

60. On demanda à un ancien : "Qu'est-ce que l'humilité ?" Il répondit : "C'est si tu pardonnes au frère qui a péché contre toi avant qu'il ne te fasse une métanie".

(N. 304).

61. Un ancien a dit : "En toute épreuve qui t'arrive, n'incrimine personne, sinon toi seul, en disant : Ceci m'est arrivé à cause de mes péchés".

(N. 305).

62. Un ancien a dit : "Jamais je n'ai outrepassé mon rang pour viser plus haut ; jamais non plus je n'ai rougi d'être laissé dans l'obscurité ; ma seule pensée était celle-ci : prier le Seigneur de me dépouiller de mon vieil homme".

(N. 660).

63. Un frère demanda à un-ancien : "Qu'est-ce que l'humilité ?" L'ancien lui répondit : "C'est si tu fais du bien à ceux qui te font du mal." - "Et si on ne peut atteindre à cette hauteur, que faire ?" lui dit le frère. "Fuis, en choisissant le silence", répondit l'ancien.

(Guy, p. 90, n. 1).

64. Un frère demanda à un ancien : "Quelle est l'œuvre propre du pèlerin ?" L'ancien lui répondit : "Je connais un frère pèlerin qui se trouvait à l'église au moment où l'on faisait l'agape. Il s'assit à table pour manger avec les frères ; mais quelqu'un dit : "Qui a invité ce frère ? Lève-toi, va-t-en d'ici !" Le frère s'en alla. Les autres, peinés de son expulsion, sortirent pour le rappeler. Par la suite on interrogea le frère : "Qu'as-tu pensé dans ton cœur, lorsqu'on t'a expulsé, puis rappelé ?" Et lui de répondre : "J'avais mis dans mon cœur que j'étais semblable au chien : il s'en va quand on le chasse, et il revient quand on le rappelle".

(N. 306).

65. Des gens s'en allèrent un jour en Thébaïde visiter un ancien. Ils emmenaient avec eux un homme tourmenté par le démon pour que l'ancien le guérisse. L'ancien, après s'être fait prier longtemps, dit au démon : "Sors de cette créature de Dieu !" Le démon répondit : "Je vais sortir, mais je te pose une question : dis-moi, qui sont les boucs, et qui sont les agneaux ?" L'ancien répondit : "Les boucs, c'est moi ; quant aux agneaux, Dieu le sait". A ces mots le démon hurla : "Je me sauve à cause de ton humilité !" et il s'en alla aussitôt.

(N. 307).

66. Un moine d'Egypte habitait dans le faubourg de Constantinople. Un jour, l'empereur Théodose le jeune, qui passait par là, laissa tous ceux de sa suite, vint seul à la cellule du moine et frappa à sa porte. Le moine lui ouvrit, et, le regardant

dant, s'aperçut que c'était l'empereur ; mais il le reçut comme l'un de ses officiers. Quand ils furent entrés, ils firent la prière et s'assirent. L'empereur se mit à interroger le moine : "Comment vont les pères en Egypte ?" - "Ils prient tous pour ta santé", répondit l'ancien. L'empereur regarda autour de lui pour voir ce qu'il y avait dans la cellule, et il ne vit rien d'autre qu'une petite corbeille contenant un peu de pain, et une cruche d'eau. Le moine lui dit : "Mange un peu". Il trempa des pains, lui donna de l'huile et du sel, et il mangea. Il lui donna aussi de l'eau, et il but. L'empereur lui dit : "Sais-tu qui je suis ?" - "Dieu sait qui tu es", répondit le moine. Alors il lui dit : "Je suis l'empereur Théodose". Le moine se prosterna devant lui en le saluant humblement, et l'empereur continua : "Vous êtes vraiment bienheureux, vous qui menez une vie tranquille et sans les soucis de ce monde. En toute vérité, je suis né dans la pourpre impériale, et pourtant, je ne me suis jamais régalé avec du pain et de l'eau comme aujourd'hui : j'ai mangé de fort bon appétit". A partir de ce jour, l'empereur commença à lui faire honneur, mais l'ancien s'enfuit et retourna en Egypte.

(N. 308).

67. Les anciens disaient : "Lorsque nous sommes tentés, humiliions-nous davantage, car alors Dieu nous protège, lui qui voit notre faiblesse. Mais si nous nous élevons, il nous retire sa protection et nous périssons".

(N. 309).

68. Le diable, transformé en ange de lumière, apparut à un frère : "Je suis l'ange Gabriel, lui dit-il, et je suis envoyé vers toi". Le frère lui répondit : "Es-tu bien sûr de n'avoir pas été envoyé vers quelqu'un d'autre ? Car moi, je ne suis pas digne de recevoir la visite d'un ange". Le démon disparut aussitôt.

(N. 310).

69. Les anciens disaient : "Alors même qu'un ange t'apparaît, ne l'accueille pas facilement ; humilie-toi plutôt en disant : "Je ne suis pas digne de voir un ange, moi qui vis dans le péché".

(N. 311).

70. Les anciens racontaient ceci : "Un vieillard demeurait dans sa cellule et subissait des tentations ; il voyait les démons à découvert et se moquait d'eux. Un démon, se sentant vaincu par le moine, lui apparut en disant : "Je suis le Christ". A cette vue, l'ancien ferma les yeux. Le démon continua : "Je suis le Christ, pourquoi fermes-tu les yeux ?" - "Ce n'est pas ici-bas que je veux voir le Christ, mais dans l'autre vie", répondit le moine. A ces mots, le démon disparut.

(N. 312).

71. Les démons voulurent tromper un ancien et lui dirent : "Veux-tu voir le Christ ?" L'ancien répondit : "Soyez maudits, ainsi que celui dont vous parlez. Moi, je crois à mon Christ qui nous a ainsi avertis : "Si l'on vous dit : "Le Christ est ici, le Christ est là", ne le croyez pas". A ces mots, les démons disparurent.

(N. 313).

72. Les pères ont raconté ceci : "Un ancien avait jeûné soixante-dix semaines de suite, ne mangeant qu'une fois la semaine. Il demanda à Dieu le sens d'un texte des Saintes Ecritures, mais Dieu ne le lui révéla pas. L'ancien se dit alors : "Puisque j'ai supporté tant de peines sans profit, je vais aller demander cette explication à l'un de mes frères". Comme il fermait la porte de sa cellule pour s'en aller, un ange du Seigneur lui fut envoyé et lui dit : "Les soixante-dix semaines de jeûne ne t'ont pas fait approcher de Dieu ; mais lorsque tu as fait acte d'humilité en partant chez ton frère, on m'a envoyé pour t'expliquer ce texte". Et après lui avoir indiqué ce qu'il cherchait, il le quitta .

(N. 314).

73. Un ancien a dit : "Si quelqu'un donne un ordre à un frère avec humilité et crainte de Dieu, cette parole prononcée pour l'amour de Dieu dispose le frère à se soumettre et à faire ce qu'on lui a commandé. Mais si, en voulant donner un ordre à un frère, on le donne sans crainte de Dieu, mais comme par esprit de domination, en voulant faire sentir son autorité, Dieu, qui voit les secrets du cœur, n'inspire pas au frère d'entendre et d'exécuter l'ordre. En effet, ce qui se fait selon Dieu est bien reconnaissable, et de même l'ordre donné de façon autoritaire, par volonté propre. Ce qui est selon Dieu est prescrit humblement et par mode de prière ; ce qui est commandé avec esprit de domination, irritation, brusquerie, vient du malin".

(N. 315).

74. Un ancien a dit : "Je préfère un échec supporté humblement à une victoire obtenue avec orgueil".

(N. 316).

75. Un ancien a dit : "Ne méprise pas celui qui t'aide, car tu ignores si l'Esprit de Dieu est en lui ou en toi. Quand je dis : celui qui t'aide, je veux parler de ton serviteur".

(N. 317).

76. Un frère interrogea un ancien : "J'habite avec d'autres frères ; lorsque je les vois faire quelque chose de répréhensible, puis-je le leur faire remarquer ?" - "Avec des frères plus anciens ou du même âge que toi, il vaut mieux te taire : c'est ainsi que tu garderas la paix ; en te faisant petit, tu t'épargneras bien des soucis." - "Mais, Père, que faut-il faire ? Cela me trouble." - "Tu ne peux le supporter ? Dans ce cas avertis-les une seule fois, en toute humilité. S'ils refusent de t'obéir, abandonne ta peine à Dieu et il te consolera ; il faut que le serviteur de Dieu se prosterne devant lui et lui abandonne ses volontés. Veille à ce que ton zèle soit selon Dieu ; mais, à mon avis, il est mieux de se taire ; pour toi, l'humilité, c'est le silence."

(N. 318).

77. Un frère interrogea ainsi un ancien : "En quoi consiste le progrès chez l'homme ?" - "Dans l'humilité, répondit l'ancien : plus un homme s'abaisse vers l'humilité, plus il s'élève vers la perfection."

(N. 381).

78. Un ancien a dit : "Si quelqu'un dit : "Pardonne-moi", en s'humiliant, il brûle les démons tentateurs."

(Guy, p. 90, n. 2).

79. Un ancien a dit : "Es-tu parvenu à garder le silence ? Ne crois pas pour autant avoir réussi à faire acte de vertu. Dis plutôt : "Je suis indigne de parler".

(N. 321).

80. Un ancien a dit : "Si le meunier ne couvre pas les yeux de l'animal qui tourne la meule, celui-ci se détournera et mangera le fruit de son travail. Ainsi, par une disposition divine, nous avons reçu un voile qui nous empêche de voir le bien que nous faisons, de nous béatifier nous-mêmes, et de perdre ainsi notre récompense. C'est aussi pour cela que nous sommes abandonnés de temps en temps aux pensées impures et que nous ne voyons plus qu'elles : ainsi, nous nous condamnons nous-mêmes à nos propres yeux, et ces pensées sont pour nous un voile qui couvre le peu de bien que nous faisons. En effet, quand l'homme s'accuse lui-même, il ne perd pas sa récompense".

(N. 322).

81. Un ancien a dit : "J'aime mieux recevoir des leçons que d'en donner". Il a dit encore : "N'enseigne pas avant l'heure, sinon tu n'auras toute ta vie qu'une intelligence amoindrie".

(N. 668-669).

82. On demanda à un ancien : "Qu'est-ce que l'humilité ?" Il répondit : "C'est une grande œuvre, une œuvre divine. Voici le chemin de l'humilité : s'adonner à l'ascèse du corps, se ranger soi-même au rang des pécheurs, se mettre au-dessous de tous les autres". Le frère reprit : "Qu'est-ce que se mettre au-dessous de tous les autres ?" L'ancien répondit : "C'est ne pas être attentif aux péchés d'autrui, mais l'être toujours aux siens, et prier Dieu sans cesse".

(N. 323).

83. Un frère demanda à un ancien : "Dis-moi une seule chose que je puisse garder pour en vivre !" L'ancien lui dit : "Si tu peux être injurié et le supporter, c'est une grande chose, qui surpasse toutes les vertus".

(N. 324).

84. Un ancien a dit : "Celui qui supporte patiemment le mépris, les injures et les torts, peut être sauvé".

(N. 325).

85. Un ancien a dit : "Ne sois pas trop familier avec ton abbé et ne va pas le voir trop souvent car ces rapports engendrent la désinvolture, et tu te mettras à désirer le premier rang".

(N. 326).

86. Il y avait dans une communauté un frère qui se chargeait lui-même de toutes les fautes commises par les frères, jusqu'à s'accuser même de fornication. Certains frères, ne sachant pas ce qu'il faisait en réalité, commencèrent à murmurer contre lui : "Que de mal fait celui-ci ! et il ne fait rien du tout", disaient-ils. L'abbé, qui connaissait ses œuvres, dit aux frères : "Je préfère la seule natte de ce frère, avec son

humilité, à toutes les vôtres, avec votre orgueil". Et pour que le jugement de Dieu montrât qui était ce frère, l'abbé fit apporter tout ce que les frères avaient fabriqué, ainsi que la natte du frère. Puis il alluma un feu et jeta le tout au milieu. Le travail des frères fut consumé, mais la natte du frère resta intacte. A cette vue, les frères furent pris de crainte ; ils firent une mé-tanie au frère et le considérèrent désormais comme un père.

(N. 328).

87. On questionna un ancien : "Comment certains peuvent-ils affirmer qu'ils voient les anges ?" Et lui de répondre : "Bienheureux celui qui voit toujours ses péchés."

(N. 332).

88. Un frère était fâché contre un autre frère. Celui-ci l'apprit et s'en alla lui demander pardon. Mais le premier ne lui ouvrit pas la porte de sa cellule. L'autre frère repartit donc, alla chez un ancien et lui raconta l'affaire. L'ancien lui répondit : "Vois si tu ne conserverais pas dans ton cœur une raison qui te semblerait bonne de blâmer ton frère. Cette raison te conduirait à le reprendre et à te justifier. C'est peut-être à cause de cela que Dieu n'a pas incliné son cœur à t'ouvrir la porte de sa cellule. Voici donc ce que je te conseille : si celui-ci a péché contre toi, mets-toi dans la tête que c'est toi qui a péché, et donne raison à ton frère. Dieu lui mettra alors dans le cœur ce qu'il faut pour qu'il vive en bonne intelligence avec toi". L'ancien lui cita cette histoire en exemple : "Deux séculiers qui vivaient saintement, partirent se faire moines après s'être concertés. Pleins de zèle selon la lettre de l'Evangile, mais non selon son esprit, ils se mutilèrent comme si cela pouvait servir au Royaume des Cieux. L'Archevêque apprit la chose et les excommunia. Les deux frères pensaient qu'ils avaient bien agi et se révoltèrent contre lui : "Nous nous sommes mutilés pour le Royaume des cieux et il nous excommunie ! Nous allons en appeler à l'archevêque de Jérusalem". Ils allèrent lui raconter tout ce qui s'était passé, et celui-ci leur répondit qu'il les excommunierait. Très irrités de la chose, ils allèrent voir l'arche-

vêque d'Antioche et lui expliquèrent tout ce qu'on leur avait fait. Il les excommunia de même. Les frères se dirent alors : "Allons à Rome devant le Pape et il nous fera enfin justice". Ils s'en allèrent donc devant le très illustre archevêque de la ville de Rome, l'informèrent de ce que leur avaient fait les archevêques et ajoutèrent : "Nous venons vers toi parce que tu es chef de tous les autres". Le pape leur répondit : "Je vous excommunie, vous êtes exclus de l'Eglise". Les deux frères, excommuniés par tous, perdirent courage et se dirent : "Ces évêques se soutiennent et se concertent mutuellement parce qu'ils se réunissent en concile. Allons chez l'homme de Dieu Saint Epiphane, l'évêque de Chypre. C'est un prophète, et il ne fait pas acception de personne". Ils approchaient de la ville, quand Epiphane eut une révélation à leur sujet. Il leur envoya dire : "N'entrez pas dans la ville". Alors les frères rentrèrent en eux-mêmes : "Nous sommes vraiment coupables, se dirent-ils. Pourquoi cherchons nous à nous justifier ? Les autres nous ont excommunié injustement, mais ce prophète ? Dieu vient de lui faire une révélation à notre sujet". Tous les deux se reprochèrent véhémentement la faute qu'ils avaient commise. Celui qui connaît les cœurs vit qu'ils se reconnaissaient vraiment coupables, et le révéla à l'Evêque Epiphane. Celui-ci leur envoya un nouveau messenger, les fit venir, les consola et les reçut à sa communion. Puis il écrivit en leur faveur à l'archevêque d'Alexandrie : "Reçois tes enfants, car ils ont fait vraiment pénitence". L'ancien qui avait raconté cette histoire ajouta : "Que l'homme jette ses péchés aux pieds de Dieu : c'est là le secret de la santé, et c'est ce que Dieu désire". Le frère écouta l'enseignement et agit en conséquence. Il s'en alla frapper à la porte de son frère. Celui-ci ne l'eut pas plutôt entendu qu'il se repentit intérieurement et lui ouvrit aussitôt la porte. Ils s'embrassèrent du fond du cœur, et il se fit entre eux la paix la plus profonde.

(N. 334).

89. Deux moines, frères selon la chair, habitaient ensemble, mais le diable voulait les séparer. Un jour, comme le plus jeune allumait une lampe et la posait sur son socle, le démon fit sa besogne : il renversa le socle. Aussitôt l'afné, furieux,

rapporta son frère. Mais celui-ci fit une métanie en disant : "Aie patience, je vais la rallumer". Alors la puissance du Seigneur descendit torturer le démon jusqu'au lendemain matin. Ce dernier s'en alla raconter la chose à son chef, et son récit fut entendu par un prêtre païen, qui lui-même partit se faire moine. Il fut humble, dès le début de sa conversion, et disait : "L'humilité brise toute la force des démons, comme je les ai moi-même entendu le dire : "Lorsque nous jetons le trouble parmi les moines et que l'un d'eux fait une métanie, toute notre force est brisée".

(N. 77).

CHAPITRE XVI

LE SUPPORT DU PROCHAIN

1. L'abbé Gélase avait un livre en parchemin qui valait dix-huit sous d'or. Le volume contenait l'Ancien et le Nouveau Testament tout entier ; il était placé dans l'église, afin que les frères puissent le lire à volonté. Survint un frère en voyage qui s'arrêta chez le vieillard. Il vit le livre et le désira. Il le vola, sortit et s'en alla. Le vieillard ne se mit pas à sa poursuite pour le rattraper, bien qu'il se fut aperçu de la chose. Le frère continua donc sa route jusqu'à la ville pour vendre le volume. Ayant trouvé un acquéreur, il en demanda seize sous d'or. Celui qui désirait l'acheter lui dit : "Donne-le moi d'abord, que je le fasse examiner ; je te le paierai après". Le frère lui laissa donc le livre pour le montrer. L'acquéreur le reçut et l'apporta à l'abbé Gélase pour que l'ancien vit si c'était un bon livre et s'il valait cette somme ; il lui dit le prix qu'en demandait le vendeur. Le vieillard lui répondit : "Achète-le, c'est un bon livre, il vaut bien le prix que l'on t'a dit". Mais lui s'en alla et parla au vendeur autrement que lui avait dit l'ancien : "Voilà, je l'ai montré à l'abbé Gélase, et il m'a déclaré que c'était cher : le livre ne vaut pas le prix que tu réclames". A ces mots, le frère demanda : "Le vieillard ne t'a rien dit d'autre ?" - "Non, rien." - "Je ne veux plus vendre ce livre", lui dit alors le frère. Et touché de componction, il se rendit chez le vieillard et lui fit des métanies en le suppliant de reprendre le volume ; mais l'ancien ne le voulait pas. Le frère dit alors : "Si tu refuses de le recevoir, je n'aurai plus de repos". L'ancien lui répondit :

"Si tu ne peux plus avoir de repos que je ne l'aie reçu, alors je le reprends". Et le frère resta auprès de lui jusqu'à la fin de sa vie ; il profita beaucoup de la patience du vieillard.

(Gélase, 1).

2. Il se fit un jour aux Cellules une assemblée pour une affaire quelconque, et l'abbé Evagre y parla. Le prêtre des monastères lui dit : "Nous savons bien, abbé Evagre, que si tu étais dans ton pays, tu pourrais être évêque ou mis à la tête d'un grand nombre d'hommes ; mais ici, tu n'es qu'un étranger". L'abbé Evagre, touché de componction, ne répondit pas avec vivacité, mais, branlant la tête, les yeux baissés, et dessinant du doigt sur le sol, il dit : "Oui, il en est bien ainsi, mes frères ; mais si j'ai ouvert la bouche une fois, je ne me reprendrai pas à parler une seconde fois sur les Ecritures" (Cf. Jb. 39, 35 ou 40, 5).

(Evagre, 7).

3. L'abbé Jean le Nain était assis devant l'église ; les frères l'entourèrent et chacun lui posait des questions sur ses pensées. A cette vue, un ancien lui dit par jalousie : "Abbé Jean, ton vase est rempli de poison." - "C'est vrai, père, répondit-il, tu dis cela, et tu ne vois que l'extérieur ; mais si tu voyais l'intérieur, que dirais-tu ?"

(Jean Kolobos, 8).

4. Jean de Thèbes, le Petit, disciple de l'abbé Ammoès, servit ce dernier pendant douze ans pour le soulager de ses infirmités ; il partageait avec lui la même natte pour s'asseoir. L'ancien le traitait de façon méprisante ; Jean travaillait beaucoup pour lui, et jamais il ne lui dit : "Sois sauvé". Mais quand il fut près de mourir, en présence des anciens de la région, il lui prit la main et lui dit : "Sois sauvé, sois sauvé, sois sauvé !" et il le confia aux anciens en disant : "C'est un ange et non un homme".

(Jean de Thèbes).

5. Si quelqu'un avait un frère faible, sans énergie ou insolent et qu'il désirât le renvoyer, l'abbé Isidore, qui était prêtre à Scété, lui disait : "Amenez-le moi". Il prenait le frère chez lui, et guérissait son âme à force de patience.

(Isidore, 1).

6. Quand il demeurait en Egypte, l'abbé Macaire trouva un jour un homme qui avait amené une bête de somme et était en train de voler ce qu'il possédait. Il se présenta au voleur comme étant un pèlerin, et l'aida à charger l'animal ; puis il le reconduisit en gardant tout son calme et en se disant "Nous n'avons rien apporté en venant en ce monde (1 Tm., 6, 7) ; le Seigneur soit béni !" (Cf. Jb. 1, 21).

(Macaire, 18).

7. Un jour que les frères s'étaient rassemblés à Scété, des anciens voulurent éprouver l'abbé Moïse : ils se firent méprisants et lui dirent : "Pourquoi cet espèce d'éthiopien vient-il parmi nous ?" Mais lui se tut en entendant ces paroles. Après le renvoi de l'assemblée, ceux qui l'avaient injurieusement traité lui dirent : "N'es-tu pas troublé, maintenant ?" Et lui répondit : "Je suis troublé, mais je ne dis rien". (Cf. Ps. 76, 5).

(Moïse, 3).

8. Païsius, le frère de l'abbé Pastor, contracta une amitié particulière avec un moine de l'extérieur. L'abbé Pastor ne voulait pas de cela ; il se leva et courut dire à l'abbé Ammonas : "Mon frère Païsius a une amitié particulière avec quelqu'un, et cela ne me laisse pas de repos." - "Abbé Pastor, tu vis encore ! lui répondit Ammonas, retourne dans ta cellule, et mets-toi bien dans le cœur que tu es déjà dans la tombe depuis un an".

(Poemen, 2).

"Si tu ne peux plus avoir de repos que je ne l'aie reçu, alors je le reprends". Et le frère resta auprès de lui jusqu'à la fin de sa vie ; il profita beaucoup de la patience du vieillard.

(Gélase, 1).

2. Il se fit un jour aux Cellules une assemblée pour une affaire quelconque, et l'abbé Evagre y parla. Le prêtre des monastères lui dit : "Nous savons bien, abbé Evagre, que si tu étais dans ton pays, tu pourrais être évêque ou mis à la tête d'un grand nombre d'hommes ; mais ici, tu n'es qu'un étranger". L'abbé Evagre, touché de componction, ne répondit pas avec vivacité, mais, branlant la tête, les yeux baissés, et dessinant du doigt sur le sol, il dit : "Oui, il en est bien ainsi, mes pères ; mais si j'ai ouvert la bouche une fois, je ne me reprendrai pas à parler une seconde fois sur les Ecritures" (Cf. Jb. 39.35 ou 40, 5).

(Evagre, 7).

3. L'abbé Jean le Nain était assis devant l'église ; les frères l'entourèrent et chacun lui posait des questions sur ses pensées. A cette vue, un ancien lui dit par jalousie : "Abbé Jean, ton vase est rempli de poison." - "C'est vrai, père, répondit-il, tu dis cela, et tu ne vois que l'extérieur ; mais si tu voyais l'intérieur, que dirais-tu ?"

(Jean Kolobos, 8).

4. Jean de Thèbes, le Petit, disciple de l'abbé Ammoès, servit ce dernier pendant douze ans pour le soulager de ses infirmités ; il partageait avec lui la même natte pour s'asseoir. L'ancien le traitait de façon méprisante ; Jean travaillait beaucoup pour lui, et jamais il ne lui dit : "Sois sauvé". Mais quand il fut près de mourir, en présence des anciens de la région, il lui prit la main et lui dit : "Sois sauvé, sois sauvé, sois sauvé !" et il le confia aux anciens en disant : "C'est un ange et non un homme".

(Jean de Thèbes).

5. Si quelqu'un avait un frère faible, sans énergie ou insolent et qu'il désirât le renvoyer, l'abbé Isidore, qui était prêtre à Scété, lui disait : "Amenez-le moi". Il prenait le frère chez lui, et guérissait son âme à force de patience.

(Isidore, 1).

6. Quand il demeurait en Egypte, l'abbé Macaire trouva un jour un homme qui avait amené une bête de somme et était en train de voler ce qu'il possédait. Il se présenta au voleur comme étant un pèlerin, et l'aida à charger l'animal ; puis il le reconduisit en gardant tout son calme et en se disant "Nous n'avons rien apporté en venant en ce monde (1 Tm., 6, 7) ; le Seigneur soit béni !" (Cf. Jb. 1, 21).

(Macaire, 18).

7. Un jour que les frères s'étaient rassemblés à Scété, des anciens voulurent éprouver l'abbé Moïse : ils se firent méprisants et lui dirent : "Pourquoi cet espèce d'éthiopien vient-il parmi nous ?" Mais lui se tut en entendant ces paroles. Après le renvoi de l'assemblée, ceux qui l'avaient injurieusement traité lui dirent : "N'es-tu pas troublé, maintenant ?" Et lui répondit : "Je suis troublé, mais je ne dis rien". (Cf. Ps. 76, 5).

(Moïse, 3).

8. Païsius, le frère de l'abbé Pastor, contracta une amitié particulière avec un moine de l'extérieur. L'abbé Pastor ne voulait pas de cela ; il se leva et courut dire à l'abbé Ammonas : "Mon frère Païsius a une amitié particulière avec quelqu'un. et cela ne me laisse pas de repos." - "Abbé Pastor, tu vis encore ! lui répondit Ammonas, retourne dans ta cellule, et mets-toi bien dans le cœur que tu es déjà dans la tombe depuis un an".

(Poemen, 2).

9. L'abbé Pastor disait : "Quelles que soient tes peines, la victoire sur elles consiste à te taire".

(*Poemen, 37*).

10. Un frère insulté par un autre frère s'en vint trouver l'abbé Sisoès de Thèbes et lui dit : "J'ai été insulté par ce frère et je veux me venger". L'ancien le supplia : "Ne le fais pas, mon enfant, laisse plutôt à Dieu le soin de te venger". Le frère lui répondit : "Je n'aurai pas de repos que je ne me sois moi-même vengé". L'ancien lui dit alors : "Prions, frère", et, se levant, il ajouta : "Mon Dieu, nous n'avons plus besoin que vous vous occupiez de nous, car nous nous vengeons nous-mêmes". A ces mots, le frère tomba aux pieds de l'ancien et lui dit : "A partir de maintenant, je ne me dispute plus avec ce frère ; je t'en prie, Père, pardonne-moi".

(*Sisoès, 1*).

11. Un passant vit un dévot qui portait un mort sur un brancard : "Tu portes les morts ? Porte donc plutôt les vivants !"

(*N. 335*).

12. Un moine courait d'autant plus après quelqu'un qu'il le voyait mieux disposé à l'injurier et à l'exaspérer : "Cette sorte d'homme, disait-il, est faite pour corriger ceux qui cherchent sérieusement la perfection. En effet, dire du bien à ces derniers, c'est plutôt troubler leurs âmes ; n'est-il pas écrit : "Ceux qui vous complimentent vous détournent du bon chemin ?" (cf. Is., 9, 16).

(*N. 336*).

13. Des brigands se rendirent un jour à l'ermitage d'un ancien : "Nous venons enlever tout ce qu'il y a dans ta cellule." - "Prenez ce que bon vous semblera, mes enfants", répondit le vieillard. Ils se saisirent donc de tout ce qu'ils trouvèrent et

s'en allèrent. Mais ils avaient oublié une bourse qui était cachée dans la cellule : le vieillard la prit et courut après eux, en criant : "Mes enfants, prenez ceci que vous avez oublié dans la cellule !" La patience de l'ancien les émerveilla : ils rapportèrent le tout dans sa cellule et lui firent des métanies en se disant entre eux : "C'est vraiment un homme de Dieu !"

(*N. 337*).

14. Des frères s'en allèrent visiter un saint ancien qui demeurait dans un endroit désert. Ils trouvèrent auprès de sa cellule des enfants qui gardaient leurs troupeaux, tout en parlant entre eux d'une façon gênante. Les frères virent l'ancien, lui découvrirent leurs pensées et firent leur profit de ses réponses. Ensuite, ils lui dirent : "Père, comment acceptes-tu d'avoir avec toi ces enfants, et pourquoi ne leur ordonnes-tu pas de cesser ce vacarme ?" L'ancien lui répondit : "Frères, croyez-moi, il y a des jours où je veux leur donner cet ordre, mais je me reprends en disant : "Si je ne supporte pas cette bagatelle, comment pourrais-je supporter une plus grande épreuve, si Dieu permet qu'elle se présente ? Ainsi je ne leur dis rien, pour m'habituer à supporter tout ce qui arrive".

(*N. 338*).

15. On raconte qu'un ancien avait pour compagnon un jeune garçon. Le voyant faire une action qui ne lui valait rien, l'ancien lui dit une seule fois : "Ne fais pas cela" ; mais l'enfant n'obéit pas. Ce que voyant, le vieillard ne se mit pas en souci pour la chose, et ne s'érigea pas en juge de sa faute. L'enfant ferma à clef la porte de la pièce où l'on rangeait le pain et laissa l'ancien à jeun trois jours durant, sans que celui-ci lui dise : "Où es-tu ? Que fais-tu dehors ?" L'ancien avait un voisin qui s'aperçut de la chose et prépara un peu de bouillie qu'il lui passa par la fenêtre, le priant d'y goûter : "Que fait donc le frère à tarder de la sorte ?" lui demanda-t-il. "Il reviendra quand il en aura envie", répondit l'ancien.

(*N. 341*).

16. Il prit un jour envie à quelques philosophes d'éprouver les moines ; ils en virent passer un, vêtu d'une robe de bonne coupe. "Eh toi, viens par ici", crièrent les philosophes. Mais le moine se mit en colère et lâcha une bordée d'injures. Il en passa un autre ; c'était un saint moine, mais d'origine paysanne. "Eh le vieux ! Mauvais moine ! Viens donc ici !" Et lui d'accourir au plus vite. Ils commencèrent par le gifler ; mais il leur tendit l'autre joue. Aussitôt les philosophes se levèrent et se prosternèrent : "Voici vraiment un moine !" dirent-ils ; puis ils le firent asseoir au milieu d'eux et lui posèrent des questions : "Que faites-vous de plus que nous dans la solitude ? Vous jeûnez ? mais nous jeûnons aussi ! Vous maltraitez vos corps ? Mais nous les maltraitons également ! Tout ce que vous pouvez faire, nous le faisons nous aussi. Que faites-vous donc de plus que nous, au désert ?" L'ancien leur répondit : "Nous mettons notre confiance dans la grâce de Dieu et nous pratiquons la garde du cœur." - "Nous n'y réussissons pas, dirent les philosophes". Et ils le laissèrent aller, bien édifiés.

(N. 342).

17. Un ancien avait un disciple d'une vertu éprouvée. Un jour qu'il était de mauvaise humeur, il le mit à la porte. Le disciple resta à attendre, assis dehors. Lorsque l'ancien ouvrit, il l'y trouva. L'ancien fit alors une métanie devant lui : "Tu es mon père, car ton humilité et ta patience ont vaincu mon mauvais caractère. Rentre donc, maintenant c'est toi l'ancien et le père, et moi le jeune et le disciple ; par ta façon de faire, tu as dépassé mon ancienneté".

(Un Romain, 2).

18. Un ancien racontait ceci : "J'ai entendu de fort saintes personnes affirmer qu'il arrivait à des jeunes gens de montrer le chemin à leurs anciens dans la vie monastique. Ils m'ont rapporté cette histoire : "Il y avait une fois un ancien porté au vin, qui fabriquait chaque jour une natte ; il la vendait au village voisin et buvait ce qu'elle lui avait rapporté. Un frère vint habiter avec lui ; lui aussi se mit à faire sa natte quotidienne, mais l'ancien la lui prenait pour la vendre et buvait le prix des deux nat-

tes : au frère, il n'apportait qu'un peu de pain sur le soir. Cela dura trois ans, sans que le frère ne dise rien. Mais ensuite le frère se mit à réfléchir : "Je n'ai rien pour me vêtir et je mange mon pain sans en avoir jamais mon content. Allons ! Je m'en vais d'ici". Puis il pensa : "Mais où donc irais-je ? Non, je reste ici ; je vais continuer à vivre avec ce moine pour l'amour de Dieu". Aussitôt un ange du Seigneur lui apparut : "Ne t'en va pas, nous viendrons à toi demain". Ce jour là, le frère demanda à l'ancien : "Ne t'éloigne pas d'ici, les miens doivent venir me chercher aujourd'hui". Quand arriva l'heure où, d'habitude, l'ancien descendait au village, il dit au frère : "Ils ne viendront pas aujourd'hui, mon enfant, il est trop tard". Mais il répondit que, de toutes façons, ils viendraient. Il parlait encore, lorsqu'il mourut paisiblement. Alors l'ancien pleura : "Hélas, mon enfant, voilà bien des années que je vis dans la négligence ; mais toi, c'est en peu de temps que la patience t'a conduit au salut". A partir de ce jour l'ancien resta sobre et devint un moine éprouvé".

(N. 340).

19. Un frère, voisin d'un grand ancien, s'introduisait dans sa cellule et volait tout ce que celui-ci possédait. L'ancien, qui s'en apercevait, ne le reprenait pas mais se faisait violence pour travailler davantage, en se disant : "Je pense que ce frère en a besoin". Il se forçait donc à travailler plus qu'à l'ordinaire ; il mangeait son pain avec parcimonie, et se serrait la ceinture. Quand l'ancien fut sur le point de mourir, les frères l'entourèrent ; et lui, apercevant le voleur, lui dit : "Approche-toi de moi". Puis il lui prit les mains et les baisa : "Mon frère, je rends grâce à ces mains, car je vais à cause d'elles dans le royaume des cieux". Le frère, que ces paroles touchaient de componction, fit pénitence et devint un moine éprouvé en suivant l'exemple de ce grand ancien.

(N. 339).

CHAPITRE XVII

DE LA CHARITÉ

1. L'abbé Antoine dit : "Maintenant je ne crains plus Dieu : je l'aime : car l'amour chasse la crainte". (cf. 1 Jn, 4, 18).

(Antoine, 32).

2. L'abbé Antoine disait : "La vie et la mort nous viennent du prochain. Si nous gagnons notre frère, nous gagnerons Dieu ; si nous le scandalisons, c'est contre le Christ que nous péchons".

(Antoine, 9).

3. L'abbé Amoun de Nitrie vint chez l'abbé Antoine et lui dit : "Il me semble, que mon observance est plus rude que la tienne : comment se fait-il que tu sois plus célèbre que moi ?" - "C'est parce que j'aime Dieu plus que toi", répondit l'abbé Antoine.

(Amoun de Nitrie, 1).

4. L'abbé Hilarion vint un jour de Palestine chez l'abbé Antoine sur la montagne, et l'abbé Antoine lui dit : "Sois le bienvenu, Etoile-messagère du jour qui se lève". Et l'abbé Hilarion dit : "Paix à toi, Colonne-de-lumière qui soutient l'univers".

(Hilarion).

5. L'abbé Marc demanda à l'abbé Arsène : " Pourquoi nous fuis-tu ? " L'ancien répondit : " Dieu sait que je vous aime, mais je ne puis pas être à la fois avec Dieu et avec les hommes. Les milliers et les myriades d'anges n'ont à eux tous qu'une seule volonté ; les hommes, eux, en ont une multitude. Je ne puis abandonner Dieu pour venir habiter parmi les hommes ".

(Arsène, 13).

6. L'abbé Agathon a dit : " Autant que je le pouvais, je ne me suis jamais endormi en gardant dans mon cœur du ressentiment contre quelqu'un, et je n'ai jamais laissé quelqu'un se coucher ayant quelque chose contre moi ".

(Agathon, 4).

7. L'abbé Jean remontait un jour de Scété avec d'autres frères, mais leur guide se trompa de route, car il faisait nuit. Les frères dirent alors à l'abbé Jean : " Père, voici que le frère s'est trompé de chemin, que faut-il faire ? N'allons-nous pas nous égarer et périr ? " - " Si nous lui disons quelque chose, répondit l'ancien, cela lui fera de la peine. Mais voici : je vais faire celui qui n'en peut plus, et déclarer que, dans l'impossibilité de marcher, je veux m'étendre ici jusqu'au matin ". Ainsi fut fait, et les autres dirent : " Nous aussi, nous n'irons pas plus loin ; nous allons nous asseoir avec toi ". Ils restèrent là jusqu'au matin pour n'avoir pas à faire d'observations au frère.

(Jean Kolobos, 17).

8. En Egypte vivait un ancien qui était très connu et vénéré avant l'arrivée de l'abbé Pastor. Mais quand Pastor vint de Scété en cet endroit avec ses compagnons, on abandonna l'ancien pour fréquenter l'abbé Pastor, et l'ancien, jaloux, se mit à médire de lui. En l'apprenant, Pastor fut peiné et dit aux frères : " Que faire pour ce grand ancien ? Les gens me mettent dans l'embarras en l'abandonnant et en se tournant vers nous qui ne sommes rien. Comment pourrions-nous le guérir ? " Et il ajouta :

" Préparez quelque chose à manger et prenez une bouteille de vin. Allons chez lui et mangeons ensemble ; cela nous permettra peut-être de guérir son âme ". Ils emportèrent donc la nourriture qu'ils avaient préparée, s'en allèrent chez l'ancien et frappèrent à sa porte. Son disciple leur demanda : " Qui êtes-vous ? " - " Dis à ton Père que c'est Pastor, et qu'il désire recevoir sa bénédiction ". Le disciple prévint l'ancien qui lui fit répondre : " Allez-vous en ; je n'ai pas le temps ! " Les autres restèrent là, en pleine chaleur, et dirent : " Nous ne partirons pas avant d'avoir obtenu la bénédiction de l'ancien ". Le vieillard, que la vue de leur persévérance et de leur humilité remplissait de confusion, leur ouvrit, et, après être entrés, ils prirent leur repas avec lui. Tout en mangeant l'ancien leur dit : " Vraiment, ce que j'ai entendu dire est au-dessous de la vérité : j'en vois le centuple dans vos œuvres ". Et à partir de ce jour il devint leur ami.

(Poemen, 4).

9. L'abbé Pastor disait : " Fais ton possible pour éviter de faire tort à personne, et garde ton cœur réservé avec chacun ".

10. L'abbé Pastor dit également : " Il n'y a rien de plus grand que l'amour qui consiste à donner sa vie pour son prochain. En effet, si quelqu'un s'entend adresser une parole méchante et a la possibilité de rendre lui-même la pareille, qu'il lutte, tienne bon et ne contriste pas l'autre à son tour ; ou bien, si on l'a blessé de quelque manière, et s'il le supporte patiemment, sans se venger de celui qui l'a fâché et l'a peiné, en agissant ainsi, il donne sa vie pour son prochain ! "

(Poemen, 116).

11. Un jour, l'abbé Pambo voyageait avec des frères en Egypte, lorsqu'il aperçut des gens assis. Il leur dit : " Levez-vous, saluez les moines et venez les embrasser pour être bénis : car ils parlent souvent avec Dieu et leurs lèvres sont sacrées ".

(Pambo, 7).

12. L'abbé Paphnuce ne buvait pas volontiers de vin. Une fois pourtant, chemin faisant, il tomba sur une bande de voleurs et les trouva en train de boire. Le chef des voleurs le reconnut. Il savait qu'il ne buvait pas de vin, mais, le voyant fatigué par bien des travaux, il remplit une coupe de vin, et, tenant à la main une épée nue, il dit à l'ancien (par plaisanterie) : "Si tu ne bois pas, je te tue !" L'ancien comprit que cet homme voulait lui faire la charité ; afin de le gagner, il prit la coupe et but. Le chef des voleurs lui fit une métanie et lui dit : "Père, pardonne-moi, car je t'ai fait de la peine". L'ancien répondit : "Je crois que mon Dieu te fera miséricorde en ce monde et dans l'autre pour cette coupe". Le chef des voleurs lui répondit : "Et moi, j'ai confiance que désormais, grâce à Dieu, je ne ferai plus de mal à personne". L'ancien gagna toute cette bande de voleurs parce qu'il avait renoncé à sa volonté pour l'amour de Dieu.

(Paphnuce, 2).

13. L'abbé Hypéréchios disait : "Arrache ton prochain à ses péchés dans la mesure où cela t'est possible, sans gronderies, car Dieu, lui, ne repousse pas ceux qui se convertissent. Ne souffre en ton cœur aucun mot de méchanceté ou d'aigreur contre ton frère, afin de pouvoir dire : "Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés" (Mt., 6, 12).

(Adhort., 117-118 ; P. G. 79, 1484 D).

14. Deux frères vivaient aux Cellules. L'un des deux, un vieillard, proposa à l'autre qui était un jeune homme : "Habituons ensemble, frère". Mais il répondit : "Père, je suis pécheur : je ne peux pas vivre avec toi" - "Si, nous le pouvons", insista l'ancien. Or c'était un homme chaste qui ne tolérerait pas d'apprendre qu'un moine ait eu des pensées d'impureté. Le jeune frère lui dit donc : "Laisse-moi une semaine, et nous en parlerons". La semaine terminée, l'ancien se rendit chez le frère. Mais celui-ci voulut sonder ses dispositions : "Père, commença-t-il, cette semaine je suis tombé dans une grande

tentation. Parti au village pour affaire, j'ai péché avec une femme". L'ancien lui demanda : "Veux-tu t'en repentir ?" Et comme l'autre le promettait, il lui dit : "Je porterai la moitié de ce péché". Alors le frère lui dit : "Je sais maintenant que nous pouvons vivre ensemble". Ce qu'ils firent jusqu'à la mort.

(N. 346).

15. Un ancien a dit : "Si quelqu'un te demande quelque chose et que tu la donnes à contre-cœur, il y a de la volonté propre dans ce don. N'est-il pas écrit : "Si quelqu'un te réquisitionne pour un mille, fais-en deux avec lui ?" Ce qui veut dire : Si quelqu'un te demande quelque chose, donne-le du fond du cœur et de toute ton âme".

(N. 345).

16. Un ancien venait de tresser des corbeilles et de poser leurs anses, lorsqu'il entendit un autre moine, son voisin, qui disait : "Que faire, le jour du marché est proche et je n'ai pas d'anses à fixer sur les corbeilles !" Mais lui, démontra les anses qu'il avait fixées sur ses corbeilles et les apporta à son voisin disant : "Tiens ! j'ai celle-ci en trop ; prends-les pour tes corbeilles". Il permit à son frère de terminer son travail et laissa le sien inachevé.

(N. 347).

17. Il y avait à Scété un ancien qui tomba malade ; l'envie le prit de manger un peu de pain frais. Un frère qui était bon coureur, apprenant la chose, saisit sa mélote, y mit le pain sec et partit pour l'Egypte, où il l'échangea contre du pain frais qu'il rapporta à l'ancien. La vue de ces pains émerveilla les frères, mais le vieillard ne voulut pas y goûter et dit : "C'est le sang de mon frère". Les anciens le pressaient : "Pour l'amour de Dieu, mange-le ; le sacrifice de notre frère ne doit pas rester inutile". Pressé de la sorte, l'ancien consentit à manger.

(N. 348).

18. Un frère vint interroger un ancien : "Je connais deux frères ; l'un pratique l'*hésychia* dans sa cellule, prolonge son jeûne jusqu'à six jours et s'impose une rude ascèse. L'autre sert les malades. Lequel accomplit l'œuvre la plus agréable à Dieu ?" - "Si le frère qui mange tous les six jours se pendait par les narines, répondit le vieillard, il ne réussirait pas à égaler celui qui sert les malades".

(N. 355).

19. Un frère interrogea un ancien : "Pourquoi ceux qui peinent dans les pratiques de la vie monastique ne reçoivent-ils pas des grâces comme les Pères d'autrefois ?" L'ancien répondit : "C'est qu'alors régnait la charité, et chacun entraînait son prochain vers le ciel ; maintenant, comme la charité se refroidit, chacun entraîne son prochain en enfer. De ce fait, nous ne méritons plus de recevoir la grâce".

(N. 349).

20. Un jour, trois frères partirent pour la moisson. Ils reçurent à moissonner un espace de soixante mesures. Mais l'un d'entre eux tomba malade dès le premier jour, et retourna dans sa cellule. L'un des deux qui restaient dit à son compagnon : "Frère, vois-tu, notre frère est malade. Aie un peu de courage ; j'essaierai moi aussi d'en avoir. Ayons confiance en Dieu, car, grâce à la prière de notre frère, nous viendrons à bout de nos deux tâches et nous terminerons aussi la sienne". Quand ils eurent achevé de moissonner tout le champ qu'on leur avait confié, ils allèrent toucher leur paye ; puis ils appelèrent le frère malade : "Viens recevoir le prix de ton travail" - "Que pourrais-je recevoir, puisque je n'ai pas moissonné ?" Ils lui dirent : "Grâce à tes prières, nous sommes venus à bout de la moisson ; viens donc recevoir ta paye". Il y eut entre eux une belle dispute : l'un disait : "Je ne recevrai rien, puisque je n'ai pas travaillé" ; mais les autres ne voulaient rien accepter si leur frère ne touchait pas aussi sa part ; si bien qu'ils allèrent soumettre l'affaire au jugement d'un grand ancien. Le frère malade lui raconta ainsi la chose : "Partis tous trois moissonner

à gages, nous n'étions pas au travail depuis une journée sur le domaine où il nous fallait faire la récolte, que je tombai malade et rentrai dans ma cellule sans avoir même pu travailler un jour avec eux ; et maintenant, ils me pressent en me disant : "Frère viens recevoir un salaire là où tu n'as pas travaillé". Les autres frères dirent à leur tour : "C'est vrai, nous étions partis moissonner ; on nous avait confié une surface de soixante mesures : à trois nous y aurions à peine suffi. Mais grâce aux prières de ce frère, nous sommes tous deux arrivés à moissonner le champ plus vite que si nous avions été tous là. C'est pour cela que nous lui disons : "Viens recevoir ta paye" ; mais lui ne veut pas". Quand il eut entendu la chose, le vieillard fut émerveillé. Il dit à l'un de ses moines : "Frappe le signal dans le monastère pour que tous les frères se réunissent ici". Lorsqu'ils furent rassemblés, l'ancien dit : "Venez, frères, et écoutez aujourd'hui un jugement équitable". L'ancien leur raconta tout ; il condamna le frère à recevoir sa paye, et à en faire ce qu'il voudrait. Celui-ci en fut peiné, il partit en larmes comme s'il avait subi une injustice.

(N. 350).

21. Un ancien disait : "Nos pères avaient l'habitude de se rendre aux cellules des nouveaux frères qui s'essayaient à la vie solitaire : l'un d'entre eux avait pu être tenté par les démons et recevoir quelque blessure de ses mauvaises pensées. Se trouvait-il un frère qui fût atteint, on le conduisait à l'église. Là, on posait un bassin rempli d'eau, on faisait une prière pour le frère qui subissait la tentation et tous les frères se lavaient les mains dans le bassin ; puis on aspergeait de cette eau le frère tenté qui tout aussitôt s'en trouvait purifié".

(N. 351).

22. Deux anciens vécurent ensemble bien des années et jamais ils ne se disputèrent. Aussi, l'un dit à l'autre : "Si nous nous disputons une fois comme tout le monde ?" Son frère lui répondit : "Je ne sais pas comment on fait pour se disputer". L'autre dit : "Voici : je pose une brique entre nous. Mais je

dis : "Elle est à moi". Toi, tu dis : "Non, c'est la mienne !"
C'est comme cela qu'une dispute commence". Ils posèrent donc
une brique entre eux. L'un d'eux dit : "Elle est à moi". L'autre
dit : "Non, elle est à moi". Le premier répondit : "Oui, elle
est à toi ; prends-la donc et va-t-en". Et ils se séparèrent
sans pouvoir se disputer.

(N. 352).

23. Un frère vint consulter un ancien : "Lorsque je vois un
frère dont on m'a rapporté quelque faute, je ne peux pas me dé-
cider à le recevoir dans ma cellule ; s'agit-il d'un bon frère,
c'est avec joie que je le fais" - "Si tu fais du bien à un bon frère,
lui dit l'ancien, il en tire peu d'avantage ; mais pour l'autre,
double les frais, car c'est lui qui est malade".

(Poemen, 70 a).

24. Un ancien disait : "Je n'ai jamais désiré une chose qui
pût m'être utile, si elle entraînait un dommage pour mon frère,
car j'ai l'espoir que le gain de mon frère est pour moi un avan-
tage".

(N. 353).

25. Un frère servait un ancien. Un jour, celui-ci fut atteint
d'une plaie qui laissait couler beaucoup de pus, et sentait af-
freusement. Le frère entendit ses pensées lui dire : "Va-t-en
d'ici, tu ne peux supporter l'infection de cette pourriture". Pour
vaincre cette tentation, le frère prit un bassin, lava la blessure
et recueillit dans un vase l'eau qu'il avait utilisée. Chaque fois
qu'il avait soif, il en buvait. Mais ses pensées recommencèrent
à le harceler : "Si tu ne veux pas t'en aller, au moins ne bois
pas de cette puanteur". Le frère pourtant tenait bon et suppor-
tait vaillamment la chose : il continuait à boire l'eau qui avait
lavé la blessure. Il servait ainsi le vieillard, lorsque Dieu, voyant
l'amour qu'il mettait dans cette œuvre, changea cette eau souil-
lée en une eau très pure, et guérit le vieillard par une médica-
tion invisible.

(N. 356).

DES ANCIENS DOUÉS DE CLAIRVOYANCE SURNATURELLE

1. Un frère se rendit à la cellule de l'abbé Arsène à Scété.
Il regarda par la fenêtre, et aperçut l'ancien comme tout en feu.
Le frère était digne de voir un tel spectacle. Il frappa ; l'ancien
sortit, et, remarquant l'air stupéfait du frère, lui demanda :
"Y a-t-il longtemps que tu frappes ici ? N'as-tu pas remarqué
quelque chose ?" - "Non", répondit-il. Et après s'être entretenu
avec lui, l'ancien le congédia.

(Arsène, 27).

2. L'abbé Daniel, disciple de l'abbé Arsène, raconta ceci :
"Voici un fait que l'abbé Arsène m'a présenté comme arrivé à
quelqu'un d'autre, mais je crois bien que c'est à lui. Comme il
était assis dans sa cellule, un ancien entendit une voix : "Viens,
je vais te montrer le travail des hommes". Il se leva donc et
sortit. On le conduisit en un lieu où on lui montra un Ethiopien
occupé à couper du bois pour en faire un gros fagot. L'homme
essayait de l'emporter ; n'y pouvant parvenir, au lieu d'allé-
ger sa charge, il retournait couper du bois et en ajoutait à son
fagot. Il fit cela assez longtemps. Un peu plus loin, l'ancien
vit un homme au bord d'un lac ; il puisait de l'eau avec un seau,
et la versait dans une citerne crevassée qui renvoyait ensuite
l'eau dans le lac. L'ancien entendit encore la voix lui dire :
"Viens, je vais te montrer autre chose". Et voici qu'il vit un

temple : deux hommes à cheval, portant à eux deux une poutre en travers, essayaient d'entrer par la porte du temple ; mais cela ne leur était pas possible à cause de la poutre qu'ils portaient transversalement. Aucun des deux ne consentait à se placer derrière l'autre pour que le bois se mit droit, si bien qu'ils restèrent dehors. "Qu'est-ce que cela ?" demanda le vieillard. Il lui fut répondu : "Ce sont ceux qui, par orgueil, font semblant de s'assujettir au joug de la justice ; ils ne se sont pas abaissés afin de rectifier leur conduite et marcher humblement sur le chemin du Christ : voilà pourquoi ils restent hors du royaume de Dieu. L'homme qui coupe du bois, c'est le grand pécheur qui ne fait pas pénitence pour ses péchés, et qui, bien loin d'en retirer quelque chose, ajoute méchancetés sur méchancetés. Celui qui remplit la citerne, c'est l'homme qui fait réellement de bonnes œuvres, mais y mêle des mauvaises. Il perd ainsi même ses bonnes actions. Il faut donc que chacun soit vigilant à l'égard de ses œuvres ; sinon c'est en vain qu'il peine".

(Arsène, 33).

3. L'abbé Daniel a encore raconté ceci : "Notre Père, l'abbé Arsène, nous a parlé d'un ancien qui, bien que grand ascète, n'en était pas moins un simple quant à la foi. Par ignorance il tomba dans l'erreur : le pain que nous mangeons, disait-il, n'est pas le vrai corps du Christ, mais seulement sa représentation. Deux anciens apprirent qu'il soutenait cette doctrine. Connaisant sa vie et sa grande vertu, ils pensèrent qu'il n'y avait là nulle malice de sa part, mais seulement de l'ignorance. Ils se rendirent donc chez lui et lui dirent : "Père, on nous a parlé d'un mécréant pour qui le pain que nous mangeons n'est pas le vrai corps du Christ, mais seulement sa représentation". - "Mais c'est moi qui ai dit cela !" leur répondit le vieillard. Alors ils se mirent à l'exhorter : "Il ne faut pas penser ainsi, Père, il faut t'en tenir à l'enseignement de l'Eglise catholique. car nous croyons que ce pain est le corps du Christ et que ce calice est le sang du Christ en toute vérité, et non sa seule représentation. Au commencement, Dieu a pris un peu de terre pour en façonner l'homme à son image, et personne ne peut nier que l'homme ne soit à l'image de Dieu, encore que ce soit incompréhensible. Il en va de même pour le pain : puisque le Sei-

gneur a dit : "Ceci est mon corps," nous croyons que ce pain est réellement le Corps du Christ". Le vieillard répliqua : "Si je n'ai pas révélation de la chose, je ne serai pas convaincu de ce que vous dites". Les anciens lui dirent : "Nous allons prier toute la semaine pour que Dieu nous dévoile ce mystère ; nous avons la conviction qu'il le fera". L'ancien accueillit avec joie ces paroles ; il pria Dieu en ces termes : "Seigneur, tu sais que mon incrédulité ne vient pas de la malice ; mais, pour que mon ignorance ne m'induisse pas en erreur, Seigneur Jésus-Christ, fais-moi donc connaître la vérité". De leur côté, les anciens, rentrés dans leurs cellules, priaient eux aussi : "Seigneur Jésus-Christ, révèle à l'ancien ce mystère, afin qu'il croie et ne perde pas tout son travail". Dieu exauça les uns et les autres. La semaine achevée, ils se rendirent le dimanche à l'église et ils s'assirent tous les trois à l'écart sur un siège de roseaux, l'ancien au milieu. Les yeux de leurs âmes s'ouvrirent, et lorsque l'on déposa les pains sur l'autel, il leur sembla, à eux trois seulement, qu'il s'y trouvait un petit enfant. Lorsque le prêtre étendit les mains pour la fraction, un ange du Seigneur descendit du ciel, portant en main un couteau : il partagea le petit enfant et recueillit son sang dans le calice. Quand le prêtre coupa le pain en petits fragments, l'ange divisa les membres de l'enfant en autant de parties. Lorsque l'ancien s'approcha pour recevoir la Sainte Communion, il fut le seul à recevoir de la chair sanglante. A cette vue, il eut une grande frayeur et s'écria : "Seigneur, je crois que le pain placé sur l'autel est vraiment ton corps et que le calice est vraiment ton sang". Aussitôt, ce qu'il portait dans sa main fut transformé en pain comme dans le sacrement ; il le mangea avec actions de grâces. Les anciens lui dirent alors : "Dieu sait que l'homme ne peut se nourrir de chair crue ; aussi change-t-il son corps en pain et son sang en vin pour ceux qui le reçoivent avec foi". Ils remercièrent Dieu de n'avoir pas permis que cet ancien perdît son labeur, et, pleins de joie, ils rentrèrent dans leurs cellules.

(Daniel, 7).

4. L'abbé Daniel nous parla également d'un autre grand moine qui demeurait en Basse-Egypte. Dans sa simplicité, il disait que Melchisedech était le propre Fils de Dieu. On le fit

savoir à Cyrille, l'archevêque d'Alexandrie de sainte mémoire. L'archevêque savait que l'ancien était un thaumaturge et que Dieu lui révélait tout ce qu'il demandait. L'archevêque savait également que l'ignorance seule lui faisait soutenir cette doctrine ; aussi usa-t-il de ce stratagème : "Père, lui fit-il dire, je vais te faire une requête : j'ai dans l'idée que Melchisedech est le propre Fils de Dieu, cependant, il me vient parfois une pensée contraire qui me dit qu'il n'en est pas ainsi : il ne serait qu'un homme et le grand prêtre de Dieu. Comme je suis dans l'incertitude, j'ai envoyé quelqu'un vers toi pour que tu pries Dieu de te révéler où se trouve la vérité". L'ancien, confiant en la sainteté de sa vie, lui répondit avec assurance : "Laisse-moi trois jours pour prier Dieu : je te dirai ce qu'il m'aura révélé". Il entra donc dans sa cellule et se mit en prière à cette intention. Au bout de trois jours, il se rendit chez Cyrille pour lui dire : "Melchisedech est un homme" - "Sur quoi repose ta certitude, Père ?" lui demanda l'archevêque. "Dieu m'a fait voir tous les patriarches, ils ont tous défilé à leur tour devant moi, depuis Adam jusqu'à Melchisedech, et l'ange qui se tenait à mon côté m'a dit : "Vois, celui-ci, c'est Melchisedech". Tu peux donc être certain qu'il en est bien ainsi". Le vieillard s'en alla et de lui-même se mit à enseigner que Melchisedech était un homme ; et le bienheureux Cyrille s'en réjouit grandement.

(Daniel, 8).

5. Ephrem, de sainte mémoire, était encore enfant lorsqu'il eut une révélation pendant son sommeil : une vigne était sortie de sa langue, elle avait grandi et rempli la terre entière, tant elle était féconde. Tous les oiseaux du ciel venaient s'y nourrir, mais plus ils mangeaient de ses fruits, plus elle en produisait.

(Ephrem, 1).

6. L'un des saints Pères vit pendant son sommeil une troupe d'anges qui descendaient du ciel sur l'ordre de Dieu ; ils portaient dans leurs mains un livre : c'était un volume écrit au dedans et au dehors. "A qui faut-il le confier ?" se demandè-

rent-ils. Les uns parlaient d'un tel, les autres d'un autre. "Ceux dont vous parlez sont vraiment saints et justes, répondirent les autres anges, pourtant on ne peut leur confier ce livre". Beaucoup de noms de saints furent encore prononcés, puis quelqu'un dit : "C'est à Ephrem seul que nous pouvons le confier". Et l'ancien à qui tout cela était manifesté pendant qu'il dormait, vit les anges donner le livre à Ephrem. Au matin, il se leva et alla écouter les enseignements d'Ephrem. C'était comme une fontaine qui jaillissait de sa bouche : l'ancien reconnut alors que ce qui sortait des lèvres d'Ephrem était l'œuvre de l'Esprit de Dieu.

(Ephrem, 2).

7. A l'époque où l'abbé Zénon demeurait à Scété, il sortit une nuit de sa cellule, pensant aller vers le marais ; mais il s'égara : il marcha et peina trois jours et trois nuits dans le désert, puis il défaillit et tomba à demi mort. Mais voici qu'un petit enfant se tint devant lui, tenant un pain et une cruche d'eau : "Lève-toi et mange", lui dit-il. Mais Zénon se leva et se mit à prier, car il pensait voir un fantôme. L'enfant lui dit alors : "Tu as bien fait". Mais Zénon pria encore une seconde et une troisième fois. L'enfant lui dit encore : "Tu as bien fait". L'ancien se leva donc, prit ce qu'on lui offrait et mangea. Ensuite l'enfant lui dit : "Plus tu marchais, plus tu t'éloignais de ta cellule mais lève-toi et suis-moi". Zénon se trouva aussitôt près de sa cellule : "Entre et fais-nous la prière", dit-il à son compagnon ; mais comme il entra, celui-ci disparut subitement.

(Zénon, 5).

8. L'abbé Jean racontait ceci : "Dans une extase, un ancien vit trois moines qui se tenaient au bord de la mer. De l'autre côté du rivage, une voix se fit entendre : "Recevez des ailes de feu et venez à moi". Et deux d'entre eux reçurent de ces ailes : ils volèrent jusqu'au rivage d'où venait la voix. Mais le troisième était resté sur place ; il pleurait et criait avec force. Un peu plus tard on lui donna également des ailes. Toutefois, ce n'étaient plus des ailes de feu, mais de pauvres ailes sans

vigueur. C'est à grand peine, avec bien des souffrances, après des chutes dans la mer et des ressauts, qu'il parvint à l'autre rive. Telle est la génération d'aujourd'hui : elle ne recevra pas les ailes de feu ; si tant est qu'elle reçoive quelque chose, ce sera tout juste de pauvres ailes sans force".

(Jean Kolobos, 14).

9. L'abbé Macaire habitait dans le grand désert. Il était le seul anachorète en cet endroit, mais il y avait, plus bas, un désert où demeuraient beaucoup de frères. L'ancien observait le chemin et vit venir Satan sous l'aspect d'un homme ; il se dirigeait du côté de sa cellule. Il paraissait porter une tunique de lin très usée et toute trouée, et par chaque ouverture pendaient des fioles. Le grand ancien lui dit : "Où vas-tu ?" - "Je vais me rappeler au souvenir des frères." - "Pourquoi ces fioles ?" - "Je porte des douceurs aux frères." - "Et il y en a dans chacune ?" - "Oui, si la première ne leur plaît pas, j'en offre une autre, si la seconde est refusée, j'en donne une troisième, et ainsi de suite ; de toute façon, il y en aura une qui leur plaira". Il s'éloigna sur ces mots, et l'ancien resta à observer le chemin jusqu'à son retour. Quand il le vit revenir, Macaire lui dit : "Salut !" - "Quel salut y a-t-il pour moi ?" répondit Satan. "Pourquoi donc ?" - "Ce sont tous des sauvages, et aucun n'a voulu m'écouter." - "Tu n'as donc là aucun ami ?" - "Je n'en ai qu'un, et lui seul m'écoute. Quand il me voit, il est retourné comme une girouette". L'ancien continua : "Comment s'appelle ce frère ?" - "Théoctiste", répondit Satan ; et sur ce, il s'en alla. L'abbé Macaire se leva et s'en alla au désert d'en bas. A sa vue, les frères prirent des palmes et accoururent à sa rencontre. Chacun d'eux avait préparé sa cellule, ne sachant chez qui il s'arrêterait. L'ancien demanda qui s'appelait Théoctiste en cet endroit, et, l'ayant trouvé, entra dans sa cellule. Théoctiste le reçut joyeusement. Quand ils purent parler sans témoin, l'ancien lui dit : "Comment vas-tu, mon frère ?" - "Bien, grâce à tes prières." - "Les pensées ne t'assaillent pas ?" - "Pour le moment, je vais bien", répondit Théoctiste, car il rougissait de parler. L'ancien lui dit alors : "Voici que je vis dans l'ascèse en cet endroit depuis bien des années ; tous m'honorent, et pourtant, l'esprit d'impureté m'attaque malgré ma vieillesse". Thé-

octiste répondit : "Père, crois-moi, j'en suis là moi aussi". Alors l'ancien fit semblant d'être tourmenté par d'autres pensées, jusqu'à ce qu'il lui fasse tout avouer. Ensuite il lui dit : "Comment jeûnes-tu ?" - "Jusqu'à none" - "Jeûne jusqu'au soir, restreins-toi, apprends les Evangiles par cœur, médite du fond de l'âme les autres Ecritures, et si une pensée coupable te vient à l'esprit, ne regarde jamais en bas, mais vers le ciel : aussitôt le Seigneur viendra à ton secours". Après avoir ramené ce frère dans la bonne voie, Macaire retourna dans sa solitude. Il se remit à observer le chemin, et vit de nouveau le démon ; il lui dit : "Où vas-tu encore ?" - "Me rappeler au souvenir des frères", et il continua sa route. A son retour, l'ancien lui dit : "Comment vont les frères, là-bas ?" - "Mal", répondit le démon. "Pourquoi ?" - "Ce sont tous des sauvages, et le pire, c'est que mon seul ami fidèle a fait volte-face, je ne sais comment ; il ne m'écoute plus, et il est devenu le plus sauvage de tous. Aussi ai-je juré de ne plus mettre les pieds en cet endroit avant longtemps". Puis il s'en alla, laissant l'ancien. Le saint vieillard rentra dans sa cellule en adorant et remerciant Dieu notre Sauveur.

(Macaire, 3).

10. L'abbé Macaire, voulant fortifier les frères, leur raconta ceci : "Une fois, un enfant qui était possédé du démon vint ici avec sa mère : "Lève-toi, disait-il à sa mère, allons-nous en" - "Mais je ne peux plus me tenir sur mes pieds" - "Eh bien, je vais te porter", répondit l'enfant. Et moi, j'étais stupéfait de voir les procédés dont usaient les démons pour les écarter d'ici".

(Macaire, 6).

11. L'abbé Macaire parla également aux frères de la destruction de Scété : "Lorsque vous verrez une cellule construite près du marais, sachez que la destruction de Scété approche ; lorsque vous y verrez des arbres, elle sera à votre porte. Lorsque vous y verrez des enfants, prenez vos mélotes et partez".

(Macaire, 5).

12. L'abbé Moïse habitait à Pétra. Il fut un jour tenté d'impureté ; comme il ne pouvait plus tenir dans sa cellule, il alla s'en ouvrir à l'abbé Isidore. L'ancien l'exhorta à retourner dans sa cellule, mais Moïse ne voulait pas et disait : "Père, je ne peux pas". Isidore le prit avec lui et ils montèrent sur la terrasse : "Regarde vers l'Occident", lui dit-il. Il vit une foule de démons en désordre, qui s'agitaient pour le combat. L'abbé Isidore reprit : "Regarde vers l'Orient". Moïse regarda, et vit une multitude innombrable d'anges dans la gloire. L'abbé Isidore lui dit : "Voici ceux qui sont envoyés à notre secours, et ceux qui viennent de l'Occident sont nos adversaires ; nos alliés sont plus nombreux que nos ennemis". Alors l'abbé Moïse rendit grâces à Dieu, reprit confiance et retourna dans sa cellule.

(Moïse, 1).

13. A Scété, l'abbé Moïse disait : "Tant que nous mettrons en pratique les préceptes de nos pères, je vous promets de la part de Dieu que les Barbares ne viendront pas ici ; mais si nous ne les observons pas, cet endroit sera dévasté".

(Moïse, 9).

14. Les frères étaient assis un jour autour de l'abbé Moïse. Il leur dit : "Les Barbares vont venir aujourd'hui à Scété, levez-vous et fuyez" - "Et toi, Père, fuis-tu toi aussi ?" - "Oh ! moi, il y a si longtemps que j'attends ce jour, pour que s'accomplisse la parole de mon Seigneur Jésus-Christ : "Tous ceux qui se sont servis de l'épée mourront par l'épée" (Mt., 26, 52). Les frères lui dirent alors : "Nous ne fuierons pas, nous mourrons avec toi" - "Ce n'est pas mon affaire, leur répondit-il ; c'est à chacun de voir comment se comporter". Ils étaient sept frères avec lui ; soudain ils dirent : "Voici que les Barbares sont à la porte". Et ce fut aussitôt l'irruption des barbares et le massacre. L'un des frères, terrorisé, se sauva et alla se cacher sous des cordes de palmes ; il vit alors descendre sept couronnes qui se posèrent sur la tête de l'abbé Moïse et des six frères tués avec lui.

(Moïse, 10).

15. Un jour, l'abbé Sylvain voulut partir pour la Syrie. Son disciple Marc lui dit alors : "Père, je ne veux pas m'en aller d'ici, et je ne te laisserai pas non plus partir. Patiente encore trois jours ici". L'abbé patienta donc, et le troisième jour, son disciple Marc s'endormit dans la paix.

(Marc, 5).

16. L'abbé Jean, celui que Marcien avait condamné à l'exil, racontait ceci : "Nous étions venus un jour de Syrie pour voir l'abbé Pastor ; nous désirions le questionner sur la dureté du cœur. Mais l'ancien ignorait le grec, et il n'y avait pas d'interprète. Pourtant, dès qu'il se fut aperçu de notre déconvenue, il se mit à nous parler en grec : "De sa nature, nous dit-il, l'eau est sans consistance, alors que la pierre est dure. Pourtant, si l'on suspend au-dessus d'une pierre un récipient plein d'eau qui coulerait goutte à goutte, il se ferait un trou dans cette pierre. La parole divine est douce elle aussi, et notre cœur est dur, mais si l'homme écoute souvent cette parole, son cœur s'ouvrira à la crainte de Dieu".

(Poemen, 183).

17. L'abbé Pastor disait : "Il est écrit : "Comme le cerf soupire après les fontaines, ainsi mon âme soupire après toi, ô mon Dieu" (Ps. 40, 1). Dans la solitude, les cerfs mangent beaucoup de serpents, et comme le venin les brûle, ils ont hâte d'arriver à la fontaine ; la brûlure du poison s'apaise quand ils boivent. Il en est de même pour les moines qui habitent le désert. Le venin des mauvais anges les brûle : c'est la raison pour laquelle ils aspirent après le samedi et le dimanche, pour s'approcher des fontaines que sont le Corps et le Sang de notre Seigneur Jésus-Christ, et être purifiés de toute l'amertume des mauvais anges".

(Poemen, 30).

18. Quelqu'un demanda à l'abbé Pastor : "Que signifie ce passage des Ecritures : Ne rends pas le mal pour le mal" (I Th.,

5, 15) ? L'abbé Pastor répondit : "Cette passion a quatre degrés : elle se porte d'abord au cœur, puis aux regards et à la langue, enfin elle nous fait rendre le mal pour le mal par des actes. Si tu réussis à la chasser de ton cœur, elle ne se traduira pas dans ton regard. Mais si elle s'est exprimée dans ton regard, veille à ne rien dire ; et, si tu as parlé, reprend-toi bien vite, de peur de rendre en actes le mal pour le mal".

(*Poemen, 34*).

19. Le saint évêque Basile racontait cette histoire : "Il y avait dans un monastère de moniales une sœur qui simulait la folie et la possession diabolique. Cette erreur était si bien ancrée chez toutes ses compagnes, que personne ne voulait même plus manger avec elle. Elle ne sortait jamais de la cuisine et assurait la charge de tout le service : telle était la vie qu'elle avait choisie. Comme dit le proverbe, elle était l'éponge de toute la maison et montrait assez par ses actions qu'elle avait accompli ce qu'on lit dans les Saints Livres : "Si l'un de vous pense être sage en ce monde, qu'il devienne fou afin de devenir sage". Elle s'était enveloppée la tête de chiffons, et c'est ainsi qu'elle faisait son service (les autres religieuses voilaient leur tonsure avec un capuchon). Jamais aucune des quatre-cents moniales ne put la voir manger, car, de toute sa vie, elle ne prit place à table. Elle n'acceptait pas le moindre morceau de pain, mais vivait contente des seules miettes recueillies en essuyant les tables et en lavant les légumes. Elle ne fit jamais tort à personne et nul ne l'entendit se plaindre ; elle ne parlait jamais à personne, ni peu ni prou. Battue et détestée par toutes ses sœurs, elle n'en supportait pas moins les mauvais procédés de la communauté. C'est alors qu'un ange vint se présenter à un saint nommé Pyotérios, excellent moine qui avait toujours vécu au désert, et se trouvait alors à Porphyris : "Pourquoi penses-tu être quelqu'un à cause de ta sainteté et de la vie que tu mènes en un tel lieu ? Veux-tu voir une femme plus sainte que toi ? Va à Tabenne, au monastère des vierges : là tu trouveras une sœur qui porte une couronne sur la tête ; apprendis qu'elle vaut mieux que toi ; seule, elle a lutté nuit et jour contre tout un peuple, et son cœur ne s'est jamais éloigné de Dieu. Mais toi qui habites la solitude et ne vas voir personne, tu laisses ton âme et tes pen-

sées faire le tour de toutes les villes". A l'instant, il se mit en route pour ce monastère. Il pria les supérieurs des frères de l'introduire dans la maison des moniales. On lui donna aussitôt la permission en toute sécurité - n'était-il pas célèbre, et qui plus est, d'un âge avancé ? Il entra donc et manifesta le désir de voir toutes les sœurs : mais il ne vit pas celle-là seule pour laquelle il était venu. L'ancien insista : "Amenez-moi tout le monde, il me semble qu'il manque quelqu'un" - "Nous avons une sœur à la cuisine, mais elle est folle". C'est ainsi qu'on désignait les possédées. Il dit : "Montrez-là moi, je veux la voir elle aussi". Aussitôt, on se mit en devoir d'appeler la sœur. Comme elle ne voulait rien entendre - elle se doutait de quelque chose, je crois, ou peut-être avait-elle eu une révélation - ses sœurs lui dirent : "Saint Pyotérios désire te voir". C'était un homme de haute réputation. Dès que la religieuse lui fut présentée et qu'il aperçut les chiffons qui entouraient sa tête, il se jeta à ses pieds : "Donne-moi ta bénédiction". Mais elle se jeta à son tour aux pieds du saint : "C'est à toi de me bénir, Monseigneur !" Toutes les sœurs furent stupéfaites ; elles dirent à l'abbé : "Ne te soumets pas à pareille humiliation, Père ; c'est une folle que tu as sous les yeux". Mais saint Pyotérios répondit aux sœurs : "C'est vous qui êtes folles, car cette sœur est ma Mère et la vôtre - c'est le nom que l'on donne là-bas aux grandes spirituelles - ; que Dieu me fasse la grâce d'être trouvé digne d'elle au jour du jugement", ajouta-t-il. A ces mots, toutes se précipitèrent aux pieds de la sœur, et chacune de confesser les torts qu'elle avait eus envers elle. Telle qui nettoyait un plat, lui avait jeté de l'eau de vaisselle. Telle autre se souvenait de l'avoir giflée bien souvent. Une troisième avouait en pleurant lui avoir rempli le nez de moutarde, et toutes les autres racontaient les offenses de toute sorte qu'elles lui avaient infligées. Le saint s'en alla après avoir prié pour toutes. Quelques jours passèrent, et il ne fut plus possible à la sœur de supporter une telle célébrité ; elle ne voulait plus être accablée d'honneurs par les religieuses. Les excuses de ses sœurs lui étaient à charge. Aussi quitta-t-elle secrètement le monastère. Où est-elle allée ? Vers quelle région s'est-elle dirigée ? Comment est-elle morte ? Personne n'en a jamais rien su.

(*Cf. Hist. Laus., c. 34*).

20. Le disciple de l'abbé Antoine. Paul le Simple. de bienheureuse mémoire, raconta aux Pères le fait suivant : un jour il s'en alla visiter un monastère et instruire les frères. Après s'être encouragés mutuellement, les frères entrèrent dans l'église de Dieu pour célébrer la synaxe comme d'habitude. Le bienheureux Paul qui regardait chacun des arrivants, surveillait l'état de leur âme quand ils entraient : Dieu lui avait en effet donné la grâce de voir l'état des âmes comme nous, nous voyons mutuellement nos visages. Il voyait aussi leurs anges qui se réjouissaient à cause d'eux. Tous entraient avec un visage lumineux et resplendissant ; pourtant, il vit un homme dont le corps était noir et obscur. Des démons l'encadraient et le tiraient à leur suite, lui ayant passé une bride dans le nez. Son saint ange le suivait de loin, triste et faisant peine à voir. Alors Paul se mit à pleurer et à se frapper la poitrine ; il s'assit devant l'église et se lamenta amèrement sur le sort de celui qui lui était apparu ainsi. Ceux qui avaient remarqué son brusque changement d'attitude, ses larmes et sa peine, l'interrogèrent en le priant de dire ce qu'il avait vu ; ils craignaient que sa conduite ne fut un blâme pour tous, et ils le pressèrent de venir à la synaxe avec eux. Mais Paul les repoussa et refusa d'entrer. Anéanti, il s'assit dehors et pleura amèrement sur le sort de celui qu'il avait vu en cet état. Un peu plus tard, quand l'assemblée se dispersa, Paul surveilla de nouveau tous ceux qui passaient pour voir comment sortiraient ceux qu'il avait vu entrer. Il vit sortir de l'église avec un visage lumineux et un corps étincelant cet homme qui était auparavant noir et sans lumière. Les démons qui le maintenaient tout à l'heure le suivaient de loin, et son ange marchait près de lui, content, joyeux et plein d'allant. Alors Paul sauta de joie, bénit Dieu et se mit à crier : "O Miséricorde et Bonté ineffable de Dieu ! O Pitié divine et Bonté infinie !" Il courut monter sur un endroit élevé et cria d'une voix forte : "Venez voir les œuvres de Dieu, quelles sont terribles et étonnantes ! venez voir Celui qui veut sauver tous Tim. 2, 4). Venez, adorons-le et prosternons-nous devant lui en disant : "Toi seul es capable de remettre les péchés". Tous accoururent à ces paroles, voulant savoir de quoi il s'agissait. Quand ils furent réunis, Paul raconta ce qu'il avait vu avant leur entrée dans l'église et ce qui avait suivi. Puis il demanda à l'homme pour quelle raison Dieu l'avait subitement transfor-

mé à ce point. Celui-ci, dévoilé par Paul, parle sans détour : "Je suis pécheur et, depuis longtemps, j'ai vécu dans l'impureté. En entrant tout à l'heure dans la Sainte Eglise de Dieu, j'ai entendu la parole du prophète Isaïe qu'on lisait alors, mais c'était plutôt la parole de Dieu s'exprimant par sa bouche : "Levez-vous, soyez purs ; enlevez du devant des yeux la malice de vos pensées. Apprenez à faire le bien, et, si vos péchés étaient comme l'écarlate, ils seront blancs comme neige ; si vous voulez m'écouter, vous mangerez les biens de la terre" (Is., 1, 16-19). Moi qui vis dans la débauche, j'ai été extrêmement frappé par cette parole, et, gémissant du fond du cœur, j'ai dit à Dieu : "O Dieu, qui es venu en ce monde pour sauver les pécheurs et qui as promis par le prophète ce qu'on vient de lire, accomplis-le parfaitement en moi qui suis un indigne pécheur. Je te le promets en ce moment, j'en donne ma parole, et je proclame du fond du cœur que désormais je ne commettrai plus cette faute. Je renonce à toute souillure et je te servirai désormais avec une conscience pure. Donc Seigneur, aujourd'hui et à cette heure, reçois-moi, moi qui fais pénitence, t'invoque et renonce à tout péché. Sur ces promesses, ajouta-t-il, je suis sorti de l'église, résolu à ne plus rien faire de mal en présence du Seigneur". A ces mots, tous crièrent à pleine voix : "Seigneur que tes œuvres sont magnifiques, tu as tout fait avec sagesse !" (Ps. 103, 24). Ainsi donc, les chrétiens connaissent par les Saintes Ecritures et des révélations divines la grandeur et la bonté de Dieu envers ceux qui recourent pieusement à lui et se purifient de leurs fautes par la pénitence ; non seulement ils ne sont pas contraints d'expier les fautes commises autrefois, mais ils obtiennent encore les richesses promises. Ne désespérons donc pas de notre salut. Si Dieu a promis par le prophète Isaïe que ceux qui se sont roulés dans le péché seraient lavés de nouveau, deviendraient blancs comme la neige ou la laine, et seraient remplis des biens célestes qui sont dans la cité sainte de Jérusalem, il a aussi promis avec serment par le prophète Ezéchiel : "Je suis vivant, dit le Seigneur, je ne veux pas la mort du pécheur mais qu'il se convertisse et qu'il vive". (Ez., 18, 23).

(Paul le Simple).

21. Zacharie s'en vint un jour chez Sylvain, son abbé. Il le trouva en extase, les mains levées vers le ciel. A cette vue, Zacharie referma la porte et s'en alla. Il revint vers midi, puis vers trois heures, et le trouva dans la même position. Vers quatre heures, il frappa à la porte, entra et trouva l'abbé Sylvain en train de se reposer. "Père, qu'as-tu aujourd'hui ?" lui dit-il. - "Mon enfant, je suis fatigué". Zacharie se mit à ses pieds : "Je ne te lâcherai pas que tu ne m'aies dit ce que tu as vu" - "J'ai été ravi dans le ciel et j'ai vu la gloire de Dieu. J'y suis resté jusqu'à maintenant et l'on vient de me renvoyer".

(Sylvain, 3).

22. Sainte Synclétique a dit : "Il est écrit : "Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes". L'Ecriture nous prescrit de devenir comme des serpents afin de ne pas ignorer les attaques et les machinations du démon ; en effet, ceux qui se ressemblent se discernent tout de suite. Par contre, la simplicité de la colombe indique la pureté que doit avoir notre activité".

(Synclétique, 18 ; Vita, 28).

23. Un des Pères disait : "Un jour, des anciens s'étaient assis ensemble et s'entretenaient de choses édifiantes. L'un d'entre eux, qui était un voyant, aperçut des anges qui applaudissaient et félicitaient les frères. Mais lorsque la conversation devenait profane, les anges s'éloignaient et des porcs maldorants se vautreient au milieu d'eux et les souillaient. Quand ils parlaient de nouveau de quelque chose d'édifiant, les anges revenaient et les félicitaient".

(N. 359).

24. Un ancien a dit : "Il est écrit : "Je négligerai deux ou trois péchés de Tyr, mais je ne passerai pas sur le quatrième" Am., 9). Les trois premiers sont : penser à mal faire, y consentir, et en parler. Le quatrième, c'est de passer à l'acte. Ici, la colère de Dieu ne se détourne pas".

(N. 360).

25. On racontait ceci d'un grand ancien de Scété : chaque fois que les frères construisaient une cellule, il allait joyeusement avec eux, posait les fondations, et ne s'en allait que quand tout était achevé. Mais un jour, qu'il partait construire une cellule, il paraissait très triste ; les frères lui demandèrent : "Père, pourquoi cette tristesse et ce trouble ?" - "Mes enfants, leur répondit-il, cet endroit va être dévasté : j'ai vu le feu s'allumer à Scété ; des frères prirent des palmes et l'en frappèrent pour l'éteindre. Le feu se ralluma ; les frères prirent encore des palmes, le battirent et l'éteignirent. Il se ralluma une troisième fois et envahit tout Scété ; cette fois on ne put l'éteindre. Voilà pourquoi je suis triste et tout troublé".

(N. 361).

26. Un ancien a dit : "Il est écrit : "Le juste fleurira comme le palmier" (Ps. 91, 13). Ce texte signifie que le fruit des bonnes actions est haut placé, tendu vers le ciel et de saveur agréable. En outre, la moelle du palmier n'est pas divisée en fibres et sa couleur est blanche ; elle est le principe de toute son activité. On retrouve la même chose chez le juste ; son âme est simple et sans duplicité, tendue vers Dieu seul ; elle est blanche, car la foi l'illumine ; le principe de toute l'activité du juste est dans son cœur ; il est comme entouré de pointes qui lui font un rempart contre le diable".

(N. 362).

27. Un ancien a dit : "La Sunamite reçut Elisée car elle ne fréquentait aucun être humain. La Sunamite figure l'âme et Elisée le Saint-Esprit. Dès que l'âme se détourne du trouble et des agitations du monde, l'Esprit de Dieu vient auprès d'elle et l'âme peut engendrer, elle qui était stérile".

(N. 363).

28. L'un des Pères a dit : "Les yeux des porcs, par une disposition naturelle, sont nécessairement tournés vers la ter-

re, sans pouvoir regarder le ciel. De même, l'âme de l'homme qui est attirée par la douceur des plaisirs, une fois qu'elle est tombée dans la boue de la luxure, ne peut plus regarder vers Dieu ni prendre goût aux choses divines".

(N. 364).

29. Un ancien, qui fut grand parmi tous les voyants, affirmait ceci : "La force d'En-Haut que j'ai vue se tenir sur le baptisé, je l'ai vue reposer également sur le vêtement du moine au moment de la prise d'habit"

(N. 365).

30. Un ancien qui avait reçu le don de voir à distance disait ceci : "Dans un monastère, j'ai aperçu un frère qui méditait dans sa cellule ; le démon est venu et s'est posté derrière la porte. Il n'a pas réussi à pénétrer tant que le frère a médité ; mais quand celui-ci s'est arrêté, le démon est entré".

(N. 366).

31. Un ancien disait qu'il avait supplié Dieu de lui montrer les démons, mais Dieu lui révéla qu'il n'en avait pas besoin. L'ancien insista : "Seigneur, ta grâce peut me protéger". Alors Dieu lui ouvrit les yeux et il vit les démons qui s'acharnaient contre quelqu'un comme des abeilles. Ils grinçaient des dents auprès de lui, mais les anges de Dieu les faisaient taire.

(N. 369).

32. Un ancien racontait que deux frères vivaient près de chez lui : l'un était étranger, et l'autre était originaire de la région. L'étranger était un peu négligent, mais le second était très appliqué. Le moine étranger vint à mourir, et l'ancien, leur voisin commun, qui était un voyant, vit un grand nombre d'anges venir chercher son âme. Au moment où le frère parve-

nait au ciel, on fit une enquête à son sujet ; une voix vint alors d'en-haut : "Il est vrai qu'il fut un peu négligent, mais ouvrez-lui la porte, parce qu'il est allé vivre loin de son pays". Peu après l'autre frère mourut et toute sa famille vint le visiter. L'ancien ne vit pas les anges venir chercher son âme et s'en étonna. Il se prosterna devant Dieu et lui dit : "Cet étranger a mérité une telle gloire, bien qu'il ait été un peu négligent, et celui-ci n'a rien mérité de semblable, malgré son zèle !" Une voix lui répondit : "Ce frère qui était très observant a ouvert les yeux avant de mourir et a vu ses parents tout en larmes : il en a été consolé. Cet étranger a bien été un peu négligent, mais il n'a vu aucun des siens auprès de lui et s'est mis à pleurer ; c'est Dieu qui se fit son consolateur".

(N. 367).

33. Un des Pères raconta cette histoire : "Un ermite vivait dans le désert de Nilopolis, et un laïc dévoué pourvoyait à ses besoins. Dans cette même ville, un homme riche, mais sans religion, vint à mourir. Toute la ville, évêque en tête, le conduisit au cimetière en portant des flambeaux. Sur ces entrefaites, l'homme qui prenait soin de l'ermite sortit de la ville pour lui apporter du pain selon son habitude, et le trouva dévoré par une bête féroce. Alors il se prosterna devant Dieu : "Je ne me lèverai pas d'ici, se disait-il, avant que le Seigneur ne m'ait montré pourquoi ce mécréant a eu un tel appareil pour son enterrement, et pourquoi cet ermite a subi cela après avoir servi Dieu jour et nuit." Un ange de Dieu vint lui dire : "Ce mécréant a fait un peu de bien ici-bas, et il a reçu sa récompense en ce monde, pour n'avoir aucun repos dans l'autre ; mais cet ermite, qui était orné de toutes les vertus, avait pourtant commis quelques petites fautes - c'était un homme - et il a reçu ce traitement sur la terre pour qu'au ciel il soit trouvé pur devant Dieu." Le serviteur de l'ermite fut consolé par ces paroles et revint en glorifiant Dieu de ses jugements, car ils sont équitables.

(N. 368).

34. Les saints Pères de Scété prophétisèrent sur la dernière génération. "Qu'avons-nous fait, nous ?", disaient-ils. L'un des plus éminents, du nom d'Ischyron, répondit : "Nous, nous

observons les commandements de Dieu." - "Et ceux qui seront après nous, que vont-ils faire ?" - "Ils accompliront la moitié de notre travail." - "Et ceux d'après, que feront-ils ?" - "Cette génération à venir n'aura aucune bonne œuvre. Je vois leurs tentations : ceux qui auront fait leurs preuves à cette époque seront meilleurs que nos Pères et que nous-mêmes."

(*Ischyriou*).

35. Un ancien raconta cette histoire : "Une vierge très âgée était très avancée dans la crainte de Dieu. Je l'interrogeais sur les motifs de sa conversion. Elle me répondit en soupirant : "Lorsque j'étais encore très jeune, Père vénérable, j'avais un père vertueux et de caractère paisible. Il avait une santé délicate et un corps débile. Il ne s'occupait que de ses propres affaires, si bien que les habitants du village le voyaient à peine. Il cultivait soigneusement ses terres et y passait tout son temps. Si, par hasard, la santé était bonne, il transportait la récolte dans sa maison, mais la maladie le retenait au lit la plus grande partie du temps. Enfin, il gardait si bien le silence que ceux qui ne le connaissaient pas le croyaient muet. Tout au contraire, ma mère était curieuse, sans règle et la plus infâme de toutes les femmes qui vivent dans ce pays. Elle semait partout ses bavardages avec une telle facilité qu'on aurait cru que tout son être se trouvait dans sa langue. Elle était perpétuellement une source de disputes pour un tas de gens ; elle vivait dans l'ivresse avec des hommes dissolus et dépensait tout ce qu'il y avait à la maison comme une méchante courtisane, à tel point qu'une fortune colossale n'aurait pu nous suffire ; mon père lui avait confié l'administration de la maison. Elle dégradait son corps dans toutes les hontes et peu d'habitants du village avaient pu échapper à ses passions. Jamais malade, ignorant le moindre malaise, depuis sa naissance jusqu'à son dernier jour, elle garda son corps sain et bien portant. Sur ces entrefaites, mon père mourut, épuisé par une longue maladie. Aussitôt, le ciel se troubla : la pluie, le tonnerre, les éclairs dérangèrent l'atmosphère. La pluie qui ne cessait de tomber jour et nuit nous obligea de le laisser trois jours sur son lit sans sépulture ; et les habitants du village secouaient la tête en s'étonnant de ce que sa malice soit restée ignorée de tous : "C'était vraiment un ennemi de Dieu, disaient-ils, la terre ne veut pas

recevoir son corps." Toutefois, pour que son corps décomposé n'interdise pas l'accès de la maison, nous l'avons tout juste enterré sous la pluie et la menace de la tempête. Après ces événements, ma mère se relâcha encore davantage et abusa des plaisirs sensuels avec la plus grande impudence : elle transforma notre maison en un mauvais lieu et y vécut dans la luxure et les plaisirs. Un jour, j'étais encore toute petite et l'argent manquait, ma mère mourut presque sans crainte, me semble-t-il, et eut de magnifiques funérailles ; le soleil semblait être du cortège. Après la mort de ma mère, je n'étais plus une enfant : déjà les excitations et les désirs sensuels me troublaient. Un jour, vers le soir, comme c'est l'habitude, je me mis à examiner le genre de vie que je choiserais. Imiterai-je mon père, qui vécut avec mesure, douceur et sobriété ? Mais je pensais aussitôt qu'il n'en avait retiré aucun avantage et que toute sa vie s'était consumée dans le malheur et les infirmités. A sa mort, la terre ne voulait même pas recevoir son corps ! Si cette vie de perfection passée auprès de Dieu était bonne, pourquoi donc mon père avait-il eu tant à souffrir, lui qui l'avait choisie ? Et je pensais encore : il est meilleur de vivre comme ma mère et de s'abandonner à la volupté, à la luxure et aux plaisirs sensuels : elle n'a laissé échapper aucune infamie, et elle est morte, après avoir passé toute sa vie dans l'ivresse, sans mal ni douleur. Ainsi donc, je devais vivre comme ma mère. Mieux vaut se fier à ses propres yeux et s'en tenir à l'évidence, sans rien laisser échapper. Et comme la pauvrete que j'étais se félicitait d'avoir choisi l'orientation de sa vie, la nuit tomba ; je m'endormis aussitôt. Un individu de grande taille et d'aspect effrayant se présenta devant moi, et me terrorisa de son regard ; les yeux pleins de colère, il me demanda d'une voix farouche : "Dis-moi les pensées de ton cœur." Sa vue et son attitude me faisaient trembler et je n'osais pas le regarder. D'une voix plus forte il m'ordonna d'avouer ce qui avait eu mes préférences. Et moi, je séchais de frayeur, j'avais oublié toutes mes pensées et je disais que ce n'était rien. Alors, malgré mes dénégations, il me rappela tout ce que j'avais médité au fond de mon cœur. J'étais confondue et, me jetant en prière, je le suppliai d'obtenir mon pardon et lui racontai ce qui avait fait naître ces pensées. Il me répondit : "Viens voir ton père et ta mère, ensuite tu choisiras le genre de vie que tu voudras ;" et il m'entraîna en me tenant par la main. Il me conduisit alors dans une plaine immense où se trouvaient une multitude de

jardins : il y avait des fruits de toutes sortes, une grande variété d'arbres ; tout cela était beau, plus qu'on ne peut dire. Il m'introduisit dans un de ces jardins. Mon père vint à moi, me serra sur son cœur en m'appelant sa fille. Je l'entourai de mes bras et lui demandai de rester avec lui. "Tu ne peux pas rester ici, me dit-il, mais si tu veux suivre mon exemple, tu reviendras dans peu de temps." Je suppliai encore de rester, mais mon guide m'entraîna de nouveau par la main, en me disant : "Viens, je vais te montrer ta mère qui brûle dans le feu, pour que tu saches de qui tu dois écarter ta vie." Je me retrouvai dans une maison sombre et sans lumière, remplie de toutes sortes de grincements et d'agitations. Mon guide me montra une fournaise ardente pleine de poix en ébullition. Des êtres à l'allure terrifiante étaient penchés au-dessus. Je regardai au fond et je vis ma mère enfoncée jusqu'au cou dans la fournaise : elle brûlait en grinçant des dents dans la puanteur de la vermine. A ma vue, elle poussa un hurlement en m'appelant sa fille. "Ah, mon enfant, disait-elle, je souffre ces tourments à cause de mes propres actions. Je traitais de folie tout ce qui était sobriété ; je ne croyais pas devoir être torturée pour avoir pratiqué la fornication et l'adultère ; je ne pensais pas que l'ivresse et la luxure étaient punies. Et maintenant, pour avoir joui d'un peu de plaisir, dans quel enfer je suis, et j'y subis ces peines. Tant de souffrances pour si peu de plaisir ! Tu vois ce qui m'arrive pour avoir méprisé Dieu : toutes sortes de maux inexorables m'ont atteint. Mon enfant, c'est maintenant le moment de me secourir ; c'est le moment de te souvenir que je t'ai nourrie. Rends-moi maintenant un service, si jamais tu as reçu de moi quelque bienfait. Aie pitié de moi qui brûle et suis consummée par le feu ; aie pitié de moi qui défaille en ces supplices ; mon enfant, aie pitié de moi, tends-moi la main et tire-moi de cet endroit." Je refusai, à cause de ses gardiens ; mais ma mère cria encore en pleurant : "Mon enfant, aide-moi et ne méprise pas les larmes de ta mère ; souviens-toi de mes souffrances le jour de ta naissance et ne me méprise pas, moi qui brûle dans le feu de l'enfer." Et moi, que cette voix touchait jusqu'aux larmes, j'éprouvai alors un sentiment bien humain : je commençai à pousser des cris et à sangloter de compassion. Ceux qui étaient dans ma propre maison se levèrent, firent de la lumière et me demandèrent la cause de tout ce bruit. Je leur racontai ce que j'avais vu, et je pris définitivement la résolution de suivre l'exemple de mon père. L'infinie

miséricorde de Dieu m'avait donné la certitude du châtement infligé à ceux qui veulent vivre dans le mal." Ainsi instruite par une vision, cette heureuse vierge nous fait savoir que la récompense des bonnes œuvres est grande et que les châtements d'une vie scandaleuse sont épouvantables. Prenons donc nous-mêmes de bonnes résolutions, afin de posséder la béatitude."

(Cf. P.G. I, 9, p. 91).

36. Un ancien racontait cette histoire arrivée à un évêque, pour qu'elle accroisse notre confiance et qu'ainsi nous nous appliquions aux choses de Dieu pour notre salut : "On fit savoir à l'évêque qui résidait chez nous (et c'est lui-même qui l'a raconté), que parmi les dames de la société, il y avait deux chrétiennes qui vivaient presque dans l'impureté. Cette nouvelle troubla l'évêque. Il craignit d'autres cas semblables et se mit à supplier Dieu, le priant de l'instruire ; et voici ce qu'il mérita de voir : Après la redoutable et divine consécration, chacun s'approcha pour participer aux saints Mystères ; l'évêque voyait alors l'état des âmes d'après les visages, et à quels péchés chacune d'elle était adonnée. Les visages des pécheurs étaient noirs ; certains étaient comme brûlés par la chaleur, avec des yeux rouges et sanglants. Les justes étaient vêtus de blanc et avaient des visages lumineux. Les uns étaient brûlés et consumés par le Corps du Seigneur quand ils le recevaient ; chez les autres, il devenait comme une lumière, et, entré par la bouche, il illuminait tout leur corps quand ils avaient communié. Dans la foule se trouvaient des gens qui avaient choisi la vie solitaire, et d'autres qui étaient mariés. L'évêque les vit tous de cette façon. Ensuite il se retourna et commença à distribuer lui-même la communion aux femmes, pour connaître l'état de leurs âmes. Il vit aussi des visages noirs, rouges et sanglants, et aussi des visages lumineux. Parmi celles-ci s'approchèrent les deux femmes que l'on avait accusées devant l'évêque. C'était tout particulièrement pour elles qu'il avait prié et reçu ce don de lire sur les visages. Il les vit donc approcher des Saints Mystères revêtues d'une robe blanche, avec un visage lumineux et digne. Quand elles eurent participé aux Mystères du Christ, elles devinrent toutes lumineuses. Une seconde fois l'évêque recommença sa prière habituelle et supplia Dieu, tant il désirait connaître le sens des révélations

qu'il avait reçues. Un ange du Seigneur se présenta et lui demanda de l'interroger à ce sujet. Le saint évêque s'informa aussitôt sur ces deux femmes : " Cette première accusation était-elle vraie ou fausse ? " L'ange lui affirma que tout ce qu'on lui avait dit d'elles était vrai. - " Et comment se fait-il qu'en recevant le Corps du Christ leurs visages étaient éclatants, demanda l'évêque ; elles avaient une robe blanche et brillaient d'un éclat extraordinaire ? " L'ange lui dit : " Elles se sont repenties de leurs mauvaises actions et elles s'en sont éloignées avec larmes et gémissements, et en faisant des aumônes aux pauvres. Par leurs aveux, elles méritèrent d'être associées aux saints. Elles avaient promis par ailleurs de ne plus retomber dans ces fautes si elles obtenaient le pardon de leurs péchés passés. Voilà pourquoi elles ont obtenu cette divine transformation ainsi que le pardon de leurs crimes. Elles vivent désormais dans le droit chemin, avec piété et modération. " L'évêque dit alors qu'il s'étonnait, non pas de leur transformation - ce qui se produisait chez bien des gens - mais du don que Dieu leur faisait, d'abord en les exemptant complètement du châtement, et ensuite en daignant leur donner une telle grâce. L'ange lui répondit : " Tu as raison de t'étonner, car tu n'es qu'un homme. Notre Seigneur et Dieu, qui est aussi le vôtre, est naturellement bon et miséricordieux pour ceux qui s'éloignent de leurs propres fautes et qui s'approchent de lui en les avouant. Il ne les laisse pas aller au supplice mais il apaise sa colère envers eux et daigne les combler d'honneurs. En effet, Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour lui. Lui qui a choisi de mourir pour ceux qui étaient ses ennemis, ne délivrera-t-il pas bien davantage des châtements ceux qui sont devenus ses serviteurs et qui font pénitence pour leurs actions ? Il leur donnera pour en jouir les biens qu'il a préparés. Sache donc qu'aucune faute de l'homme ne l'emporte sur la clémence de Dieu ; qu'on efface seulement par la pénitence et les bonnes œuvres les fautes passées. Dieu est miséricordieux ; il connaît la faiblesse de votre race, la force des passions, la puissance et l'astuce du diable. Il pardonne aux pécheurs comme à ses enfants et il attend avec patience qu'ils se corrigent. Il compatit envers ceux qui se convertissent et supplie sa bonté comme s'ils étaient informés. Il les libère aussitôt de leurs peines et leur donne les biens qui sont préparés aux justes. " L'évêque dit à l'ange : " Explique-moi, je te prie, les différences de leurs visages et dans quel péché chacun d'eux est

tombé. Quand je saurai cela, je saurai tout. " L'ange lui dit . " Ceux qui ont un visage joyeux et brillant sont ceux qui vivent dans la sobriété, la chasteté et la justice, qui sont modestes, compatissants et miséricordieux. Ceux qui ont le visage tout noir sont des ouvriers de fornication et de mauvais désirs ; ils sont adonnés aux mauvaises actions et à toutes sortes de crimes. Ceux qui sont rouges et ensanglantés, vivent dans la méchanceté et l'injustice ; ils aiment la médisance et sont blasphémateurs, trompeurs et assassins. " L'ange dit encore : " Aide-les, si tu désires leur salut. En effet, tu as mérité de recevoir ce que tu demandais dans tes prières : la vision des fautes de tes disciples, et la possibilité de les rendre meilleurs en leur faisant faire pénitence par des avis et des supplications ; tout ceci pour Celui qui est mort pour eux et qui est ressuscité des morts, Jésus-Christ notre Seigneur. Donc, pour autant que tu as de zèle, de force et d'amour envers le Christ ton Seigneur, veille sur eux pour qu'ils s'éloignent de leurs péchés et se tournent vers Dieu. Montre-leur clairement à quels péchés ils sont soumis, pour qu'ils ne désespèrent pas de leur salut. Les âmes qui se repentent et se tournent vers Dieu seront sauvées et participeront au banquet à venir. Et toi, tu obtiendras une très grande récompense en imitant ton Seigneur qui quitta le ciel et demeura sur terre pour le salut des hommes. "

37. Un des Pères racontait ceci : " Trois choses sont précieuses pour les moines, et nous devons nous en approcher avec crainte, tremblement et joie spirituelle : ce sont la participation aux saints Mystères, la table commune et le lavement des pieds. " Il donnait cet exemple : " Un jour, un grand ancien qui avait des visions prit son repas avec plusieurs frères ; et pendant qu'ils mangeaient, l'ancien qui était assis à table vit dans une extase certains frères se nourrir de miel, d'autres de pain et d'autres d'ordures. Il s'étonna intérieurement et se mit à prier Dieu : " Seigneur, disait-il, révèle-moi cette énigme : on apporte sur la table la même nourriture pour tous, mais au cours du repas, elle paraît transformée : les uns ont du miel, les autres du pain ou des ordures. " Une voix vint d'en-haut et lui répondit : " Ceux qui mangent du miel, ce sont ceux qui, à table, mangent avec respect, crainte et joie spirituelle ; ils prient sans cesse et leurs prières montent devant Dieu comme de l'encens. Voici pourquoi

ils mangent du miel. Ceux qui mangent du pain sont ceux qui reçoivent les dons de Dieu avec actions de grâces. Ceux qui mangent des ordures sont les murmureurs qui disent : "Ceci est bon, mais ceci est mauvais." Il ne faut pas avoir de telles pensées mais plutôt glorifier Dieu et lui offrir nos louanges afin d'accomplir ce texte de l'Écriture : "Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu." (1 Co., 10, 31).

CHAPITRE XIX

DES ANCIENS QUI FAISAIENT DES MIRACLES

1. Dulas, le disciple de l'abbé Bessarion, a dit : "Nous marchions au bord de la mer. J'avais soif et je dis à l'abbé Bessarion : "Père, j'ai très soif." Après avoir prié, l'ancien me dit : "Bois l'eau de la mer." L'eau était devenue douce, et j'en bus. Puis j'en mis un peu dans un récipient, pour le cas où j'aurais encore soif. L'ancien me vit faire et me dit : "Pourquoi remplis-tu ce récipient ?" - " Pardonne-moi, lui répondis-je, c'est pour le cas où j'aurais encore soif." L'ancien répliqua : "Dieu est ici, et il est également partout."

(Bessarion, 1).

2. Le même a dit encore : "Une autre fois, obligé de traverser le Pactole, Bessarion fit une prière et passa le fleuve à pied sec. Plein d'admiration, je me suis prosterné devant lui en lui demandant : "Que ressentais-tu aux pieds, quand tu marchais sur l'eau ?" - "J'avais de l'eau jusqu'aux talons, m'a répondu l'ancien, le reste était solide sous mes pieds".

(Bessarion, 2).

3. Le même a dit encore : "Une autre fois, nous étions en route pour visiter un ancien, lorsque le soleil parvint à son

couchant. Alors le vieillard fit une prière : "Je t'en prie, mon Dieu, que le soleil s'arrête jusqu'à ce que nous soyons arrivés chez ton serviteur." Et il en fut ainsi.

(Bessarion, 3).

4. Un possédé vint un jour à Scété, et l'on fit pour lui la prière dans l'église. Le démon ne le quittait pas, car c'était un dur. Les clercs de l'endroit se dirent : "Que faire contre ce démon ? Personne ne peut le chasser, sauf l'abbé Bessarion ; mais si nous lui en parlons, il ne voudra pas venir à l'église. Voilà ce que nous allons faire : Bessarion va venir à l'église le matin avant tout le monde ; faisons asseoir le possédé en cet endroit, et, quand l'ancien entrera, levons-nous pour prier et disons-lui : "Père, réveille ce frère." Ce qui fut fait. Le matin, après l'arrivée de l'ancien, les clercs se mirent debout pour la prière et dirent à Bessarion : "Père, réveille-le." Bessarion dit au possédé : "Lève-toi et va dehors !" Le démon sortit aussitôt de l'homme qui fut guéri à l'instant même.

(Bessarion, 5).

5. Un jour, en Egypte, les anciens parlèrent de l'abbé Agathon à l'abbé Elie : "C'est un bon frère", disaient-ils. - "Oui, il est bon pour sa génération", répliqua l'ancien. - "Mais par rapport à nos anciens, que vaut-il ?" - "Je vous ai déjà dit que pour sa génération, c'était un bon moine ; mais pour ce qui est de nos anciens, j'ai vu à Scété un homme qui pouvait arrêter le soleil dans le ciel comme Josué, le fils de Nûn". Ces paroles plongèrent les frères dans la stupéfaction et ils rendirent gloire à Dieu.

(Elie, 2).

6. L'abbé Macaire le Grand venait de Scété avec une charge de corbeilles. Il s'assit fatigué et pria : "O Dieu, tu sais que je n'en puis plus." Il fut enlevé aussitôt et se retrouva près du fleuve.

(Macaire, 14).

7. En Egypte, un homme avait un fils atteint de paralysie. Il le conduisit à la cellule du bienheureux Macaire et s'éloigna en le laissant pleurer devant la porte. L'ancien regarda et vit l'enfant qui pleurait : "Qui t'a conduit jusqu'ici ?" demanda-t-il - "Mon papa m'a jeté ici, et il est parti !" - "Lève-toi et va le rejoindre" dit l'ancien. Aussitôt, l'enfant se leva, guéri, et rejoignit son père ; ils retournèrent ainsi chez eux.

(Macaire, 15).

8. L'abbé Sisoès racontait ceci : "Au temps de mon séjour à Scété chez l'abbé Macaire, nous étions partis moissonner avec sept frères. Une veuve glanait les épis derrière nous ; elle ne cessait de pleurer. L'ancien s'adressa au propriétaire du champ : "Qu'est-il arrivé à cette femme ? Elle ne cesse de pleurer." - "Son mari avait reçu de quelqu'un une somme en dépôt ; il est mort sans avoir dit où il l'avait placée, et le propriétaire de la somme veut la réduire en esclavage, elle et ses enfants." L'ancien dit alors : "Dis-lui de venir nous trouver au moment de la pleine chaleur, là où nous faisons la sieste." Elle vint donc. - "Pourquoi pleures-tu sans arrêt ?" lui demanda l'ancien. "Mon mari est mort ; il avait reçu de quelqu'un une somme en dépôt, et il ne m'a pas dit, au moment de mourir, où il l'avait placée." - "Viens, lui dit le vieillard, montre-moi la tombe de ton mari." Il prit les frères avec lui et la suivit. Lorsqu'on fut arrivé à l'endroit où le corps avait été enterré, l'ancien dit à la femme : "Tu peux retourner dans ta maison." Tandis que les frères priaient, le vieillard appela le mort : "Où as-tu placé l'argent que tu as reçu ?" - "Je l'ai caché dans ma maison, au pied du lit." Et le vieillard de dire : "Rendors-toi maintenant jusqu'au jour de la Résurrection." A cette vue ils se prosternèrent devant l'ancien, mais il leur dit : "Ce n'est pas à cause de moi que ceci s'est produit, car je ne suis rien ; si Dieu a fait cette merveille, c'est pour cette veuve et ces orphelins. Ce qui est grand, c'est que si une âme est sans péché, comme Dieu le veut, elle peut alors demander ce qu'elle veut : elle l'obtiendra." Là-dessus, il sortit et dit à la veuve où se trouvait le dépôt. Celle-ci le prit pour le restituer et libérer ses enfants. Tous ceux qui apprirent ce miracle rendirent gloire à Dieu.

(Macaire, 7).

9. L'abbé Milésius passait un jour dans un endroit où il vit un moine que l'on avait arrêté comme meurtrier. Il s'avança et interrogea le frère. Ayant acquis la certitude qu'il était victime d'une calomnie, l'ancien demanda à ceux qui tenaient le moine : "Où se trouve l'homme qui a été tué ?" On le lui montra. Il s'approcha du cadavre et dit à tous les assistants : "Priez." Puis il éleva les mains vers Dieu, et le mort se redressa. Devant la foule, l'ancien lui demanda : "Dis-nous qui t'a fait mourir ?" - "J'étais entré dans l'église pour confier de l'argent au prêtre : il s'est levé et m'a tué. Puis il m'a mis sur son dos et m'a jeté dans la cellule de cet abbé : je vous en prie, reprenez-lui l'argent et donnez-le à mes enfants." Alors l'ancien lui dit : "Va, rends-toi jusqu'à ce que le Seigneur vienne te ressusciter." L'homme aussitôt se rendormit.

(*Milésius, 1*).

10. De nombreux frères vinrent un jour chez l'abbé Pastor. Or, l'un des parents de l'ancien avait un fils à qui le démon avait retourné la tête. Lorsque le père vit l'affluence des moines, il amena son enfant, mais resta dehors en pleurant. Un des anciens sortit par hasard et lui demanda : "Pourquoi pleures-tu, brave homme ?" - "Je suis parent de l'abbé Pastor, répondit-il. Mon enfant vient d'avoir cette épreuve. Je voudrais le montrer à l'ancien pour qu'il le guérisse, mais la crainte me retient : il ne veut pas nous voir. S'il vient à apprendre que je suis là, il enverra quelqu'un pour me chasser. Mais en vous voyant, j'ai osé venir. Fais donc comme tu l'entends, Père, aie pitié de moi : fais rentrer l'enfant à l'intérieur, et priez pour lui." L'ancien le fit entrer avec lui, et usa d'une sainte ruse : au lieu de le conduire directement à l'abbé Pastor, il s'adressa d'abord aux plus jeunes frères : "Faites le signe de la croix sur cet enfant", leur dit-il ; puis, après l'avoir fait signer par tous à tour de rôle, il le présenta en dernier lieu à l'abbé Pastor, qui ne voulut pas le toucher. "Allons, toi aussi, Père, fais comme tout le monde !" suppliaient les frères. L'ancien, tout en soupirant, se leva et se mit à prier : "Mon Dieu, sauvez votre créature ; que l'ennemi n'en soit pas le maître." Puis il signa l'enfant, le guérit aussitôt, et le rendit bien portant à son père.

(*Poemen, 7*).

11. L'un des Pères raconta ceci d'un certain abbé Paul qui était originaire de Basse Egypte, mais habitait la Thébaine : "Il prenait dans ses mains les vipères cornues, les aspics, les serpents et les scorpions, et les brisait par le milieu. Quelques frères virent la chose ; ils lui firent une métanie et lui demandèrent : "Dis-nous quelles œuvres tu as accomplies pour obtenir pareille grâce ?" - "Pardonnez-moi, frères, leur répondit-il ; si quelqu'un possède la pureté, toutes les créatures lui sont soumises comme elles l'étaient à Adam dans le Paradis, avant qu'il ne désobéît à l'ordre de Dieu."

(*Paul de Thèbes*).

12. A l'époque où Julien l'Apostat faisait son expédition en Perse, un démon reçut de lui mission de se rendre au plus vite en Occident, pour lui rapporter je ne sais quelle nouvelle. Mais quand le démon arriva près de l'habitation d'un certain moine, il resta dix jours immobile ; impossible d'aller plus avant, car le moine ne cessait de prier ni jour ni nuit. Il revint donc bredouille vers celui qui l'avait envoyé. "Pourquoi es-tu en retard ?" lui demanda Julien. - "J'ai beaucoup tardé, et me voilà revenu sans avoir rien fait : dix jours durant, j'ai attendu que le moine Publius voulut bien cesser de prier pour pouvoir passer. Mais il ne s'est pas arrêté et je n'ai pu aller plus avant ; j'ai dû revenir sans avoir rien fait." Alors Julien le très impie se mit en colère : "A mon retour, je saurai bien me venger." Mais à quelques jours de là, par une disposition divine, il fut tué. Aussitôt, l'un des généraux qui l'accompagnait alla vendre tous ses biens pour les donner aux pauvres, puis se rendit auprès de cet ancien ; il devint un grand moine et c'est ainsi qu'il s'endormit dans le Seigneur.

(*N. 409*).

13. Un homme vint un jour avec son fils chez l'abbé Sisoès ; celui-ci demeurait sur la montagne du bienheureux Antoine. Mais l'enfant mourut en route. Sans se troubler et avec une grande confiance, le père l'apporta à l'ancien : il se prosterna avec son fils comme pour faire une métanie et recevoir sa bénédic-

tion. Puis il se releva, laissa l'enfant aux pieds du vieillard, et sortit de la cellule. L'ancien, qui croyait que l'enfant faisait à ses pieds une métanie, lui dit : "Lève-toi et sors." Il ne savait pas qu'il était mort. Aussitôt l'enfant se leva et sortit. A sa vue le père resta interdit. Il rentra pour se prosterner devant l'ancien et lui dire la chose. Mais lui, qui ne l'avait pas voulu, fut peiné, si bien que son disciple pria le père de ne rien dire avant la mort de l'ancien.

(Sisoès, 18).

14. Un jour, Abraham, le disciple de l'abbé Sisoès, fut tenté par le démon. L'ancien voyant qu'il était tombé, se leva et tendit les mains vers Dieu : "Mon Dieu, disait-il, que tu le veuilles ou non, je ne te lâcherai pas avant que tu ne l'aies guéri", et le frère fut guéri.

(Sisoès, 12).

15. Un ancien qui vivait en ermite à proximité du Jourdain dut entrer dans une grotte à cause de la chaleur. Il y trouva un lion qui se mit aussitôt à grincer des dents et à rugir. Alors l'ancien lui dit : "Pourquoi t'agiter ainsi ? il y a de la place pour nous deux. Si tu ne veux pas, tu n'as qu'à sortir". Cela ne plût pas au lion qui s'en alla.

(N. 333).

16. Un ancien monta de Scété à Térénuth et s'y reposa un peu. Quelques personnes qui s'étaient rendues compte de la sévérité de son jeûne, lui apportèrent un peu de vin. D'autres, ayant appris son arrivée, lui amenèrent un possédé. Mais celui-ci se mit à maudire l'ancien : "C'est à ce buveur de vin que vous me conduisez !" L'ancien, par humilité, se refusait à chasser le démon ; pourtant, voulant lui faire honte, il dit : "Par le Christ, je crois que tu seras sorti de cet homme avant que je ne sois arrivé au fond de mon verre !" Dès que l'ancien commença à boire le démon hurla : "Tu me brûles !" Et l'ancien n'avait pas fini son verre que le démon était sorti de l'homme, par la grâce du Christ.

(Xanthias, 2).

17. L'un des Pères envoya son disciple puiser de l'eau : le puits était très loin de leur cellule, et le disciple oublia d'emporter une corde. Arrivé au puits, le frère s'aperçut qu'il n'avait pas emporté la corde. Il se mit à prier, et s'écria : "O puits, ô puits ! mon abbé m'a dit de remplir d'eau cette cruche." Et aussitôt l'eau monta jusqu'en haut du puits, et le frère remplit sa cruche ; puis l'eau revint à son niveau.

(N. 27).

CHAPITRE XX

**DES PRATIQUES REMARQUABLES
DE PLUSIEURS ANCIENS**

1. L'abbé Dulas a raconté ceci : "Un jour que nous marchions dans le désert, l'abbé Bessarion et moi, nous arrivâmes près d'une grotte ; en y entrant, nous trouvâmes un frère qui était assis et tressait une corde de palmes. Mais il ne voulut pas regarder de notre côté, ni nous saluer, ni même nous dire quelques mots. "Allons-nous-en, me dit Bessarion, ce frère n'a peut-être pas reçu l'inspiration de nous parler." Sortant de là, nous allâmes voir l'abbé Jean ; et au retour, comme nous passions par la grotte où nous avions vu le frère, l'ancien me dit : "Allons chez lui, Dieu lui aura peut-être inspiré de nous parler." Nous sommes entrés, mais nous l'avons trouvé endormi dans la paix. L'ancien me dit alors : "Viens, frère, allons ensevelir son corps. Dieu nous a envoyés ici pour cette tâche." Mais en l'ensevelissant, nous nous aperçûmes que c'était une femme, et le vieillard me dit dans son admiration : "Comment ! voici que des femmes luttent au désert contre le démon, tandis que nous nous déshonorons dans les villes !" Puis nous partîmes tout en glorifiant Dieu qui protège ceux qui l'aiment."

(Bessarion, 4 b).

2. L'abbé Vindémios disait que l'abbé Macaire lui avait fait ce récit : "Au temps où j'habitais à Scété, voilà qu'un jour m'arrivèrent deux jeunes étrangers : l'un commençait tout jus-

te à avoir de la barbe, l'autre n'en avait pas encore. Ils vinrent me trouver et me demandèrent : "Où est la cellule de l'abbé Macaire ?" - "Que lui voulez-vous donc ?" - "Nous avons entendu parler de lui, répondirent-ils, et nous sommes venus à Scété pour le voir." - "C'est moi." Ils firent une métanie et dirent : "Nous voulons rester ici." Voyant qu'ils n'étaient guère robustes - sans doute avaient-ils été riches - je leurs dis : "Vous ne pouvez pas rester ici." - "Eh bien, si nous ne pouvons rester ici, me répondit l'aîné, nous irons ailleurs." Alors je me fis cette réflexion : "Pourquoi les repousser ? Cela leur fait de la peine. L'observance suffira à les faire partir !" Aussi, je leur dis : "Venez, bâtissez-vous une cellule, si vous le pouvez." - "Montre-nous seulement comment faire, et nous la bâtissons." Je leur donnai une pioche, une corbeille remplie de pain et de sel, et je leur montrai le roc : "Creusez ici, puis vous irez chercher du bois près du marécage. Quand vous aurez mis le toit, vous pourrez habiter ici." Je pensai qu'ils allaient s'enfuir devant ce travail, mais ils me questionnèrent : "Et que ferons-nous ?" - "Vous tresserez des palmes," et prenant quelques feuilles des palmiers du marais, je leur montrai à commencer les tresses et comment il fallait les coudre ; et j'ajoutai : "Fabriquez des corbeilles, vous les donnerez aux gardiens de l'église, et ils vous apporteront du pain." Sur ce, je les quittai. Ils firent avec patience tout ce que je leur avais dit et restèrent trois ans sans venir me voir. Quant à moi, je patientais, mais mon esprit était troublé par mes pensées : "Que font-ils donc, me disais-je à moi-même, sans venir te consulter sur leurs pensées ? Ceux qui habitent au loin viennent te voir, mais ceux-là qui sont tout près ne le font pas ! Pourtant, ils ne visitent personne d'autre, puisqu'ils vont seulement à l'église sans rien dire pour recevoir l'oblation." J'ai donc jeûné une semaine entière, priant Dieu de me montrer ce qu'ils faisaient. Puis je me levai et allai voir comment ils vivaient. Je frappai ; ils m'ouvrirent et me saluèrent sans dire un mot. Ayant fait une prière, je m'assis ; lors l'aîné fit signe au plus jeune de sortir et s'assit pour tresser des palmes en gardant le silence. Vers l'heure de none, il donna un signal ; le cadet rentra, fit un peu de cuisine, puis, sur un signe de l'aîné, prépara la table, y servit trois petits pains puis s'assit sans rien dire. "Levez-vous et mangeons," dis-je alors. Le frère apporta également une cruche et nous bûmes. Lorsque le soir fut tombé, ils me dirent : "T'en vas-tu ?" - "Non, je

dormirai ici." Ils étendirent une natte pour moi sur l'un des côtés de la cellule et disposèrent la leur dans un autre coin ; ils enlevèrent leur ceinture et leur scapulaire et s'étendirent côte à côte sur leur natte pour dormir, sous mes yeux. Tandis qu'ils reposaient, je priai le Seigneur de me révéler leur conduite. Alors le toit de la cellule s'ouvrit et il se fit une grande lumière, comme en plein jour ; mais ils ne s'en aperçurent pas. Lorsqu'il leur sembla que j'étais endormi, l'aîné toucha son frère au côté ; ils se levèrent, mirent leur ceinture, et, tendant les mains vers le ciel, ils se tinrent debout sans rien dire. Je les voyai, mais eux ne me voyaient pas. Et voici que les démons vinrent assaillir le plus jeune comme font les mouches ; certains même venaient se poser sur sa bouche, mais je vis un ange de Dieu avec une épée flamboyante qui le protégeait et éloignait de lui les démons. Mais de l'aîné, il leur était impossible d'approcher. Vers le petit jour, les deux frères se recouchèrent. Je fis alors celui qui s'éveillait, et eux de même. L'aîné me dit seulement ces quelques mots : "Veux-tu que nous récitons douze psaumes ?" - "Oui," répondis-je. Le plus jeune récita cinq psaumes, six versets et un alleluia : à chacun des mots, une lumière sortait de sa bouche pour monter au ciel. De même, lorsque l'aîné ouvrait la bouche pour psalmodier, il en sortait comme un câble de feu qui s'élevait jusqu'au ciel. Moi aussi, je récitai par cœur, comme eux, un peu de l'œuvre de Dieu. Puis je les quittai en leur disant : "Priez pour moi," et ils firent une métanie en silence. Je connus ainsi que l'aîné était parfait ; quant au plus jeune, l'ennemi lui faisait encore la guerre. Quelques jours après, le plus âgé s'endormit dans le Seigneur, et trois jours plus tard son frère le suivit." Désormais, quand les Pères venaient chez l'abbé Macaire, il les conduisait à la cellule des deux frères en disant : "Venez visiter le martyrium des deux petits étrangers."

(Macaire, 33).

3. Deux pères priaient Dieu de leur montrer à quel degré de sainteté ils étaient arrivés. Ils entendirent une voix leur dire : "Dans tel village d'Egypte, vous trouverez un laïc, Eucharistus, et sa femme Marie ; vous n'êtes pas encore parvenus à leur mesure." Les deux anciens se rendirent au village ; ils s'enquirent

de la mesure de cet homme et la découvrirent ; la femme y était : "Où est ton mari ?" demandèrent-ils. "Mon mari est berger, et il garde ses moutons." Et elle les fit entrer. A la tombée du jour, Eucharistius rentra avec ses moutons. Voyant les anciens, il mit de l'eau dans un bassin pour leur laver les pieds ; alors les deux anciens dirent : "Nous ne toucherons à rien avant que tu ne nous aies dit quelles sont tes œuvres." Eucharistius leur répondit humblement : "Je suis berger et voici ma femme." Les anciens insistaient et lui demandaient de tout leur révéler. Il n'en voulait rien faire. "C'est le Seigneur qui nous a envoyé vers toi," dirent-ils enfin. A ces mots, Eucharistius prit peur : "Voilà, dit-il ; nous tenons ces moutons de nos parents, et de ce qu'ils nous rapportent, par la bienveillance de Dieu, nous faisons trois parts : l'une est pour les pauvres, l'autre nous sert à recevoir les étrangers et la troisième est pour nous. Depuis que nous sommes mariés, ni ma femme ni moi ne nous sommes souillés : elle est restée vierge, et nous dormons chacun à part. La nuit, nous mettons des cilices, et le jour nous reprenons nos habits. Jusqu'à maintenant personne n'en a rien su." Les pères furent dans l'émerveillement quand ils apprirent cela et s'en retournèrent en glorifiant Dieu.

(Eucharistius).

4. Macaire l'Egyptien vint une fois de Scété à la montagne de Nitrie, au monastère de l'abbé Pambo. C'était le jour de l'oblation eucharistique. Les anciens du monastère lui demandèrent : "Père, dis aux frères un mot utile à leurs âmes." Il leur dit : "Je ne suis pas encore devenu moine, mais j'ai vu des moines." Il continua : "J'étais un jour dans ma cellule à Scété, et mes pensées me pressaient : "Lève-toi, disaient-elles, va au désert et observe bien ce que tu y verras." Cinq années durant, mon esprit résista à cette obsession ; ce n'est peut-être, me disais-je, qu'une suggestion du démon ! Mais comme cette pensée ne me quittait pas, je partis au désert. J'y trouvai un étang avec une île en son milieu. Tous les animaux du désert y venaient pour boire ; au milieu d'eux, j'aperçus deux hommes nus. Alors mon corps se mit à frissonner ; je croyais que c'étaient des fantômes. Voyant mon effroi, ils me dirent : "Ne crains pas, nous aussi, nous sommes des hommes." - "D'où êtes-vous ? com-

ment êtes-vous venus dans ce désert ?" - "Nous étions dans un monastère, répondirent-ils, et nous nous sommes mis d'accord pour le quitter ; il y a quarante ans de cela." L'un d'entre eux était Egyptien, l'autre venait de Lybie. Ils se posèrent des questions : "Comment va le monde ? Les crues du Nil viennent-elles toujours en leur temps ? Le monde a-t-il tout ce qu'il faut ?" - "Oui," leur répondis-je, et à mon tour je les questionnai : "Comment pourrais-je devenir un moine ?" - "Si l'on ne renonce pas à tout ce qui existe au monde, il n'est pas possible de devenir moine." - "Je suis faible, moi ; je ne puis faire comme vous." - "Si tu ne peux faire comme nous, reste dans ta cellule et pleure tes péchés." Je leur demandai encore : "Mais l'hiver, vous devez avoir froid ; et en été, vers midi, ce doit être un incendie pour le corps !" - "Dieu nous a fait cette faveur de ne sentir ni le froid en hiver, ni la chaleur en été," répondirent-ils. Voyez-vous pourquoi je vous ai dit que je n'étais pas encore devenu moine ? Pardonnez-moi, mes frères."

(Macaire, 2).

5. A l'époque où l'abbé Sisoès habitait seul dans la montagne de l'abbé Antoine, l'homme qui s'occupait de lui était resté longtemps sans venir, et pendant dix mois, il n'avait vu personne. En marchant dans la montagne, il rencontra un homme de Pharan qui chassait les bêtes sauvages. "D'où viens-tu ? lui demanda l'ancien ; depuis combien de temps es-tu ici ?" - "Pour parler franchement, Père, je suis depuis onze mois dans la montagne, et je n'ai vu personne d'autre que toi." Sur cette réponse, l'ancien rentra dans sa cellule ; il se frappait la poitrine et disait : "Voilà, Sisoès, tu pensais avoir fait quelque chose, et tu n'en as même pas fait autant que ce séculier."

(Sisoès, 7).

6a. Quand l'abbé Sisoès était dans sa cellule, il fermait toujours la porte.

(Sisoès, 24).

6b. Les Pères entouraient l'abbé Sisoès le jour de sa mort. Son visage se mit à briller comme le soleil et il dit : "Voici l'abbé Antoine qui vient." Peu après : "Voici le chœur des Prophètes." Ensuite, son visage resplendit avec plus d'éclat encore et il dit : "Voici venir le chœur des Apôtres." Son visage brilla deux fois plus ; il paraissait s'entretenir avec quelqu'un. Les anciens le supplièrent : "Père, à qui parles-tu ?" - "Ce sont les anges qui viennent me chercher, et je leur demande de me laisser faire encore un peu pénitence." Les anciens lui dirent : "Père, tu n'as pas besoin de faire pénitence." - "En vérité, répondit-il, je n'ai pas conscience d'avoir seulement fait un début de pénitence." Tous comprirent alors qu'il était parfait. Alors son visage devint subitement comme le soleil, et tous eurent peur. Il s'écria : "C'est le Seigneur qui vient, et il dit : apportez-moi ce vase d'élection du désert." A ces mots, Sisoès rendit l'esprit. Il devint brillant comme l'éclair et tout l'endroit fut rempli d'une odeur agréable.

(Sisoès, 14).

7. On disait de l'abbé Or : "Jamais il n'a menti, jamais il n'a fait de serment, jamais il n'a maudit quelqu'un, jamais il n'a parlé, sauf en cas de nécessité."

(Or, 2).

8. L'abbé Or disait à son disciple : "Veille à ne point introduire un jour dans cette cellule une parole profane."

(Or, 3).

9. Deux grands anciens marchaient un jour dans le désert qui est proche de Scété : ils entendirent le son affaibli d'une voix qui sortait de terre. Ils cherchèrent l'entrée de la caverne, et, étant entrés, découvrirent une petite vieille - c'était une moniale - qui était couchée, malade. Ils demandèrent : "Quand es-tu arrivée ici, Mère ? Qui s'occupe de toi ?" En effet, ils ne voyaient rien d'autre dans la grotte, qu'elle seule,

couchée et malade. "J'ai passé trente-huit ans dans cette grotte du désert, à servir le Christ, sans manquer de rien, répondit-elle ; jusqu'à ce jour, je n'ai pas vu d'homme. Dieu vous a envoyés pour enterrer mon corps." Sur ces mots, elle s'endormit dans la paix du Seigneur. Les Pères rendirent gloire à Dieu et rentrèrent chez eux après avoir enseveli le petit corps.

(N. 132 C = R. O. C., 10 (1905), p. 409-414).

10. Un anachorète était parti pour le désert, vêtu seulement d'une mauvaise tunique de toile. Après trois jours de marche, il grimpa sur une roche. Au dessous d'elle, il aperçut un homme qui broutait l'herbe verte comme un animal. Descendant sans se faire voir, il se jeta sur lui ; mais l'ancien était nu et ne pouvait sentir les hommes. Serré de près, il eut grand peine à s'échapper, mais il finit par s'enfuir. Le frère courait après lui et criait : "Attends-moi, c'est pour l'amour de Dieu que je te poursuis." L'autre se retourna : "Et moi, c'est pour l'amour de Dieu que je te fuis." Alors le frère se débarrassa de la tunique dont il était vêtu et continua la poursuite. Lorsque l'ancien s'aperçut que le frère avait jeté son vêtement, il s'arrêta, et quand celui-ci fut à proximité, il lui dit : "Dès que tu as rejeté ce qui venait du monde, je t'ai attendu." - "Père, demanda alors le frère, dis-moi une parole grâce à laquelle je puisse être sauvé." L'ancien répondit : "Fuis les hommes, tais-toi et tu seras sauvé."

(N. 132 D).

11. Voici ce que racontait un solitaire aux frères de Raïthou, là où se trouvent les soixante-dix palmiers ; c'est en cet endroit que Moïse s'est arrêté avec le peuple lorsqu'il sortait de la terre d'Egypte : "Je pensais un jour qu'il me fallait aller dans le désert intérieur : peut-être rencontrerais-je quelqu'un qui habitât plus avant que moi dans le désert et qui servît Notre Seigneur Jésus-Christ. Après quatre jours et quatre nuits de marche, je découvris une grotte. J'approchai et, regardant à l'intérieur, je vis un homme assis. Je frappai, comme c'est la coutume chez les moines, pour le faire sortir et lui dire bonjour. Il ne bougeait

pas, car il était mort. Moi, j'entrai sans me douter de rien, mais dès que je l'eus touché à l'épaule, il tomba en poussière. Alors je regardai et vis sa tunique pendue ; mais, elle aussi, tomba en poussière dès que je l'eus prise. Ne sachant trop que penser, je sortis de là et repris ma marche dans le désert. J'aperçus une autre grotte et vis des traces de pas ; je hâtais ma course. Arrivé à la grotte, je frappai : personne ne répondit. J'entrai sans rien trouver ; alors je me postai à l'entrée, pensant bien que le serviteur de Dieu, où qu'il fut, ne manquerait pas de rentrer. Le jour était déjà presque couché lorsque je vis arriver des buffles ; le serviteur de Dieu était avec eux. Il était nu, mais avait couvert de ses cheveux ce qu'il ne fallait pas laisser voir. Il s'approcha de moi et, pensant que j'étais un esprit, il se mit en prière ; comme il devait en effet me le dire par la suite, il avait eu fort à souffrir des esprits. Comprenant sa pensée, je lui criai : "Serviteur de Dieu, moi aussi je suis un homme ; regarde les traces de mes pas, touche-moi, je suis de chair et de sang." Il termina sa prière par l'Amen, puis me regarda, se rassura, et me fit entrer dans la grotte. "Comment es-tu venu ici ?" me demanda-t-il. - "Je suis venu dans ce désert pour chercher les serviteurs de Dieu, et Dieu ne m'a pas refusé ce que je désirais." Je l'interrogeai à mon tour : "Et toi, comment es-tu venu ici ? Combien y a-t-il de temps ? Comment te nourris-tu ? Comment peux-tu te passer de vêtements et rester nu ?" Il me répondit : "J'habitais un monastère de la Thébaïde, et mon métier était le tissage du lin ; mais la pensée se glissa dans mon âme de m'en aller pour vivre seul ; elle me suggérait : "Tu pourras connaître la paix, recevoir les voyageurs, et mériter meilleure récompense avec ce que ton métier te fera gagner." Dès que j'eus consenti à ce projet, je le mis à exécution. Je partis donc et construisis un ermitage où l'on venait me donner du travail. Quand j'avais économisé une jolie somme, je la distribuais aux pauvres et aux voyageurs. Le démon, notre ennemi comme toujours et maintenant encore, vit d'un mauvais œil la récompense que je me préparais en me hâtant d'offrir à Dieu mon travail, et il se mit en devoir de me l'arracher. Il vit une vierge consacrée me commander des vêtements soignés, il me les vit faire et les lui donner ; il lui mit dans la tête de m'en demander d'autres. Ce fut bientôt l'accoutumance et une grande familiarité, puis vinrent les poignées de mains et les plaisanteries et les repas pris ensemble. Au bout du compte, ce fut la

conception de l'amertume et l'enfantement du péché. Six mois durant, je demeurai dans cette misère ; après cela je réfléchis : "Que ce soit aujourd'hui, demain ou dans bien des années, je serai livré à la mort, et ce sera le supplice sans fin. Celui qui fait violence à la femme d'un homme mérite en toute justice les peines éternelles ; qu'en sera-t-il de celui qui a souillé l'épouse du Christ ?" Alors, je me suis sauvé en cachette dans ce désert, laissant tout à cette femme. Je suis venu ici et j'ai trouvé cette grotte, cette fontaine et ce palmier qui me donne douze grappes de dattes ; chaque mois il me fournit une grappe qui me suffit pour trente jours, et pendant ce temps, une autre mûrit. Depuis, ma chevelure a poussé et, comme mes habits tombaient en loques, elle m'a servi à cacher ce qui devait l'être." Je lui demandai encore si dans les débuts il n'avait pas eu de mal. "Au commencement, me dit-il, j'ai beaucoup souffert du foie, au point de ne pouvoir me lever pour dire les psaumes : prostré sur le sol, je criais vers le Très-Haut. Un jour que j'étais dans ma cellule, très déprimé, avec une forte douleur, à ne plus pouvoir sortir, je vis un homme entrer et se placer près de moi ; il me demanda : "Quel est ton mal ?" Cela me rendit un peu de courage : "J'ai mal au foie." - "A quel endroit ?" me dit-il. Je lui montrai ; avec les doigts de sa main joints ensemble et tendus, il m'ouvrit en cet endroit, comme avec un scalpel. Il m'enleva le foie, me montra les lésions, rasa le foie avec sa main et déposa les raclures dans un linge, puis il le replaça et referma mon côté. "Voici, tu es guéri, me dit-il, sers Notre Seigneur Jésus-Christ comme il convient." Depuis lors je me porte bien, et j'habite ici sans autre ennui." Je le suppliai avec instance de me donner la permission de rester dans le désert intérieur. "Tu ne pourras supporter l'assaut des démons," répliqua-t-il. Je me rangeai à son avis, et l'invitai à prier pour moi avant de me dire au revoir. Il pria donc et me congédia. Tout ceci, je l'ai raconté pour votre utilité.

(N. 132 A).

12. Un autre ancien, à qui son mérite avait valu d'être nommé évêque d'Oxhyrinque, racontait le fait suivant. Il l'avait appris d'un autre, disait-il ; mais en réalité, il s'agissait de lui. "Je pensai un jour qu'il me fallait pénétrer dans le désert

intérieur, du côté de l'Oasis, sur le territoire des Maziques ; peut-être y rencontrerai-je quelque serviteur du Christ. Avec quelques petits pains et une outre d'eau pour quatre jours, je partis. Les quatre jours écoulés, mes provisions étaient épuisées ; que faire ? Je fis confiance et me décidai à continuer ; je tins bon quatre jours encore, sans rien manger ; mais mon corps ne pouvait plus porter le jeûne et la fatigue de la marche ; je perdais courage et me laissai choir sur le sol. Mais quelqu'un vint et toucha mes lèvres avec son doigt comme un médecin qui enduit l'œil avec un collyre ; je fus aussitôt ragaillardisé : il me semblait que jamais je n'avais marché ni souffert de la soif. Dès que j'eus senti cette force pénétrer en moi, je me levai et marchai dans le désert. Quatre jours passèrent encore de nouveau, la fatigue me fit défaillir. Je tendis les mains vers le ciel, et voici que l'homme qui m'avait relevé une première fois, passant doucement son doigt sur mes lèvres, me rendit des forces. Au bout de dix-sept jours, je découvris une cabane, un palmier et un vieil homme qui se tenait debout ; ses cheveux entièrement blancs lui servaient de vêtements. Son aspect était effrayant. Il se mit en prière dès qu'il m'eut aperçut. Après l'Amen, il reconnut que j'étais un homme ; me prenant alors par la main, il m'interrogea : "Comment es-tu venu ici ? Le monde existe-t-il encore ? Y a-t-il encore des persécutions ?" Je lui répondis : "C'est à cause de toi, vrai serviteur de Notre Seigneur Jésus-Christ, que je parcours ce désert. Par la puissance du Christ, les persécutions ont cessé ; mais je te prie de me dire comment toi, tu es venu ici." - "J'étais évêque, me répondit-il en pleurant ; au cours d'une persécution, j'ai été longuement mis à la torture. A la fin, n'y pouvant tenir, j'ai sacrifié aux dieux. Mais je suis rentré en moi-même, j'ai confessé mon péché et je me suis condamné à mourir dans ce désert. Voici quarante-neuf ans que je vis ici, louant Dieu et le suppliant de me remettre mon péché. Le Seigneur me nourrit avec ce palmier, et j'ai dû attendre quarante-huit ans la certitude intime du pardon. C'est seulement cette année qu'elle m'a été donnée." Il me parla ainsi, puis se leva soudain, sortit à la hâte et se tint longtemps en prière. Quand il eut terminé, il revint à moi. Je regardai son visage et je me mis à trembler car il était devenu comme du feu : "Ne crains rien, me dit-il, Dieu t'a envoyé pour ensevelir mon corps et lui donner une sépulture." Il venait à peine de terminer ces mots qu'il étendit les mains et les pieds et mourut. Je déchirai

donc ma tunique et en gardai une moitié pour moi ; avec l'autre, j'enveloppai le saint corps que j'ensevelis. L'enterrement terminé, le palmier sécha et la cabane s'effondra. Alors je pleurai longuement, priant Dieu de me rendre d'une manière ou d'une autre ce palmier pour que je puisse passer en cet endroit le reste de ma vie. Mais rien ne se produisit ; aussi me dis-je en moi-même : "Ce n'est pas la volonté de Dieu." Je priai et me remis en route vers le monde. L'homme qui m'avait touché les lèvres apparut de nouveau et me rendit des forces. C'est ainsi que j'ai pu revenir auprès des frères, à qui j'ai raconté cette histoire pour les inviter à ne pas désespérer d'eux-mêmes, mais à trouver Dieu par la pénitence."

(N. 132 B).

13. Un frère demanda à un ancien : "Est-ce la réputation qui sauve, ou les œuvres ?" - "Les œuvres," répondit le vieillard, qui ajouta : "Je connais un frère qui est exaucé sitôt sa demande formulée. Une pensée s'insinua dans son âme : il voulait voir l'âme d'un pécheur et celle d'un juste au moment de la sortie du corps. Dieu ne voulut pas contrister ce désir. Un jour que le moine était dans sa cellule, un loup entra et l'entraîna dehors en le tirant par son habit. Le frère se leva donc et suivit le loup qui le conduisit à la ville puis se retira, le laissant là. Le frère se trouvait donc hors des murs, dans un ermitage dont l'occupant avait la réputation d'être un grand solitaire. Ce solitaire était malade et attendait l'heure de la mort. Le frère qui était venu vit faire de grands préparatifs en cierges et en luminaire pour ce solitaire, comme si c'était uniquement à cause de lui que Dieu protégeait les habitants et leur accordait le pain et l'eau. "Si le vieillard s'en va, disait-on, nous allons tous mourir." Lorsque vint l'heure de la mort, le frère vit descendre au-dessus du moribond un démon qui avait un trident de feu ; et il entendit une voix qui disait : "Puisque cette âme ne m'a pas même laissé une heure de répit chez elle, n'aie aucune pitié quand tu l'arracheras." Le démon plaça donc sur la poitrine du solitaire le trident de feu qu'il portait et tortura longuement le moine pour extirper son âme. Après cela, le frère entra dans la ville ; il trouva, étendu sur une place, un vagabond malade qui n'avait personne pour s'occuper de lui. Il resta

donc avec lui un jour entier. Quand vint l'heure de mourir pour le pauvre homme, le frère vit Michel et Gabriel descendre du ciel pour venir chercher son âme. L'un se plaça à la droite du mourant, l'autre à sa gauche, et ils invitaient l'âme à sortir, mais celle-ci ne s'en allait pas ; on aurait dit qu'elle ne voulait pas abandonner le corps. Alors Gabriel dit à Michel : " Prends donc l'âme et allons-nous en ! " Mais Michel répondit : " Le Seigneur nous a bien recommandé de la faire sortir sans douleur, nous ne pouvons pas l'arracher de force. " Et Michel cria d'une voix forte : " Seigneur, que veux-tu donc faire de cette âme : elle refuse de sortir. " Alors il lui vint une voix : " Voici que j'envoie David avec sa harpe, et tous ceux qui chantent des psaumes à Dieu en Jérusalem, afin que l'âme entende leur psalmodie et sorte au son de ces voix. " Alors, tous descendirent à l'entour de l'âme en chantant des hymnes, et celle-ci sortit, s'assit sur les mains de Michel et fut ainsi emportée dans la joie.

(N. 491).

14. Un ancien racontait ceci : " Un Père était allé un jour à la ville vendre les corbeilles qu'il avait fabriquées. Il les déballa, mais le hasard fit qu'il s'était installé devant la porte d'un riche qui était en train de mourir. L'ancien qui s'était assis là vit venir des chevaux noirs montés par de terribles nègres qui tenaient chacun à la main un bâton enflammé. Parvenus devant la porte, les cavaliers attachèrent leurs chevaux et entrèrent tous à grande allure. Lorsque le malade les aperçut, il poussa un grand cri : " Seigneur, aide-moi ! " Mais les démons lui répondirent : " C'est maintenant que tu te souviens de Dieu, lorsque le soleil cesse de briller pour toi ? Pourquoi ne l'avoir pas cherché jusqu'à ce jour, quand tu avais pour toi la splendeur du jour ? Maintenant il n'y a plus chez toi place pour l'espérance et la consolation. "

(N. 492).

15. Les pères parlaient d'un certain Macaire qui, le premier, installa un ermitage à Scété. Ce coin du désert est situé à un jour et une nuit de Nitrie. Il y a grand danger à s'y rendre,

car il suffit de se tromper un peu pour errer à l'aventure dans le désert. Ceux qui habitaient là-bas sont tous des parfaits : un imparfait ne tiendrait pas longtemps dans ce terrible lieu. Il est en effet d'une sécheresse extrême, et l'on n'y trouve même pas le nécessaire. Le Macaire en question était un citadin. Il se joignit un jour à Macaire le Grand. Comme il leur fallait passer le Nil, ils prièrent place sur un grand navire. Or voici que deux tribuns y montèrent à grand fracas, avec leur voiture, tout entière plaquée de cuivre, tirée par des chevaux dont les mors étaient en or. Ils avaient avec eux quelques militaires et des esclaves portant colliers ou ceintures d'or. Les tribuns aperçurent, assis dans un coin, les deux moines, qui n'avaient sur le dos que des guenilles ; ils s'amuserent de leur pauvreté : " Vous êtes heureux de vous moquer du monde ", dit l'un d'eux. Macaire le citadin lui répondit : " C'est vrai, nous nous moquons du monde ; mais vous, c'est le monde qui se moque de vous. Tu l'as dit sans le faire exprès, sais-tu, mais nous nous appelons bien tous les deux "Heureux" (Macarioi). Le tribun fut touché de componction par cette parole. Rentré dans sa maison, il quitta sa tenue et commença à vivre en moine, faisant de larges aumônes.

(Hist. Monach., XXIII ; Festugière, p. 123).

16. L'abbé Macaire le Grand a raconté ceci : " Je marchais un jour dans le désert. Je trouvai une tête de mort qui gisait par terre. Je la remuai avec une branche de palmier, et le crâne me parla. Je lui dis : " Qui es-tu ? " - " J'étais prêtre des idoles, au service des païens qui demeuraient ici, lui répondit le crâne ; et toi, tu es l'abbé Macaire, rempli de l'Esprit-Saint de Dieu. Chaque fois que tu as pitié de ceux qui sont en enfer et que tu pries pour eux, ils sont un peu soulagés. " Je lui demandai : " Et quels sont ce soulagement et ce tourment ? " Le crâne me répondit : " Autant le ciel est éloigné de la terre, autant il y a de feu en dessous de nous, et des pieds à la tête, nous sommes plongés dans le feu ; de plus, il ne nous est pas permis de voir quelqu'un face à face, mais le visage de l'un est contre le dos de l'autre. Mais lorsque tu pries pour nous, l'un peut entrevoir le visage de l'autre : c'est là notre soulagement. " L'ancien lui dit en pleurant : " Maudit soit le jour de la naissance, si

c'est le soulagement du supplice ! " et il ajouta : "Y a-t-il de pires châtiments ?" - "Il y a, au-dessous de nous, de plus grands supplices." - "Pour qui ?" demanda Macaire. "Nous qui n'avons pas connu Dieu, nous bénéficions d'un peu de miséricorde ; mais ceux qui l'ont connu, l'ont renié, et n'ont pas fait sa volonté, sont en dessous de nous." Sur ce, Macaire prit le crâne et l'ensevelit.

(*Macaire d'Egypte, 38*).

17. Un jour, l'abbé Macaire priait dans sa cellule ; il entendit une voix lui dire : "Macaire, tu n'es pas encore parvenu à la taille de ces deux femmes qui habitent la ville." Le matin, l'ancien se leva et, son bâton de palmier à la main, partit pour la ville. Quand il fut arrivé à l'endroit qu'il cherchait, il frappa à la porte. Une femme sortit et le reçut dans sa maison. Après s'être assis, il les appela toutes les deux et elles vinrent s'asseoir près de lui. L'ancien leur dit : "Je me suis beaucoup fatigué pour venir vous voir : dites-moi la nature de vos bonnes œuvres." - "Croyez-nous, répondirent-elles, cette nuit même nous étions avec nos maris. Quelles bonnes œuvres pourrions-nous avoir ?" L'ancien insista pour qu'elles lui découvrirent leur genre de vie. Elles lui dirent alors : "Nous n'avons aucun lien de parenté selon le monde, mais il nous a plu d'épouser deux frères. Depuis quinze ans nous habitons dans la même maison ; jamais nous ne nous sommes disputées, jamais nous ne nous sommes dit de grossièretés, mais nous avons passé tout ce temps dans la paix et la concorde. L'idée d'entrer dans un monastère de vierges nous est venue, mais nos maris, consultés, s'y opposèrent. Comme nous n'avons pas pu obtenir l'approbation de ce projet, nous nous sommes engagées devant Dieu à ne jamais prononcer de paroles mondaines jusqu'à notre mort." A ces mots, l'abbé Macaire dit : "Vraiment, être vierge ou marié, moine ou laïc n'est rien ; Dieu donne le Saint-Esprit à tous à la mesure de leur bon vouloir."

(*N. 489*).

18. Voici ce que les Pères racontaient au sujet d'un saint vieillard : "Comme il marchait dans le désert, il eut la vision de deux anges qui l'accompagnaient, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Tandis qu'ils allaient, ils trouvèrent un cadavre qui gisait sur le chemin, et l'ancien se boucha le nez à cause de la puanteur ; les anges firent de même. Ils avancèrent encore un peu, puis l'ancien demanda : "Vous sentez donc cela, vous aussi ?" - "Absolument pas, répondirent-ils, mais c'est à cause de toi que nous nous sommes bouché le nez. Nous ne sentons pas les ordures d'ici bas et elles n'arrivent pas jusqu'à nous, mais nous sentons l'odeur des âmes qui ont la puanteur du péché."

(*N. 19*).

CHAPITRE XXI

APOPHTEGMES MONTRANT EN RÉSUMÉ LA TRÈS HAUTE VERTU DES SAINTS VIEILLARDS

1. On demanda à un ancien : "Comment doit être le moine ?"
Il répondit : "Selon moi, seul devant le Seul."

2. On demanda à un ancien : "Pourquoi ai-je peur lorsque
je marche dans le désert ?" Il répondit : "Parce que tu vis en-
core."

3. On demanda à un ancien : "Que faut-il faire pour être
sauvé ?" Il tressait des palmes ; sans lever les yeux de son
ouvrage, il répondit : "Ce que tu vois là."

4. On demanda à un ancien : "Comment fais-tu pour ne
jamais être découragé ?" Il répondit : "J'attends chaque jour
la mort."

5. On demanda à un ancien : "Comment se fait-il que je
me décourage sans cesse ?" Il répondit : "Parce que tu n'as
pas encore vu le but."

6. On demanda à un ancien : "Quel est le travail du moine ?"
Il répondit : "Le discernement."

*XXI- APOPHTEGMES MONTRANT EN RESUME
LA TRES HAUTE VERTU DES SAINTS VIEILLARDS*

7. On demanda à un ancien : "D'où viennent mes tentations d'impureté ?" Il répondit : "Trop manger, trop dormir."

8. On demanda à un ancien : "Que doit faire un moine ?" Il répondit : "Pratiquer tout bien, s'abstenir de tout mal."

9. Les anciens disaient : "La prière est le miroir du moine."

10. Les anciens disaient : "Rien de pire que de juger."

11. Les anciens disaient : "Il ne faut jamais donner de gage aux pensées."

12. Les anciens disaient : "L'humilité est la couronne du moine."

13. Les anciens disaient : "A toute pensée qui survient en toi, dis : Es-tu des nôtres, ou viens-tu des ennemis ? Et certainement elle l'avouera."

14. Les anciens disaient : "L'âme est une fontaine, si tu creuses, elle devient plus limpide ; si tu y jettes du fumier, elle se souille."

15. Un ancien a dit : "Pour moi, je crois que Dieu n'est pas injuste lorsqu'il retire de prison ou y jette."

16. Un ancien a dit : "Se faire violence en tout, c'est le chemin de Dieu."

*XXI- APOPHTEGMES MONTRANT EN RESUME
LA TRES HAUTE VERTU DES SAINTS VIEILLARDS*

17. Un ancien a dit : "N'entreprends rien sans avoir d'abord scruté ta conscience pour savoir si ce que tu vas faire est selon Dieu."

18. Un ancien a dit : "Si un moine ne prie que lorsqu'il se tient debout pour la prière, il ne prie jamais."

19. Un ancien a dit : "Je suis resté vingt ans à lutter contre une pensée pour voir tous les hommes comme s'ils n'étaient qu'un seul."

20. Un ancien a dit : "De toutes les vertus, la discrétion est la plus excellente."

21. On demanda à un ancien : "Comment l'âme acquiert-elle l'humilité ?" Il répondit : "En n'étant attentive qu'à ses propres fautes."

22. Un ancien a dit : "De même que la terre ne saurait tomber plus bas, ainsi qui est humble ne peut faillir."

23. Un ancien a dit : "Tout ce qui a pu me surprendre, je ne m'y suis pas laissé reprendre."

24. Un ancien a dit : "C'est une honte pour un moine d'avoir abandonné ses biens, de s'être expatrié pour le Seigneur, et d'aller au bout du compte en enfer."

25. Un ancien a dit : "Cette génération ne s'occupe pas d'aujourd'hui, mais de demain."

**XXI- APOPHTEGMES MONTRANT EN RESUME
LA TRES HAUTE VERTU DES SAINTS VIEILLARDS**

26. Un ancien a dit : "Notre travail, c'est de faire flamber du bois."

27. Un ancien a dit : "Ne te mets pas en souci."

28. Un ancien a dit : "L'humilité ne se fâche pas et ne fâche personne."

29. Il a dit encore : "Une vie réglée en cellule comble le moine de biens."

30. Un ancien a dit : "Malheur à l'homme dont le nom est plus grand que les œuvres."

31. Un ancien a dit : "La désinvolture et le rire ressemblent au feu qui brûle dans les roseaux."

32. Un ancien a dit : "Celui qui se fait violence pour Dieu est l'égal d'un confesseur de la foi."

33. Il a dit encore : "Autant quelqu'un se sera rendu fou pour le Seigneur, autant le Seigneur le rendra sage."

34. Un ancien a dit : "Un homme qui a toujours la mort devant les yeux vainc le manque de courage."

35. Un ancien a dit : "Voici ce que Dieu examine en l'homme : la pensée, la parole et l'action."

**XXI- APOPHTEGMES MONTRANT EN RESUME
LA TRES HAUTE VERTU DES SAINTS VIEILLARDS**

36. Le même a dit : "Voici ce dont l'homme a besoin : craindre le jugement de Dieu, haïr le péché, aimer la vertu, et prier Dieu sans cesse."

A Lui appartiennent l'honneur, la gloire et la souveraineté, dans les siècles des siècles. Amen.

VOCABULAIRE

ACEDIE

Accablement, dégoût sans cause précise qui assaille fréquemment le moine dans la solitude.

AGAPE

Chez les Pères du désert, l'agape est le repas pris en commun après la célébration de l'Office, le samedi et le dimanche. L'agape peut aussi signifier l'office liturgique lui-même.

AMERIMNIA

Littéralement : insouciance, absence de soucis temporels. C'est l'état de l'âme détachée de toutes les choses terrestres et complètement abandonnée à Dieu.

ANCIEN

"Geron" en grec et "Senex" en latin signifient "ancien" ou "vieillard". C'est le nom donné aux moines que l'on reconnaît comme spirituels, même s'ils ne sont pas âgés. Les grands anciens ou les grands vieillards sont les moines particulièrement illustres.

APATHEIA

L'impassibilité. Ce n'est pas l'extinction des passions mais leur parfaite maîtrise chez celui qui est étroitement uni à Dieu.

VOCABULAIRE

- APOPHTEGME** Sentence mémorable d'un ancien.
- COMPONCTION**
(*Catanyxis*) Emotion causée par un vif regret d'avoir péché, ou par la réprimande d'un ancien.
- CELLA** Cellule de l'ermite, petit ermitage pour le moine qui vit seul ou en compagnie de son disciple. Les cellules sont souvent dispersées dans le désert à une grande distance les unes des autres.
- COENOBIMUM** Monastère où l'on vit en communauté.
- DIACRISIS** Signifie d'abord discernement du bien et du mal dans les pensées, les desseins, les paroles et les actes, discernement de ce qu'il convient de faire. Par suite discrétion juste mesure.
- HESYCHIA** Tranquillité, quiétude, soit de l'âme pacifiée, soit de la vie monastique en général, soit enfin d'une vie plus solitaire au sein ou en dehors du cénobitisme.
- MEDITATION**
(*Mélété*) Chez les anciens moines, ce n'était pas seulement une activité intellectuelle ou une forme de prière, mais un exercice habituel qui consistait à répéter des lèvres et du cœur une parole de la Sainte Ecriture ou d'un ancien, tout en s'efforçant de la mettre en pratique.
- MELOTE** Manteau monastique fait de peau de mouton. La mélote servait aussi de couverture ou de natte sur laquelle le moine s'étendait pour prendre son sommeil. On pouvait également l'utiliser pour envelopper et transporter des objets.
- METANIE** Changement d'idées, conversion, pénitence intérieure, geste par lequel on té-

VOCABULAIRE

- moigne de son repentir après une faute ou simplement de son respect vis à vis de quelqu'un, le plus souvent prostration.
- OPUS DEI**
(*Oeuvre de Dieu*) Toute œuvre accomplie pour Dieu et spécialement l'Oeuvre se rapportant à Dieu plus directement et plus exclusivement, l'office liturgique.
- PARRHESIA** Etymologiquement : Liberté de parole. De là en une acception favorable : la confiance et l'assurance des saints devant Dieu. Plus souvent dans les apophtegmes, au sens péjoratif : la liberté excessive, le laisser aller dans le langage et le comportement.
- PENTHOS** Deuil pour la mort d'un proche. D'où au sens spirituel : tristesse causée par l'état de mort où l'âme se trouve par suite du péché, de son propre péché ou du péché d'autrui.
- PEREGRINATIO** Correspond au grec "Xenitheia" et signifie l'exil volontaire embrassé pour mieux réaliser la perfection du renoncement.
- SYNAXE** Office liturgique comprenant le plus souvent la célébration du sacrifice eucharistique.
- VIGILANCE**
(*Nepsis*) Les traducteurs latins ont rendu habituellement le mot grec par "sobrietas". Mais il ne s'agit pas de la modération dans l'usage des boissons fermentées. C'est l'état de lucidité d'esprit chez celui qui s'abstient de ces boissons. D'où : attention, application de l'esprit, surveillance des pensées, vigilance.

TABLE DES MATIÈRES

Sigles	
Introduction	1
Note sur la présente traduction	23
I De l'avancement spirituel des Pères	25
II De l'Hesychia	31
III De la Componction	37
IV De la maîtrise de soi	45
V De l'Impureté	65
VI Le moine ne doit rien posséder	87
VII Patience et Force	95
VIII Ne rien faire pour être vu	115
IX Ne juger personne	123
X De la discrétion	129
XI De la vigilance	167
XII De la prière continuelle	183
XIII Il faut pratiquer l'hospitalité et la miséricorde avec joie	189

XIV	De l'obéissance	197
XV	De l'humilité	207
XVI	Le support du prochain	237
XVII	De la charité	245
XVIII	De la clairvoyance surnaturelle	253
XIX	Des miracles	277
XX	Des pratiques remarquables de plusieurs anciens	285
XXI	Apophtegmes montrant en résumé la très haute vertu des saints vieillards	301
	Vocabulaire	307
	Table des matières	311

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 27 FÉVRIER 1976.
SUR LES PRESSES DES ÉDITIONS ST-MICHEL

53150 SAINT-CÉNERÉ

pour les ÉDITIONS DE SOLESMES

F 72300 SABLÉ-SUR-SARTHE

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1976.